



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

L'ESPRIT

DES

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.



SEPTEMBRE, 1781.



TOME IX.

DIXIÈME ANNÉE.



A PARIS,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris, chez *Valade*, Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province, rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot*, Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff*, Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq*, Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt*, Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlam*, Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom*, Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle*, Libraire.

A Vienne , chez *Græffer*, Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux*, Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot*, Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

VOYAGE sur les mers de l'Inde, fait par ordre du roi, à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 6 juin 1761, & le 3 du même mois 1769 ; par M. LE GENTIL, de l'académie royale des sciences : imprimé par ordre de sa majesté. Tome II. A Paris, de l'imprimerie royale ; & se trouve chez Debure l'aîné, quai des Augustins. In-4to. de 844 pages, avec 14 planches. Prix, 13 liv. 10 s. broch. & 15 liv. relié. 1781.

C'EST aux voyages entrepris sous la protection, & par la munificence éclairée de Louis XV, que l'astronomie & la géographie sont redevables d'une étendue & d'une exactitude de connoissances fort supérieures à celles qu'on avoit eues dans les siècles précédens. Ces habiles voyageurs ont encore porté plus loin l'utilité de leurs travaux. Ils ont profité

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des momens de loisir que leur laissoient les observations astronomiques , pour reconnoître l'histoire & la nature des lieux , pour examiner les avantages & les défavantages du commerce , pour procurer enfin à leur siecle tous ce qui peut étendre les sciences , & contribuer à la prospérité & à la richesse des états. On trouve la réunion de tous ces grands objets dans la relation du vóyage de M. le Gentil. Ce second volume , qui étoit attendu du public avec impatience , traite des isles Philippines , de Madagascar & des isles de France & de Bourbon. On peut voir ce que nous avons dit du premier tome dans le journal du mois de janvier 1780 , pages 3 = 32.

Quoiqu'il y ait déjà bien des années que les Philippines sont fréquentées par les Européens , il s'en faut toutefois beaucoup que nous les connoissions autant que nous devrions les connoître : les Espagnols qui y dominent en maîtres , en dérober le plus qu'ils peuvent la connoissance aux autres nations. M. le Gentil aura le premier le mérite d'avoir levé le voile mystérieux dont on s'étoit fait une loi de couvrir cette partie de l'Inde.

Ce savant observateur débute par nous donner une idée du gisement & de l'étendue de ce vaste archipel. Il s'étend depuis le 3e. ou 4e. degré , jusqu'au 19e. ou 20e. de latitude boréale , ce qui fait à-peu-près trois cens lieues du nord au sud ; de l'ouest à l'est , il a environ cent quatre-vingt dix lieues. Il renferme une multitude innombrable d'isles. Les Espa-

gnols en comptent quinze principales, dont la plus considérable est celle de Luçon, où se trouve Manille, capitale de toutes ces isles. Il n'y a guere de pays qui offre des marques plus évidentes de destruction ; les secousses continuelles des tremblemens de terre, doivent même nécessairement y faire varier le nombre des isles, ils y sont si violens qu'ils engloutissent les plus hautes montagnes. On en a beaucoup d'exemples, dont la tradition est conservée par les gens du pays. » Il y a aux » Philippines, dit notre voyageur, une grande quantité de ces volcans, & une infinité de sources d'eau chaudes, tant sur le haut des montagnes, qu'à mi-côte ; les flammes de ces volcans s'échappent quelquefois avec beaucoup de violence, & le bruit qui en provient, ressemble à celui d'une nombreuse artillerie fortement chargée : il se forme aux environs, des crevasses, de grandes lagunes, des ouvertures, & souvent des isles : la mer se retire aussi quelquefois. Enfin, tout ce qu'on lit dans Pline & d'autres anciens auteurs, au sujet des volcans d'Italie, se trouve aux Philippines, & on l'a trouvé très-souvent aux volcans de Mindoro & de Manille. «

Le soleil passe deux fois l'année par le zénith des Philippines ; il élève conséquemment une si grande quantité de vapeurs, que le poids de l'air devient bientôt incapable de les soutenir ; d'où il arrive qu'elles retombent avec la plus grande abondance, forment des fleu-

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ves & des rivières considérables , des lacs ou lagunes immenses , desorte qu'on peut dire que ces isles sont toujours noyées. Il y pleut presque toute l'année, si ce n'est dans un endroit, c'est dans un autre. On doit les regarder comme un amas confus de hautes montagnes, dont le sommet se perd dans les nues ; la principale chaîne des montagnes, dont les autres ne sont que des rameaux, court du nord au sud , & elles ne sont interrompues que par les canaux qui séparent ces isles les unes des autres.

» Cette disposition du terrain , dit M. le
» Gentil, forme deux saisons différentes à l'est
» & à l'ouest des Philippines. A la partie de
» l'ouest, les pluies regnent pendant les mois
» de juin , juillet , août & partie de septem-
» bre ; ces pluies sont des plus abondantes &
» quelquefois si opiniâtres, qu'il pleut pendant
» quinze jours de suite sans discontinuer ; c'est
» le tems des vents d'ouest ou d'aval , qui
» sont si violens, qu'ils rendent les mers fu-
» rieuses : les terres se submergent , les che-
» mins se ferment , les campagnes deviennent
» des lacs ou lagunes. Dans cette saison, il est
» plus facile de voyager par eau que par terre,
» à cause de la quantité de ruisseaux , de ri-
» vières & de marais que l'on rencontre, qui
» rendent impossibles les voyages par terre.
» Dans la partie de l'est & du nord , on a
» pour lors fort beau tems ; mais pendant le
» mois d'octobre & ceux qui suivent , les vents
» du nord soufflent le long de cette côte avec

» la même furie, & accompagnés de la même
 » abondance de pluie; les mêmes débordemens
 » s'ensuivent; de sorte que, quand le tems
 » est sec dans un canton, on a les pluies dans
 » l'autre, ainsi on est toujours entre deux
 » eaux dans ces isles. C'est cette disposition
 » admirable des saisons qui rend les Philippi-
 » nes si fertiles: il résulte de-là encore que le
 » climat des Philippines soit extraordinairement
 » chaud & naturellement sec, le sol est frais
 » & humide; cette fraîcheur & cette humidité
 » se communiquent aux corps humains & aux
 » plantes. «

Ce qui tempere encore les chaleurs de ces
 isles, est un équinoxe perpétuel, & le souffle
 des vents de mer ou de terre, qui commence
 vers trois heures après-midi. On y sue beau-
 coup, mais non avec la même fatigue qu'on
 éprouve en Espagne. Il n'y a à proprement par-
 ler, point d'hiver, seulement les vents du
 nord & ses collatéraux font ressentir une pe-
 tite fraîcheur qui commence ordinairement en
 décembre & dure jusqu'en mars, mais jamais
 l'eau ne gele, & les insulaires ne connoissent
 ni la grele, ni la neige, ni la glace. On a observé
 que ces isles sont plus salutaires aux personnes
 d'un âge avancé qu'aux jeunes gens, proba-
 blement parce que ceux ci se fiant ordinaire-
 ment sur leur jeunesse, se livrent en arrivant
 à routes sortes d'excès & de folies qu'on évite
 dans un âge plus avancé. Les terres qui jouis-
 sent du vent de la mer, sont plus saines que
 celles qui ont le vent de terre. -

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Après avoir parlé du climat & de la température des Philippines , M. le Gentil examine le sol & le ciel de cette contrée, ainsi que ses principaux volcans, lacs & rivières. Il s'occupe ensuite de sa fertilité & de l'agrément de la vie qu'on y éprouve. Les rivières , les prairies , les campagnes , les montagnes mêmes , sont , pour ainsi dire , couvertes de bois , d'avenues & d'arbres qui entretiennent toute l'année une verdure continuelle. Les arbres ne se dépouillent jamais de leurs feuilles , il s'y en trouve beaucoup qui fournissent des fruits excellens ; le même arbre a souvent des fruits & des fleurs en même-tems ; les campagnes sont tapissées d'herbes & émaillées de fleurs de l'odeur la plus agréable.

La principale nourriture de ces îles est le riz ; le froment n'y étoit point encore , lors de l'arrivée des Espagnols ; on l'y récolte aujourd'hui abondamment , & les boulangeries de Manille font de très-bon pain. Les personnes qui en sont trop éloignées pour en avoir journellement , y font provision de biscuit. Tout le vin qu'on boit aux Philippines , vient d'Europe : on y fait avec le cocos une espèce de liqueur fermentée qu'on appelle *vin de cocos*. L'eau-de-vie , le vinaigre & l'huile , dont on fait usage , viennent aussi d'Europe. Le chocolat y est très usité & très-commun. Il y croît du cacao qui vient très-bien , mais qui n'est point naturel au pays. Ce n'est qu'en 1670 que le cacao fut apporté à Manille par un pilote qui revenoit de la Nouvelle-Espagne. La

canne de sucre y vient très-bien & en abondance; on en fait du sucre excellent. A Sambouagan, dans l'isle de Mindanao, on a aussi abondamment de la cannelle dont on se sert avec avantage, quoiqu'elle soit d'une qualité inférieure à celle de Ceylan. Le tabac y croît en quantité, & vient de la Nouvelle-Espagne. Le seul fruit d'Europe que l'auteur y ait vu, est la figue, encore y est elle très-rare, sans doute parce que les figuiers y vieillissent très-vite, & périssent enfin sans s'être reproduits. Il y a quelques grenadiers; les oranges & les citrons y sont en grande abondance; » mais » l'oranger, continue M. le Gentil, est sans » nulle difficulté, le plus bel arbre que j'aie vu » dans mes voyages, & peut-être aussi le plus » beau qu'il y ait sur la terre. Aux environs » de Manille, on le cultive en pleine terre; » sa tige s'élève de 20 à 30 pieds environ, » elle est superbe & majestueuse; la beauté » de cet arbre est encore relevée par l'éclat » que lui donnent les oranges, lorsqu'elles sont » en maturité, & les fleurs qu'il porte en » même-tems, ce qui forme le plus beau coup- » d'œil du monde. L'orange des Philippines » est un fruit excellent; je fais que depuis mon » retour de Manille, je trouve à Paris les oranges, même de Portugal, détestables; les Manillois en mangent ordinairement le matin à jeûn; ils disent qu'elle est alors merveilleuse pour diviser les humeurs; ils en mangent peu à midi, & jamais le soir, parce qu'elle nuit, selon eux, à la digestion. Ils suivent

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» en cela le proverbe portugais , qui dit , que
» *le matin l'orange est d'or , à midi elle est d'ar-*
» *gent , & le soir de plomb.* «

Dans quelques cantons des montagnes , on a essayé avec succès de faire venir le châtaignier , le chêne & l'avelinier , mais cette culture est actuellement abandonnée. On voit dans ces isles quelques roses d'Europe , les fruits de la Nouvelle-Espagne y profitent très-bien , on y cultive avec succès l'ail , l'oignon , les choux , les tomates , la pomme-d'amour , les raves , la laitue , le melon , les concombres , le melon d'eau de plusieurs especes , les citrouilles ou calebasses rouges & blanches , les pois , les asperges , le persil , le cumin , le piment , la carotte jaune , l'épinars , la moutarde , des haricots de plusieurs especes , une sorte de lentille , le choux-fleur , la chicorée , le pourpier , la buglose , &c.

On n'y mange point ou presque point de mouton ; en revanche , il y a de nombreux troupeaux de bœufs qui fournissent aux boucheries , où on a la viande à très-bon marché ; beaucoup de cochons domestiques & sauvages , on se sert même de la graisse de cet animal pour les sauces , ragoûts & fritures , car on ne connoît point le beurre à Manille , & on y fait très-peu d'usage du lait. M. le Gentil l'attribue à la paresse naturelle des habitans qui trouvent plus commode d'employer la graisse de porc , que d'entretenir des vaches & de faire du beurre. Ce genre de nourriture , joint à la chaleur & à l'humidité , occasionne des relâche-

mens considérables dans quelques personnes. Cependant nombre de maladies cruelles qui affligent le genre humain dans une partie de l'Europe, sont inconnues aux Philippines. Aussi y est-on dans une profonde ignorance de la médecine & de l'art de guérir. Le cerf, les poulers, les poules, les chapons, les pigeons, les coqs & poules d'eau, les canards, les cailles, les perdrix sont très-communs aux Philippines. Le poisson y est dans la plus grande abondance.

L'article suivant concerne les richesses naturelles à ces isles & celles qui proviennent de l'industrie. L'or s'y trouve par tout, mais, malgré tous les réglemens du roi d'Espagne, l'exploitation s'en est toujours faite sans succès. Il n'y a point de mines d'argent aux Philippines, mais il y a des carrières de très-beau marbre blanc, qui ont été ignorées pendant plus de deux cens ans, dont on doit la découverte à D. Estevan Roxas y Melo. La montagne qui renferme ce précieux dépôt, s'étend plusieurs lieues du nord au sud, elle n'a point encore été entamée; les éboulemens seuls qu'on a trouvés au pied, ont été plus que suffisans pour deux églises; mais la carrière est restée là, on n'en parle presque plus, & on fait déjà venir de Chine les marbres dont on a besoin dans les maisons particulières de Manille. » Com-
 » ment cela peut-il être, me dira-t-on, conti-
 » nue M. le Gentil? C'est qu'il n'y a aucune
 » émulation à Manille, nul goût pour les arts,
 » malgré deux universités réunies dans cette

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» capitale , où l'on compte à peine trois cents
» familles espagnoles ; si l'on en excepte les
» maisons religieuses , le nombre des habitans
» de cette ville est trop peu considérable pour
» que les arts puissent y fleurir ; & d'ailleurs,
» l'Espagnol , craintif aux Philippines , ne s'oc-
» cupe guere qu'à faire la cour au gouverneur
» qui est despotique , qu'à réciter son rosaire ,
» & qu'à chercher les moyens d'éviter la ren-
» contre de l'inquisition. «

La cire y est dans une si grande abondance que tout le monde en use ; on en fait commerce à la Nouvelle-Espagne. Les montagnes de ces isles sont remplies d'abeilles , qui fournissent d'elles-mêmes toute la cire , sans qu'il soit nécessaire de les soigner en aucune façon ; ainsi cette branche de commerce ne donne aucun soin ; il y a des côtes qui fournissent de l'ambre gris , quelques autres des perles , principalement à Bohol , Iolo & Mindanao : on trouve aussi beaucoup d'aimant dans ces isles. Ici M. le Gentil place un état des différentes productions des Philippines , propres au commerce. Il s'occupe ensuite des fruits qu'on y rencontre , de ceux dont se nourrissent les naturels du pays. L'article septieme est intitulé : *Des principaux fruits , oiseaux , poissons & animaux des Philippines.* Les fruits sont le bylimbi , le jaca , le manguier , le tamarin , le bananier , l'attier , l'anonier , l'ananas , le cassier , le gingembre , le poivre noir & autres. On rencontre dans ces isles plusieurs especes d'oiseaux de proie , & autres , dont très-peu mé-

ritent d'être remarqués ; le crocodile ou caïman y est très-commun ; il y en a de monstrueux qui ont jusqu'à trente pieds de long. Une autre sorte de lézard , appelé *tocco* , de son cri , y est très-fréquent. On en trouve une description dans le tom. III des *Mémoires pour servir à l'histoire-naturelle des animaux* , dressés par M. Perrault ; il y a des couleuvres de beaucoup d'especes , dont on assure que quelques-unes sont vénimeuses ; on dit même qu'il y en a de si grandes , qu'elles sont capables d'étrouffer les plus grands caïmans , en s'entortillant autour d'eux. Il y a des huîtres aux Philippines , mais on ne les mange point , elles sont d'une grandeur considérable , sur-tout l'espece appelée *le bénitier*. M. le Gentil en a vu de beaucoup plus grandes , que ne l'est celle qui sert de bénitiers à S. Sulpice à Paris : on y trouve des tortues , la remore , la baleine , le cheval marin , la raie & l'espadon , &c.

Parmi tous ces poissons que M. le Gentil nous fait connoître , on distingue le lamentein ; il fournit un très-bon aliment , c'est le *poisson-femme* de quelques historiens & du P. Kirker , qui a été trompé dans le rapport qu'on lui en a fait. Ce jésuite donne en effet une description du *poisson-femme* qui n'est nullement conforme à la vérité ; celle que nous devons à M. le Gentil est plus exacte.

» Le poisson-femme , dit-il , (je n'ai point
 » vu le mâle , mais sous cette dénomination ,
 » on entend aux Philippines le mâle & la fem-
 » melle) ressemble à l'homme & à la femme ;

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» seulement dans les parties de la génération ;
» la femelle a sur la poitrine des mammelles
» ou terons très-bien conformés , qui lui ser-
» vent à nourrir ses petits & à les mettre à
» l'abri , comme une mere tendre qui met son
» petit dans son sein ; tout le reste de leur
» corps est poisson , & les traits en sont très-
» irréguliers : ces animaux ont le corps très-
» long & très-grand , la queue très-longue &
» très-grosse , comme les chiens de mer ; le
» tour de la tête & du visage rond , mais
» l'un & l'autre est plat avec de vilains traits ,
» leur bouche étant très-grande , le museau ou
» le museau fort gros , & tombant à la ma-
» niere des levriers d'Angleterre & d'Irlande ,
» & des mâtins , avec deux défenses de cha-
» que côté qui leur sortent de la bouche :
» les côtes de ces poissons ressembtent fort à
» celles de l'homme ; leurs narines sont ou-
» vertes comme celles des chiens de mer : ils
» ont à la vérité une forme de bras jusqu'au
» coude seulement , le reste est comme dans
» les autres poissons , des ailerons ou nageoi-
» res , & dans l'eau , le tout forme comme si
» c'étoient des mains & des doigts , mais ils
» n'ont ni l'un ni l'autre ; le poil qu'ils ont
» sous le ventre est blanc & doux , celui du
» dos est comme celui des chiens de mer ,
» fort âpre. Ce poisson ne parle point , il ne
» chante point , quoique quelques personnes
» prétendent que ce soit la syrene célébrée
» par les anciens ; lorsqu'on le tue , il pleure
» & pousse quelques cris lamentables , il ne

» vit pas hors de l'eau , mais si on ne le
 » tue pas , il reste assez long-tems sans mourir. «

M. le Gentil examine ensuite l'origine des
 différens peuples que les Espagnols trouverent
 aux Philippines en y abordant : puis il décrit
 leurs mœurs , leurs usages , leurs coutumes ;
 il fait ensuite des observations sur leur génie ,
 leur caractère , leur langage.

Les moines Espagnols se sont arrogés une
 grande autorité sur les indiens habitans de ces
 contrées. Ceux-ci font voir beaucoup d'incli-
 nation & d'empressement pour aller à l'église
 les jours de fêtes & solennités ; mais pour
 ouir la messe les jours de précepte , pour se
 confesser & communier lorsque l'église l'ordon-
 ne , il faut employer le fouet , & les traiter
 comme des enfans à l'école.

» C'est un abus , dit M. le Gentil , qui re-
 » gne dans les provinces. Les religieux donnent
 » le fouet aux filles & aux femmes avec un
 » martinet , même en présence de leur mari ,
 » sans que celui-ci ose rien dire. A Manille ,
 » cela ne se pratique pas , les religieux n'y
 » sont pas si absolus qu'ils sont dans les pro-
 » vinces ; & d'ailleurs on peut bien quelque-
 » fois n'y pas ouir la messe le dimanche sans
 » que cet acte d'irréligion vienne aux oreilles
 » des religieux ou des curés.... Voici à cette
 » occasion , continue-t-il plus loin , un fait
 » dont un hasard singulier m'a procuré la con-
 » noissance.

» A une petite lieue de Manille est une pa-
 » roisse que l'on nomme *Las-Penas* (les ro-

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ches) ; elle est deffervie par un prêtre sécu-
 » lier ; elle a une assez petite église , bâtie de
 » bambou & couverte de paille : c'est un en-
 » droit charmant , on y va souvent dîner par
 » partie de plaisir , ou bien s'y promener dans
 » l'après-midi. J'y allois très-souvent avec le
 » P. Melo ; un dimanche , D. Andrés Roxo
 » & D. Ana Roxo sa femme , m'engagerent
 » à aller dîner avec eux. D. Andrés Roxo
 » avoit épousé une des filles du marquis de
 » Villa-Mediana , maison distinguée d'Espagne :
 » le marquis de Villa-Mediana , mort depuis
 » mon retour en France , étoit alors com-
 » mandant des troupes de Manille , il devoit
 » venir nous joindre dans l'après-dînée ; com-
 » me je me promenois vers les quatre à cinq
 » heures du soir avec M. & Madame Roxo
 » dans la campagne fort près du village , nous
 » aperçûmes beaucoup de monde assemblé à
 » l'entrée de ce même village , nous avançâ-
 » mes de ce côté pour savoir ce que ce pou-
 » voit être ; c'étoit une femme qui , ce jour-
 » là , n'avoit point oui la messe , & on la con-
 » duisoit à l'église pour avoir le fouet ; elle
 » étoit menée par un exécuteur ; celui-ci avoit
 » un grand martinet sur son épaule qui lui
 » descendoit au milieu du dos ; le *Padre* plus
 » noir que blanc , étoit derriere ; suivoit une
 » foule d'Indiens , mais d'Indiennes sur-tout ,
 » sans doute celles du village , que l'on obli-
 » geoit d'affister à la cérémonie pour leur en-
 » seigner de ne point manquer à la messe :
 » Madame Roxo voyant ce spectacle , fut touz

» chée de compassion ; elle nous quitta , fen-
 » dit la presse & parvint facilement jusqu'au
 » *Padre* , elle lui demanda grace pour cette
 » femme ; elle l'obtint.

» Dans cette entrefaite arriva le marquis de
 » Villa-Mediana ; d'aussi loin que nous l'apper-
 » çumes nous allâmes au devant de lui ; nous
 » ayant demandé d'où nous venions , Madame
 » Roxo lui raconta ce qui venoit de se passer ;
 » mais le marquis , loin d'approuver la géné-
 » rosité de sa fille , prit un visage sévère , &
 » la blâma fort en ma présence ; il lui dit , en
 » termes formels , *qu'elle avoit eu très-grand*
 » *tort , qu'elle seroit cause d'un plus grand mal ;*
 » *que cette femme ne manquant pas de récidiver ,*
 » *& peut-être plusieurs fois , la faute & le pé-*
 » *ché retomberoient sur elle qui avoit demandé la*
 » *grace.* «

L'article dixieme traite du langage & des caractères en usage chez les naturels des Philippines. Les Espagnols , à ce qu'ils disent , ont trouvé , dans ces isles , six sortes de langues , mais elles ont tant de ressemblance entr'elles , que , quiconque en fait bien une , apprend toutes les autres avec beaucoup de facilité. Ils pensent que ces langues tirent leur origine de la langue Malaye & des Arabes. Ces Indiens n'ont , à ce qu'on prétend , que trois voyelles , mais ces trois voyelles font l'office des cinq nôtres , parce que la seconde & la troisieme sont indifférentes , selon que le demande le sens du mot qu'on prononce ou qu'on écrit. Ils n'ont que treize consonnes : mais , dans l'écriture , ces treize con-

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sonnes servent de voyelles & de consonnantes , parce que la lettre seule sonne comme *a* , excepté à la tête & dans le commencement du discours & hors la lettre initiale. Ainsi un *c* & une *m* sonnent comme *cama* , qui en espagnol signifie *lit*. Il a donc fallu imaginer des points , ils se placent en dessus ou en-dessous. Donc pour dire *cama* [*lit*] , deux lettres suffisent sans point ; *cm* , si on met un point au-dessus du *c* voudra dire *cema* , que l'on prononce *quema* ; si on met les points au dessous , *cm* voudra dire *como*. Les dernières consonnes se suppléent dans tous les mots ; ainsi pour dire *cantar* (chanter) , on écrit seulement *cr* ; & pour dire *barba* (barbe) , *bb* suffisent.

Arrêtons-nous un peu plus long-tems , à l'article suivant , qui concerne quelques coutumes & usages des Indiens des Philippines , & leurs mariages.

» Ce peuples , dit M. le Gentil , ne connois-
 » sent point l'usage de diviser le tems en an-
 » nées , en mois , ni jours , mais comme dans
 » leur commerce & par rapport à la commu-
 » nication qu'ils avoient nécessairement en-
 » tr'eux , ils avoient besoin d'une division du
 » tems , telle qu'elle fût ; pour les heures , ils
 » observoient le soleil , le chant du coq , le
 » tems que la poule met bas ses œufs , & quel-
 » ques autres moyens qui se pratiquent en-
 » core chez les *Tagalos* ; ils reconnoissent les
 » changemens des saisons au moyen des ar-
 » bres , de leurs feuilles & de leurs fruits ;
 » la lune leur servoit aussi , de sorte que , pour

» désigner un terme dans l'usage de la vie ci-
 » vile , dans leur commerce , ils disent , *dans*
 » *tant de lunes , dans tant de récoltes , quand*
 » *tel ou tel arbre aura donné ses fruits tant de*
 » *fois.* »

L'auteur parle ensuite de la fraude & de l'usure qui présidoient à toutes les négociations de ces peuples ; de leur commerce , qui se fait encore en échangeant des effets contre des effets ; de leurs poids ; de leur manière de compter sans nombres , à l'aide de petites pierres dont ils faisoient de petits tas ; de leur inclination pour le pillage & le vol par terre & par mer ; de leurs armes ; de l'ancienne dissolution de leurs mœurs , des abus qu'on y rencontre encore aujourd'hui , &c.

» Ces peuples , dit-il , ont grand soin d'as-
 » sortir les mariages ; autrefois ils n'avoient
 » qu'une seule femme , mais ils pouvoient avoir
 » plusieurs concubines ; le nouveau marié don-
 » noit la dot , & il la donne encore aujourd'hui , cet arrangement se fait en traitant le
 » mariage ; les parens de la fille reçoivent cette
 » dot , en sorte qu'ils n'y mettent rien du leur :
 » cette dot se fixoit selon la qualité des sujets ,
 » selon un certain usage & une coutume que
 » l'on suit & que l'on ne transgresse jamais ;
 » car si par hasard les parens de la nouvelle
 » mariée demandoient plus qu'il n'étoit d'usage , ils étoient condamnés sur le champ à faire
 » un présent au nouveau marié , par exemple , d'un couple d'esclaves , de quelque bijou en or , ou de quelque portion de terre

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» labourable : ce qui arrive encore quelque-
» fois. Sur la dot , on prenoit une certaine
» somme que l'on donnoit à la mere pour l'é-
» ducation de sa fille , & le soin qu'elle en
» avoit eu ; on prenoit également une autre
» somme sur la même dot : cette somme ci se
» donnoit à la nourrice qui avoit allaité la nou-
» velle mariée. Aujourd'hui encore , si par quel-
» que motif il ne se donne point de dot dans
» un mariage , on ne manque pas pour cela
» de faire payer ces droits à l'époux , ce qui
» quelquefois est la source de procès.

» La dot se donne avant le mariage avec
» toute la solennité possible , c'est-à-dire , celles
» qu'ils sont capables de mettre dans leurs fê-
» tes , au milieu d'un grand nombre de témoins ,
» de parens , d'alliés & d'amis. Chez les *Taga-*
» *los* , cette dot passe toute entiere entre les
» mains des parens de la nouvelle mariée ; c'est
» une espece de commerce ; car de cette fa-
» çon les pere & mere vendent leur fille ,
» usage à peu-près pareil à celui de la Mésopota-
» mie.

» Si celui qui aspire à une fille , n'a pas de
» l'argent comptant pour l'acheter , il s'ensuit
» beaucoup de désordres ; car ils vivent l'un
» & l'autre dans un commerce honteux , le
» tout à la connoissance des parens : les gar-
» çons se mettent donc en condition dans les
» maisons ; ils y font le service comme domes-
» tiques , mais ils ne sont domestiques que pour
» l'extérieur , on a pour eux la même amitié
» & la même bonté que s'ils étoient les pro-

» pres fils de la maison , & on leur laisse la
 » pleine & entiere liberté d'exercer le mal. «

Ce sont des abus qu'on s'est en vain efforcé de détruire ; l'usage & la coutume ont trop d'empire sur l'esprit des orientaux. Il regne également un grand désordre dans la célébration de leurs mariages. Quelques jours avant , les gens de la nôce s'assemblent pour faire une espece de grande salle couverte de rameaux ; ils y emploient ordinairement trois jours. Les trois jours suivans sont employés à célébrer la nôce ; ils passent ainsi six jours en assemblées , au milieu de l'ivresse , des danses & des chants. Enfin , rendus de fatigues & de débauches , ils se couchent pêle-mêle & avec le plus grand désordre. Mais si quelques usages de ces insulaires sont faits pour déplaire aux amis de l'ordre & des bonnes mœurs , il en est aussi quelques-uns de consolans pour l'humanité.

» Les enfans légitimes , dit M. le Gentil , ont
 » part égale à la succession ; à leur défaut , les
 » plus proches parens héritent ; s'ils avoient
 » quelque enfant naturel d'une femme libre ,
 » il avoit la troisieme partie de l'héritage du
 » pere ; les deux autres tiers étoient pour les
 » enfans légitimes , & au défaut de ceux-ci ,
 » l'enfant naturel héritoit de tout. Cette loi
 » paroît en effet dans la nature , & ces peuples , en cela , semblent être plus humains
 » que la nation au centre de laquelle j'écris
 » ces détails. Une autre loi très-sage que ces
 » insulaires suivoient , & dont le contraire ou
 » l'opposé se voit chez nous , aux Isles de

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» France & de Bourbon , étoit que les en-
» fans naturels de femmes esclaves devenoient
» libres par leur naissance ; la mere le deve-
» noit aussi. A l'Isle de France, l'un & l'autre
» restent esclaves , & j'y ai vu , parmi les
» François , (je ne le rapporte qu'avec une
» espece d'horreur) des peres vendre leur pro-
» pre enfant avec la mere. Les habitans des
» Philippines ont plus de naturel , leurs en-
» fans sont tous libres. . . . »

Après avoir parlé des Philippines en gé-
néral , M. le Gentil conduit le lecteur dans ceiles
de ces isles qui se distinguent des autres
par leur étendue & par leurs richesses. Il com-
mence par l'isle de Mandanao. Les Espagnols
n'ont encore pu soumettre qu'une partie de
cette isle. Le poste principal qu'ils y occupent ,
s'appelle Sambouangam ; c'est un lieu d'exil ,
où l'on relegue les mauvais sujets.

A trente lieues , dans le sud-ouest de Sam-
bouangam , est l'isle de Iolo , le chef-lieu de
tous les Maures des isles environnantes. Les
Espagnols se disent encore souverains de cette
isle , mais il n'y ont plus personne.

» L'isle de Iolo , quoique petite , est pré-
» cieuse , dit M. le Gentil , & une des plus
» intéressantes de cet archipel ; elle a des élé-
» phans & des cerfs ; dans cette isle est fort
» commun un petit oiseau qui n'est pas plus
» gros qu'une hirondelle , & qui fait son nid
» dans les rochers & récifs de la mer. Ces
» nids sont d'un grand commerce en Chi-
» ne. On les apprête comme on feroit le sa-

» gou, j'en ai mangé à Manille, en soupe à
 » la place de pain; ils avoient étant apprê-
 » tés ainsi, la consistance d'une gomme détrem-
 » pée très-épaisse : cette espece de ragoût est
 » très-bon. La mer jette à Iolo beaucoup
 » d'ambre; on assure à Manille, qu'avant que
 » les Espagnols eussent pris possession de cette
 » isle, les naturels ne faisoient pas cas de l'am-
 » bre, & que les pêcheurs s'en servoient pour
 » faire des torches ou flambeaux, avec lesquels
 » ils alloient pêcher pendant la nuit, mais
 » qu'eux Espagnols en releverent bientôt le
 » prix; ce fait n'a rien qui doive surpren-
 » dre. «

» Ce fut un soldat qui reconnut le premier
 » que cette espece de poix étoit de l'ambre;
 » il en acheta un morceau qu'il eut à fort
 » bon compte; mais les Indiens ayant vu que
 » ce soldat leur faisoit des instances pour en
 » avoir davantage, en haussèrent le prix; cette
 » affaire étant venue aux oreilles du gouver-
 » neur, l'autorité qu'il avoit sur les autres,
 » & l'avantage dont il jouissoit en outre d'a-
 » voir plus d'argent, firent qu'il augmenta sa
 » fortune en très-peu de tems. «

Une autre branche de richesses très-consi-
 dérable à Iolo, est la pêche des perles. On
 tire fréquemment des huîtres de Iolo, des
 perles de la grosseur d'une aveline, fort nettes
 & fort lisses; on y en trouve quelques-unes
 beaucoup plus grosses.

Il n'y a guere que les Hollandois qui fré-
 quentent aujourd'hui Iolo; ils l'appellent l'isle

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des Perles, & ils en ont tiré jusqu'à ce jour une prodigieuse quantité; ce qui soutient dans l'Inde cette espece de marchandise, c'est que les femmes en font une grande consommation, elles en portent jusqu'aux narines. D'ailleurs ces perles deviennent en peu d'années ternes & d'une couleur jaunâtre fort sale. Il est vrai que les Indiens savent les blanchir, mais il faut convenir aussi qu'ils ne peuvent les rappeler à leur premier lustre, à cet éclat qu'elles avoient reçu de la nature, & à la fin, elles se salissent au point qu'on les abandonne pour d'autres nouvellement pêchées.

Le chapitre qui suit, contient la description de Manille, capitale de l'isle de Luçon. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier de ville dont la situation soit plus agréable, mais quand on vient à considérer tous les dangers auxquels elle se trouve exposée, on ne peut que s'étonner de ce que les hommes aient osé former une société dans une position si critique. A l'est, à quatre à cinq lieues au plus, est une lagune sans fond, que les tremblemens de terre & les affaiblémens ont formée. A l'ouest, c'est une baye immense, peu profonde à la vérité, mais qui doit manifestement son existence à une invasion de l'océan. En outre les tremblemens de terre y sont fréquens & souvent très-forts. Ce sont là comme autant d'ennemis qui environnent & assiègent Manille. Peu s'en est fallu qu'elle n'ait déjà été renversée & engloutie plus d'une fois; & il y a tout à craindre que cette délicieuse habitation ne devienne un
jour

jour la proie de la mer & ne lui serve de lit, comme il est arrivé à Callao & à bien d'autres endroits qu'elle a enfin détruits. Elle a déjà ruiné une partie de Cavité, qui sert de port à Manille, & qui n'en est distante que d'environ trois lieues.

Manille est une ville assez petite ; un tiers est occupé par les moines ; près d'un autre tiers est désert, ce qui reste est couvert de maisons immensément grandes, dans chacune desquelles logent une ou deux personnes, ou une famille tout au plus avec ses domestiques. Toute la population de Manille ne se monte qu'à sept ou huit cens habitans. En général, l'isle de Luçon, ainsi que les autres Philippines, ne s'entretient qu'aux dépens de l'Espagne, & s'il est vrai que le nombre des églises y monte à plus de sept cens, & que presque toutes les cures soient administrées par des religieux venus d'Espagne, cette colonie ne peut être que très-à-charge à la métropole par l'exportation continuelle de ses sujets, & par les frais que cette exportation occasionne.

Les sciences sont fort peu avancées à Manille. Quand on fait le latin, il n'en faut pas davantage pour s'y faire une grande réputation. Tous les anciens préjugés des écoles semblent n'avoir abandonné l'Europe que pour aller se réfugier dans cette ville. *La physique y est presque encore au berceau, à peine y connoît-on l'électricité ; elle a si fort effrayé le sacré tribunal de l'inquisition, qu'il en a pros crit les expériences.*

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

La baye de Manille est très poissonneuse ; & si on étoit quelques années sans y pêcher , elle regorgeroit de poisson. Il y a une espece de petit poisson , dont les Indiens se servent comme d'engrais pour féconder leurs jardins.

Des détails sur les mœurs , les coutumes & les usages d'une nation qui vit si éloignée de nous , ne peut que flatter notre curiosité , M. le Gentil l'a très-bien servie sur cet article. Rien n'est plus curieux que tout ce qu'il nous apprend sur la maniere de vivre & d'agir des habitans de Manille.

Il n'est point d'endroit dans l'univers où les revers de fortune soient plus fréquens. Comme les Manillois n'ont pas de terres , ni par conséquent de revenus assurés , l'argent qu'ils dépensent , ne se répare point. Ils se fondent sur le vaisseau d'Acapulco , qu'ils chargent de tout leur trésor. Si ce vaisseau manque , comme il n'est que trop souvent arrivé , ils ne peuvent se relever. De-là vient qu'on voit aujourd'hui réduits à la mendicité les enfans de gens qui étoient , il y a peu d'années , puissamment riches.

Le séjour de Manille est très-pernicieux pour les mœurs ; le commerce des femmes y est assez libre. La religion n'y consiste guere qu'en quelques pratiques peu gênantes. Dans le nombre des abus qui regnent à Manille , il n'en est peut-être point de plus funeste pour les familles , que celui qui concerne les mariages.

Une fille de dix-huit ou vingt ans , peut former une inclination & s'établir sans le con-

sentement de ses pere & mere. Veut-elle se marier à sa fantaisie & contre le gré de ses parens, elle réclame l'archevêque & le proviseur. Celui-ci va chez les parens chercher la fille, & il l'enleve malgré eux, la met dans une maison de confiance où elle reste, & où l'on permet à l'amant d'aller voir sa maîtresse. Alors les parens n'ont rien à dire, & on ne les consulte plus. La fille est absolument maîtresse d'elle-même, & elle prend un mari contre la volonté de ceux qui lui ont donné le jour.

La nourriture à Manille est assez coûteuse; & si on en excepte le poisson, elle n'est pas fort bonne. On n'y fait point engraisser les bœufs. La viande en est ordinairement longue, & il semble, dit l'auteur, que l'on mâche un paquet de filasse. La volaille y seroit bien meilleure qu'elle n'est, si on en prenoit soin. Le Coq-d'Inde n'y réussit pas non plus que le mouton. Le canard y est excellent. Le porc s'y vend à grand marché, aussi en fait-on une grande consommation à Manille, comme dans toutes les Philippines; on le met, ainsi qu'on l'a déjà dit, à toutes sauces. En général, on fait mauvaise chère à Manille, & même dans les meilleures maisons.

» Voici, dit M. le Gentil, quel est le repas
 » du Manillois. Il mange sa soupe (souvent il
 » n'en a pas,) ensuite un morceau d'assez
 » mauvais bœuf, après cela il goûte d'un mau-
 » vais ragoût fait avec des morceaux de bœuf
 » ou de porc cassés par petits morceaux. Les

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» gens un peu riches, ont ordinairement un
 » ragoût fait de pieds de cochon, plat fort
 » estimé dans le pays, & en effet, il est assez
 » bon quand les pieds sont bien cuits; les per-
 » sonnes très-aisées ont quelquefois de la vo-
 » laille; tout ce repas se fait sans boire. Aux
 » étrangers, quand il y en a, on sert du vin
 » & de l'eau; quant à eux Espagnols, ils di-
 » sent que le vin est nuisible à ceux qui sont
 » habitués à vivre dans le climat; qu'on peut
 » en boire quelquefois, mais rarement; cepen-
 » dant j'en ai connus qui s'y faisoient très-
 » bien, quand ils mangeoient chez quelques
 » François, & il m'a paru qu'en général, la
 » grande cherté du vin leur prescrivait cet
 » austère régime. L'Espagnol fait donc son re-
 » pas sans vin à Manille; on dessert & on
 » apporte quelques fruits, & des confitures
 » sur une assiette, avec une seule fourchette;
 » la maîtresse de la maison prend un peu de
 » confiture avec la fourchette, & boit par-
 » dessus un immense vase d'eau; l'assiette fait
 » ensuite le tour de la table, & chacun avec
 » la même fourchette prend un peu de confi-
 » ture, & a derrière lui un domestique tout
 » prêt qui lui présente un grand gobelet d'eau,
 » ou un grand vase de terre appelé *jarre*, plein
 » d'eau, dont il boit ce qu'il peut; après cela,
 » on mange les fruits; les domestiques ôtent
 » la nappe, disent les grâces, apportent des
 » cure-dents & du tabac à fumer. «

Les Espagnols donnent volontiers à manger,
 les grandes fêtes, comme Noël, Pâques, &c.

& leurs tables font alors mieux servies qu'à l'ordinaire. On est toujours sûr d'avoir pour plat du milieu, dans ce repas, un gros cochon de lait rôti. M. le Gentil ne manquoit jamais d'en manger, quoique cette viande ne convînt pas trop à la foiblesse de son estomac, & cela dans la crainte d'être suspecté d'un peu de judaïsme.

L'usage de faire la sieste ou la méridienne; est général à Manille, & je ne fais pas même, dit M. le Gentil, si les gardes & sentinelles des portes de la ville ne la font pas.

La maladie la plus commune à Manille, est le cours-de-ventre dont on meurt communément. La folie n'y est pas rare non plus; quantité de personnes en sont attaquées, mais il est plus ordinaire de la voir régner parmi les femmes & les religieux.

Les naturels du pays ont beaucoup de goût pour la musique, ils sont presque tous pourvus d'un violon sur lequel ils s'exercent continuellement à jouer; ils vont pieds nuds pour la plupart; ils n'en sont pas moins les maîtres de musique des églises. La musique qu'ils donnent est si singulière, qu'on ne peut se figurer rien de plus sauvage. C'est une espece de charivari qui ressemble assez bien au tintamare que fait une troupe d'ivrognes qui sortent de la taverne. Les Anglois ont laissé à Manille beaucoup de contre-danses fort bizarres, mais qui plaisent si fort, que les musiciens les font servir à l'église; la messe finit toujours par une contre-danse.

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Il n'est point pour les Indiens de spectacle plus agréable qu'un combat de coqs ; aussi chacun d'eux a-t-il son coq à qui il apprend à se bien battre , & qu'il porte toujours avec lui dans ses voyages. Avant de lâcher l'un contre l'autre les deux coqs qui doivent entrer en lice , on leur attache au pied droit un petit poignard , fait en forme de lancette bien affilée , long de deux pouces & demi , plus ou moins , alors les deux rivaux se déchirent mutuellement avec cette armé ; quelquefois ils s'assainent réciproquement , mais le plus souvent il n'y en a qu'un qui tombe ; on entend alors de grands cris de joie. Ces combats donnent lieu à des paris. Il y a des hommes à Manille , qui n'ont d'autre profession que celle d'aiguiser des poignards pour les coqs , & ils sont fort occupés. Les Manillois aiment encore beaucoup les chiens. Un de leurs amusemens favoris , est l'exercice du cerf-volant.

Lorsqu'il meurt un enfant à Manille , sur-tout parmi les Indiens métices , on fait de très-grandes réjouissances , on le pare le mieux qu'il est possible , on le couvre de fleurs. Il y a bal dans l'appartement tant que le cadavre y reste , on y danse des menuets , des contredanses & des fendagos , & si la fatigue oblige enfin les danseurs à prendre du repos , la musique ne discontinue pas pour cela. On porte le corps à l'église au son des violons.

Après des remarques également intéressantes sur la figure des femmes , & sur la différence qui se trouve entre les Indiennes & les Espa-

gnoles, sur les traits du visage des habitans, sur leur habillement, M. le Gentil parle de l'état séculier & politique de Manille, de l'état ecclésiastique, & sur-tout des moines qui sont tout-puissans dans les Philippines. Il jette ensuite un coup-d'œil sur l'état des revenus que le roi d'Espagne retire des Philippines.

» Les revenus de la caisse royale de Ma-
 » nille, pourroient être considérables, si les
 » Philippines étoient bien cultivées, bien ad-
 » ministrées, & s'il y avoit du commerce. Le
 » roi a les annates, les impôts qu'on leve tous
 » les ans sur les marchands Chinois, le pa-
 » pier scellé, les impôts sur le vin, sur les
 » marchandises, &c. & les cent dix mille piaf-
 » tres qui passent tous les ans du Mexique à
 » Manille, depuis l'année 1696. Quant aux
 » provinces, les alcades qui les gouvernent,
 » en envoient les revenus ou les comptes à
 » Manille, en déduisant leurs appointemens
 » & les charges qu'ils ont à payer. Selon un
 » état des finances du roi, que je tiens, dit
 » M. le Gentil, de la chambre des comptes, état
 » dressé pour 1749, le revenu de sa majesté
 » catholique montoit cette année à 620599
 » piaftres & cinq réaux; la dépense fut cette
 » même année à 599867 piaftres & six réaux;
 » en sorte qu'il sembleroit, selon cet état, qu'il
 » devoit rester annuellement à la caisse roya-
 » le, la somme de 20731 piaftres & six réaux;
 » mais comme il est remarqué à la fin de l'é-
 » tat, les revenus du roi ne sont pas fixes,
 » & sont susceptibles chaque année de plus

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ou de moins ; enforte que les charges étant
» toujours les mêmes , ne faisant au contraire
» qu'augmenter , & le roi faisant passer tous
» les ans du Mexique cent dix mille piaftres ,
» il s'ensuit que les Philippines qui devroient
» profiter au roi , lui font au contraire très-
» à-charge. «

M. le Gentil donne du commerce de Manille une idée bien différente de celle qu'on en a communément. On croit que ce commerce est très-florissant , que cette ville est riche , mais on s'est laissé tromper , & par le célèbre voyage de Georges Anson autour du monde , & par le récit hyperbolique des Anglois qui s'emparerent de cette ville en 1762. M. le Gentil parle de Manille & de son commerce moins emphatiquement.

» Les Manillois , dit-il , se contentent d'en-
» voyer tous les ans un vaisseau à Acapulco ,
» & c'est à cela que se borne leur commerce
» & leur ambition. Ils portent au Mexique
» des effets de la côte de l'Inde , en de-çà le
» Gange , des toiles de toute espece , des mous-
» selines du Bengale , & de la soie de Chine.
» A la place de tous ces effets , le galion rap-
» porte à Manille des piaftres. Ces piaftres n'y
» restent pas toutes , une partie en ressort ,
» & va s'enfouir en Chine & chez le Mogol.
» Les Indiens & les Chinois apportent donc
» à Manille leurs denrées en échange de ses
» piaftres qui sont très-estimées dans l'Inde ,
» & c'est la seule monnoie européenne qui ait
» cours dans le commerce. «

Il est très-vrai que la colonie de Manille, si elle entendoit bien ses intérêts, pourroit faire ce commerce avec avantage, en y employant ses productions; car elle a des cotons excellens, du bois de Campêche, de la cire en abondance, &c. Le riz, dans certaines années, deviendrait une branche de commerce considérable, si on l'exportoit dans différens cantons de l'Inde, & sur-tout dans le Bengale où les récoltes manquent quelquefois, & où la population est si grande, que dans ces années malheureuses, le pays ne peut suffire à nourrir tous ses habitans qui périssent alors faute de riz; cette calamité a eu lieu, comme on fait, en 1769 & 1770. Il est mort alors dans le Bengale plus de monde qu'il n'y en a jamais eu dans Paris.

Les Manillois ont tort de rester dans l'inaction; leur ville est aussi avantageusement placée que Batavia par rapport à l'Inde, & les Philippines l'emportent certainement sur Java pour les productions propres au commerce. Il seroit facile d'établir aux Philippines des manufactures de toiles de coton & de mouffeline. Les Indiens y font déjà des toiles superbes, avec du fil de bananier sauvage; ne pourroient-ils pas travailler de même leur coton? L'Indien des Philippines est fort adroit, mais la paresse le domine, & il dépense à mesure qu'il gagne ou qu'il récolte. D'où peut donc venir cette indolence? M. le Gentil croit qu'ils la doivent aux Espagnols qui la leur ont communiquée.

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

D'ailleurs Manille n'a point de marine, & le commerce y est fort gêné. Batavia ouvre son port à tout le monde; Manille, au contraire le ferme à toutes les nations. Il n'est permis à aucun vaisseau étranger d'y aller vendre ses effets, sous quelque prétexte que ce soit. Si les Chinois sont reçus à Manille, c'est dans la vue de pouvoir les convertir à la foi catholique; c'est aussi par la même raison que les Maures & les Arméniens peuvent seuls venir apporter à Manille des marchandises sur leurs vaisseaux; on y souffre les uns, parce qu'ils sont mahométans, & les autres parce qu'ils sont schismatiques.

M. le Gentil fait le récit d'une affaire qui se passa en 1766 à Manille, à l'occasion du vaisseau françois l'*Union*, qui y avoit abordé sous pavillon Maure; peu s'en fallut que ce navire ne fût confisqué; ce qu'il y a de bien plus singulier encore, c'est que dans un tems où regnoit la plus parfaite amitié entre les cours de France & d'Espagne, on traitoit à Manille les François d'ennemis. Il est évident qu'à Manille les Espagnols ne veulent ni faire eux-mêmes le commerce de l'Inde, ni permettre que d'autres le fassent. Pour le faire ce commerce, il faudroit qu'ils eussent à la côte de l'Inde quelque établissement. Lorsque les étrangers ont rempli les magasins de Manille, des produits de l'Inde & de la Chine, elle en charge ses galions. M. le Gentil explique comment se font ces chargemens. Georges Anson a traité aussi le même sujet dans son voyage; mais notre auteur croit être mieux instruit,

» Le commerce des Philippines est partagé ;
 » dit M. le Gentil, entre tous les habitans qui
 » sont matriculés & inscrits à la maison-de-
 » ville de Manille ; il est défendu aux étran-
 » gers, & même aux habitans de la Nouvelle-
 » Espagne. La vente des effets se fait à Aca-
 » pulco ; ils y sont portés par les galions que
 » l'on construit à Manille aux frais du roi, &
 » qui sont destinés à entretenir la communica-
 » tion de la Nouvelle-Espagne avec les isles
 » Philippines, pour y conduire l'argent néces-
 » faire, les missionnaires & les troupes, pour
 » la manutention du temporel & du spirituel
 » de ces isles ; l'embarquement des effets &
 » marchandises se fait donc sur les galions de
 » sa majesté, mais avec de certaines restrictions.
 » Il demeura un tems sans être limité ; savoir,
 » de 1565 à 1604. Cette année sa majesté le li-
 » mita & le fixa à deux cens cinquante mille
 » piaftres de principal en marchandises, qui
 » pourroient aller à Acapulco, & à 500,000
 » piaftres de retour. Aujourd'hui, par une nou-
 » velle ordonnance, sa majesté a fixé à cinq
 » cents mille piaftres (2,625,000 liv.) le fonds
 » ou le principal des marchandises, & à un
 » million (5,250,000 liv.) de retour, en payant
 » les droits de sortie à Manille, & les frais de
 » l'armement à Acapulco ; ces droits sont au
 » reste fort peu considérables. «

M. le Gentil expose ensuite comment on re-
 gle ce que chacun peut embarquer & l'intérêt
 qui doit lui revenir suivant sa mise. Ceux qui
 ne peuvent former de pacotilles, faute de sa-

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cultés, s'arrangent avec d'autres, auxquels ils vendent leur *port-permis*. L'intérêt de l'argent est de 25 à 30 pour cent, pour un an seulement que dure le voyage du galion. Les religieux ont aussi le droit de placer sur le galion ; ce qui leur produit de grandes richesses.

Les Manillois n'ont point de marine, cependant ils ne manquent pas de charpentiers. Les galions du roi se construisent à Cavité, pour l'ordinaire ; ils reviennent au roi à des sommes immenses. Une frégate de trente canons lui coûte plus de 525,000 livres. Cette excessive cherté, devroit être une raison pour veiller davantage à la conservation des vaisseaux ; on n'en a aucun soin. Lorsque le galion est revenu de la Nouvelle-Espagne, on le désarme tout-à-fait, n'y laissant pas même un homme de garde ; il reste là comme abandonné pendant plus de six mois, aux injures de l'air & à l'ardeur du soleil.

» Lorsque le galion est chargé, on se dis-
» pose à le mettre à la voile ; il appareille de
» Cavité & vient à la Barre de Manille, le
» plus près qu'il est possible des murs de la
» ville ; là, étant en panne, il attend la béné-
» diction. Pour cet effet, il sort des peres de
» St. Thomas une sainte Vierge que l'on con-
» duit processionnellement sur le haut des murs ;
» vis-à-vis le galion. On lui donne la béné-
» diction de cette saint-Vierge, après quoi le
» galion fait servir & s'en va. Cependant on
» fait des prières dans toutes les églises pour
» la prospérité de son voyage, & principale-

» ment pour qu'il débouque heureusement de
 » toutes les isles , & ces prieres durent , jusqu'à
 » ce qu'on ait des nouvelles qu'il est entré dans
 » la mer du sud. «

M. le Gentil , à cette occasion , nous rappelle l'histoire des deux galions , le *Saint-Charles* & la *Sainte-Rose* , qui , en 1766 , avoient fait le voyage d'Acapulco. Il ajoute à cette histoire quelques particularités qui prouvent que le gouverneur qui résidoit alors à Manille , entendoit mieux ses propres intérêts que ceux de son maître.

Ce sont les pilotes du galion qui dirigent sa route. Autrefois les voyages de Manille à Acapulco , ne duroient guere moins de huit à dix mois. Un pilote françois , nommé Frassin , les a beaucoup abrégés.

Toutes ces observations sur le commerce de Manille , sont suivies de détails concernant la prise de cette ville par les Anglois , le 5 octobre 1762. Manille fit une assez belle résistance , quoiqu'elle se trouvât dépourvue de tout , & qu'elle fut défendue par son archevêque. Les Anglois , de leur côté , firent un grand nombre de fautes dans cette expédition.

M. le Gentil rend compte ensuite des observations astronomiques & météorologiques qu'il a eu lieu de faire à Manille. Ce savant a d'abord déterminé la longitude de cette ville , par les Satellites de Jupiter , par une éclipse de soleil & par l'angle horaire de la lune ; il a de plus fait des observations très-utiles sur la latitude de cette ville , d'autres observations en :

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

core sur la longueur du pendule qui bat les secondes; il a de plus donné un journal du climat de Manille, avec quelques détails des tremblemens de terre qu'il y a essuyés pendant son séjour. De toutes ces opérations, la plus importante est celle dont l'objet étoit de déterminer la vraie position de Manille.

» En effet, dit M. le Gentil, il n'en est
» pas de l'isle de Luçon comme de toute autre
» terre, une incertitude de dix à douze lieues
» sur la position des côtes occidentales de cette
» isle, est de la dernière conséquence. Les
» vaisseaux y arrivent presque tous dans la
» mouçon des vents d'ouest, vents furieux &
» violens, qui forment souvent pendant un in-
» valle de trente à quarante lieues à l'ouest
» de Manille, le tems le plus formidable qu'on
» puisse essuyer à un atterrage. On n'y éprouve
» que des orages, des tempêtes, des grains
» violens & un tems obscur; on est sans fonde,
» par conséquent sans aucun indice certain de
» terre. Dans une circonstance aussi critique,
» on est obligé de régler ses manœuvres sur
» l'éloignement dont on se fait de la terre. »

Les détails dans lesquels l'auteur est entré ensuite sur Madagascar, ne sont pas moins intéressans pour nous, car il nous est aussi important de bien connoître cette isle que les Philippines. Quant à l'isle de France, comme l'administration nous en est assez connue, l'auteur n'a parlé que de son état physique, de son climat, de ses productions, & des objets de commerce qu'on a cherché à y établir de

puis que nous en sommes en possession. Nous renvoyons à l'ouvrage même pour tous ces détails : il seroit injuste d'exiger que des écrivains périodiques , présentassent à leurs lecteurs , tout ce qui a pu les intéresser dans un ouvrage aussi étendu.

Le volume est terminé par les lettres que l'auteur a écrites pendant ses voyages à M. de la Nux , correspondant de l'académie des sciences , à l'isle de Bourbon : elles traitent de plusieurs points importans de navigation & d'astronomie. Après ces lettres on trouve de nouveaux éclaircissémens sur l'observation des Hollandois dans la Nouvelle-Zemble en 1596 & 1597. M. le Gentil avoit déjà proposé ses difficultés sur cette observation , dans un mémoire qu'il avoit lu à une des rentrées publiques de l'académie l'année dernière. De plus grands détails où il entre aujourd'hui , rendent cette observation fort incertaine , jusqu'à ce qu'elle soit confirmée par de nouveaux faits & par de nouveaux voyages.

On ne sauroit avoir des détails plus complets & plus satisfaisans sur les contrées que M. le Gentil a parcourues : le géographe , l'astronome , le physicien , l'historien , le philosophe , proprement dit , le commerçant , en un mot , le savant & l'homme du monde , y trouveront amplement de quoi contenter leur curiosité.

(*Journal de l'agriculture , du commerce , des arts & des finances ; Journal de littérature , des sciences & des arts ; Affiches & annonces de Paris ; Journal de Paris.*)

5 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

PRÉCIS historique & expérimental des phénomènes électriques, depuis l'origine de cette découverte jusqu'à ce jour. Par M. SIGAUD DE LAFOND, professeur de physique expérimentale, membre de la société royale des sciences de Montpellier, des académies d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, de St. Pétersbourg, &c. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1781. Un vol. in-8vo. de 742 pag. avec fig. Prix, 6 liv. broché.

IL n'est aucune partie de la physique plus généralement cultivée que celle qui fait l'objet de ce précis, & conséquemment aucune dont les découvertes doivent intéresser davantage les physiciens & les amateurs. M. Sigaud de Lafond, qui a déjà mérité à tant de titres leur estime & leur reconnaissance, vient d'y acquérir de nouveaux droits, en rassemblant dans un seul corps d'ouvrage toutes les recherches électriques faites jusqu'à ce jour. Pour présenter à ses lecteurs la marche de l'esprit humain dans ce genre de travail, il avoit deux routes à suivre, l'ordre des tems ou l'ordre des matières. Mais il n'étoit pas indifférent pour l'avantage de la science qu'il prît l'une ou l'autre méthode. En effet, autre chose est d'écrire l'histoire des sciences, autre d'écrire celle des

hommes. Dans cette dernière, les faits sont liés & l'ordre chronologique est presque indispensable. Mais les découvertes qui se font à différentes époques, ne sont point enchaînées comme des faits, & le hasard qui les produit, ne les présente pas toujours à la portée de tout le monde. Ainsi quand on veut donner un certain degré d'utilité & d'agrément à l'histoire d'une science, on doit la distribuer par ordre des matières, & présenter en raccourci, dans chaque article, la chaîne des découvertes qu'il renferme. Tel est aussi le plan de M. Sigaud de Lafond. » Ce ne sera point l'histoire, dit-il, » qui nous guidera dans l'exposition des faits » & des phénomènes électriques; mais ces faits » eux-mêmes, ces phénomènes, qui amèneront » l'histoire de nos travaux. On verra dans cha- » que article l'époque de la découverte dont » il sera question, la marche de l'esprit hu- » main dans cette recherche, & souvent ce » qu'il reste encore à faire pour nous satisfaire » complètement sur cet objet. «

Cet ouvrage est distribué en cinq sections principales. La première renferme tout ce qui concerne nos progrès en électricité jusqu'à l'expérience de Leyde. Elle est sous-divisée en quatre articles. Le premier traite de la vertu électrique en général & des corps susceptibles d'électricité. C'est ici que l'on voit l'origine de cette science, les travaux de Gilbert, ceux de l'académie *del Cimento*, ceux enfin des autres physiciens, depuis le commencement de notre siècle. Il est bien singulier qu'on ne puisse

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

écrire l'histoire d'une science quelconque, qu'on ne puisse parler de ses progrès, sans fournir au lecteur qui réfléchit, des nouvelles preuves de la foiblesse de l'esprit humain. Dès 1730, on s'imaginoit avoir découvert tous les corps susceptibles de contracter la vertu électrique par le frottement. D'après cela, on les divisa en *idio-électriques* & en *électriques* : les corps *idio-électriques* étoient ceux qui les devenoient par le frottement, & le corps *électriques* ceux qui ne pouvoient contracter cette vertu par ce procédé. Cette division prématurée a subsisté très-long-tems, & subsiste encore aujourd'hui ; on l'a transportée dans presque tous les ouvrages publiés sur l'électricité ; on n'a imaginé la plupart des expériences qu'en la regardant comme la base la plus solide de la doctrine électrique ; & cependant elle n'est rien moins que fondée sur la nature. » Il est de » fait, dit M. Sigaud de Lafond, que, de » quelque manière qu'un corps soit électrisé, » soit qu'il le soit positivement, soit qu'il le » soit négativement, il devient susceptible de » produire des phénomènes électriques ; con- » séquemment nous devons conclure que tous » les corps sont susceptibles d'être électrisés » par le moyen du frottement. Cette nouvelle » découverte étoit réservée aux travaux d'un » célèbre physicien de Vienne, M. l'abbé Her- » bert. (*) Il la publia en 1778 : elle fut

(*) M. Joseph Herbert, docteur en philosophie,

» bientôt confirmée par de nouvelles expérien-
 » ces faites par un autre physicien non moins
 » célèbre , M. l'abbé Hemmer , professeur de
 » physique expérimentale , & garde du cabi-
 » net de machines de S. A. S. E. à Mann-
 » heim. «

On trouvera dans le second article , tout ce qu'il est important de connoître relativement aux différens appareils électriques dont on a fait usage jusqu'à présent. L'article suivant n'est qu'une dépendance de celui-ci , car il traite des conducteurs. L'auteur a voulu fixer sur eux l'attention de ses lecteurs , en leur faisant part des nouvelles recherches de M. Volta à ce sujet. Elles sont en effet très-importantes. L'on fait par l'expérience que la forme des conducteurs n'est rien moins qu'indifférente , lorsqu'on veut qu'ils produisent tout l'effet qu'on en peut attendre : mais quelles doivent être

professeur de physique à l'université de Vienne , né à Klagenfurth en Carinthie , en 1725. Le premier ouvrage qu'on ait de lui sur l'électricité , est intitulé : *Theoria phaenomenorum electricorum*. En 1773 , il donna une dissertation portant pour titre : *Dissertatio de igne triplicem illius statum complexa*. On a de ce physicien un autre ouvrage écrit en allemand , dont le titre est : *Du frottement le plus avantageux pour porter l'électricité à un degré plus vif , avec une notice des effets de l'électricité sur les muets & les aveugles*. On lui doit encore d'autres livres également curieux & utiles , mais qui ont rapport à d'autres branches de la physique.

leurs dimensions, leur surface, leur étendue ; pour les amener au degré de perfection auquel ils puissent atteindre ? M. l'abbé Nollet, & M. le Monnier, ont successivement examiné cette question avec tout le soin possible. Leurs résultats semblent très-différens ; il seroit cependant possible de les concilier, si cela étoit nécessaire. Mais on a fait depuis des expériences, dont les résultats sont plus décisifs & plus satisfaisans. » Il y avoit déjà long-tems, dit M. de Lafond, qu'on étoit persuadé que la surface d'un conducteur contribuoit plus que sa masse à le rendre susceptible d'accumuler la vertu électrique ; c'est-à-dire, que la masse de deux conducteurs étant la même, celui qui avoit le plus de surface, recevoit davantage d'électricité. De-là cet usage de faire les conducteurs de feuilles de métal mince, & de les plier en forme de tubes. On soupçonnoit outre cela depuis long-tems que la longueur étoit la plus favorable de toutes les dimensions qu'on pouvoit donner à un conducteur. On savoit que la corde d'un cerf-volant électrique qu'on lance dans l'atmosphère, donne des étincelles très courtes à la vérité, mais de la plus grande énergie. Or, cette corde ne porte cependant qu'une petite masse, une surface assez peu étendue ; mais elle est d'une longueur qui n'est point comparable à celle de nos plus grands conducteurs. Voilà ce que l'induction & l'observation sembloient avoir confirmé : mais il étoit réservé à M. Volta, alors célèbre pro-

» fesseur de physique à Côme, & actuelle-
 » ment à Pavie, de constater cette vérité par
 » des expériences qui ne laissent rien à desi-
 » rer. « Ici sont placés les détails de ces ex-
 » périences, qu'il est impossible d'analyser.

Le quatrième article présente la suite histo-
 rique des premiers phénomènes électriques,
 jusqu'à l'époque de l'expérience de Leyde. En par-
 lant de la propagation de la matière électrique,
 l'auteur avoue avec une franchise digne d'élo-
 ges, l'erreur où il étoit auparavant sur la ma-
 nière dont cette propagation s'opéroit. Dans
 son *Traité d'électricité*, publié en 1771, il a écrit
 que, l'opinion la plus probable étant celle dans
 laquelle on suppose que tous les corps sont
 imprégnés de fluide électrique, il est naturel
 de croire que, lorsqu'on communique la vertu
 électrique à l'une des parties du corps, on
 communique en même-tems un mouvement de
 translation à la matière semblable qui réside dans
 les pores de ces corps. » Ce mouvement, di-
 » soit-il, se transmet de la même manière que
 » celui qu'on imprime à la dernière d'une file
 » de billes élastiques, contigues les unes aux
 » autres. Or, on sait qu'on ne peut saisir,
 » appercevoir le tems qui se passe entre le
 » mouvement de la première & celui de la
 » dernière bille, quelque longue que soit la
 » série de celles qui les séparent. Il est donc
 » à présumer que les signes d'électricité que
 » fournit l'extrémité d'un corps qu'on électrise,
 » sont moins produits par la surabondance de
 » la matière électrique qu'on lui communique,

» que par celle qui réside dans ses pores , &
 » dont les parties étoient contiguës les unes
 » aux autres. On peut donc regarder le corps
 » qu'on électrise , comme un canal plus ou
 » moins long , rempli d'un fluide qu'on ne peut
 » pousser par une extrémité qu'il ne s'échappe
 » aussi-tôt par l'autre. «

» Or , remarque aujourd'hui M. de Lafond ,
 » toute satisfaisante & mécanique que soit
 » cette explication , elle ne paroît pas s'accor-
 » der avec ce que l'expérience nous démontre ,
 » & qui semble nous autoriser à admettre un
 » mouvement réel de translation dans la ma-
 » tière électrique. Nous démontrerons en ef-
 » fet que , dans l'expérience de la bouteille de
 » Leyde, toute la quantité du fluide électri-
 » que qu'on en retire paroît réellement , &
 » par un véritable mouvement de translation ,
 » & en un instant indéterminable , dans toute
 » l'étendue de la chaîne qui sépare la surface
 » intérieure de la surface extérieure de la bou-
 » teille , quelque longue qu'on suppose cette
 » chaîne. «

La seconde section, subdivisée en deux ar-
 ticles, se borne à l'exposition de l'expérience
 de Leyde & de la théorie de M. Francklin.
 Quoique ce *Précis* soit fait en général avec
 beaucoup de soin , on s'apperçoit que l'auteur
 a donné une attention particulière à ce der-
 nier article. On ne peut que lui savoir bon
 gré d'avoir cherché à mettre dans tout son
 jour une théorie sublime qui a essuyé tant de
 contradictions. Il est vrai qu'au premier aspect

elle semble paradoxale. Comment s'imaginer qu'une bouteille fortement chargée d'électricité, & propre à faire éprouver la commotion la plus violente, ne contient pas pour cela une plus grande dose d'électricité, que celle qu'elle contenoit avant d'être électrisée ? Rien n'est cependant mieux prouvé, rien n'est plus strictement démontré dans la physique expérimentale, rien n'est appuyé sur un plus grand nombre d'expériences. On sera étonné, après la lecture de cette section, du degré de lumière que M. de Lafond a su répandre sur l'*électricité positive & négative*, qui fait la base de toute la théorie de M. Francklin.

Il a compris dans la troisième section l'analogie de la matière électrique avec la matière du tonnerre & avec le magnétisme. La première de ces analogies est une découverte des plus curieuses & des plus intéressantes en fait d'électricité. La gloire en appartient encore à M. Francklin, & les suites qu'elle a eues, lui assurent les titres les mieux fondés à la reconnaissance publique, puisqu'elle nous a conduits à procurer les moyens les plus certains de nous garantir des funestes effets de la foudre. Le détail de ces moyens fait le sujet du troisième article de cette section ; on y lit avec plaisir les différentes expériences faites à la Nouvelle-Angleterre, à la Caroline, à Venise, à Padoue, à Sienne, à Mannheim, à Boston, &c. ainsi que la notice de la meilleure construction des conducteurs pour préserver de la foudre. L'avantage des pointes sur les corps mous

y est démontré jusqu'à l'évidence. On remarquera sur-tout l'extrait des expériences de M. Barbier de Tinan, commissaire des guerres à Strasbourg. Personne n'a écrit sur cette matière avec plus de clarté & d'une manière plus satisfaisante.

La quatrième section renferme différentes applications qu'on peut faire avantageusement du fluide électrique. Elle est divisée en trois articles. Dans le premier, qui traite de l'application de l'électricité à l'économie animale, on trouve un précis historique, fait avec beaucoup de soin, des travaux des physiciens en ce genre, quelques observations importantes sur cette pratique, & la manière de faire éprouver & de borner la commotion électrique à telle partie du corps qu'on voudra commouvoir. L'on sent toute l'importance de cette méthode. » Toute com-
 » motion, dit l'auteur, donnée selon la mé-
 » thode ordinaire, traverse nécessairement la
 » poitrine; & quelque saine que soit cette par-
 » tie du corps, des commotions habituelles &
 » répétées, doivent nécessairement l'affecter
 » plus ou moins, & menacer le sujet d'acci-
 » dens plus ou moins graves. On pare facile-
 » ment à cette difficulté, en ne faisant passer
 » la commotion que par les seules parties qu'on
 » se propose d'ébranler & de commouvoir; &
 » la théorie de Francklin que nous avons dé-
 » veloppée dans la seconde section de cet ou-
 » vrage, nous indique de quelle manière il
 » faut procéder en pareilles circonstances. Il
 » s'agit de ne renfermer dans la chaîne de
 » communication

» communication entre la surface intérieure &
 » extérieure d'une bouteille chargée d'électri-
 » cité, que les seules parties qu'on veut affec-
 » ter de cet ébranlement. Quelque forte que
 » puisse être la commotion, ou la quantité d'é-
 » lectricité qu'on communique alors, on borne
 » si on veut son effet à la plus petite étendue
 » possible du corps ; ce qu'on ne peut faire
 » aussi facilement par rapport à une simple
 » étincelle qu'on tire d'un conducteur bien
 » chargé d'électricité. Veut-on, par exemple,
 » n'ébranler par le moyen d'une commotion
 » que la première phalange du pouce ? Voici
 » de quelle manière on procède. On fait po-
 » ser l'extrémité du pouce contre la garniture
 » extérieure d'une bouteille de Leyde chargée
 » d'électricité. On applique l'une des extrémi-
 » tés de l'excitateur sur la phalange ou le pli
 » du pouce auquel on veut borner cette com-
 » motion, & on tire l'étincelle avec l'autre
 » extrémité de l'excitateur. Lorsque le fluide
 » électrique qui s'échappe de la surface inté-
 » rieure de cette bouteille pour se porter à la
 » surface extérieure, a parcouru toute la lon-
 » gueur de l'excitateur, elle ne peut traver-
 » ser que la partie du pouce qui se trouve au-
 » delà entre cet excitateur & la surface ex-
 » térieure de la bouteille. Or il ne s'y trouve
 » que la phalange qu'on veut ébranler & com-
 » mouvoir ; on n'éprouve donc la commotion
 » que dans cette seule partie du corps. En ré-
 » pétant l'expérience de la même manière, &
 » en posant le bout de l'excitateur sur les os

50 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» du métacarpe, on n'ébranle que le poignet.
 » Veut-on commouvoir toute la longueur du
 » bras ? On pose le bout de l'excitateur sur l'é-
 » paule de la personne, & tout le bras se
 » trouvant interposé entre l'excitateur & la sur-
 » face de la bouteille, il éprouve la commo-
 » tion. On conçoit delà que, si on vouloit
 » étendre l'effet de cette commotion dans toute
 » la longueur du corps d'un hémiplégique, il
 » n'y auroit qu'à lui faire porter le bout du
 » pied contre la garniture de la bouteille, &
 » lui faire tirer l'étincelle du bout du doigt
 » du même côté. Toute la moitié de son corps
 » se trouvant interceptée dans la chaîne, se-
 » roit ébranlée de cette commotion, & la poi-
 » trine seroit à l'abri de cette impression, com-
 » me je l'ai fait éprouver nombre de fois à
 » quantité de personnes qui ont eu, dans mes
 » cours, la curiosité de faire cette épreuve. «

Cette méthode ingénieuse de ne donner la
 commotion qu'à telle partie du corps que l'on
 veut, peut devenir de la plus grande utilité
 dans l'administration de l'électricité à différens
 malades. L'auteur croit qu'il y auroit encore
 une autre maniere d'employer cet agent éner-
 gique, maniere toute opposée à celle dont nous
 venons de parler, & qui auroit aussi des effets
 contraires. Ce seroit d'électrifier négativement
 les malades, de leur enlever une portion de
 leur électricité naturelle, au lieu d'ajouter, com-
 me on fait, à cette quantité naturelle d'élec-
 tricité. Il est très-probable, dit-il, que cette
 méthode pourroit être avantageuse dans quan-

tité de maladies nerveuses, qui ne procèdent, autant qu'il est permis de le conjecturer, que de la surabondance du fluide électrique. Mais, ajoute-t-il prudemment, on ne peut encore rien prononcer sur cet objet avant que l'expérience nous ait mis à portée de vérifier cette première idée, que M. Mauduyt se propose d'examiner lorsque l'occasion pourra s'en présenter.

L'article second de cette section a pour objet les effets de l'électricité sur la végétation, & le dernier l'application de l'électricité à certaines opérations chymiques. Ce dernier article est très-curieux; mais il est moins satisfaisant que les précédens, parce que de toutes les recherches qu'on a faites jusqu'à présent, ç'a été la moins suivie. Aussi n'a-t-on là dessus que des notions imparfaites; bien faites cependant pour encourager les chymistes & les physiciens à reprendre ce travail & à multiplier les expériences. Celles qu'on a déjà, nous ont appris que l'électricité peut faire la fonction du principe inflammable, puisqu'elle revivifie les chaux métalliques; qu'elle agit à la manière des acides, puisqu'elle attaque les couleurs bleues & violettes des végétaux, & leur donne une couleur rouge; qu'on peut l'appliquer avec succès à dessécher différentes substances, telles que des plantes fraîches qu'on craint de laisser trop long-tems exposées aux injures de l'air; enfin qu'elle hâte & perfectionne la crySTALLISATION des sels.

La cinquième & dernière section est une espèce de supplément aux précédentes. L'au;

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

teur parle dans le premier article de l'électricité dans le vuide ; dans le second , de la vertu électrique de certains poissons ; dans le troisieme , de la vertu électrique de la tourmaline ; dans le quatrieme , de l'électrophore ; le cinquieme enfin est consacré à des expériences de pur agrément. Il y est question de deux especes de *machines électriques de poche* , ainsi appellées , parce qu'elles sont très-portatives. L'une est de l'invention de M. le docteur Canton , l'autre de celle de M. Ingen Housz. On y parle aussi de quelques phénomènes particuliers de la commotion électrique , qu'on peut modifier de différentes manieres. M. Watson , par exemple , s'en sert très-industrieusement pour éloigner de son cabinet les importuns qui pouvoient y venir , & il donne le nom de *mine électrique* à cette expérience , dont voici l'idée , & la maniere la plus simple en même tems & la plus exacte de la faire.

» Posez sur une tablette à côté & vers le
 » milieu de la hauteur de la porte , dit M.
 » Sigaud de Lafond , mais du côté où les gonds
 » sont situés , une petite boîte de métal qui
 » puisse recevoir une bouteille de Leyde chargée d'électricité. Suspendez à cette boîte , à
 » l'aide d'un anneau , une chaîne que vous
 » ferez passer par un trou fait au pied du
 » chambranle de la porte , & faites communiquer cette chaîne avec des fils de métal
 » engagés entre les carreaux qui sont au-devant de la porte , ou entrelardés sous le
 » paillasson , & toute personne qui posera le

» pied en cet endroit fera en communication
 » avec la surface extérieure de la bouteille.
 » Maintenant si la porte s'ouvre par le moyen
 » d'une clef ou d'un bouton qui souleve un
 » loquet, ou qui tire un pêne, n'importe, que
 » la clef ou le bouton fasse mouvoir en mê-
 » me tems un fil de métal attaché à une pe-
 » rite bascule également de métal, mais dis-
 » posée de maniere qu'elle vienne toucher au
 » crochet de la bouteille auquel vous donne-
 » rez une forme convenable à cet effet, au
 » même instant cette personne éprouvera dans
 » la main & dans toute la partie inférieure de
 » son corps une commotion. Cette machine est
 » beaucoup plus simple que n'étoit celle de
 » M. Watfon, & il n'est point nécessaire que
 » rien soit isolé comme dans la sienne. On
 » conçoit facilement qu'on peut garantir de
 » cet accident toute personne qu'on ne veut
 » point commouvoir. Il ne s'agit que de déta-
 » cher la chaîne qui tient à la boîte de mé-
 » tal, & de ne l'y attacher qu'en faveur de
 » la personne à laquelle on desire faire cette
 » galanterie électrique. «

Nous avons heureusement fait servir l'élec-
 tricité à préserver nos maisons de la foudre
 & du tonnerre. Quelle obligation ne lui au-
 rons-nous pas si elle peut encore nous préserver
 des voleurs ! Il seroit à souhaiter de voir ces
 brigands, ennemis du repos public, succomber
 sous la touche vengeresse de l'électricité. Ce
 seroit le moyen de faire servir d'une façon
 utile la fin déplorable de M. Ricmann, mar-

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tyr innocent de l'électricité, & dont la mort est rapportée dans cet ouvrage d'une manière touchante & très-intéressante, parce qu'elle montre quelle attention on doit apporter aux expériences de l'électricité.

S'il est rare de voir le maître n'être point jaloux d'un élève qui se distingue par des découvertes qui l'honoreroient ; on voit ici que l'auteur n'est point atteint de cette foiblesse : il cite avec complaisance M. Rouland, son élève, & son successeur en l'université, & il le cite comme auteur de quelques expériences très-ingénieuses propres à nous faire connoître les différens états d'électricité qui se trouvent, & dans le plateau résineux de l'électrophore, & dans son conducteur. Nous saisissons avec plaisir, cette occasion de faire connoître ce physicien très-digne de soutenir la réputation de son maître.

(*Année littéraire ; Journal de littérature ; des sciences & des arts ; Journal des savans ; Affiches & annonces de Paris ; Journal de Paris.*)



STORIA antica del Messico , &c. *Histoire ancienne du Mexique, tirée des meilleurs historiens Espagnols, des manuscrits, & des anciennes peintures des Indiens, divisée en dix livres, & enrichie de cartes géographiques, de figures, & de dissertations; par l'abbé DON FRANÇOIS-XAVIER CLAVIGERO. Tom. I & II. In-4to. A Césene, chez Gregoire Biasini. 1780.*

L'HISTOIRE de l'empire du Mexique se trouve éparée dans une infinité d'ouvrages, la plupart écrits par des Européens; mais outre que les Européens ne connoissent de relatif à cette vaste contrée, que les guerres qui s'y sont faites, & qu'ils n'ont presque aucune notion sur l'intérieur du pays, les voyageurs étrangers se sont accordés rarement dans les récits qu'ils en ont faits, & cela par leur ignorance de la langue & des mœurs de la nation, dont ils ont voulu faire le tableau. Il seroit donc nécessaire à quiconque se proposeroit de donner une bonne histoire de cet empire, de parcourir un nombre infini de mémoires & de relations, de lier les faits, d'étudier le but des auteurs, de balancer leur autorité par une saine critique, & sur-tout de faire un heureux choix parmi une si grande multitude; il faudroit parler la langue de la nation, consulter

ses fastes & ses traditions , & parcourir le pays avec l'attention d'un véritable observateur , puisqu'il s'agit d'une région soumise aux Espagnols , qui ont toujours pris le plus grand soin pour la dérober à la curiosité des voyageurs. Voilà ce qu'a fait , pour l'instruction du public , M. l'abbé Don François-Xavier Clavigero. Il a lu tous les auteurs qui parlent de l'empire du Mexique ; son ouvrage en est une preuve évidente. Mais ce n'eût été rien peut-être , si outre une connoissance profonde des premiers historiens , il n'eût possédé l'avantage d'être né dans le pays , & d'en savoir parfaitement la langue. Il a de plus voyagé dans ces contrées en véritable philosophe , puisqu'il a passé près de trente-six ans à les parcourir , à les observer , à se procurer des informations de la part des naturels , de sorte qu'on pourroit le regarder comme témoin oculaire de ce qu'il a écrit. Peut-être encore , qu'après avoir mis ces moyens en usage , il n'auroit fait autre chose qu'une compilation informe , si , guidé dans son travail par une critique judicieuse , il n'eût discuté , confronté , réuni les faits dispersés çà & là , pour discerner le vrai du fabuleux : aussi peut-on assurer qu'il a suivi strictement les deux loix les plus sacrées de l'histoire , en ne disant rien de faux , & en ne cachant rien de vrai. Quant au style de l'ouvrage , il est simple & naturel , enfin tel que le demande l'histoire. Ceux qui connoissent le mieux l'esprit de la langue toscane , diront peut-être que l'auteur n'est pas Italien ; mais

qu'on se rappelle ce qu'Asinius Pollion disoit de Tite-Live, qu'il manquoit à son style cette délicatesse à laquelle on reconnoissoit les Romains. C'est ainsi que M. l'abbé Don Clavigero a écrit son histoire du Mexique, qui, sans contredit, est un des morceaux les plus curieux que nous connoissons. Il se propose de la donner en trois volumes in-4to., qui seront suivis d'un quatrieme, composé de dissertations sur différens points de cette histoire. Il en a déjà paru deux. Le premier est divisé en cinq livres, dont le premier contient la géographie du Mexique, une description des fleuves, des lacs, des minéraux, des plantes & des animaux de ce pays, avec un tableau des mœurs des habitans. L'auteur parcourt ces objets avec une rapidité qui ne fait que soutenir la curiosité sans fatiguer l'attention. Dans le second, il nous fait connoître les différentes nations qui vinrent dans cette contrée des parties septentrionales de l'Amérique, & l'habiterent avant les Mexiquains, & parle ensuite de l'arrivée de ces peuples, de leurs premiers établissemens, & de la fondation de Mexico & de Tlatelulco. Dans le troisieme, il parle de l'origine de la monarchie Mexiquaine, de son état sous les quatre premiers rois, de leurs conquêtes, des actions illustres de Montezume Ilhuicamina, & des révolutions du royaume d'Acolhuacan. Le quatrieme livre traite du rétablissement de la famille royale sur le trône d'Alcolhuacan, de la fondation du royaume de Tucuba, de la triple alliance entre le roi du

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Mexique, & ceux d'Acolhualcan & de Tucuiba, des victoires remportées par les Mexiquains sous Montezume I & Axajacat, de la conquête de Tlatelulco, & d'autres événemens, jusqu'à Montezume II, neuvieme roi du Mexique. Dans le cinquieme, l'auteur entre dans un grand détail sur la vie de ce malheureux monarque, jusqu'à l'année 1519, sur son gouvernement, sur la magnificence de ses palais & de ses jardins, sur la fameuse guerre des Tlascalteques, & sur divers autres faits mémorables. Dans tout le cours de cette histoire on voit que l'Amérique a eu de grands hommes, dignes d'être comparés aux premiers héros de la Grece & de Rome.

Le second volume est divisé en deux livres. Le premier nous instruit de la religion des Mexiquains, de leurs divinités, & du culte qu'ils leur rendoient; religion, divinités, culte, ridicules sans doute, mais qui, comparés avec ces mêmes objets chez les Romains & les Grecs, paroîtront moins superstitieux. L'auteur traite encore dans ce livre de la chronologie des Mexiquains, que les premiers Européens qui entrèrent dans leur pays, trouverent exactement conforme à celle que suivoit l'église, de leur calendrier qu'ils régloient, en ajoutant un jour à chaque quatrieme année, de leurs fêtes, & des cérémonies usitées à la naissance des enfans, dans les mariages & dans les funérailles. Le second livre offre l'histoire du gouvernement politique, militaire & économique, & traite de l'agriculture, de la chasse, de la pêche,

& du commerce des Mexiquains ; de leurs jeux & de leur nourriture ; de leur langue, de leur poésie, de leur musique & de leur danse ; de leurs connoissances en médecine, en histoire, en peinture, en sculpture & en architecture, &c. Ce volume est celui qui nous paroît devoir captiver davantage l'attention des lecteurs, par l'abondance & la variété des objets qu'il renferme. Ils verront sans doute avec étonnement, à quel degré de perfection les arts & les sciences avoient été portés chez les Mexiquains, avant l'arrivée des premiers conquérans, & cet étonnement s'accroîtra, lorsqu'ils réfléchiront que ce peuple n'avoit ni livres ni instrumens, & que ceux qui les environnoient, étoient des barbares, chez qui ils ne trouvoient aucun exemple à imiter. Cette histoire éclairera ceux des Européens, qui pensent que les Mexiquains n'avoient rien d'homme que le privilège de marcher sur deux pieds : opinion que l'ignorance seule a pu suggérer.

(*Efemeridi Letterarie.*)



LE génie de l'architecture , ou l'analogie de cet art avec nos sensations ; par M. LE CAMUS DE MEZIERES, architecte , avec cette épigraphe :

Non satis est placuisse oculis , nisi pectora tanges.
C'est peu de plaire aux yeux , il faut émouvoir l'ame.
 MARSY.

A Paris, chez l'auteur, rue du Foin Saint-Jacques, au college de maître Gervais; & Benoît Morin, imprimeur-libraire, rue St.-Jacques, à la Vérité. 1 vol. in-8vo. de 276 pag. avec une gravure.

LE guide de ceux qui veulent bâtir ; ouvrage dans lequel on donne les enseignemens nécessaires pour réussir dans cet art , & prévenir les fautes qui pourroient s'y glisser , dédié au roi : avec cette épigraphe :

Si quid novisti rectius istis
 Candidus imperti, si non, his utere mecum.
 HOR. Ep. VI. Liv. I.

Par le même, aux mêmes adresses. 2 vol. in-8vo. le premier, de 320 pag. le second de 374.

S'IL y a une ville où de bons ouvrages sur l'architecture doivent être accueillis, c'est sans

contredit la capitale. Un goût général pour les bâtimens, semble avoir saisi tous les citoyens un peu opulens, ceux sur-tout qui, ayant fait des fortunes subites, ne feroient qu'à demi-contens, si le public n'en étoit pas instruit par les édifices superbes, qui s'élèvent de terre à leurs ordres. A l'égard de ceux qui ont droit d'habiter des palais, ils cherchent avec raison à se tirer de la foule. Ils fuient une cohue immense, qui, tous les jours se presse & s'entasse de plus en plus, & qui manquera d'air ainsi que de terrein : ils se répandent au-dehors, & travaillent sans cesse à former, auprès de l'ancien Paris, une ville rivale qui le surpassera, sinon en grandeur, du moins en magnificence & en commodités. Toutes les fois qu'il nous est permis, à nous simples particuliers, qui travaillons pour la société dans notre vaste prison, de sortir de l'ancienne enceinte, & d'aller respirer au-dehors, nous éprouvons la surprise d'Enée, qui traversoit Carthage naissante ; de toutes parts ce sont des amas immenses de matériaux, de toutes parts c'est un peuple d'ouvriers. A la promenade suivante tout a pris une nouvelle face ; ces matériaux grossiers, comme par un coup de baguette, se sont changés en une habitation délicieuse, qui semble faite autant pour le plaisir des spectateurs, que pour celui du propriétaire. Ces lourds ouvriers, qui ne paroissent pas avoir le moindre sentiment des merveilles qu'ils exécutent, se sont transportés plus loin, & avec une indifférence, qui n'ôte rien à leur doc-

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lité, ni à leur patience, ils nous ont bientôt préparé de nouveaux sujets d'admiration.

Il est vrai que dans ces entreprises dispendieuses, il arrive quelquefois des mécomptes funestes, & celui qui a fait bâtir cette magnifique maison, n'est pas toujours en état d'y vivre. Ruiné par les préparatifs qu'il a faits pour se loger, il abandonne en soupirant cette demeure charmante qu'il avoit créée par enchantement, & laisse recueillir à d'autres les fruits de son luxe & de sa vanité. Plus de réflexion avant de commencer, plus de connoissance pour diriger ses plans & régler ses travaux, auroit prévenu une si triste catastrophe. On ne se seroit pas embarqué légèrement, on auroit mieux compté avec soi-même : on eût bâti moins à la grande, mais on eût bâti pour soi. Voilà les leçons que veut donner M. le Camus de Mézieres, à ceux qui sont encore en état d'en profiter. Il a voulu éclairer & ceux qui ne craignent pas la dépense, & ceux qui pourroient en être incommodés. Pour cela il donne tous les conseils qu'on peut attendre d'un artiste qui réunit la théorie à la pratique, & il suffira d'avoir bien médité son ouvrage pour éviter un honteux repentir.

Ce n'est donc point ici un traité dans le genre de ceux de Vitruve, ou de Palladio, où l'on cherche à instruire des élèves, & à former des architectes. Mais M. le Camus, en embrassant une matière plus circonscrite, ne s'est pas moins montré le digne disciple de ces grands maîtres, par la manière dont il a traité son

objet, avec autant de clarté qu'eux, autant de connoissances, & peut-être plus d'ornement. Il écrit sur-tout pour ces riches propriétaires, qui trouvent trop étroite & trop mesquine, la demeure de leurs peres, & qui sacrifient volontiers une partie de leur fortune, afin de se préparer un lieu commode, où ils puissent jouir du reste. Il ne les introduit pas dans le sanctuaire de son art, & ne leur donne pas par infusion, ce qui est le fruit d'une étude opiniâtre : mais il leur en dit assez pour les mettre au fait des travaux qu'ils commandent, & des beautés qu'ils doivent exiger. Il ne tiendra qu'à eux de n'être plus dupes de la charlatannerie, & si, à-grands frais, ils n'ont fait que de petites choses, ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes. En un mot, nous ne trouverons point ici les proportions des temples, ni des monumens publics; mais tout ce qui concerne la construction & le *décoré*, pour le service & l'agrément des particuliers, même ceux du plus haut rang.

Les deux ouvrages que nous annonçons aujourd'hui remplissent parfaitement ce double objet; & le ton même & le style de chacun d'eux annoncent un auteur qui connoît l'art des convenances, & qui les observe aussi bien en écrivant qu'en bâtissant. Le premier est orné & brillant, le second est plus sec & plus sérieux. Dans l'un, l'auteur se livre à son imagination, il parle du goût avec cette espece d'enthousiasme qui sied si bien; il nous décrit le palais des Fées, & met la nature & tous

les arts à contribution, pour enchanter nos sens. Tout est animé sous sa plume rapide & brillante; & tandis que des architectes versificateurs ennuiant le public par de prétendus poèmes, où se trouvent à-peu près la mesure & la rime, M. le Camus nous donne dans la prose de son *génie de l'architecture*, tout ce qu'une poésie riante & légère peut répandre de graces sur un fonds qui en est très-susceptible. Dans le *guide de ceux qui bâtissent*, il épargne davantage les fleurs, elles eussent été déplacées; il calcule sans cesse, sans cesse il a la toise à la main; on songe peu alors à l'élégance de la diction, on ne cherche que la justesse des combinaisons, & l'exactitude des résultats. Nous allons dire en deux mots en quoi consiste ce second ouvrage, puis nous reviendrons sur le premier.

On ne pourra pas dire à l'auteur, M. Joffe; vous êtes orfèvre; car, en débutant, il prévient sur le danger qu'il y a de se livrer trop au plaisir de bâtir. Tout ce qu'il dit là-dessus est bien capable d'en ôter l'envie à ceux qui ont plus de fantaisies que de moyens. Il fait ensuite le portrait d'un bon architecte, tel qu'on en doit choisir un pour présider à tout l'ouvrage; il veut qu'il ait de l'expérience dans les bâtimens, qu'il sache parler; qu'il sache apprécier les ouvrages de toute espèce, &c. A tout cela, joignez une grande probité. Heureux qui en peut trouver de pareils. Tous les lecteurs qui connoîtront M. le Camus ne manqueront pas de dire qu'il s'est peint lui-même, & qu'il

ne demande , dans un architecte , que ce qu'ont trouvé en lui tous ceux qui ont employé ses talens.

Pour conduire un bâtiment à sa perfection ; il faut bien des espèces d'ouvriers , maçons , charpentiers , ferruriers , couvreurs , plombiers , menuisiers , peintres , sculpteurs , miroitiers , vitriers , marbriers , carreleurs , paveurs , &c. M. le Camus , nous donne des détails sur tous leurs travaux. Il fait connoître les différentes natures des matériaux , les façons de les employer , les manieres d'opérer : il donne des renseignemens pour distinguer le bon & le mauvais ouvrage : il expose , & ce n'est pas la partie la moins curieuse , ni la moins utile de son livre , il expose les fraudes d'une partie de ces ouvriers , & les divers moyens dont ils se servent pour surprendre & en imposer : il fait voir les dangers de bâtir par économie , les abus des marchés en tâche & en bloc , ainsi que ceux des toisés , avec les développemens & usages tels qu'ils se pratiquent aujourd'hui : il donne , ce qui est bien essentiel , des méthodes pour connoître précisément ce que coûtera un bâtiment construit , soit en pierre , soit en moilon : il montre la maniere de faire les paiemens , & donne des modes de devis & de marchés ; il apprend à éviter les difficultés , qui , pour l'ordinaire , sont une suite de la bâtisse , & qui causent tant de désagrémens aux propriétaires ; en un mot , nous pouvons dire qu'il donne dans ces deux volumes la substance & l'abrégé de tout ce qu'une

expérience de quarante années lui a acquis de connoissances dans un art qu'il a toujours pratiqué avec la plus grande distinction.

Un architecte ne pouvoit faire un ouvrage plus utile au public ; & il étoit difficile de le faire mieux que M. le Camus.

Par la nature même des choses qui sont traitées dans cet ouvrage, on verra qu'il ne nous est pas possible d'entrer dans aucun détail pour en rendre compte. Mais suivons M. le Camus dans une autre carrière, nous trouverons en lui le littérateur délicat, aussi-bien que l'artiste consommé.

L'auteur traite d'abord des divers ordres d'architecture. » On a cherché depuis long-
 » tems, dit-il, à inventer un ordre françois.
 » Plusieurs architectes ont montré du goût dans
 » les soins qu'ils se sont donnés pour y par-
 » venir ; mais leurs efforts n'ont produit jus-
 » qu'ici qu'un composé des ordres connus.
 » C'est dans les ornemens & dans les formes
 » qu'il faut chercher cette nouveauté, plutôt
 » que dans les proportions générales. En ef-
 » fet, donner, par exemple, plus de 10 dia-
 » metres de hauteur à la colonne, c'est lui
 » prêter une légèreté qui détruit l'harmonie,
 » c'est la faire ressembler au roseau incapable
 » de supporter aucun poids ; c'est blesser, par
 » conséquent, un des principes les plus es-
 » sentiels, l'idée de la solidité que doit avoir
 » toute construction. Le but de l'art est de
 » mettre la vie des hommes en sûreté dans
 » leurs habitations, avant de les leur rendre
 » agréables. «

Ne pourroit-on pas employer dans cet ordre des proportions mixtes, ou qui participassent de deux ordres, comme on emploie les demi-tons? » C'est, observe M. le Camus, » une question à résoudre, & sans doute assez délicate, parce que la grande harmonie » de la progression des ordres par parties aliquotes étant interrompue, le résultat devient douteux, & l'effet incertain. Il paroît » qu'on ne peut varier que dans les ornemens » & les hauteurs. Mais pourquoi ne pas étendre ses desirs, & donner l'effort à l'imagination; en sortant des bornes ordinaires? » Attendons à ce sujet des entreprises heureuses & hardies.... Certains écarts peuvent » occasionner de nouvelles découvertes; il » échappe quelquefois à travers les nuages; » des rayons de lumière; un génie subtil peut » les saisir, & la noble émulation en perfectionner les avantages. «

Après avoir exposé rapidement les différents ordres d'architecture, il pose ses principes relativement à l'art de plaire en ce genre. Tout dépend, selon lui, des justes rapports entre les parties, c'est par-là que la nature nous charme; le chef-d'œuvre est d'agir par les mêmes moyens qu'elle. Il a trouvé de l'analogie entre les productions de l'architecture & nos sensations, c'est le système qu'il prétend développer; il a aperçu les causes, il en a cherché les effets. Écoutons-le lui-même: » Un » édifice très-éclairé, bien aéré, lorsque tout » le reste est parfaitement traité, devient agréa-

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ble & riant. Moins ouvert , plus abrité ;
 » il offre un caractère sérieux. La lumière en-
 » core plus interceptée, il est mystérieux ou
 » triste. « Voilà ce que produit une lumière
 plus ou moins vive ; appliquez le même raisonnement aux effets qui résultent de la variété dans la grandeur de l'édifice & dans la dimension des parties , de la combinaison des plans , des masses & des élévations , du mélange de la simplicité & de la richesse ; vous concevrez ce qu'entend l'auteur , quand il dit que son art est semblable à l'harmonie , & peut nous faire éprouver mille sensations agréables. Il cherche à faciliter ce prestige , pour cela il veut que le goût préside à tout ; il veut qu'on s'attache sur-tout au *vrai beau* ; il combat vivement le *baroque* , qui en est l'opposé ; voici comme il le décrit :

» Le goût du vrai beau n'est qu'un : il tient
 » à la nature toujours égale dans sa marche :
 » nous ne mettrons pas au nombre des ornemens ces masses vagues , baroques , que
 » nous nommons *chicorée* : écartons ces extravagances gothiques , quoiqu'il n'y ait pas
 » encore une dizaine d'années qu'on s'en servoit , & que malheureusement elles aient
 » été en usage parmi nous pendant plus de
 » trente-cinq ans. On ne conçoit pas comment
 » on a pu se laisser séduire par un genre qui
 » ne doit son existence qu'à une imagination
 » déréglée. Toute forme étoit permise ; pour-
 » vu qu'elle papillorât , on étoit content : point
 » d'harmonie , point d'accord , point de symmé-

» trie : que les moulures grimassassent sous
 » une forme extraordinaire ; qu'elles fussent
 » rachetées par un misérable cartel renversé ,
 » & fortement rocaillé , tout étoit bien , c'é-
 » toit un chef-d'œuvre. Une plante chinoise ,
 » nom qu'on donnoit à un ornement qu'on ne
 » pouvoit définir , & dont le hasard seul de la
 » coupe du bois faisoit naître l'idée , rallioit
 » des moulures , & faisoit des milieux ; enfin ,
 » plus un ornement paroissoit s'écarter de la
 » forme naturelle , plus il sembloit précieux :
 » tels ont été dans la peinture les égaremens
 » où sont tombés les Vatteau , les Collet , &
 » dans la littérature , ce genre burlesque que
 » mit en vogue Scarron & ceux qui l'imitè-
 » rent. Ce sont de ces maladies éphémères &
 » de ces dépravations de goût , sur lesquelles
 » on ne peut être trop en garde. «

Ces observations sont infiniment justes , & un fol amour de la nouveauté peut nuire aux lettres , comme aux beaux-arts. S'il n'y a plus de *chicorée* dans l'architecture moderne , nous en trouvons encore dans un grand nombre de nos livres. M. Le Camus n'étoit pas obligé de remonter jusqu'à Scarron pour trouver des auteurs qui abusent de leur esprit , & qui défigurent la nature. Il en eût rencontré parmi ses contemporains.

Notre artiste montre l'application de ses principes ; premièrement , dans la décoration extérieure , dont le caractère doit être pris dans l'espèce & la destination de l'édifice que l'on veut élever. Cette partie s'acquiert moins par

l'étendue des regles, que par la connoissance des mœurs, des usages du siecle & du pays où l'on vit. Si l'édifice doit produire une scene douce & tranquille, il faut unir les masses qui ne diffèrent pas trop entre elles, point trop de jeu & de saillie. Veut-on plus d'apreté, la succession sera moins régulière, & les transitions plus fréquentes. Cherche-t-on la simplicité, on évitera la quantité des divisions. Le majestueux ne doit jamais être languissant. » L'océan lui-même, dit ingénieusement l'écrivain, » l'océan, par sa majesté, nous dédommage à peine de son immensité. En effet, » pour qu'il forme une perspective agréable, » il faut qu'on puisse appercevoir à une distance ce médiocre un rivage, un cap, une île : » ces objets variés donnent au tout la figure » & la vie. « L'auteur parcourt ainsi les différents genres qui doivent s'annoncer au premier coup-d'œil, & passe enfin à la distribution & au *décoré* intérieur.

Les Romains, ainsi que les Grecs, semblent n'avoir été curieux que des dehors ; au dedans, nulles commodités. Ils savoient seulement profiter de la situation des lieux, des expositions les plus favorables à la santé, & de cette volupté que les hommes sages éprouvent en jouissant d'un air pur & tempéré, suivant les différentes saisons, & malgré l'inconstance même du tems. La maison de campagne de Plin, à Laurente, annonce beaucoup d'apparat, une grande profusion, un luxe mal entendu. M. Le Camus conjecture qu'elle devoit avoir de face

deux cens quarante toises , c'est-à-dire , vingt toises de plus que le château de Versailles dans toute son étendue sur le jardin. Remarquons qu'il en avoit plusieurs presque aussi vastes , & qu'il y avoit à Rome une infinité de particuliers plus riches que lui : cela pourra nous donner une idée de la grandeur romaine ; » mais le François a raffiné sur les aisances ; » industrieux , il fait tirer parti de tout : un » rien l'amuse , bientôt il en fait un objet important , il le rend utile ; la mode paroît , » & ce qui n'étoit qu'utile devient nécessaire : « c'est cet intérieur , ce sont ces distributions heureuses , fruit du génie françois , que l'on voit développées ici. Pour cela l'auteur décrit dans le plus grand détail toutes les parties nécessaires pour former une très-grande & très-magnifique maison. Chacun peut choisir ce qui est relatif à son état & à ses facultés ; mais l'artiste , qui prend les choses en grand , donne , pour ainsi dire , une formule générale , & fait voir jusqu'à quel point l'industrie & le goût ont embelli le séjour des dieux de la terre : en lisant cette description pompeuse , nous nous rappellions la critique de Boileau , qui se moque d'un poëte glacé , lequel s'appesantit sur des ornemens d'architecture :

Il compte des plafonds les ronds & les ovales ;

Ce ne sont que festons , ce ne sont qu'astragales.

Mais ce qui n'est qu'un hors-d'œuvre ennuyant dans un ouvrage qui doit attirer par

l'intérêt de la narration , & par le fonds même du sujet , est extrêmement agréable , lorsqu'au lieu d'être un simple accessoire , l'énumération la plus minutieuse devient la partie principale , & sur-tout lorsqu'elle est traitée par un écrivain comme M. Le Camus , qui parle de ce qu'il pratique tous les jours , & dont le style a autant de clarté que d'élégance. On suit avec un plaisir infini l'auteur , qui nous promène d'appartement en appartement. On admire sur-tout le salon , la chambre à coucher , le grand cabinet , &c. par-tout l'art le dispute à la matière , par-tout l'harmonie & l'ensemble donnent un nouveau prix à chacune des parties , qui seule auroit encore de quoi charmer les yeux. Dans l'impossibilité de tout examiner , bornons-nous à la salle à manger , & encore à celle de la plus petite dimension : ce sera un salon octogone. » Une table ronde semble la » plus convenable à ce lieu : personne n'y est » gêné par les angles , & chacun jouit également ; la communication est plus prompte & » plus facile , l'élégance du service n'en est pas » altérée. Nous dirons même à cette occasion » qu'on y pourroit pratiquer des recherches » d'un luxe délicat. Qu'on fasse passer par le » centre de la table une tige d'oranger , qui » répandroit sur les convives une odeur agréable , cet embellissement ne remplaceroit-il pas » avantageusement le sur-tout le plus superbe ? » On verroit naître & se développer du sein de » son feuillage épais , l'albâtre de ses fleurs , & » l'or brillant de ses fruits Veut-on une sensation

» sensation douce & qui convienne à l'endroit
 » qui nous occupe? On placera le long des
 » murs de cette salle un petit amphithéâtre,
 » de deux ou trois petits gradins, sur lesquels
 » on rangera des fleurs toujours fraîches, tou-
 » jours nouvelles, dans des vases bien dessinés.
 » Les fleurs ont été de tout tems la parure
 » des plus beaux festins; lorsqu'on sert les
 » fruits, on en met sur les tables pour em-
 » bellir les desserts, & ranimer le repas qui
 » commence à languir. Dans les fêtes de cam-
 » pagnes, où regne la joie, on prodigue les
 » fleurs & les guirlandes. Une jeune épouse,
 » magnifiquement parée le jour de ses nûces,
 » croiroit qu'il manque une partie essentielle
 » à sa parure, si elle n'y ajoutoit un bouquet.
 » Une reine même, dans les plus grandes so-
 » lemnités, quoique chargée de pierreries, ne
 » dédaigne pas cet ornement champêtre. Veut-
 » on célébrer la fête de quelqu'un, on com-
 » mence par offrir une fleur; si l'hiver la re-
 » fuse, l'art y supplée. N'épargnons donc pas
 » cet ornement simple & naturel, mettons des
 » fleurs dans les endroits où nous voulons de
 » la gaieté, répandons-en sur nos tables, pla-
 » çons-les au hasard & sans symmétrie. Si nous
 » mettons trop d'art, une disposition recher-
 » chée nuit à l'effet qu'elles doivent pro-
 » duire. «

En lisant ce morceau & tant d'autres où il
 n'y a pas moins de justesse & d'agrément, on
 seroit tenté de croire que M. Le Camus est
 un architecte désœuvré, qui parle élégamment

d'un art qu'il n'exerce guere , & qui songe beaucoup à polir son style , parce qu'il est peu détourné par le soin de ses bâtimens ; mais quand on fera réflexion , au contraire , que dans sa profession c'est un des hommes les plus occupés , qu'il a dirigé dans tous les tems grand nombre de travaux particuliers , que nous avons de lui ce monument public , (*) qui fait l'honneur de cette capitale , monument dont il a été chargé , non après avoir sollicité & intrigué sourdement , mais après avoir vaincu noblement dans un concours ; l'étonnement augmentera , & l'on demandera encore comment , au milieu de la dissipation qu'entraîne un exercice si continuel , il a trouvé le loisir d'écrire comme un homme qui ne feroit pas d'autre métier. Une imagination vive & ardente , beaucoup d'émulation , de bonnes études qui l'ont mis à portée d'entretenir toujours commerce avec l'élite des écrivains ; en un mot , un génie capable d'embrasser plusieurs choses à la fois & d'y réussir ; voilà la solution du problème ; voilà ce qui doit assurer la gloire de M. Le Camus.

Il nous montre ensuite les cuisines & les offices , parties intéressantes pour la sensualité ; il loge les officiers , & n'oublie pas les basses-cours , où sont les écuries & les remises.

En finissant , il semble nous annoncer un nouvel ouvrage , dans lequel il parleroit des

{ *} La nouvelle halle.

édifices publics , qui doivent faire époque pour l'avenir , & caractériser le goût de notre siècle ; mais sa modestie ne nous fait qu'une promesse conditionnelle , & il ne se livrera à ce second travail , que dans le cas où le premier auroit été bien accueilli. Nous osons l'exhorter à ne se point défier du goût du public , & à nous donner au plutôt ses réflexions sur cet objet. Quelques succès qu'il ait eus , en donnant des règles pour les habitations des particuliers , il en peut espérer de plus flatteurs en traitant une matière plus importante. Les grands bâtimens pour la société en général , voilà le sublime de l'architecture ; voilà ce qui est analogue au génie de M. Le Camus ; un pareil plan , exécuté comme nous l'en croyons capable , assureroit à sa réputation une durée indépendante de la révolution des modes , & pareille à celle des beaux monumens dont il auroit fixé le genre & constaté les proportions.

(*Journal de MONSIEUR ; Journal encyclopédique ; Journal des savans.*)



HISTOIRE des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture & au jardinage; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner. A Paris, chez Laporte, libraire, rue Desnoyers, 1781. In-12. de 339 pag.

ON n'examine ici les insectes que comme des ennemis qui attaquent l'homme ou dans sa personne ou dans ses biens; on indique en même-tems la maniere de les détruire ou de se préserver de leur ravage. L'auteur traite d'abord de la punaise, du pou & de la puce, fléaux du repos de l'espece humaine. On trouve ici une infinité de recettes contre les punaises; ce qui ne prouve que trop combien il est difficile de détruire cet animal importun.

Les merveilles que quelques auteurs nous racontent de la puce, servent à justifier également sa force prodigieuse & l'adresse surprenante de quelques ouvriers qui ont su l'enchaîner & l'atteler à de petits charriots. » Au rapport de Mouffet, un nommé Mark, Anglois, avoit fait une chaîne d'or de la longueur du doigt, avec un cadenas fermant à clef; une puce attachée à cette chaîne, la tiroit avec facilité, & le tout, y compris le petit animal, pesoit à peine un grain.

» Hook raconte un fait encore plus surprenant. Un ouvrier Anglois avoit construit en ivoire un carrosse à six chevaux, un cocher sur le siege, avec un chien entre ses jambes, un postillon, quatre personnes dans le carrosse, & deux laquais derriere; tout cet équipage étoit traîné par une puce. Lemery dit avoir vu une puce de médiocre grosseur enchaînée à un petit canon d'argent qu'elle traînoit. Ce canon étoit long comme la moitié de l'ongle, gros comme un ferret d'aiguillette, creux, mais pesant quatre-vingt fois plus que la puce; il étoit soutenu de deux petites roues; en un mot, il avoit exactement la figure d'un canon dont on se sert à la guerre. On y mettoit quelquefois de la poudre à canon, & on l'allumoit sans que la puce en parût épouvantée. «

La fourmi est très-incommode. Il faut pourtant convenir qu'on l'accuse quelquefois mal-à-propos des dégâts dont elle est innocente. Les pucerons verts, qui gâtent une infinité de fleurs, & qui recoquillent les fleurs des pêchers & des poiriers, jettent autour d'eux par l'extrémité de leur corps, une liqueur miellée; dont les fourmis sont très-friandes; car elles n'en veulent ni à la plante ni aux pucerons. Ceux-ci sont souvent à nos arbres tout le mal que l'on met sur le compte des fourmis, & ils leur attirent une persécution aussi injuste que cruelle.

Le ciron, l'araignée, le cousin, l'abeille, la guêpe & la mouche, le bupreste, le taon,

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le frêlon , les mouchérons , la taupe-grillon ou la courtiliere passent ici en revue. L'auteur en fait la description , détaille les dommages qu'ils ont coutume de causer , & indique les diverses expériences qu'on a faites pour s'en délivrer.

Les courtilieres font le même bruit que les grillons domestiques ; elles fouillent & élèvent de petits monceaux de terre comme les taupes , d'où leur est venu probablement le nom de *taupes-grillons*. Lorsque les payfans entendent crier ces insectes , ils en augurent une année de fécondité. On les nomme *taupettes* en Normandie , & dans le pays Messin *taits*. Il arrive quelquefois que ces animaux mordent les doigts des personnes qui fouillent la terre. On dit que cette morsure est venimeuse , ce qui n'est pas encore bien constaté. » Tout ce qui est sûr ,
» c'est que souvent les porcs avalent de ces
» insectes tout vivans , en fouillant la terre ,
» & qu'ils en périssent presque aussi-tôt ; mais
» c'est moins parce que ces insectes sont veni-
» meux , que parce qu'ils piquent leurs esto-
» macs & leurs intestins , & leur occasionnent
» la mort par des moyens plus mécaniques
» que venimeux. «

Dans une feuille périodique du mois de mai 1767 , il est fait mention d'un certain artisan Lorrain , nommé Augustin Pillant , comme possesseur d'un secret propre à détruire ces insectes redoutables. Il fut présenté à M. le marquis de Marigny , qui fit faire l'épreuve de ce secret dans les potagers du roi à Fontainebleau , & dans ceux de plusieurs maisons royales qui

étoient particulièrement infestés de courtilieres. L'artisan Lorrain réussit par-tout si heureusement , que le marquis de Marigny crut devoir proposer à S. M. d'acheter ce secret ; & Louis XV ordonna d'en faire l'acquisition pour le rendre public. Voici en quoi il consiste :

» On commence par découvrir les retraites
 » des courtilieres , ce que tous les jardiniers
 » savent très-bien faire ; à mesure qu'on trouve
 » ces trous , on les remplit d'eau , & on y
 » verse trois ou quatre gouttes d'huile de che-
 » nevi. Si l'eau s'imbibe dans la terre avant que
 » l'insecte paroisse , on remplit une seconde fois
 » les creux d'eau , sans y ajouter de nouvelle
 » huile ; bientôt les courtilieres fuient de leurs
 » trous , font quelques pas lentement , noir-
 » cissent & meurent. « Il y a plus de trente
 ans que l'auteur a vu pratiquer la même chose
 dans le pays Messin.

Les gribouris ou les hannetons sont encore très-redoutables aux jardiniers & aux cultivateurs. On rapporte ici plusieurs des moyens qui ont été proposés jusqu'à présent pour la destruction des charançons. On ne fait trop auquel donner la préférence. Si nous voulons en croire l'auteur de chaque recette , il n'y en a point de meilleure que la sienne , & en dépit de toutes ces recettes merveilleuses , les charançons continuent encore à désoler nos granges & nos greniers.

Ce qu'on raconte des fauterelles & des ravages qu'elles causent dans les campagnes , est effrayant. Les fauterelles , de même que leurs

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

larves , habitent ordinairement les prairies. Elles sont très-voraces , & se nourrissent d'herbes. Ces insectes ont plusieurs estomacs ; c'est ce qui a fait croire à différens auteurs qu'ils ruminent.

La lisette est un petit scarabée , auquel on donne aussi les noms de coupe-bourgeon , d'urebec , &c. Cet insecte fait un grand tort , sur-tout à la vigne ; il en ronge & coupe les bourgeons quand ils sont parvenus à la longueur d'un demi-pied ou environ. Pour empêcher les lisettes d'endommager les vignes , il faut , dit-on , y semer de loin en loin du chanvre vers le mois de mars , & couper ensuite les têtes des plantes qui en proviendront , ou les arracher tout-à-fait sans les laisser monter en graine.

Il n'y a point d'insectes aussi communs que les pucerons ; on en trouve sur presque toutes les plantes. Ce petit animal est très-curieux , à cause des singularités qu'il offre aux yeux d'un naturaliste. Une des plus remarquables , c'est qu'il est tout-à-la-fois ovipare & vivipare. Tantôt il pond des œufs , & le plus souvent , on le voit faire des petits , qui sortent tout vivans de son corps.

La teigne est une insecte encore fort intéressant pour un observateur ; ses allures sont extrêmement curieuses ; mais aussi elle cause de grands ravages dans nos ameublemens & dans nos garde-robes.

Une demoiselle de Bordeaux , nommée de Metivier , a fait une découverte pour préser-

ver les laines de la piqure des teignes & autres insectes. Elle consiste à imbiber les étoffes & les laines , soit avec la térébenthine seule, soit en la mêlant avec le tabac , soit en employant l'infusion de tabac seule.

La morsure du scorpion , si on en croit l'auteur de cet ouvrage , n'est pas aussi redoutable qu'on se l'imagine ; rarement donne-t-elle la mort. Le limaçon , animal quoique peu agréable à l'extérieur , n'en est pas moins digne de l'attention d'un curieux. Il y a des auteurs qui prétendent que le limaçon ne vit que d'eau & de la rosée. Ceux qui sont de ce sentiment , peuvent consulter nos jardiniers : ils en jugeront bien autrement. On ne sait que trop combien ces animaux font des dégâts dans les jardins potagers & fruitiers , sur-tout pendant la nuit & les tems pluvieux. Ils s'attachent encore à la vigne , aux poix , aux fèves , aux vesces & aux lentilles. Il se trouve quelquefois des années si favorables à leur multiplication , que les laboureurs & les gens de la campagne sont pour lors assez superstitieux pour croire que c'est l'ouvrage de quelque magicien. La tortue est dans un jardin le meilleur destructeur des limaçons , qu'on ait pu trouver jusqu'à présent.

Nous ne dirons rien de la mite , du cerf-volant , de la bitche & du rhinocéros , du tiquet , du tigre des poiriers , de la mouche cantharide. Arrêtons-nous quelques instans au perce-oreille ; il est inutile de décrire cet insecte ; tout le monde le connoît assez. Le perce-oreille

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

se glisse avec vitesse dans les oreilles , d'où lui est venu son nom. Il mord & pince les endroits où il s'attache , & cause une douleur assez vive.

M. Valmont de Bomare , dans son dictionnaire d'histoire-naturelle , dit » que dans son » enfance , un de ses freres lui fit entrer un » de ces insectes dans l'oreille , & qu'il en fut » comme fou pendant quelques jours , ce qui » se termina par un léger mal de tête. M. de » Bomare , pour se venger , joua le même » tour à son frere , qui en fut beaucoup plus » affecté ; car il se trouvoit des momens où » il couroit se plonger la tête dans un seau » d'eau : dans d'autres momens , il saignoit du » nez , & croyoit voir un arc-en-ciel. Le » frere de M. de Bomare avoit , ainsi que M. » de Bomare lui-même , beaucoup de peur » d'en mourir , & ils n'étoient pas un instant » ni l'un ni l'autre sans gratter dans leur oreille » avec un instrument qui probablement y produisit tout ou la plus grande partie du mal. » On prétend que lorsqu'on en a dans les » oreilles , il faut y injecter le baume de soufre fait avec la térébenthine , ou recourir » aux fumigations de gomme ammoniac. « Nous avons cru nécessaire de rapporter ces exemples , pour qu'on ait soin de se tenir en garde contre cet insecte , & pour faire voir combien il seroit dangereux de le recevoir dans ses oreilles.

Le grillot , la bêche qui , de tous les insectes , est le plus grand devastateur de la vigne &c

de son fruit , la sangsue , le papillon & les vers du bled , les vers mineurs des feuilles , ou autres qui ravagent les semailles , les vers du bois , les gallinsectes , font la matiere de sept autres articles assez curieux. L'auteur a fait un long chapitre sur les chenilles en général , & un autre sur les insectes aussi en général.

Quoique l'auteur ne se nomme pas , cependant il se désigne assez dans le corps de son ouvrage , pour pouvoir assurer , sans crainte de se tromper , que c'est encore une nouvelle production de la plume féconde de M. Buc'hoz.

(*Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances.*)

LES conversations d'Emilie , nouvelle édition. A Paris , chez Humblot , libraire , rue St. Jacques , près St. Yves ; 2 vol. in-12. de plus de 450 pag. chacun , avec des gravures.

L'ÉDUCATION des jeunes personnes commence depuis quelques années à devenir parmi nous infiniment plus soignée qu'elle ne l'étoit autrefois. On s'est enfin persuadé que les femmes sont faites pour quelque chose de plus que pour se parer & savoir danser. Les œuvres de Rousseau de Geneve , ont commencé cette heureuse révolution , & l'attention s'est portée vers cet objet important. On a vu pa-

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

roître avec un applaudissement universel le *Théâtre des jeunes personnes*, ouvrage bien fait pour leur inspirer des sentimens vertueux & développer leur sensibilité. Les *Conversations d'Emilie* ne méritent pas moins d'entrer dans leur bibliothèque & dans celle de toutes les meres qui prennent à cœur l'éducation de leurs filles. Cette éducation, suivant l'auteur, devrait être divisée en trois époques principales : la premiere qui finiroit à l'âge de dix ans, la seconde à quatorze ou quinze ans : la troisieme qui dureroit jusqu'à l'établissement de l'enfant. L'ouvrage dont nous rendons compte n'a pour objet que la premiere époque, & doit faire vivement desirer que l'auteur ait la force de parcourir les deux autres. Il est facile de se convaincre que c'est une véritable mere & une femme d'un mérite peu commun qui a rédigé ces conversations : il falloit la réunion de ces deux qualités, pour suivre avec tant d'adresse le développement des facultés d'un enfant, & profiter des moindres circonstances qui peuvent contribuer à former sa raison. Il échappe quelquefois à la jeune personne des réflexions au-dessus de son âge : mais un enfant, aussi heureusement né & élevé ainsi, n'est pas non plus un enfant ordinaire : ce qui seroit un défaut dans un autre ouvrage, n'est donc pour celui-ci qu'une vraisemblance de plus.

Ces conversations sont au nombre de vingt, & on apperçoit entr'elles une gradation très-sensible, proportionnée aux progrès de la jeune élève. Cette tendre mere avoue que c'est son

enfant qui lui a fourni tous les matériaux ;
 » qui, sans le savoir, lui a appris à en tirer
 » parti ; qui lui a enseigné les routes les plus
 » sûres pour arriver à son cœur & à sa rai-
 » son ; qui enfin, par la docilité & la douceur
 » de son caractère, lui a démontré les avan-
 » tages d'une noble confiance, d'une ironie
 » innocente & légère, d'une allusion indirecte
 » & enjouée, sur la sécheresse des préceptes
 » & la sévérité des réprimandes : souvent,
 » dit-elle, il n'a fallu qu'un soin léger & de
 » la mémoire, pour rédiger ces conversations
 » d'après celles qui ont eu lieu entre la mere
 » & la fille. «

Il n'est pas facile d'en donner une idée tout-à-fait précise : car chacun de ces entretiens n'a pas toujours un sujet déterminé, & c'est assez souvent le hasard qui semble y amener l'instruction. Nous rapporterons d'abord le commencement de *la onzième conversation*, pour faire connoître la manière de l'auteur :

L A M E R E.

» Qui est là ?

E M I L I E.

Maman, c'est la petite personne qui vient sur la pointe des pieds.

L A M E R E.

Et que me veut la petite personne sur la pointe des pieds ?

E M I L I E.

Ah ! vous écrivez..... j'en suis fâchée.

L A M E R E.

Pourquoi ?

E M I L I E.

Mais à qui écrivez-vous donc ?

L A M E R E.

C'est à quelqu'un à qui j'ai à faire , & que vous ne connoissez pas.

E M I L I E.

Et qu'est-ce que vous lui mandez ?

L A M E R E.

Ah ! la petite personne est curieuse ! & qu'est-ce que cela vous fait ?

E M I L I E.

Rien ; mais c'est pour le savoir.

L A M E R E.

Ah ! ah ! & trouvez-vous cette curiosité bien placée ? car si par hasard elle étoit indiscrette & sans objet , cela seroit fâcheux.

E M I L I E.

Comment donc , maman ?

L A M E R E.

Lorsque vous me parlez tout bas de choses qui vous intéressent , si une de vos petites amies , de vos compagnes du Palais-royal , venoit vous interrompre & vous demander dequoi il s'agit , que diriez - vous ?

E M I L I E.

Ah ! c'est différent , je dirois qu'elle est bien curieuse & que cela ne la regarde pas.

L A M È R E.

Vous croyez donc qu'elle commettrait une faute contre la politesse & la discrétion?

E M I L I E.

Sans doute, maman.

L A M È R E.

Je meurs de peur que la petite personne n'ait commis la même faute avec moi; & cependant elle me doit bien autant d'égards que votre petite amie vous en doit. Ne le pensez-vous pas?

E M I L I E.

Mais vous ne causiez pas tout bas, ma chère maman, vous écriviez.

L A M È R E.

C'est-à-dire que je causois tout bas avec un absent. L'écriture est la conversation avec les absens. On n'a pas d'autre moyen de leur communiquer ses pensées. On confie ses secrets au papier, & voilà pourquoi ce qui est écrit est sacré. On ne peut pas plus se permettre de lire les papiers que l'on trouve sous sa main, quand ils ne nous sont pas adressés, que d'écouter deux personnes qui parlent bas. «

Dès la première conversation, on voit la manière de l'auteur dans celle dont elle fait sentir à sa fille combien la faiblesse de son âge la met dans la dépendance de toutes les personnes qui veillent sur elle, & combien elle doit de reconnaissance à tous les services qu'on lui rend.

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

E M I L I E.

... Maman, mais pourquoi suis-je au monde ?

L A M E R E.

Voyez : dites-moi cela vous-même.

E M I L I E.

Je n'en fais rien.

L A M E R E.

Et qu'est-ce que vous faites toute la journée ?

E M I L I E.

Mais je me promène , j'étudie , je saute , je bois , je mange , je ris , je cause avec vous quand je suis bien sage.

L A M E R E.

Eh bien ! jusqu'à présent voilà pourquoi vous êtes au monde , c'est pour boire , manger , dormir , rire , sauter , grandir , vous fortifier , vous instruire. Voilà ce que vous avez à y faire ; & à mesure que vous grandirez , vos occupations & vos obligations changeront. Au lieu d'être au monde pour sauter , danser & être à charge aux autres , vous y serez pour travailler , pour être utile , pour remplir d'autres devoirs , & jouir d'autres amusemens.

E M I L I E.

Etre à charge aux autres ! Est-ce que je suis à charge ?

L A M E R E.

Sans doute , puisque vous êtes un enfant.

E M I L I E.

Mais un enfant , c'est une personne.

L A M E R E .

Un enfant, c'est un enfant qui deviendra avec le tems une personne raisonnable.

E M I L I E .

Mais qu'est-ce que je suis donc à présent que je suis un enfant ?

L A M E R E .

Comment, vous avez cinq ans, & vous n'avez pas encore réfléchi à ce que vous êtes ? Tâchez de trouver cela toute seule.

E M I L I E .

Maman, je ne trouve rien.

L A M E R E .

Moi, je trouve qu'un enfant est une créature foible, dans la dépendance de tout le monde ; qu'un enfant est innocent, ignorant, étourdi, importun, indiscret.

E M I L I E .

Quoi, j'ai tous ces défauts ?

L A M E R E .

Ce sont ceux de votre âge. Vous voyez qu'un enfant ne doit les soins qu'il éprouve qu'à la tendresse de ses parens, & qu'il ne peut être qu'à charge & insupportable aux autres.

E M I L I E .

Il me semble que je ne suis pas si foible.

L A M E R E .

Un coup de poing peut vous renverser, peut vous tuer.

E M I L I E.

Mais est-ce qu'un enfant ne peut pas se défendre comme un autre ?

L A M E R E.

Son ignorance & son étourderie ne lui permettent ni de prévoir ni d'éviter le danger , & sa foiblesse l'empêche de s'en garantir. Il a besoin d'avoir sans cesse auprès de lui quelqu'un qui le garde , qui le protège ; personne n'a même intérêt à se donner ce soin , qui est très-pénible , parce que l'enfant n'a rien en lui qui en dédommage ; & ce n'est que par sa douceur , par sa docilité , par ses égards pour ceux qui lui rendent des services , qu'il peut se flatter de les voir continuer ; car s'il a de l'humeur , s'il répond avec dureté , si ce n'est pas son cœur qui lui fait sentir l'obligation qu'il a à tous ceux qui font quelque attention à lui , il affoiblira bientôt la compassion naturelle qu'il inspire ; il sera abandonné de tout le monde ; & dans cette position il fera bien à plaindre.

E M I L I E.

Mais , maman , ma bonne n'est-elle pas obligée d'avoir soin de moi ?

L A M E R E.

Votre bonne a soin de vous , parce que je l'en ai chargée ; mais je ne peux pas l'obliger à vous aimer si vous ne vous rendez point aimable , & si vous aviez de l'humeur , de la dureté , de l'ingratitude pour elle , je serois trop juste pour exiger qu'elle vous rendit des soins que vous reconnoîtriez si mal : je lui défendrois même d'approcher de vous.

E M I L I E.

Alors je m'habillerois toute seule.

L A M E R E.

Croyez-vous le pouvoir ?

E M I L I E.

Oui, maman.

L A M E R E.

Voyons, défaites votre collier, votre fourreau

E M I L I E.

Voilà mon collier défait.

L A M E R E.

Votre fourreau à présent.

E M I L I E.

Ah ! je l'ôterai bien toute seule.maman ;
voulez-vous bien défaire les agraffes ?

L A M E R E.

Non, vous devez tout faire seule , puisque
vous supposez que vous n'avez personne pour
vous aider.

E M I L I E.

Mais je ferois bien le reste.

L A M E R E.

Il vous faut donc quelqu'un pour défaire vos
agraffes ? Remettez votre collier.

E M I L I E.

Maman , je ne peux pas.

L A M E R E.

Il vous faut donc quelqu'un pour renouer votre collier. Jugez par cet essai combien, même dans les plus petites choses, vous avez besoin de votre bonne ; combien vous devez craindre de la rebuter, & qu'elle ne vous laisse ; car si elle vous quittoit par votre faute, il n'existeroit aucun motif pour la remplacer.

E M I L I E.

Mais vraiment, maman, je serois bien à plaindre ; je ne pourrois ni me lever, ni me coucher, ni rien faire toute seule.

L A M E R E.

Vous voyez donc bien que quand on est dans le cas d'avoir besoin de tout le monde, il faut être douce, polie, reconnoissante, corriger son humeur, profiter des leçons & des avis qu'on reçoit, & sentir que quand on vous corrige, c'est une preuve d'intérêt & d'amitié qu'on vous donne, & un moyen qu'on vous procure pour vous faire aimer.

La simplicité de ce dialogue ne doit point cacher un mérite qu'elle augmente beaucoup ; & l'on conçoit combien d'idées justes & de sentimens honnêtes des conversations semblables doivent donner à un enfant.

Les progrès de l'esprit d'Emilie sont marqués par la nature des objets dont sa mere lui parle ; on voit que les objets deviennent plus importans à chaque conversation. Celui de la septieme conversation, quoique mis à la

portée d'un enfant , peut intéresser les personnes de tous les âges.

E M I L I E.

.... Mais , maman , comment fait-on pour se garantir du danger des fautes cachées ?

L A M E R E.

Quand on est jeune , on a une amie éclairée & tendre , à laquelle on ne cache rien de ce qu'on fait , que ce soit bien ou mal.

E M I L I E.

Ah ! maman , je l'ai cette amie : je vous promets que je vous dirai tout.

L A M E R E.

N'avez-vous jamais remarqué une chose ?

E M I L I E.

Quoi , maman ?

L A M E R E.

C'est qu'une faute a toujours des suites fâcheuses ; & qu'on n'en est pas quitte pour dire : je ne la ferai plus.

E M I L I E.

Je n'avois jamais remarqué cela :

L A M E R E.

Voyez vous-même. Repassez dans votre esprit tous les torts que vous avez eus ; & vous connoîtrez bientôt que quand même votre faute seroit restée ignorée , vous n'en auriez pas pour cela évité les suites.

E M I L I E.

Mais quand j'ai eu de l'humeur & de l'impatience, si on ne l'avoit pas su, qu'est-ce qui m'en feroit arrivé ?

L A M E R E.

Premièrement, que l'humeur & l'impatience nuisent à la santé. Que tout ce qu'on fait avec impatience est mal fait & maussade, & que c'est par conséquent à recommencer. Que quand on s'y laisse aller, on prend par dépit & par déraison toujours le plus mauvais parti dans ce que l'on a à faire. Il en seroit de même si vous restiez étourdie, inappliquée, indocile. Supposé que personne ne fût rien de votre conduite, tout le monde, en vous voyant, n'en devineroit pas moins que vous n'avez pas répondu à l'éducation qu'on vous a donnée.

E M I L I E.

Ainsi tout se fait ou se devine ?

L A M E R E.

Oui, tôt ou tard, tout ce qui est se découvre & se fait.

E M I L I E.

Hier, maman, quand je me suis levée, j'ai dit à ma bonne : *Aujourd'hui je jouerai toute la journée, & je serai bien heureuse ; & point du tout, toutes les fois que je dis cela, tout va de travers.*

L A M E R E.

Ce n'est pas le projet d'être heureuse qui vous porte malheur. C'est que vous vous trompez sur les moyens.

E M I L I E.

Comment se trompe-t-on sur les moyens ?

L A M E R E.

Quand vous voulez aller promptement de la porte de Boulogne à la Muette, quel chemin prenez-vous ?

E M I L I E.

Je vais tout droit au rond de Mortemar, & puis encore tout droit à la Muette.

L A M E R E.

Et si, voulant arriver promptement, vous preniez d'abord le chemin de la porte Maillot, pour vous rendre, par des allées détournées, au rond de Mortemar ?

E M I L I E.

Mais je n'y arriverois pas si vite.

L A M E R E.

Et pourquoi ?

E M I L I E.

C'est qu'il y a plus de chemin.

L A M E R E.

Ainsi vous vous seriez trompée sur les moyens d'arriver promptement à la Muette. C'est à-peu-près de même que vous vous trompez sur les moyens d'arriver au bonheur : il est à droite, & vous prenez à gauche.

E M I L I E.

Mais comment se trompe-t-on à ce point ?

LA MERE.

Par légèreté, par ignorance. C'est que vous n'avez pas des idées assez justes sur ce qui vous est utile, & que vous entendez mal vos intérêts.

EMILIE.

Mais comment fait-on pour les bien entendre?

LA MERE.

On cause avec son amie en question ; on réfléchit, & l'on fait son profit de ce qu'on entend & qu'on sent être vrai.

EMILIE.

Voilà un remède fort agréable, ma chère maman.... Et voulez-vous me dire comment il faut faire pour ne plus se tromper sur les moyens?

LA MERE.

Et sur quels moyens voulez-vous apprendre à ne vous plus tromper?

EMILIE.

Mais sur ce que nous avons dit, Maman ; c'est pour n'être pas attrapée quand je veux être heureuse, quand je me propose, par exemple, de jouer toute la journée.

LA MERE.

Mais, premièrement, c'est qu'on n'est pas heureuse en jouant toute la journée.

EMILIE.

Pourquoi donc?

LA MERE.

L A M E R E.

Parce que le jeu ne fait plaisir qu'autant qu'il délasse d'une occupation sérieuse.

E M I L I E.

Bon ! je croyois que rien n'étoit si joli que de jouer toujours.

L A M E R E.

Et moi je crois qu'il n'y a rien de si ennuyeux que de vouloir s'amuser toujours. Si vous n'aviez autre chose pour votre amusement que votre poupée & votre petit ménage, n'en seriez-vous pas bientôt lasse.

E M I L I E.

Oui ; mais je change de jeu.

L A M E R E.

Et après l'avoir changé, vous vous en lassez de même.

E M I L I E.

Ah ! cela est vrai , pourtant. Quand j'ai quelquefois joué toute la journée , il y a des momens où je ne fais plus que faire de mon corps.

L A M E R E.

Savez-vous pourquoi ?

E M I L I E.

Non , maman.

L A M E R E.

Parce que vous n'avez rien su faire de votre esprit , qui demande aussi à travailler ; & moi je vous ai laissé faire , & je me suis dit : son

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

expérience lui apprendra mieux que moi que le nombre des amusemens est très-borné ; que pour y trouver toujours un plaisir sûr , il faut les faire précéder du travail , & que ce n'est qu'à ce prix qu'on n'est jamais ni désœuvré ni ennuyé.

E M I L I E.

Je vous jure, maman, que vous parlez comme l'évangile.

L A M E R E.

Parce que vous avez été quelquefois heureuse en jouant, après avoir bien rempli vos devoirs, vous dites il n'y a qu'à toujours jouer ; cela est-il sensé ?

E M I L I E.

Mais, maman, vous savez donc tout ce que je pense ?

L A M E R E.

A peu-près.

E M I L I E.

Et comment faites-vous ?

L A M E R E.

Je tâche de me rappeler ce que je pensois à votre âge.

E M I L I E.

Bon ! est-ce que vous me ressembliez ?

L A M E R E.

Mais les enfans se ressemblent beaucoup. N'est-il pas vrai que l'objet de tous vos desirs est de vous éviter de la peine & de vous procurer du plaisir ?

E M I L I E.

Oui, maman.

L A M E R E.

Quand vous faites vos devoirs avec négligence, avec paresse, quelle est l'idée qui vous occupe?

E M I L I E.

C'est que je redoute la peine qu'il faut que je me donne.

L A M E R E.

Et que vous aimeriez mieux jouer, chanter, danser, ou, ce qui pis est, baguenauder.

E M I L I E.

Cela est vrai.

L A M E R E.

C'est donc pour éviter la peine & pour avoir du plaisir plus vite que vous faites mal. Qu'en arrive-t-il?

E M I L I E.

Ah! il en arrive tout le contraire.

L A M E R E.

Mal faire prend plus de tems que de bien faire: n'est-il pas vrai?

E M I L I E.

Et puis l'humeur me gagne.

L A M E R E.

Et dès ce moment on fait tout de travers, & l'on est, je crois, bien contente de soi.

E M I L I E.

Oh! à faire pitié. Et puis quand on est dans cet état, il faut se présenter devant vous.

L A M E R E.

Et moi je vous demande : Emilie , êtes-vous contente ?

E M I L I E.

Maman , c'est une terrible question. Et puis , mon coup-d'œil vous répond ; & puis il vous prend un silence. Ah ! le cruel silence ! pourquoi donc ne me grondez-vous pas bien fort ?

L A M E R E.

C'est que je ne fais pas gronder quand je suis affligée.

E M I L I E.

Cependant cela me feroit bien plaisir. Mais vous n'avez pas pitié de votre Emilie.

Ce dernier trait nous paroît charmant.

L A M E R E.

Et tout cela , pour s'éviter de la peine & se procurer du plaisir !

E M I L I E.

C'est que , suivant mon idée au moins , ce que je veux me feroit plaisir , & que ce qu'on exige de moi ne m'en fait pas.

L A M E R E.

Mais si vous disiez ; allons , courage ! un mauvais quart-d'heure est bientôt passé. Ne soyons pas distraite. Un peu d'attention , un peu d'application ! allons ! allons !

E M I L I E.

Ah ! quand cela m'arrive mes devoirs sont remplis dans un clin-d'œil ; je suis heureuse , heureuse.... Tenez , ma petite maman , je sens là

quelque chose dans mon cœur qui me rend si aise , si aise !.... Oh ! comme je suis gaie & contente !

L A M E R E .

Ainsi, quand vous faites le contraire, vous vous trompez évidemment sur les moyens qui mènent au bonheur. Ne seroit-il pas plus sage, dans ce cas, de se dire : au-lieu du bien que je cherche, il va m'arriver malheur, si je me laisse aller à ma fantaisie ; & si au contraire je fais la vaincre, je jouirai d'un bonheur plus grand que celui auquel je renonce.

E M I L I E .

Et lequel donc ?

L A M E R E .

Le plus grand de tous, celui qu'il n'est au pouvoir de personne de vous faire perdre, quand une fois vous l'avez.

E M I L I E .

Maman, apprenez-moi donc vite ce que c'est !

L A M E R E .

Mais c'est vous qui me l'avez appris. C'est d'être contente de vous, de sentir là au cœur ce qui vous rend si aise. Je ne fais comment on a le courage de se priver d'un si grand bonheur.

E M I L I E .

Oh ! c'est vrai, c'est le plus grand plaisir quand j'ai là au cœur quelque chose qui me fait rire toute seule. Comment cela s'appelle-t-il, maman ?

L A M E R E .

Cela s'appelle la joie de la bonne conscience.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est que la conscience ?

L A M E R E.

C'est un sentiment intérieur qui nous avertit , malgré nous , de notre conduite.

E M I L I E.

Quoi , est-ce que cela parle ?

L A M E R E.

Non-seulement cela parle , mais cela crie au-dedans de nous , & nous met mal à notre aise , quand nous avons fait une faute , même ignorée : cela nous fait aussi rougir des louanges qu'on nous donne , quand nous ne les méritons pas.

Nous le répétons , nous avons cité ces morceaux , non comme ceux où se montre davantage le talent de l'auteur , mais comme ceux qui caractérisent le mieux la manière de l'ouvrage.

Du reste l'auteur avertit qu'elle n'a point eu la prétention de proposer un nouveau plan d'éducation ; mais qu'elle a voulu montrer comment les heures perdues , les momens de délassement peuvent être employés par une mère vigilante à former l'esprit de son enfant , & à lui inspirer des sentimens vertueux & honnêtes. Elle fait plus : elle donne encore à la jeune personne qui se plaît à l'écouter , des idées de la plus grande justesse sur les différens objets de ces conversations. Il seroit donc bien à dé-

sirer que les meres les prissent pour modeles de leurs entretiens avec leurs filles. La lecture seule peut en être d'une grande utilité. Un ouvrage de ce genre, quand il est aussi bien vu, est un vrai bienfait pour la société, & comme il est à propos que le public connoisse les personnes auxquelles il a de telles obligations, nous nommerons comme auteur de celui-ci M^{de} de la Live d'Epinaÿ, indiquée dans le privilege du roi qui se trouve à la fin du second volume.

Les *Conversations d'Emilie* ont déjà été imprimées à Leipfick en 1774 : (*) non seulement la plus grande partie des entretiens de la nouvelle édition que nous annonçons aujourd'hui, n'existoit pas dans l'ancienne, mais encore nous avons trouvé, en les confrontant toutes deux, que les entretiens que l'on a conservés ont été entièrement refondus. Ainsi l'on peut regarder cette dernière édition comme un ouvrage absolument nouveau, & le seul qui, d'après les réflexions de l'auteur & de ses amis, puisse répondre entièrement à ses intentions.

(*Mercur de France ; Journal de Paris.*)

(*) Voy. *Esprit des Journaux*, pour le mois d'août 1775, pag. 164 & suivantes.

*PENSÉES sur la révolution de l'Amérique-Unie ;
extraites d'un ouvrage anglois intitulé : Mé-
moire adressé aux souverains de l'Europe ,
sur l'état présent de l'ancien & du nouveau-
monde. In-8vo. A Amsterdam. 1781.*

LE mémoire dont cette brochure offre l'extrait , est attribué à M. Pownall , ci-devant lieutenant-gouverneur de New-Jersey , ensuite de la baie de Massachusset , & aujourd'hui membre de la chambre des communes en Angleterre. Cet écrit , obscur en bien des endroits , mais rempli de raisonnemens justes & de connoissances exactes sur l'état de l'Amérique , méritoit d'être mis à la portée de tout le monde. C'est ce qu'on a entrepris dans la brochure que nous annonçons. Tout ce qui tend à jeter du jour sur la révolution importante qui fixe l'attention de l'ancien & du nouveau-monde , ne peut manquer d'être accueilli. Les détails que l'on nous présente ici , ne sauroient être indifférens à l'observateur qui cherche à s'éclairer , & à résoudre cette question proposée par une académie : *L'indépendance de l'Amérique est-elle à désirer , & ses suites seront-elles avantageuses ou nuisibles au commerce de l'Europe ?* Nous suivrons les raisonnemens de l'auteur sur ce problème intéressant. Nous le laisserons parler lui-même. Il commence par cette observation frappante :

» C'est à la fin de la dernière guerre que
 » s'est formé un nouveau système de politique
 » & de commerce, qui semble s'exécuter au-
 » jourd'hui. On doit fixer à cette époque le
 » moment où toutes les puissances de l'Europe ont
 » tourné leurs vues du côté du commerce. Jusqu'à-
 » lors l'Angleterre en avoit été le centre ;
 » avec un gouvernement plus sage elle auroit
 » pu continuer de l'être, & donner le ton à
 » la politique de l'univers ; ses imprudences
 » répétées ont renversé l'ordre des choses, &
 » lui ont fait perdre, non-seulement les droits
 » qu'elle sembloit avoir à un empire presque u-
 » niversel, mais encore sa propre puissance sur
 » les diverses parties qui composent son gou-
 » vernement, & qu'elle voit aujourd'hui lui
 » échapper les unes après les autres, en sorte
 » qu'elle est menacée de se trouver réduite de
 » nouveau aux seules limites de son île.

» Sans l'imprudence de la métropole, la ré-
 » volution des colonies n'auroit pas eu lieu de
 » si-tôt. Les partisans de l'autorité royale ont
 » voulu l'étendre ; ils ont cru que cet ouvra-
 » ge, commencé en Amérique, s'achèveroit
 » ensuite facilement en Europe. Il falloit for-
 » cer les Américains à prendre les armes pour
 » acquérir, en les réduisant, le droit de leur
 » donner telle constitution qu'on jugeroit à
 » propos ; mais on n'a pas prévu les difficul-
 » tés qui rendroient leur réduction impossible ;
 » les suites de la guerre qu'on alloit allumer,
 » l'alliance que les Américains contracteroient
 » avec la France & l'Espagne, l'intervention

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de toutes les puissances de l'Europe, qui ne
» manquera pas d'avoir lieu lorsque la maison
» de Bourbon & d'Angleterre, épuisées, en
» viendront à un accommodement. Ces puis-
» sances voudront faire reconnoître l'indé-
» pendance de l'Amérique, parce qu'elles y
» sont intéressées, la souveraineté des Etats-
» Unis, & la liberté de leur commerce res-
» pectif.

Pour prouver cette issue nécessaire de la guerre actuelle, l'auteur jette un coup-d'œil rapide sur l'Europe & sur l'Amérique. » Lors-
» que l'on compare la grandeur des états, on
» s'appesantit trop sur l'étendue du territoire &
» sur la fertilité du sol. La véritable grandeur
» est celle qui est fondée sur une étendue de
» domination susceptible par ses liaisons & par
» ses communications, de former un tout res-
» pectable. L'Europe, l'Asie & l'Afrique sont
» naturellement séparées l'une de l'autre : les
» Romains les réunirent sous leur domination ;
» ce fut l'effet d'un effort surnaturel : les y
» retenir eût été au-dessus des forces humaines ;
» & bientôt elles se séparèrent de nouveau. Ce
» n'est pas seulement leur position locale qui
» forme une barrière de l'une à l'autre ; leurs
» habitans sont eux-mêmes d'espèces différen-
» tes. La nature a mis de semblables limites
» entre l'Amérique méridionale & sa partie sep-
» tentrionale : celle-ci est entièrement possédée
» par des hommes d'une origine commune,
» source d'une société immense, susceptible
» d'une seule domination. L'Europe n'a pas

» une seule partie où l'on puisse trouver pour
 » lien un intérêt aussi grand , aussi uniforme ,
 » & dans un pays aussi vaste une communica-
 » tion aussi peu interrompue : elle est habitée
 » par des nations différentes , qui ont chacune
 » leur souverain & une forme de gouverne-
 » ment qui leur est propre. Perpétuellement
 » désunies entr'elles , ce qu'elles ont de com-
 » munication , est sans cesse interrompu : les
 » liaisons deviennent difficiles par terre comme
 » par mer ; & enfin d'une nation à une au-
 » tre , on trouve des peuples différens. Au
 » contraire , on voit regner dans l'Amérique-
 » septentrionale cette union qui est le fonde-
 » ment d'une véritable grandeur. La nature
 » des côtes & des vents y rend la communi-
 » cation continuelle par mer : l'intérieur jouit
 » du même avantage ; toutes ses rivières sont
 » navigables , en sorte que toutes les parties
 » se correspondent & commercent entr'elles.
 » Un sol aussi étendu & sous un ciel aussi
 » varié , produit tout ce que la nature peut
 » fournir aux besoins , au luxe , aux arts : on
 » y trouve tous les objets qui sont la ma-
 » tière du commerce des peuples de l'Euro-
 » pe , & qu'ils ne se procurent qu'avec les
 » peines inséparables du défaut de communi-
 » cation & d'un partage de gouvernement aussi
 » faux qu'artificiel. Dans l'Amérique la com-
 » munication est entière : la navigation n'y
 » est point contrariée : tout commerce y est
 » libre , universel. Ce sont bien des avantages
 » à la fois , & une seule nation les réunit. Les

108. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» bois de construction , le chanvre , le poisson ;
» les viandes salées sont la richesse de ses pro-
» vincés septentrionales : celles du midi récol-
» tent le tabac , le riz , le coton , la soie , l'in-
» digo , la résine , le goudron , les fruits , &
» peut-être même le vin. Dans les provinces
» du milieu on cultive les grains ; on a les
» farines & les objets de manufacture. Ainsi
» la société est abondamment approvisionnée.
» Rien ne manque au gouvernement pour unir
» ses parties , & former un tout parfaitement
» exact. «

Selon le lord Verulam , la civilisation des
peuples est , après l'accord & la communica-
tion des diverses parties d'un gouvernement ,
ce qui contribue le plus à sa grandeur & à
son accroissement. L'Amérique , à cet égard ,
ne le cède pas à l'Europe. » Le premier pas
» à faire pour la civilisation , c'est l'agricultu-
» re : elle fournit aux besoins d'une société
» naissante. Les soins qui suivent , ont pour
» objet le vêtement , le couvert , & la fabri-
» que des outils les plus nécessaires : il s'établit
» déjà un échange de travaux ; le tems forme
» bientôt des ouvriers & des manufacturiers ;
» & quand les besoins de la société se trou-
» vent remplis , il s'établit un superflu , qui
» s'échange encore contre les articles de com-
» modités , & de jouissances que le pays ne
» produit point.

» L'esprit militaire qui suivit les conqué-
» rans dans leurs émigrations du nord en Eu-
» rope , en divisa les habitans en deux classes ;

» des guerriers , & des esclaves : la culture
 » des terres étoit le partage de ceux-ci , non
 » qu'ils en fussent les propriétaires , mais parce
 » que leur condition les tenoit attachés servi-
 » lement à la glebe : c'étoient des hommes dé-
 » gradés , des troupeaux en un mot , qui étoient
 » eux-mêmes dans la propriété d'un maître :
 » leur raison , leur travail , leur tems , tout
 » leur devenoit indifférent : incapables de faire
 » le moindre progrès , ils étoient sans motifs
 » pour y aspirer. Aussi l'agriculture en cette
 » partie du monde est-elle restée long-tems dans
 » le même état de langueur : elle semble vou-
 » loir aujourd'hui , dans plusieurs endroits ,
 » faire quelques pas vers la perfection ; mais
 » ils sont si lents que , de plus d'un siècle ,
 » on ne peut en attendre aucun succès. L'An-
 » gleterre cependant peut en être exceptée ;
 » encore le payfan y est-il écrasé. Les travaux
 » en laine , en fer , en cuir , en pierre , de-
 » venus des occupations abjectes , étoient aban-
 » donnés aux esclaves. Subordonnés à l'igno-
 » rance de leurs maîtres , gênés par la bizar-
 » rerie de leurs loix , c'étoient des artisans
 » sans industrie ; tout leur étoit interdit ; jus-
 » qu'aux leçons de l'expérience , la source du
 » progrès de tous les arts. Aussi les vit on
 » rester pendant plusieurs siècles dans leur pre-
 » mier état de barbarie.

» La ligue anseatique avoit appris aux fou-
 » verains ce que le commerce & les arts peu-
 » vent donner de puissance : après sa désunion ,
 » ils invitèrent leurs sujets à s'y livrer , & les

110 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» artistes étrangers à s'établir chez eux. Alors
» la civilisation prit un effort qui ne dura qu'un
» instant. La politique des souverains mettant
» des entraves aux manufactures, les étouffa
» dans leur berceau : voulant leur montrer plus
» de faveur, tous les impôts furent reportés
» sur les productions de la terre, & l'agricul-
» ture fut à son tour opprimée. A cette poli-
» tique il s'en joignit une autre également des-
» tructive : des réglemens parurent pour assu-
» jettir les divers articles de manufacture à des
» droits multipliés ; il y en avoit pour la for-
» tie des mains de l'ouvrier, pour la vente,
» pour le retour, soit qu'il fût en argent,
» soit qu'il fût en marchandises. Le but de
» cette politique étoit de mettre dans les cof-
» fres du souverain tout ce que l'ouvrier au-
» roit fait de profits, & de ne lui laisser que
» sa subsistance : tous les encouragemens étoient
» pour la vente ; il n'y en avoit point pour
» acheter. Le vœu des gouvernemens étoit pour
» l'exportation des marchandises, comptant sur
» une importation considérable d'argent, dont
» ils devoient s'approprier la plus forte partie.
» De là les objets dont le commerce est, en
» quelque sorte, réservé au souverain ; de là
» les monopoles, les privileges exclusifs, & de
» nation à nation, l'interdiction des pêches,
» des idées de balance dans le commerce, des
» restrictions & des défenses respectives dans
» les importations & les exportations ; enfin,
» dans le paiement des droits ou des impôts,
» des distinctions de marchandises étrangères

» & de marchandises nationales. S'interdisant
 » ainsi toute communication entr'eux, les sou-
 » verains ont été forcés d'envoyer au loin
 » former des établissemens ; de-là les colonies,
 » qu'on peut appeller des fermes étrangères :
 » la métropole y fait un bénéfice exclusif.
 » De-là les plus extravagantes idées que l'ava-
 » rice & l'ambition aient jamais fait naître,
 » l'envie de se former de l'océan un domaine,
 » & d'en prétendre la possession & l'empire.
 » Ainsi la civilisation a été reculée en Europe ;
 » ainsi les gouvernemens se sont éloignés de
 » la perfection, à laquelle ils aspirent ; ainsi
 » s'est éteint le flambeau du génie. Instruits
 » par de nouvelles révolutions, ceux qui don-
 » nent des loix à l'Europe, pourront se sentir
 » portés un jour à la réforme des réglemens
 » qui la tiennent captive, & lui rendre une
 » liberté qui ne peut être que favorable à
 » leur domination. «

Le tableau que nous offre l'Amérique, est
 bien différent. L'homme y est libre. Celui qui
 veut s'y établir, y est naturalisé ; toutes les
 professions lui sont ouvertes ; personne ne lui
 conteste l'usage de sa raison ; son tems & ses
 talens lui appartiennent. L'esprit y est devenu
 inventif, & il y est fait plus d'instrumens &
 de machines d'un genre nouveau, qu'il ne s'en
 fit jamais dans l'ancien monde pendant le mê-
 me espace de tems. » L'Amérique ne s'est adon-
 » née ni aux arts secondaires, ni aux manu-
 » factures, parce qu'elle a trouvé sur son sol
 » des productions, dont l'échange lui procure,

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» à meilleur compte qu'elle ne pourroit les
» faire , tous les objets que les arts & les ma-
» nufactures fournissent. Ce n'est cependant pas
» qu'ils y soient totalement négligés. Ce qu'on
» y donne de travail , ne pourroit pas suffire
» pour l'exportation ; les momens que la terre
» ne demande point , sont consacrés aux ou-
» vrages de premiere nécessité , que le pays
» consomme. Quand les campagnes auront au-
» tant de cultivateurs qu'elles en exigent , &
» que la classe des ouvriers se sentira trop
» nombreuse , alors , comme il n'y a point de
» loix pour assigner à un homme une profes-
» sion plutôt que telle autre , pour lui ôter
» le choix de l'endroit où il lui plaira de l'exer-
» cer , pour fixer le prix de son travail , &
» mettre des bornes à l'étendue de ses entre-
» prises , on verra les manufactures s'établir ,
» se perfectionner , & se répandre avec une
» rapidité inconcevable. Les Américains s'atta-
» chent peu à établir chez eux des manufac-
» tures , parce que les ressources naturelles
» du pays leur donnent un superflu qui de-
» vient la matiere de leurs échanges. Le pois-
» son , le froment , la farine , le riz , le tabac ,
» l'indigo , les bestiaux , les viandes salées sont
» des objets qu'ils trouvent sur leur sol , &
» qui entrent dans leur commerce , tant avec
» l'Europe qu'avec l'Afrique & les isles de
» l'Amérique.

» Ce qu'ils ont d'habileté dans les arts qui
» tiennent à l'agriculture , ils l'ont également
» dans la conduite de leur commerce & dans

» la construction des vaisseaux. Leurs chantiers
 » ne sont pas seulement occupés pour leurs
 » propres navigateurs ; ils le sont encore pour
 » ceux des isles de l'Amérique. Avant la guerre,
 » l'Angleterre prenoit chez eux la plus grande
 » partie de ses vaisseaux ; & bientôt l'Europe
 » entiere s'y en procurera à bien meilleur
 » compte qu'elle ne le peut faire en quelqu'au-
 » tre endroit que ce soit. C'est par de tels pro-
 » grès que leur commerce s'est accru au milieu
 » des entraves que la Grande-Bretagne avoit
 » eu soin de lui donner, qu'il a acquis de
 » l'activité, & que les Américains eux-mêmes
 » sont devenus une puissance considérable. «

La population de l'Amérique n'offre pas des observations moins curieuses. Tels sont ses progrès & son accroissement. » La baie de Massachusetts avoit en 1722, 94000 habitans ; en 1742, 164,000 ; en 1757, après les ravages de la guerre & de la petite-vérole, 164,484 ; en 1761, 216,000 ; en 1765, 255,500 ; en 1771, 292,000 ; en 1773, 300,000. «

» Le Connecticut, en 1756, avoit 129,994 habitans : les étrangers ne sont point venus grossir ce nombre ; les guerres l'ont d'abord diminué, ensuite les émigrations qui se sont faites vers le couchant & pour d'autres provinces ; cependant, 18 ans après, la population y étoit presque doublée : en 1774, on y comptoit 257,356 habitans. New-Yorck avoit, en 1756, 96,776 habitans ; en 1771, 168,007 ; en 1774, 182,251. Dans la Virginie, il y en avoit en 1756, 173,316 ;

114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» en 1764 , 200,000 ; en 1774 , 300,000 ;
» dans la Caroline-Méridionale, en 1750, 64,
» 000 ; en 1770, 115,000 ; à Rhode-Island, en
» 1738 , 15,000 ; en 1748, 38,439.

» Comme il n'y a jamais eu de milice ni
» de rôle authentique dans la Pensylvanie, il
» n'a pas été possible d'en avoir la population
» exacte. On y a conduit pendant long-tems
» beaucoup d'Irlandois & d'étrangers : la plu-
» part se sont établis dans d'autres provinces ;
» cependant l'accroissement de sa population a
» été dans la même proportion que celles de
» Virginie & de la baie de Massachusset. La
» ville de Philadelphie s'est accrue très-promp-
» tement. En 1749, elle avoit 2,076 mai-
» sons ; en 1753, 2,300 ; en 1760, 2,969 ;
» en 1769, 4,474 ; de 1749 à 1753, elle a
» eu depuis 16 jusqu'à 18000 habitans, & de
» 1760 à 1769, depuis 31,318 jusqu'à
» 35,000. «

» En 1754, on a fait différentes évaluations
» de la population du continent : les plus exa-
» gérées l'ont fait monter à un million & de-
» mi : celles qui n'ont rien donné à la spé-
» culation, & qui se sont faites d'après les
» rôles, l'ont portée à un million 250 mille
» ames. Le dénombrement que l'on dit en avoir
» été fait par le congrès en 1774, la fait mon-
» ter à 3,026,678 ; mais cette évaluation
» peut avoir été dictée par des vues particu-
» lieres. Un autre dénombrement qui a été
» fait après deux ou trois années de guerre,
» la porte à 2,810,000 ; ce qui feroit croi-

» re que le calcul le plus exact est celui qui
 » porte la population de l'année 1764 à 2,
 » 141,307. Ainsi , en 20 années de tems ,
 » dont sept ont été passées en guerre, on voit
 » une population d'un million 250 mille ames
 » s'accroître de près d'un million d'habitans.
 » C'est une preuve bien sensible que la société
 » de l'Amérique se forme avec une rapidité
 » dont il n'y a jamais eu d'exemple en Eu-
 » rope. «

» Le système du gouvernement a été , dès
 » son origine, d'enrôler tous ses sujets com-
 » me autant de soldats ; & sur la population
 » dont on vient de rendre compte , il en a
 » formé 535,326 à l'exercice des armes : ils
 » ne forment point une classe distincte de ci-
 » toyens, & ne font point des armes leur uni-
 » que profession. Ils demeurent unis à la so-
 » ciété, dont ils affermissent la puissance. Ce
 » corps de réserve , toujours prêt pour la dé-
 » fense de l'état , pourra paroître ridicule aux
 » officiers-généraux de l'Europe ; mais l'expé-
 » rience a démontré qu'il devient , par son
 » union même à la société, une défense bien
 » plus réelle & plus efficace pour la nation. «
 L'auteur conclut avec le chancelier Bacon ,
*que la grandeur véritable d'un état consiste dans
 sa population , dans la valeur des individus qui
 la composent , & dans la constitution militaire de
 la société, lorsque la profession des armes est celle
 de tous ses membres intéressés à sa propre défen-
 se , & non pas l'occupation d'une classe particulière
 de citoyens.*

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

L'Amérique est aujourd'hui un état indépendant ; ses peuples ont pris rang au milieu des nations de la terre ; c'est un empire que le même esprit de gouvernement éclaire dans toutes ses parties depuis le centre jusqu'aux extrémités. Chaque citoyen y est, en quelque sorte, membre du conseil ; il en résulte une soumission universelle. Le gouvernement connoît l'état & la situation des provinces les plus éloignées ; & comme ces dernières concourent elles-mêmes à la législation, elles sont également instruites des motifs du gouvernement dans toutes les mesures qu'il prend. Tel est le système de la constitution américaine ; ce qu'elle peut avoir d'inconvéniens, n'est point redoutable pour elle. Elle doit s'élever ; rien ne peut faire obstacle à sa grandeur ; un espace de plus de mille lieues la met à l'abri des coups de ses ennemis de ce côté ; & de l'autre, elle doit jouir de la paix la plus profonde. Les faits prouvent contre ceux qui doutent de la durée de l'indépendance de l'Amérique. Si elle ne perd point de vue la grandeur à laquelle la nature semble l'appeller ; si les alliances qu'elle a contractées en Europe, ne sont pas des pièges tendus pour la faire échouer ; enfin, si l'on ne réussit point à lui faire substituer d'autres principes à ceux qu'elle a adoptés, elle ne fera pas un pas qu'elle n'ait consulté ce que sa position lui prescrit. Séparée de l'Europe par des mers immenses, seule sur un vaste continent, détachée de l'ancien monde, libre dès-lors de n'en point épouser les intérêts

embrouillés, de ne point entrer dans ses disputes, & de mépriser les inutiles intrigues de sa politique, en un mot, sans ennemis, sans rivaux, & jamais dans la nécessité de rechercher des alliances, sa première règle doit être qu'il est contraire à ses intérêts & à la nature de son existence d'avoir aucune liaison de politique avec l'Europe : elle doit se borner à des traités de commerce avec elle, & être attentive à ne jamais entrer dans ses querelles & dans ses guerres. Pour seconde règle, elle doit avoir sous les yeux que son plus grand intérêt est d'être la source commune des approvisionnemens de l'Europe ; qu'en conséquence ses ports doivent être ouverts à toutes les nations, & qu'elle doit faire tous ses efforts pour que l'ancien monde devienne, en quelque sorte, le marché commun de ses exportations. Ainsi il seroit contraire à ses intérêts de former des liaisons particulières avec quelques puissances de l'Europe à l'exclusion des autres. Si l'Angleterre avoit remarqué que sa prospérité étoit attachée au sort de l'Amérique, elle y auroit abandonné ses projets de conquête, & ne se seroit occupée que d'un traité de commerce capable de lui assurer la continuité de sa fortune. Si, avec plus de modération, elle vouloit encore y donner un peu d'attention, elle reconnoîtroit que le commerce qu'elle y faisoit, pourroit s'y continuer pour la plus grande partie, & lui procurer les mêmes bénéfices, quoique les deux pays fussent aussi indépendans l'un de l'autre que l'Espagne

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& la France le font entr'elles. Il y a beaucoup d'articles qu'elles seules peuvent se donner avec des avantages réciproques : la raison s'en trouve dans leur genre de vie & dans leurs mœurs actuelles : une rupture entière peut y produire de grands changemens , & priver l'Angleterre de cette dernière ressource.

Le principe fondamental de l'Amérique doit être de rendre ses ports libres pour toutes les nations indistinctement , & d'insister pour la réciprocité ; avec le tems, ses habitans deviendront les pourvoyeurs du monde entier. Au moment où elle aura cessé d'appartenir à une des puissances de l'Europe , ses articles de commerce passeront librement dans tous les marchés de l'ancien monde , & y feront baisser à un taux commun le prix des articles semblables. La construction des vaisseaux & la navigation ont fait assez de progrès chez les Américains pour qu'ils puissent construire & naviguer à meilleur compte que les Européens , sans en excepter les Hollandois , malgré toute leur économie. » Un peuple maître d'un grand » empire sur un continent où il est seul , souffriroit-il sur ses propres confins un monopole semblable à celui de la compagnie de » Hudson , lorsqu'on l'a vu tenter un passage » nord-ouest pour les grandes Indes , dans le » tems où il gémissoit encore sous l'oppression ? » Des hommes qui se sont ouvert le commerce de la baie de Honduras, de celle de Cam- » pêche & du golfe du Mexique , qui ont été » jusqu'aux îles Malouines , pour la seule pê-

» che de la baleine, s'arrêteront - ils au cap
 » Horn? Ne doubleront - ils pas le cap de
 » Bonne-Espérance; & feront-ils long-tems à
 » se montrer dans la mer du sud & sur les cô-
 » tes de la Chine? Les Hollandois, qui n'ont
 » aucun droit sur les isles à épices, les y au-
 » ront pour rivaux. Ces hommes entreprenans
 » les leur disputeront, & employeront contre
 » eux les mêmes argumens que les sept Pro-
 » vinces-Unies ont employés contre le Portu-
 » gal. Ses liaisons avec l'Europe donneront à
 » l'Amérique une célébrité qui la fera con-
 » noître dans toutes les parties du monde an-
 » cien : des voyages continuels de l'un à l'au-
 » tre continent fourniront des observations sur
 » les vents, les courans & leurs contrariétés :
 » les routes, mieux connues, seront abrégées;
 » & chaque jour, les deux hémispheres sem-
 » bleront se rapprocher : insensiblement l'ou-
 » vrier, le payfan & même le gentilhomme
 » se familiariseront avec l'idée des voyages :
 » on ne verra plus dans l'Amérique que les
 » attraites qui invitent à s'y établir; & les
 » émigrations deviendront générales. Le moyen
 » de s'y opposer seroit une politique assez sa-
 » ge pour faire trouver dans l'Europe les mê-
 » mes douceurs, ou en Amérique une poli-
 » tique assez bizarre pour y faire trouver les
 » maux auxquels on auroit voulu se soustraire.
 » Les hommes dont l'esprit est le plus entre-
 » prenant, & dont les vues sont les plus uti-
 » les, seront les premiers à y passer, & y
 » seront suivis de leur fortune. Il y a long-

» tems que les opérations de banque ont ap-
 » pris aux hommes d'état que les propriétés
 » sont aussi libres que leurs maîtres ; & quant
 » aux émigrations, dont le commerce fournit
 » encore les moyens, il n'y auroit, pour les
 » empêcher dans les gouvernemens de l'Euro-
 » pe, qu'un retour absolu à la tyrannie féo-
 » dale qui retint les hommes à la chaîne, &
 » qui interdit aux étrangers l'approche de leurs
 » territoires «....

» Quand l'indépendance de l'Amérique aura
 » appris à tous les souverains combien est faux
 » le système d'avoir, à l'exemple du gouver-
 » nement britannique, des colonies dans des
 » régions éloignées pour y exercer un mono-
 » pole absolu ; quand, devenus sages, ils fe-
 » ront attention aux richesses que leur offre
 » le sol qu'ils habitent ; alors, imitant la pru-
 » dente politique de la Chine, ils s'attacheront
 » à mettre en valeur leurs terres en friche, à
 » perfectionner leur agriculture, à encourager
 » leurs manufactures, enfin à abolir les corps
 » & communautés d'ouvriers. A mesure que
 » les traces de la barbarie s'effaceront, l'in-
 » dustrie de la société saura se faire un superflu
 » pour être la matière de son commerce avec
 » l'étranger. Que chaque puissance reconnoisse
 » l'inutilité de ses efforts pour établir par l'au-
 » torité de ses ordonnances un commerce qui
 » la mine elle-même, & qu'elle pouvoit éta-
 » blir avec moins de peines & plus d'avanta-
 » ges, en lui donnant la liberté, qui en est
 » le véritable esprit ; que les souverains sentent
 » enfin,

» enfin , que toutes les prohibitions dont ils
 » entendent écraser leurs voisins , les écrasent
 » eux-mêmes ; alors on verra s'établir le seul
 » système qui ait une base solide , celui qui
 » livre le commerçant à toute son activité ,
 » & qui affranchit le commerce de toutes ses
 » entraves.... Alors seront anéantis tous les
 » systèmes de monopole ; & s'il est dans l'Eu-
 » rope une puissance qui veuille faire pencher
 » de son côté la balance du genre humain ,
 » ses efforts n'auront d'autre effet que d'aver-
 » tir ses voisins de la nécessité où ils sont de
 » la ramener au niveau dont elle veut s'écarter.
 » Le monde commerçant a vu tour-à-tour
 » s'élever au-dessus de lui l'Italie , les Pays-
 » Bas , le Portugal , la Hollande , l'Angleterre ;
 » la pression qu'ils y ont causée , a fait sentir
 » l'inégalité de la balance ; le soulèvement a
 » été général , & ils sont tous tombés au mo-
 » ment où ils arrivoient au plus haut degré
 » de leur élévation. Les souverains doivent
 » sentir combien ils sont intéressés à sortir enfin
 » des entraves qu'ils se sont tous données par
 » leurs restrictions , leurs prohibitions & leurs
 » exclusions , dictées toutes par l'intention où
 » chacun étoit d'abattre les autres. Il est dé-
 » montré que la liberté qu'on accorde dans un
 » pays aux ouvriers , aux manufacturiers &
 » aux marchands des nations étrangères , est
 » le plus puissant moyen d'y encourager les
 » manufactures , & d'y en augmenter le nom-
 » bre : une conduite contraire diminue dans
 » un pays la valeur de ses productions inté-

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» rieures , en haussant le prix des articles con-
 » tre lesquels il les échange , & qu'on lui ap-
 » porte en moindre quantité : elle est encore
 » la source d'un monopole ruineux pour l'ha-
 » bitant de la part de l'ouvrier , du manufac-
 » turier & du marchand. Frappés de tant de
 » conséquences , les souverains encourageront
 » la population , naturaliseront les étrangers ,
 » & donneront aux consciences la liberté la
 » plus entière. Si la nature a formé l'homme ,
 » la politique l'a mis en société : le lien qui
 » l'y retient , est l'échange qu'il fait avec son
 » semblable , de l'excédent de son nécessaire ;
 » & pour user des droits que la justice & la
 » politique donnent , il faut que les nations
 » puissent , ainsi que l'homme le fait avec son
 » semblable , échanger entr'elles l'excédent de
 » leurs productions. La société est universelle ;
 » elle est de droit naturel ; les guerres seules
 » peuvent y donner atteinte ; & alors encore ,
 » ce qui tient à l'ordre général du monde , ne
 » doit point cesser d'être respecté. *Les loix ex-*
 » *clusives en fait de navigation sont une véritable*
 » *piraterie* ; l'océan est à tous , ne connoît point
 » de premier occupant , & n'est point un élé-
 » ment sur lequel l'industrie humaine puisse
 » s'exercer de manière à y imprimer le ca-
 » ractère de la propriété ; & puisque la nature
 » l'empêche de devenir la propriété de l'hom-
 » me , il peut encore moins recevoir les loix
 » d'un souverain. On tiendra donc pour cons-
 » tant , que l'océan doit être en bonne politi-
 » que aussi libre qu'il est commun : *Pervium*
 » *quintis iter.* «

C'est la paix prochaine qui doit amener ce nouvel ordre de choses. L'auteur, en nous présentant cette perspective flatteuse, y joint quelques réflexions sur la manière dont elle doit se préparer; c'est par elles qu'il termine son ouvrage. » Avant de s'occuper de la paix, » & de concilier les intérêts mêlés de l'Europe » & de l'Amérique, les puissances maritimes » doivent former un congrès pour examiner » les objets, sur lesquels on peut dès à présent interdire tout acte d'hostilité, & les points » qui pourront être la base d'un traité, les » parties essentielles du système qui se prépare, » & devenir les fondemens d'une paix durable parmi les nations de l'océan atlantique. «

» La raison & la bienfaisance, toujours d'accord avec la vraie politique sur les intérêts » & les droits des souverains, ne seront-elles » jamais la règle de leur conduite? Seront-elles » sans force pour les amener à un congrès, » leur faire cesser toutes hostilités, & mettre » un terme à la guerre avant qu'elle ait causé » plus de ravages, & occasionné plus de misère? Une telle révolution de la part des » principaux états commerçans de l'Europe ne » seroit dans l'ordre politique qu'une imitation » de ce qui s'est fait dans des tems plus reculés entre les villes de la ligue anseatique : » alors elle avoit moins d'objets : la crise actuelle en impose la nécessité. Si l'on veut » des exemples plus récents, Henri-le-Grand & » la reine Elizabeth, aussi habiles politiques » qu'on ait pu l'être depuis eux, ont donné

» le modele du conseil-général qui peut être
 » convoqué ; il s'agit ici , non d'un système
 » de loix pour l'Europe entiere , mais seule-
 » ment des conditions auxquelles l'Amérique
 » & l'Europe doivent commercer : tout autre
 » intérêt politique y est étranger. «

» Les puissances qui l'auroient composé, se-
 » roient garantes à l'avenir des guerres que le
 » commerce feroit naître : l'incertitude actuelle
 » du droit des gens sur l'usage de la mer rend
 » leur concours indispensable : tout est oublié ;
 » il n'existe plus de principes , plus de regles ,
 » plus de loix. Les nations semblent à cet égard
 » être retombées dans les siècles de barbarie ,
 » & la mer être encore en proie à la pirate-
 » rie. Même en guerre , l'Europe ne peut pas
 » demeurer sans traités & sans loix. «

» Les objets sur lesquels il faudra essentiel-
 » lement délibérer, seront 1°. jusqu'à quel point
 » il convient à toutes les nations d'établir le
 » *mare liberum*, d'après les principes de l'équité
 » & du droit des gens : 2°. jusqu'à quel point
 » la souveraineté sur les baies & sur les ports
 » permettra d'accéder à cette convention com-
 » me à une loi qui fera partie du droit des
 » nations : 3°. jusqu'à quel point on peut ren-
 » dre universel le *jus navigandi*. Ce sera le mo-
 » ment de délibérer sur la *libertas universalis*
 » *commerciorum*, sur la liberté des ports & celle
 » des marchés, ensuite sur les droits qui y se-
 » ront payés; enfin , sur l'avantage qu'on pour-
 » roit trouver à les affranchir insensiblement ,
 » pour remplacer cette espece d'impôts par l'ac-

» cise , & sous les formes dont on se sert pour
 » taxer immédiatement le consommateur. Ce
 » changement, dans les pays qui l'adopteroient ,
 » rendroit libres tous les ports , avantage infi-
 » niment précieux aux yeux de quiconque s'oc-
 » cupe du bien-être de son pays. Il s'agira en-
 » core de déterminer la nature & l'étendue du
 » commerce qu'on accordera à l'Amérique ; en-
 » fin les puissances maritimes seront dans le
 » cas de faire respectivement de nouveaux ta-
 » rifs. «

» Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement
 » exiger. *Il n'est au pouvoir de l'humanité que de*
 » *préparer & agir : le succès est l'ouvrage d'une*
 » *main plus puissante.* SULLY , liv. XXX. «

On a dit , & on ne cesse de répéter que
 l'indépendance de l'Amérique fera un jour fu-
 neste au commerce de l'Europe. Il est certain
 qu'elle produit quelques articles tels que l'Eu-
 rope en produit à son tour ; mais 3 millions
 d'hommes qui ont derrière eux de vastes & fer-
 tiles contrées à défricher , ne s'appliqueront pas
 de long-tems aux manufactures en grand : ils
 pourront fabriquer les objets de consumma-
 tion intérieure ; mais ceux d'aisance & de luxe
 feront toujours la branche principale du com-
 merce de l'Europe. L'éditeur , dans sa préface ,
 s'est attaché à examiner & réfuter la plupart
 de ces objections. Nous transcrivons ici quel-
 ques-unes de ses réflexions , par lesquelles nous
 terminerons cet extrait. » Supposons pour un
 » moment , que l'Amérique septentrionale de-
 » vienne un jour une rivale dangereuse pour

126 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» le commerce de l'Europe : le feroit-elle moins
 » restant soumise à l'empire britannique? C'est
 » un fait incontestable, que notre auteur a
 » avancé d'après les dénombremens authenti-
 » ques, que la population des états-unis a été
 » doublée, triplée même dans un espace de
 » 40 à 50 ans. Ou l'Angleterre avoit formé
 » le projet d'arrêter ces progrès par la rigueur
 » de son gouvernement (ce que certainement
 » ses partisans n'avoueront point), ou son em-
 » pire, toujours croissant sur le continent du
 » nouveau monde, réuni à ses conquêtes ex-
 » cessives dans l'Inde, à ses possessions ancien-
 » nes & nouvelles aux Antilles, & au siège
 » de sa puissance en Europe, auroit à la fin
 » formé un colosse de pouvoir qui auroit écri-
 » sé, dès qu'il l'eût voulu, tous les autres
 » peuples civilisés. A moins donc de présumer
 » que, *par amour pour l'égalité*, (amour que
 » les corps politiques n'eurent jamais à l'égard
 » l'un de l'autre) l'Angleterre n'auroit pas pro-
 » fité de ses avantages, l'Amérique, assujettie
 » à sa domination, ne seroit pas moins deve-
 » nue la rivale, en fait de commerce, de la
 » Russie, de la Suede, de la Hollande : liée,
 » d'ailleurs, à la couronne britannique par les
 » relations les plus étroites, elle auroit pris
 » part à toutes ses guerres : dès que l'ambi-
 » tion ou la jalousie de la cour de Londres
 » eût menacé quelque puissance, l'Amérique
 » l'auroit aidée à assouvir ses passions. Séparée
 » aujourd'hui des intrigues européennes autant
 » par ses propres intérêts que par la distance

» des lieux, elle n'influera point dans nos que-
 » relles : la paix fera son système : au sein de
 » la tranquillité, elle cultivera les arts & les
 » sciences utiles : elle offrira une retraite sûre
 » & agréable aux infortunés que les funestes
 » effets du luxe & de la corruption des mœurs
 » auront forcés à l'émigration : elle servira d'a-
 » syle à la liberté, prête à s'enfuir pour tou-
 » jours de l'Europe. «

(*Journal Encyclopédique.*)



L'ART du fabricant de velours de coton ; précédé d'une dissertation sur la nature , le choix & la préparation des matieres ; & suivi d'un traité de la teinture & de l'impression des étoffes ; par M. ROLAND DE LA PLATIERE , inspecteur-général des manufactures de Picardie , associé des académies royales des sciences , belles-lettres & arts de Rouen , Villefranche , & correspondant de l'académie royale des sciences de Paris & de celle de Montpellier.

Materiam superabat opus.

A Paris , aux dépens de l'imprimerie de Moutard , imprimeur-libraire de la reine , de Madame , de madame la comtesse d'Artois , & de l'académie royale des sciences , hôtel de Cluny , rue des Mathurins. 1780.

TANDIS que M. Paulet continue de donner , avec un détail immense , la description de l'art des étoffes de soie ; M. Roland donne l'art des étoffes de laine & de coton , d'une maniere plus succincte , mais aussi exacte.

Le goût qu'on montre en France pour le velours de coton , depuis vingt-cinq à trente ans que la fabrique & l'usage s'en sont introduits , en a successivement augmenté la coa-

somation, au point d'en faire une branche importante de l'industrie nationale. La fabrication de cette étoffe est répandue en Angleterre, comme celles des objets les plus communs l'est en France.

Les habitans des campagnes s'en occupent, comme dans le territoire de Gênes on s'occupe de la fabrication des velours de soie. Cette publicité d'opération étend la main-d'œuvre, & établit une concurrence de travail & de prix sans laquelle aucun établissement de ce genre ne sauroit faire époque pour l'utilité publique.

On ne voit en France que quatre ou cinq manufactures particulières de ce genre, & les entrepreneurs soutiennent les velours qui en sortent à un prix si haut qu'il en résulte une introduction considérable en contrebande de ceux d'Angleterre, en même-tems qu'on nous ôte dans ce commerce tout espoir de concurrence dans l'étranger. En effet, comment concevoir d'autre raison de la différence extrême de prix, lorsqu'on fait que les Anglois, qui tirent la matière de leurs colonies comme nous la tirons des nôtres, ne sauroient l'avoir à meilleur compte que nous; & que la main-d'œuvre est chez eux certainement plus chère qu'en France?

M. Roland commence sa description en faisant connoître le détail des matières premières: les cotons que nous employons communément se tirent de nos colonies, des îles de l'Amérique ou du Levant; ces derniers portent dans nos fabriques le nom de cotons de Chypre ou

130 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

corons de Malte, lorsqu'il nous arrivent filés. L'auteur indique les diverses especes de corons qu'on emploie dans le commerce. La maniere de les connoître, d'en distinguer les qualités. Il faut voir ces détails dans l'ouvrage même. Avant de carder le coton il convient de le battre, de l'éplucher, ce qui consiste à ôter les graines qu'enveloppe ce duvet, ensuite on le carde; on le met en rouleau; on le file; avec des différences dans les préparations lorsqu'on veut le filer en gros, ou le filer & le retordre par un moyen qu'on nomme filer à la mécanique. M. Roland a ajouté des perfections à cette machine dont il ne se donne pas pour l'inventeur, mais qu'il a fait exécuter & rendue publique le premier, au mois d'août 1775.

Les velours unis se font avec une premiere chaîne, communément appelée toile, une seconde chaîne appelée poil, & une trame. On fortifie ordinairement la seconde chaîne avec plus ou moins de brins, suivant qu'on se propose de rendre le velours plus ou moins beau, & de lui donner des qualités. L'essentiel, pour cette espece d'étoffe, est que le velours soit bien plein, les coupes serrées, le poil rapproché. Des deux chaînes, la premiere de fond est composée de fils doubles & retors au moulin; la seconde chaîne, celle du poil ou du velouté, est composée de fils simples, mais qui, étant plus ou moins retors, donnent à l'étoffe plus ou moins de matiere, & par conséquent plus ou moins de duvet. La trame est aussi de la même matiere & de même filature que la

seconde chaîne du poil ou velouré. M. Roland explique comment l'on monte les métiers à velours unis, comment ils agissent, & le nombre & le jeu des marches & des lames.

L'ouvrier doit faire, en taillant le velours, une tranchée égale, vive & nette; lorsqu'il se trouve des inégalités un peu sensibles dans la coupure, il en résulte une surface inégale que le grillage & les autres apprêts dont nous allons parler ne peuvent réparer.

L'étoffe étant fabriquée on commence par épilucher ces velours; on les fait debouillir ensuite dans une chaudière pendant une heure environ; on lave les pièces à la rivière; on relève le poil au moyen des cardes, puis on procède à la ronte & au grillage.

La soie, la laine, n'ont pas besoin de l'apprêt du grillage pour réfléchir avec vivacité la couleur de l'étoffe qui en est formée; mais le coton n'a pas cette propriété; d'ailleurs il ne se coupe jamais si net; les forces ne peuvent pas en approcher de si près; c'est pour cela qu'on grille les velours de coton, tandis que cet apprêt seroit au moins inutile pour la laine & pour la soie.

On voit dans l'ouvrage les détails du fourneau, la position de la place de fer de fonte, destinée à griller les velours. On fait chauffer la plaque, & l'on passe dessus la pièce de velours, deux, trois ou quatre fois avec célérité. On la carde, puis on la grille encore de nouveau. Cette opération est très-delicatè; il vaut mieux y revenir que d'aller trop vite

au grillage ; on courroit risque de brûler. Lorsque les velours sortent du grillage, ils sont rouffis ; on les fait bouillir , puis on les expose à une forte lessive de potasse , on les fait sécher sur le pré , & on les teint ensuite.

Mais comme le coton est une substance végétale , elle se charge moins facilement de particules colorantes , que ne le feroient des substances animales. Les velours de coton exigent donc des apprêts avant que d'être teints : savoir , les dégommes , les débouillis ; après les avoir fait passer par un bain chaud , on les met dans un bain de galle , ou un bain d'alun , ou de couperose , ou de verd de gris , ou enfin de soude aiguillée avec de la chaux.

Nous ne donnerons aucun détail sur les procédés par lesquels on procure une couleur ou une teinte particulière. Il faut les chercher dans la description. L'auteur assure qu'il n'offre ici que les compositions qu'il a vu mettre en usage , & de la réussite desquelles il est convaincu ; c'est la partie la plus difficile & la plus essentielle de cette fabrique , & il y auroit beaucoup encore à désirer à cet égard. On a vu des fabriquans réussir à travailler ces étoffes , & manquer leurs velours , faute d'avoir de bons procédés pour les teindre. L'auteur de cette description a répété tous ceux qu'il donne ; il en a rectifié ou simplifié plusieurs ; il en a ajouté beaucoup. Il donne aussi la description de la mécanique à carder le coton qui n'étoit pas encore publique ; les détails de la fabrication , les marches & les armures des

piqués , de satinettes ou croisés. L'académie de Rouen avoit proposé , pour le prix , un sujet relatif aux arts établis en Normandie ; cela occasionna des notes d'un des membres de cette compagnie , les plus connus par des recherches utiles , celui qui eût le mieux traité la matiere , s'il n'en eût été juge ; M. Roland en a eu communication , de même que d'un mémoire sur les fabriques & le commerce du pays , que lui a procuré l'un des secrétaires de l'académie ; toutes s'accordent sur les époques , & il paroît que les freres Havart furent les premiers qui fabriquerent des velours de coton à Rouen , avant 1740 , qu'ils inventerent de nouveaux moyens , ou perfectionnerent ceux qui étoient établis ; mais aussi malheureux qu'habiles , ils ne jouirent point du fruit de leurs travaux. M. Daristoy , avec un esprit également inventif & rempli d'activité , parmi beaucoup d'idées qui lui appartiennent incontestablement , réalisa solidement celle des freres Havart , relativement aux velours de coton , & la mit en pratique avec succès à Darnétal. Vers 1750 ou 1752 , un particulier d'Anvers , qu'on ne nomme pas , forma un pareil établissement à Vernon ; un calandreur de Manchester , province d'Angleterre , où les fabriques de ce genre sont très-répandues , échappé & fuyant , amena des ouvriers , dont quelques-uns de ses parens , tous instruits dans cette partie. Il fut accueilli en France , où il a fait subitement une fortune de plus singulieres ; enfin , l'établissement de M. Daristoy , transporté dans un autre faux-

134 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

bourg de Rouen , a servi de base aux nouveaux projets de l'administration , qui a répandu les secours & les bienfaits avec abondance , & a témoigné la satisfaction qu'elle avoit de voir répandre & publier des procédés utiles , par M. Roland , qui les a lui-même éclairés par son intelligence & ses expériences ; l'entreprise de l'académie pour la description & la perfection des arts , ne pouvoit être mieux secondée.

Cet ouvrage est terminé par onze belles planches , la plupart avec quantité de figures qui expriment toute l'activité d'un travail bien ordonné , dont le succès paroît infaillible.

(*Journal des savans ; Journal encyclopédique.*)

CONTES dévots , fables & romans anciens , pour servir de suite aux Fabliaux ; par M. LE GRAND. A Paris , chez l'auteur , quai de l'Ecole , maison de M. Juliot , & aux adresses ordinaires ; & pour les pays étrangers , chez Dufour , libraire à Maestrich. 1 vol. in-8vo. de 400 pages. Prix , 4 liv. broché , 5 liv. relié. 1781.

» **S**I j'avois vécu il y a un siècle ou deux ;
» j'eusse crainé peut-être , en imprimant toutes
» ces historiettes ridicules , qu'on ne m'accusât

» de vouloir insulter à la religion. Aujourd'hui
 » que notre clergé s'est rendu, par la décence
 » de ses mœurs autant que par la pureté de
 » sa doctrine, l'un des plus respectables d'Eu-
 » rope ; aujourd'hui que les différens ordres
 » religieux, rougissant de l'ignorance de leurs
 » prédécesseurs, ne sont plus occupés qu'à s'é-
 » clarer ou à se rendre utiles, je publie ceci
 » hardiment, persuadé que tout esprit sensé
 » distinguera, comme moi, la religion, qui
 » toujours est respectable, de la superstition,
 » qui ne peut jamais que la déshonorer. «

Ce n'est donc que pour l'honneur de la nation, & par amour pour les lettres, que M. le Grand s'est donné la peine de chercher dans les décombres de l'antiquité ces ouvrages que l'Italie même, jalouse de la France, s'est fait un honneur de traduire & d'imiter. Il s'est plu à lire & à étudier ces écrivains dont la gaieté, l'imagination & le génie n'ont pu être étouffés ni par l'ignorance, ni par la superstition de leur siècle. Il a trouvé dans leurs contes de l'esprit, de l'intérêt & jusqu'à une sorte d'art dans la narration, à la vérité, au milieu des platitudes les plus dégoûtantes. Enfin, grâce à ses recherches, nous pouvons lire les miracles de Comsi, de ce moine de St. Médard, qui nous assure que le diable, furieux à cause du bien que devoit produire son livre, l'auroit étranglé un jour, s'il n'eût pas eu le tems de faire le signe de la croix.

Vers la fin du 11^e. siècle, la dévotion à Notre Dame, consacrée par les prédicateurs

& les poètes, d'abord respectable, ne tarda pas à cesser de l'être. On ne se contenta pas long-tems de lui dédier tous les monastères, de baiser un de ses souliers à Soissons, & à Laon une de ses chemises, qui contenoit une partie de ses cheveux : on lui supposa un pouvoir sans bornes sur son fils, & un tendre penchant pour tous les hommes. Elle ne devoit donc pas souffrir qu'un de ses serviteurs fût damné : elle l'auroit arraché de l'enfer, malgré Dieu même. Cette opinion, favorable aux ames pieuses, dont elle nourrissoit l'espérance, & aux libertins, qu'elle flattoit de l'impunité, fit des progrès rapides. Elle fut la maladie de toute la nation, qui vit, chaque jour, dans des relations édifiantes, la preuve & le prix de sa foi. Un voleur est-il pris & condamné à être pendu ? La corde au cou, il a fait son oraison à la Vierge, & elle est venue le soutenir par-dessous les pieds *avec ses mains blanches*. Il a pris le froc, & a fait pénitence. Un chanoine de Chartres, très-débauché, est jeté, après sa mort, dans un fossé, par ordre de son chapitre. La *reine mere* apparôit au doyen pour lui reprocher le traitement indigne qu'on a fait à son *chevalier*. Le clergé va processionnellement chercher le cadavre, & l'on est fort surpris de le trouver aussi frais que s'il étoit plein de vie, de lui voir un visage vermeil, & une tige de fleurs qui lui sort de la bouche. — Une abbesse, trahie par l'amour, devient mere. Ses religieuses, soit par envie, soit par haine, la dénoncent à l'évêque. La

nuît, Marie vient avec deux anges ; & après lui avoir fait sur sa faute une courte sermone, elle l'accouche sans mal ni douleur. — Dans un autre couvent, la sacristine se jette du haut des murs dans les bras du chapelain, & ils se sauvent. Notre Dame, qui aime la religieuse, ne veut pas que l'honneur de sa servante soit compromis. Elle prend ses habits & sa figure, & pendant son absence, remplit toutes ses fonctions, sonne les cloches, chante au chœur, allume les lampes & balaie par-tout.

Nous n'osons pas trop rassembler sous les yeux de nos lecteurs ces prodiges insensés, quoiqu'ils nous paroissent moins des monumens d'ignorance, de bêtise & de mauvais goût, que des piéces curieuses qui constatent la religion & la morale de nos ancêtres. Nous les devons à des moines, qui, de bonne foi, sur ces sottises qu'ils avoient entendu raconter, crurent honorer Dieu en les rimant, ou qui, par un zele mal entendu, ne se firent aucun scrupule de les inventer pour accréditer les reliques de leur monastere. Quoique plusieurs, malgré leur ridicule, offrent, avec une bonne morale, des détails agréables, nous nous bornerons à transcrire quelques-uns de ces contes.

» Depuis long-tems, le diable tentoit un her-
 » mite sans avoir pu encore l'induire à mal.
 » Enfin, furieux de voir toutes ses ruses inu-
 » tiles, il lui déclare un jour qu'il l'étranglera
 » de ses griffes, s'il ne se résout à commettre
 » un péché mortel. Au reste, il lui laisse à
 » choisir sur trois : l'ivresse, l'homicide ou

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» l'adultère. Le reclus demande quelques jours
 » pour se décider ; & après bien des réflexions,
 » il préfère de s'enivrer , comme étant le pé-
 » ché le moins considérable des trois. Au bas
 » de la montagne sur laquelle il avoit bâti sa
 » cellule , étoit un moulin , dont le meûnier ,
 » à raison du voisinage , étoit devenu son ami.
 » Celui-ci , ayant pris du poisson , invita l'her-
 » mite à venir le manger avec lui & sa fem-
 » me. L'autre accepta , dans l'idée de s'acquit-
 » ter bien vite envers Satan , & d'être ainsi
 » débarrassé de son péché. En effet , il but si
 » copieusement , que quand il fallut retourner ,
 » notre pécheur avoit de la peine à se soute-
 » tenir. La meûniere , quoiqu'elle eût un peu
 » bu aussi , s'offrit à lui donner le bras , & ils
 » marchèrent tous deux tant bien que mal ;
 » mais en chemin , la tête tourne à la Dame ,
 » elle tombe sur l'herbe & s'endort. L'hermi-
 » te , que le vin avoit échauffé , sent à ce
 » spectacle réveiller sa luxure. Il profite de
 » l'état où se trouve la meûniere pour la ca-
 » resser. Le meûnier , qui , de son moulin , voit
 » le tour qu'on lui joue , accourt avec une
 » hache ; mais au moment qu'il va frapper , il
 » fait un faux pas & tombe ; l'autre aussi-tôt
 » saisit la hache & le tue. Ainsi , en moins
 » d'un clin-d'œil , il fut adultère & homicide ;
 » & c'est ainsi qu'en voulant attraper le diable
 » & ne commettre que le moindre des trois
 » péchés , il fut attrapé à son tour , & les com-
 » mit tous trois. «

Nous aurions encore presque envie de faire

connoître *la Reine qui tue son sénéchal* ; mais comme ce conte est long, nous pouvons en donner une idée par une anecdote de l'histoire d'Angleterre qu'il nous rappelle. » Le roi Edgar » logeant chez un gentilhomme de ses sujets ; » lequel étoit pere d'une fille extrêmement belle, » devient amoureux de la Demoiselle, & veut » en jouir dès la nuit même. La mere substituée » une femme-de-chambre, à laquelle elle recommande de quitter le lit du roi avant le » jour. Le prince retient sa compagne, qui ne » peut trouver moyen de s'échapper ; mais » à peine l'a-t-il vue, qu'il ratifie l'échange. » Cette maîtresse, nommée Elfride, devint » depuis sa femme, & fut mere d'Edouard-le-Martyr. «

M. le Grand a accompagné un des contes qu'il cite, celui du *voleur que N. D. sauva*, d'une note assez étendue, dont la plus grande partie contient les principaux articles de la jurisprudence criminelle du tems où il a été écrit. » Le supplice de la corde pour les voleurs de » grand chemin, dit-il, a été changé depuis, » comme tout le monde sait. Ces scélérats s'étant » extrêmement multipliés sous François Ier. le » prince, dans l'espérance d'en diminuer le nombre par l'effroi des tourmens, y substitua » en 1534 celui de la roue, inusité depuis » long-tems, quoique connu dès les commencemens de la monarchie. Au tems de nos » conteurs, on n'employoit communément, » pour la punition des crimes capitaux, que la » potence ou le feu. « Voici trois articles de

jurisprudence criminelle qui nous ont paru singuliers :

» Fille noble qui s'est laissé engrosser , dés-
 » héritée. « Dans le Maine & l'Anjou cepen-
 » dant, remarque l'auteur , les filles qui avoient
 » atteint vingt-cinq ans pouvoient impunément
 » devenir enceintes. La coutume alors donnoit le
 » tort aux parens ; elle supposoit que c'étoit leur
 » faute d'avoir attendu si tard à marier leurs
 » filles.

» Femme vivante avec des assassins & des
 » voleurs , brulée vive , quand même elle ne
 » voleroit pas. « La sévérité de ce supplice ,
 » observe encore M. le Grand , tenoit à la haine
 » que S. Louis avoit vouée aux femmes publi-
 » ques , & à la rigueur avec laquelle il les per-
 » sécuta toute sa vie.

» Mere qui tue son enfant , livrée à la jus-
 » tice ecclésiastique , pour qu'on lui enjoigne
 » la pénitence ordonnée par les canons ; en cas
 » de récidive , brûlée comme coutumière du
 » fait. «

En se dévouant à défricher notre ancienne
 littérature , M. le Grand s'est encore occupé à
 traduire les fables de Marie de France. Cette
 femme de mérite avoit l'ambition de plaire au
 comte Guillaume de Dampierre , la *fleur de*
chevalerie & de courtoisie , & de rendre meilleurs
 ceux qui la lisoient. » Telle est , dit-elle , le
 » but que doit se proposer quiconque a reçu
 » du ciel le talent des vers. Il doit l'employer
 » à instruire son siècle , à recueillir les exem-
 » ples de vertu que nous ont laissés les sages ,

» leurs maximes sentées , leurs bons discours ,
 » afin de les transmettre à la postérité , &
 » voilà ce qui m'a engagée moi-même à ri-
 » mer. « Si elle choisit la fable , *c'est que , sous*
un masque apparent de folie , il n'y en a aucune
qui ne recèle une philosophie profonde. Elle instruit ,
 elle corrige , & depuis long-tems la poésie se
 sert avec succès de l'allégorie : qui ne connoît
 l'apologue de la laie & de ses petits ; des mem-
 bres révoltés contre l'estomac ; du pauvre à qui
 un riche enleve la seule brebis qu'il possède ,
 &c. &c. ? Les fables de Marie , qui annon-
 cent une justesse d'esprit & un goût exquis ,
 & dont le style est simple , clair , élégant pour
 son tems , doivent fixer l'attention des amis
 mêmes de Phedre. Pouvoit-on mieux nous ap-
 prendre qu'un homme vicieux se corrige rare-
 ment de ses mauvaises inclinations ? » Jadis il
 » fut un loup qui , dans un moment de fer-
 » veur , voua de faire un carême de 40 jours ,
 » & de s'abstenir scrupuleusement de chair pen-
 » dant tout ce tems. A peine avoit-il prononcé
 » son serment , qu'il rencontra un mouton gras
 » & dodu. Eh ! quelle occasion , s'écria-t-il , si
 » je n'avois pas fait un vœu ! Mais cependant ,
 » si je ne mange point ce benêt , viendra un
 » autre qui le mangera , & qui se moquera
 » de moi. D'un autre côté , après tout , il
 » faut bien dîner. Acheter un faumon ou un
 » brochet , il m'en coûtera deux fois davan-
 » tage. Eh bien , appellons cet animal faumon ,
 » & mangeons-le comme tel. «

L'illusion est l'effet nécessaire des passions ;

Tout le monde connoît le trait de cette femme, qui, surprise par son amant entre les bras de son rival, osa lui nier le fait dont il étoit témoin. — *Quoi ! vous poussez à ce point l'impudence ! — Perfide !... je le vois, tu ne m'aimes plus : tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Du tems de Marie, l'art de séduire étoit déjà celui de tromper. » Un villain, » homme fort simple, fut étonné un jour, en » rentrant chez lui, de trouver la chambre » fermée. Il regarda par le trou de la serrure, » & vit sur le lit un homme couché avec sa » femme. L'innocent se retire aussi-tôt, mais » bien résolu cependant de faire tapage lorsqu'elle seroit seule. Il revient le soir dans » ce dessein : la Dame, qui le voit rentrer » de fort mauvaise humeur, lui demande ce » qu'il a. Alors il commence sa querelle. — » *Voilà toujours de tes lubies ordinaires*, répond- » elle, & il n'y a pas moyen de te guérir. *Im-* » *bécille ! est-ce que tu ne fais pas qu'il y a* » *dans la chambre un cuvier plein d'eau ? Tiens,* » *regarde.* Elle le mene au cuvier ; & pendant » qu'il y regarde, elle lui passe un bras autour » du col. Effectivement, il voit dans l'eau sa » propre image, collée à celle de sa femme » dans l'attitude que je viens de vous dépeindre. *Eh bien*, lui dit-elle, *voilà ce que tu as* » *vu tantôt ; c'étoit toi & moi, & cependant voilà* » *pourquoi tu te fâches.* « Il convint qu'il avoit tort, & promit de ne jamais croire ce qu'il verroit.

S'il est bon de se mettre en garde contre

ces précepteurs du genre humain qui donnent avec enthousiasme des préceptes merveilleux , la fable du villain & du loup est digne d'attention. » Des chiens chassoient un loup. Il se trouva arrêté dans sa course par une riviere large & rapide ; mais , heureusement pour lui , il y avoit là un bateau , & il pria le maître de le passer de l'autre côté. *Que me donneras-tu pour ma peine , demanda le batelier ? — Je ne puis , sire , vous payer en argent , parce que je n'en ai pas ; mais je vous dirai , si vous le voulez , trois maximes admirables , qui méritent vraiment d'être écrites en lettres d'or. Et d'abord , pour vous prouver que mon intention n'est pas de tromper , voici la premiere : Fais toujours le bien , sans t'inquiéter de ce qui arrivera. La maxime ayant fait impression sur le batelier , il reçut le loup dans sa nacelle. Quand on fut au milieu de la riviere , notre passager ouvrit une seconde fois la bouche , & dit : Si un trompeur te promet quelque chose , crains toujours d'être dupe. Enfin , lorsqu'on fut arrivé à bord , il s'élança hors du bateau , & en s'enfuyant , ajouta : Regarde toujours comme perdu ce que tu auras fait pour un méchant. »*

La fable du *Villain & ses bœufs* nous fournit encore une moralité très-philosophique. » Des bœufs reposoient & ruminoient tranquillement dans leur étable , tandis que leur maître travailloit pour en ôter le fumier. Au lieu de profiter en paix du repos qu'il leur accordoit , les fots animaux s'aviserent de lui

» faire des reproches sur tout l'argent qu'ils
 » lui avoient gagné jusques-là par leur travail.
 » *Ah, ah!* dit le villain en colere, *je suis ma*
 » *foi bien bon de me donner tant de peine. Cà,*
 » *mes amis, dites-moi un peu, qui de vous ou de*
 » *moi a fait tout ce fumier? C'est nous, répon-*
 » *dirent-ils — eh bien, puisque vous l'avez fait,*
 » *& que je vous nourris, vous aurez la bonté de*
 » *l'ôter s'il vous plaît ; & aussi-tôt il les fit*
 » travailler. «

L'Abeille & la Mouche.

» L'abeille & la mouche eurent querelle un
 » jour. Celle ci méprisoit l'autre : elle se van-
 » toit d'entrer dans les palais des rois, de s'as-
 » seoir sur leur tête, de manger à leur table.
 » Toute la terre m'appartient, disoit-elle ; je
 » vole librement par-tout où il me plaît, &
 » me nourris, sans aucun travail, de ce miel
 » que tu fais avec tant de peine, & pour le-
 » quel on te donne la mort. On me fait mou-
 » rir, il est vrai, répondit l'Abeille ; mais c'est
 » à regret, parce que je suis utile. Pendant
 » ma vie, on m'estime, on me recherche :
 » tandis que toi, paresseuse, importune & va-
 » gabonde, tu ne peux être en honneur nulle
 » part, & te fais chasser de tous les lieux
 » où tu parois. «

Cette fable est, comme on le voit, imitée
 de Phedre, mais imitée avec goût. Dans le
 fabuliste latin, la fourmi est à la place de l'A-
 beille. Elle tient à sa rivale à-peu-près les mê-
 mes

mes discours que l'abeille , elle loue sur-tout sa prévoyance à se préparer , pour l'hiver , des ressources contre la faim. Aujourd'hui que nous savons que la fourmi reste engourdie pendant les froids , cette prévoyance nous semble ridicule & avec raison. D'ailleurs , c'est un insecte tout aussi incommode & aussi inutile que la mouche. *Marie de France* a donc prouvé la justesse de son goût , en lui substituant l'abeille qui nous rend des services importants.

A l'occasion de ces mots : *On me fait mourir, il est vrai* ; M. le Grand fait une remarque essentielle à rapporter. » Le discours que » Marie prête ici à l'abeille , prouve que de » son tems on ne savoit extraire des ruches » le miel & la cire , qu'en y étouffant par » des fumées meurtrieres l'animal lui-même. » Cette méthode barbare a long-tems subsisté » en France , quoiqu'elle fût la plus opposée » aux intérêts du propriétaire , puisqu'elle détruisoit ses mouches & qu'elle altéroit la » qualité de son miel. Le premier canton du » Royaume où l'on y ait renoncé , est le Gâtinois. Là , dit-on , fut trouvé l'art de » *châtrer* les ruches , en les composant de différentes piéces , amovibles à volonté , qu'on » pouvoit , sans nuire à l'insecte , enlever » avec le miel dont elles étoient chargées. » Mais , malgré tous ses avantages , ce secret , » chose étonnante ! ne se répandit point au-delà du Gâtinois ; & il fallut que *Réaumur* l'annonçât & le pronât , pour le faire adop-

» rer. Aujourd'hui il est non-seulement connu ;
 » mais perfectionné. «

Nous citerons encore la dernière des fables de Marie de France. Il nous a semblé que le fond n'en est pas connu, & qu'elle renferme un très-grand sens. Elle a pour titre : *le voleur & les moutons*. » On avoit mis au pâturage
 » un nombreux troupeau de moutons, & com-
 » me l'endroit étoit fermé, on ne leur avoit
 » donné aucun gardien. Un voleur s'en apper-
 » çut, & profita de cette sécurité pour en
 » dérober un second, le surlendemain deux
 » ou trois ; & pendant long-tems, il fit ainsi
 » tous les jours. Les moutons voulurent d'abord
 » en avertir leur maître : mais choqués de l'in-
 » différence méprisante avec laquelle il les
 » avoit abandonnés, ils se piquèrent contre
 » lui ; & pour le punir, se laissèrent enlever
 » les uns après les autres, sans pousser le
 » moindre cri. Le voleur cependant revint
 » tant de fois au butin qu'enfin il ne resta plus
 » qu'un agneau. Quand celui-ci vit que son
 » tour étoit venu, il eut peur, & alla se
 » plaindre au maître. *Nous avons pris un sot*
 » *parti*, lui dit-il ; *mais n'en soyez pas étonné :*
 » *nous étions un grand nombre.* «

Les amis de l'antiquité auroient peut-être eu le droit de faire des reproches à M. le Grand, si, d'après ses talens & ses succès à débromiller la vieille littérature, il n'eût pas encore eu le courage d'examiner les romans. C'est une des branches les plus fécondes, mais celle dont la France doit sans doute le moins se glorifier :

ce n'est pas que la plupart de ces ouvrages de féerie , de chevalerie & d'amour n'aient quelque mérite. Au récit de ces aventures , de ces prouesses , de ces combats , l'ame s'échauffe & s'exalte ; mais calqués tous sur le même plan , le même héros & les mêmes hauts faits se trouvent dans tous , & l'ennui naquit un jour de l'uniformité. Cependant , comme nous trouvons des détails & des morceaux exquis de sentiment & de naïveté dans Parténopex , il est de notre devoir de le faire connoître.

Ce *comte de Blois* , le plus bel homme du monde , promettoit d'en être un jour le chevalier le plus brave. A la chasse , il s'égare dans une forêt , bientôt se trouve en pleine mer dans un vaisseau magique , bientôt enfin dans un château , servi par des génies ; déjà il est dans le lit de la fée , qui feint d'être surprise. Elle le gronde , il pleure , & elle-même est prête à lui demander pardon. » Tel » est le cœur des femmes. Sous le ciel entier » rien n'est si bon , lorsque Dieu leur a inspiré la volonté d'aimer. Puisse-t-il la leur » donner à toutes ! Mais puisse-t-il leur donner à toutes aussi celle d'aimer loyalement , » & de n'aimer qu'un seul ! « Le beau damoiseau fut entreprenant : *fleur lui donna , & fleur lui prit*. La fée s'engage à le rendre heureux toutes les nuits , pourvu qu'il consente à l'aimer sans la connoître , pendant deux ans & demi ; & dans la crainte qu'il ne la prenne pour quelque démon caché sous une forme fantastique , elle déclare qu'elle croit en Jesus-

148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Christ , & fait sa profession de foi en promettant au *puceau* que s'il pratique exactement les commandemens de Dieu , elle l'aimera toujours. Mais elle lui enjoint sur-tout de conserver les privileges de l'église. Cependant l'évêque de Paris , qui vouloit lui donner une femme , effraie sa conscience sur son commerce criminel , & l'exhorte à voir son amante , pour s'assurer si ce n'est point un démon déguilé. On lui propose une lanterne qui satisfera sa curiosité sans que sa mie puisse ni le savoir , ni l'empêcher. Il l'accepte , & la nuit , la cache sous sa couverture. Tout-à-coup il la tire , la porte au visage de la fée , qu'il voit toute nue. (On couchoit alors sans chemise.) Elle perd connoissance , & il sent toute sa faute. Il avoit manqué de respect & de parole à une impératrice. Il la reconnoît , parce qu'une foule de seigneurs & de princesses entre dans l'appartement , témoin de son déshonneur. Cette scene le met au désespoir. Il est congédié. Résolu de mourir , il ne mange plus que quatre fois dans la semaine ; encore est-ce du pain d'avoine. Sa boisson est de l'eau. Il laisse croître ses ongles & ses cheveux , ne se lave plus le visage , & ne change plus d'habit : cette vie pénitente dure un an. *C'est ainsi , disoit-il , que doit périr celui qui a trompé sa mie. Puissent , par toute la terre , être punis & couverts de honte ceux qui médirent des dames ! Puissent-ils , pour leur châtiment , ne jamais voir Dieu dans leur paradis ! . . . Après tout , Dieu n'a-t-il pas voulu que nous les aimions , lui qui les a faites dauces ,*

belles & tendres ? ... Lorsque Dieu plaça sur la terre les différentes créatures qui l'habitent , il leur départit à chacune un don particulier. Le cerf eut la vitesse , le taureau la force ; pour les femmes , il leur donna en partage la beauté. Quant à leur cœur , il le forma , non de terre , mais de miel pur. C'est pour cela qu'il les aime ; c'est pour cela que je les aime aussi , moi ; & s'il excluait de son paradis ce sexe aux yeux enchanteurs , ma foi je le remercirois de son paradis. Cependant on publie un fameux tournoi. Parténopex s'y dispose , il entre en lice. On diroit la foudre & le tonnerre. Sa mie est le prix du vainqueur. Il mérita d'être son époux. » Celui-là naquit » vraiment heureux qui , après bien des traverses , éprouve enfin une situation tranquille ; » qui possède tout ce qu'il desire , & ne connaît plus ses maux passés que pour les raconter. Tel fut le bel empereur. Il voyoit » ses vœux accomplis : celle qu'il aimoit plus » que lui-même , lui appartenoit , & ses anciennes douleurs étoient effacées comme un songe ; mais il n'est pas de bonheur parfait , excepté celui que Dieu accorde à ses » élus. «

M. le Grand s'engage à nous faire connoître quelques romans plus intéressans. Il se dispose encore à prouver au pere Papon même , qui , dans son *Voyage de Provente* , vient de vanter les troubadours ses compatriotes , que les poètes des provinces septentrionales sont plus célèbres , & méritent le premier rang ; & il supplie les savans qui s'intéressent à cette

150 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

question de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'ils l'aient entendu.

(*Journal encyclopédique ; Journal de littérature, des sciences & des arts ; Journal de Paris ; Mercure de France.*)

LES Promenades de Chloé, ou les tableaux de la nature ; par M. R. D. L. membre de plusieurs académies. Nouvelle édition. A Paris, chez la veuve Duchesne, rue St.-Jacques.

L'OUVRAGE que nous annonçons, est précédé d'une épître dédicatoire aux Dames, dont le ton nous paroît un peu contraster avec celui du poëme. L'auteur a consacré les prémices de sa muse à ce sexe aimable, & cédant à l'impulsion de l'âge & de l'exemple, il a tenté d'amollir par de galans madrigaux les cœurs, qu'il entreprend aujourd'hui de préparer à l'instruction, par les tableaux successivement agréables & pathétiques qu'il puise dans la nature, & qu'il expose aux yeux de la jeune *Chloé*, dans deux chants qui composent le petit poëme que nous analysons.

L'épître dédicatoire, versifiée avec grace & facilité, est suivie d'un discours préliminaire, qui a pour objet de développer les principes & le but de l'ouvrage. Il ne faut pas confondre ce morceau de prose avec les préfaces ordinaires. C'est une analyse très-bien faite des

vices de l'éducation que nous donnons aux jeunes personnes du sexe, des inconvéniens qui en résultent, & du peu de livres élémentaires propres à former leur cœur, & , comme dit l'auteur, *à préparer l'esprit par degrés aux connoissances utiles, en le détournant avec art des épines semées sur la route de l'instruction.*

M. R. D. L. en rendant l'hommage dû au poëme immortel de l'archevêque de Cambrai, ose dire que jusqu'à vingt ans, ce n'est qu'un superbe roman; le spectacle de la nature & l'histoire du ciel présentent une scene trop vaste à des yeux trop foibles encore pour en embrasser l'immensité. Fontenelle a revêtu des charmes du style & de l'enjouement des matieres arides & abstraites, pour les mettre à la portée des femmes, mais plus occupé du tableau que du systême, le vernis ne nuit-il pas à la solidité? » Sublime dans ses vues, abondant & varié dans ses détails, éloquent même dans les sujets, qui, par leur sécheresse, semblent défier l'orateur, M. de Buffon, dans sa marche aussi simple que noble, obligé de soulever le voile dont la Providence couvre divers mysteres de la nature, ne peut être mis qu'entre les mains des personnes en état de l'apprécier. »

Enfin, le pere de la fable françoise, naïf, fécond, peintre charmant de la nature, ne laisseroit rien à tenter à l'auteur, si les tableaux de ce grand homme développoient autant la scene physique, qu'ils prêtent de charmes à la morale.

152 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ces judicieuses remarques ramènent M. R. D. L. à son plan, qui est de donner à l'ame des adolescens, *un coup d'électricité morale*, c'est le goût de la science qu'il veut leur inspirer ; sans prétendre donner un cours de morale ni de physique, & joignant la modestie au talent, l'auteur annonce qu'il n'a dessiné que quelques tableaux principaux, & que n'ayant que l'amour du sujet pour soutien, il laisse l'arène, qu'il ne fait que traverser, à celui & qui un génie vaste & une imagination brillante pourront fournir une suite de tableaux successivement sublimes & naïfs & toujours vrais & intéressans.

Pour amener ces tableaux, M. R. D. L. met sur la scène une mere & sa fille âgée de 12 ans : une promenade dès le soleil levant présente des objets agréables & instructifs, qui remplissent le premier chant. Le second offre ce que la nature a de plus sublime & de plus pathétique ; le style & la marche des stances que l'auteur a donnée à ses strophes, ajoutent au charme des vers la facilité de les retenir. Enfin, des gravures annoncent les sujets les plus intéressans de l'ouvrage.

Favoris des neuf sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon, que j'ai sans doute omise.

La Fontaine.

Telle est la modeste épigraphe qui précède le chant du matin.

La mere de *Chloé* fait remarquer à cette

S E P T E M B R E , 1781. 153

jeune personne les beautés dont se pare la nature avant le lever du soleil. Le ramage des oiseaux lui inspire une pensée assez heureuse.

Leurs concerts sont le seul hommage
Qu'ils puissent rendre au créateur.

Vous trouverez de l'harmonie dans cette strophe.

Déjà l'Orient se colore ,
Et le crépuscule qui suit
Va , paré des feux de l'aurore ,
Blanchir le crêpe de la nuit.
Les sommets des monts se découvrent ;
Par-tout les plantes & les fleurs ,
De leurs calices qui s'entrouvrent ,
Exhalent les douces odeurs.

On ne peut guere donner en moins de mots une idée plus satisfaisante , ni plus juste de la végétation que dans la strophe qui suit.

Jette les yeux sur cette feuille ,
Vois son velouté , sa fraîcheur ;
Tout disparoît quand on la cueille :
Cet arbruste meurt de langueur ;
Les suc dont l'imbiboit la terre ,
Ne filtrent plus dans ses canaux ,
Et la vapeur *élémentaire*
Ne féconde plus ses rameaux.

La même précision regne dans l'exposition du système de *Copernic*.

... Ce réveil commence ,

G 5.

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Tout s'agite dans l'univers ;
Ce globe de feu qui s'élance,
Qui donc le soutient dans les airs ?
De cet astre brûlant , immense,
L'æter même est le seul appui,
Dans ce fluide il se balance,
Et tout se meut autour de lui.

Des instrumens d'agriculture amènent un trait
de morale.

Dans ces guérets est l'espérance
Des riches & des indigens.

La peinture des plaisirs naïfs du village finit
par cet autre :

Ne calculant rien , la gaiété
Conduit ces bergers à l'ouvrage ,
Dont le produit est la santé.

Ce dernier vers qui est recherché , dépare
un peu la strophe ; mais la suivante nous semble
digne d'être citée :

D'un ruisseau j'entends le murmure ;
Il coule parmi des cailloux :
C'est un ami de la nature ,
Sur son rivage asseyons-nous
Comme il s'enfuit dans la prairie !
Voilà l'image du bonheur ,
Qui , dans le cercle de la vie ,
Sans cesse échappe à notre cœur.

Les moindres objets sont pour la mere de
Chloé une source abondante d'instructions ; les

S E P T E M B R E, 1781. 155

fourmis fournissent des modèles d'économie, d'activité & d'union. Un papillon cache sous son coloris brillant un insecte éphémère & dégoûtant.

Cette fraîcheur printanière,
Ce choix de couleurs qui ravit;
N'est qu'une brillante poussière;
Un souffle, un rien l'anéantit.

Les abeilles forment le tableau d'un gouvernement sage, où le chef n'use de son pouvoir que pour le bonheur des sujets, où l'industrie concourt à le maintenir, & où l'injustice, la paresse & le vol sont punis avec sévérité; six strophes développent ces principes de politique & de morale, mêlés adroitement & rapidement à la partie descriptive.

Une araignée amène cette grande vérité :

De l'homme qui croit qu'il invente,
Que d'insectes sont les rivaux?

Ici les tableaux prennent une teinte plus douce; un nid d'oiseau que *Chloé* veut emporter, & autour duquel la fauvette éperdue voltige, sert d'objet à la mère pour exercer la sensibilité de la jeune personne. Nous renvoyons à l'ouvrage même, qu'on ne peut pas terminer plus heureusement qu'en laissant *Chloé* réfléchir sur les principes de l'humanité, & en lui disant, au sujet des petits que renferme le nid :

Épargne-les; & sous l'ombrage

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Tu les entendras , cet été ,
Célébrer dans leur doux ramage
Leur tendresse & leur liberté.

Un mot sur les devoirs domestiques & des réflexions sur l'immensité des détails que présente la nature , terminent la promenade du matin.

Le second chant , ou la promenade du soir ; débute par une invocation au sommeil ; *Chloé* est censée endormie par l'excès de la chaleur ; sa mere attend son réveil. L'auteur ayant préparé l'esprit des adolescens dans la première partie de son ouvrage , jette plus d'instruction & de philosophie dans celle-ci ; il prend le rythme & le ton de l'ode , & commence ainsi :

Sommeil , ami de la nature ,
O toi , qui fais calmer ses maux !
Sur *Chloé* verse sans mesure
Le doux charme de tes pavots :
Rafraîchis l'air qu'elle respire ,
Et tandis que sous ton empire ,
L'erreur l'occupe ou la séduit ,
Amuse-là par d'heureux songes ,
On te pardonne tes mensonges
Quand le plaisir les embellit.

Dieu charmant , quelle est ta puissance ?
Tout est soumis à tes pinces :
Si tu connoissois la constance ,
De quel prix seroient tes tableaux !
Irus s'endort dans la misère ,
Entre tes bras tout lui prospère ,

S E P T E M B R E , 1781. 157.

Sous la pourpre il reçoit l'encens ;

Tu fuis, & ces douces images

S'envolent comme les nuages

Sur l'aile rapide des vents.

Chloé s'éveille, sa mere lui propose de gagner les bords de la mer à travers les bois ; ils lui rappellent la vie errante des premiers hommes auxquels ils servoient de berceau ; cette réflexion amene la description animée de l'état de nature, des révolutions qui lui ont succédé, telles que le déluge, les arts, la guerre, la chute des empires, le désordre du luxe, la dépravation des mœurs & l'impiété qui en est le terme.

Il n'est guere possible de présenter plus de choses en moins d'espace, car cette description est renfermée dans cinq strophes : je ne puis me refuser au plaisir de citer les deux dernières.

Les grandes cités se bâtissent ,

Le luxe les vernit , les mœurs

Se corrompent & se polissent ;

L'or circule , on vend les honneurs,

L'homme avili , souillé de crimes ,

Roulant d'abîmes en abîmes ,

Pour le plus beau présent des dieux :

Vers eux il leve un œil stupide ,

Et d'ici-bas l'orgueil décide

Que le hasard préside aux cieus.

O toi , dont la terre , en sa course ,

Reçois les regards bienfaisans ;

Soleil ! du midi jusqu'à l'ourse ,

Fertilise-la tous les ans :

Vous , planètes , lunes , étoiles ,

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Roulez dans vos orbes divers :
Malgré lui, *dans* son cœur, l'impie
Reconnoît *dans* votre harmonie
Le sceau du dieu de l'univers.

Un orage menace ; les avants-coureurs en sont
ainsi rendus :

Tu n'entends plus le doux ramage
Des hôtes ailés des forêts,
Souvent ce silence présage
Le désastre de nos guérets ;
Ces frissonnemens du feuillage,
Ces tourbillons sur le rivage,
Ces alcyons épouvantés,
Tout semble annoncer le ravage,
Que les aquilons, dans leur rage,
Portent jusqu'au sein des cités.

Il est plusieurs morceaux de cette force dans
l'ouvrage de M. R. D. L. qui peuvent donner
une idée de son talent pour la poésie descriptive.

Chloé est effrayée , sa mere la rassure &
lui dit :

Eh qui doit plus que l'innocence
Braver un péril passager ?

Le naufrage mis en tableau est d'un grand
effet , ainsi que le choix des rimes sourdes ,
qui , dans cette strophe , opere l'harmonie imi-
tative.

Les voûtes du globe s'abaissent ,
Le foudre jaillit de leurs flancs ,

SEPTEMBRE, 1781. 159

Et des montagnes qui s'affaissent,
Roulent d'impétueux torrens;
A ce fracas les vents répondent,
Tous les élémens se confondent....
Terre! que devient-ton flambeau?...
C'en est fait.... une nuit profonde
Vient sans doute épargner au monde
L'effrayant spectacle de son tombeau.

La tempête continue, la foudre érinelle;
le péril passé, la mere explique à sa fille &
ce météore & celui de l'arc-en-ciel, dont la
description est rapide & pittoresque.

Les débris du naufrage font naître des ré-
flexions sur les accidens nombreux qui mena-
cent nos jours, les maux qui nous environ-
nent & les ressources que la providence nous
ménage.

Il paroïsoit difficile de placer la fable dans
des cadres physiques ou moraux. M. R: D.
L. a trouvé cependant le moyen d'en tirer un
parti-ingénieux. C'est dans un groupe de nu-
ages qu'il dessine le supplice de *Prométhée*, ce-
lui des *Danaïdes* & d'*Ixion*, & l'entreprise des
Titans.

Le calme a suivi l'orage, le crépuscule &
la nuit prêtent à de nouvelles descriptions
physiques & astronomiques, & amènent cette
strophe.

Hardi mortel, dont le génie
Ose, dans l'océan des airs,
Portant le compas d'Uranie,
Tracer le plan de l'univers;
Toi, qui, dans la voûte éthérée,

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Poursuis une sphere égarée,
Baïsse tes yeux humiliés :
Sur la terre, dans l'étendue ;
Le colosse échappe à ta vue,
Comme l'atôme sous tes pieds.

Des notes à la suite de chaque chant complètent l'instruction ; elles sont courtes, & justifient les éloges que nous avons donnés à l'auteur, en même tems qu'elles décelent des connoissances variées & profondes. A l'égard de son ouvrage, le choix seul du sujet annonce l'honnêteté de son ame, & la maniere dont plusieurs détails sont rendus, annonce de la verve & du talent.

(*Année littéraire.*)

MÉMOIRES sur la réforme des thermometres, avec des avis particuliers, & des notes justificatives, critiques & instructives ; par M. L. A. B. In-8vo. de 202 pag. A Tours, chez Vauquer ; & à Paris, chez Onfroy, libraire, quai des Augustins.

C'EST à la physique que nous sommes redevables de l'art de juger des qualités froide, chaude, tempérée, de l'air, & de leurs termes divers, sans sortir de nos cabinets. Il est inutile de parler ici des autres services assez connus que cet art ingénieux rend aux physiciens eux-mêmes dans leurs recherches météorologi-

ques, &c. Mais il en est de lui comme de tous les autres arts, qui n'acquierent leur perfection qu'en réunissant les rayons de lumière qui s'échappent d'intervalle en intervalle dans un long cours d'années, & même de siècles. Le thermomètre est encore à son berceau, & il a déjà servi de règle, de mesure à l'observation d'une multitude de phénomènes naturels. Que seroit-ce donc si cet utile instrument ne laissoit rien à désirer par l'exactitude de sa construction ? Ce seroit se tromper que de croire que cette construction a été négligée par les savans : car on fait qu'un grand nombre d'entr'eux y ont consacré leurs veilles & leurs efforts. On compte, dit notre auteur, une foule prodigieuse de thermomètres de diverses mains. Dans cette foule on en remarque jusqu'à dix-huit espèces qui ont acquis de la célébrité. Celui à l'esprit-de-vin coloré, dont M. de Réaumur est l'inventeur, occupe parmi celles-ci un des premiers rangs. Cependant on parle depuis quelques années de le proscrire. Ne seroit-il pas plus simple de s'occuper à lui donner tout le degré de perfection dont les principes justes sur lesquels il est construit, le rendent susceptible ? Ici il est infiniment plus aisé de réformer que de détruire.

C'est l'idée de notre physicien. Elle est la base des corrections & des changemens qu'il propose dans les mémoires dont nous nous occupons. Comme l'académie des sciences de Paris n'a pas encore prononcé sur le mérite de sa méthode ; pour ne point anticiper sur ses

décisions, que l'auteur respecte autant que nous; nous allons nous borner à présenter un précis de cette méthode, le plus clair qu'il nous sera possible.

Dans son premier mémoire, il débute par reconnoître la vérité des principes d'après lesquels M. de Réaumur a construit son thermomètre, vérité qui le détermine à le perfectionner de préférence à tout autre. On réduit ces principes à trois. 1°. » Les degrés du thermomètre de M. de Réaumur doivent être » des milliemes; en comptant mille parties au » point de la congélation, enforte que le 100. » degré, par exemple, signifie 10 parties dont » l'esprit s'est dilaté au-dessus de mille ou » 1010... 2°. L'esprit-de-vin doit être d'une » même dilatabilité dans tous les thermometres » de ce nom, afin qu'organisés de même, ils » parlent exactement le même langage. 3°. La » glace pilée & l'eau bouillante sont les deux » termes fixes par lesquels il faut régler la dilatabilité de l'esprit-de-vin, & la division de ce thermometre... Mais de ces trois principes le second & le troisieme ont été manqués par M. de Réaumur, & mal rétablis par les autres. «

Cette assertion est prouvée & par la différence qui se trouve entre les thermometres de M. de Réaumur lui-même, & par les variations des autres constructeurs, dont les uns donnent la chaleur de l'eau bouillante à 80 degrés, les autres à 85, ceux-ci à 110, & ceux-là à 120. Pour remédier aux altérations qui naissent

» d'une aveugle routine, l'auteur du *Journal*
 » de physique, très-instruit sur mille autres
 » points, dit notre savant, a formé un tableau
 » comparatif des dix-huit thermometres les plus
 » connus, en les rapportant à celui de M. de
 » Réaumur, auquel il donne 110 degrés pour
 » terme de l'eau bouillante, nombre faux &
 » trop grand... Or, dans ce tableau, les ther-
 » mometres que l'on prétend y comparer &
 » accorder entr'eux, sont réellement dans la
 » discordance la plus frappante. Par exemple,
 » le thermometre de Lyon ou de M. Custrin
 » (que l'on cite ici, parce qu'il mérite seul
 » d'être adopté pour le mercure) ne s'y trou-
 » ve qu'au-dessous du 10e. degré pour la tem-
 » pérature des caves de l'observatoire, tandis
 » qu'il doit être au 13e. degré, suivant l'ob-
 » servation que son inventeur en a faite lui-
 » même sur les lieux : quelle erreur ! Elle se
 » continue dans tous les autres degrés, & elle
 » n'est pas moindre dans tous les autres ther-
 » mometres, qui ne s'y ressemblent pas plus à
 » eux-mêmes. «

De ces idées générales sur l'imperfection du
 thermometre de M. de Réaumur, l'auteur,
 dans le chapitre suivant, remonte à la source
 des défauts essentiels de ce thermometre, &
 propose les moyens d'y remédier. Nous invi-
 terons nos lecteurs à suivre notre physicien
 dans ce chapitre, qui termine la 1ere. partie,
 pour pouvoir présenter la seconde, qui est
 vraiment la plus importante. Le premier, l'u-
 nique moyen de rendre le thermometre à l'es-

164 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

prit-de-vin aussi parfait qu'il est possible, c'est de donner à l'esprit-de-vin dans le thermometre la faculté de prendre & de soutenir une chaleur égale à celle de l'eau bouillante, sans qu'il y bouille lui-même. Pour cela il ne faut qu'employer un principe connu depuis long-tems en physique, c'est-à-dire, traiter avec l'esprit-de-vin dans cet instrument, comme l'on traite avec l'eau dans la marmite bien close de Papin, y soumettre la liqueur à une pression plus grande que celle de l'atmosphère, & telle qu'elle l'empêche de bouillir, tandis que le thermometre sera plongé dans l'eau bouillante assez long-tems pour en bien prendre toute la chaleur.

» On fait que l'eau, dans l'air très-raréfié
» par la machine pneumatique (il en est de
» même de l'esprit-de-vin) entre en ébullition
» à une chaleur très-petite, & d'autant moins
» que qu'on y laisse moins d'air. On l'y voit
» en pleine ébullition dès le 20e. degré de
» chaleur, quand l'air est très-raréfié, & en-
» suite à 25, à 30, à 40 degrés, &c. à me-
» sure que l'air qui reste y est plus dense, &
» pese davantage sur le liquide... De-là il ré-
» sulte que moins la pression de l'air sur la
» surface des liqueurs est grande, moins il faut
» de feu pour les faire entrer en ébullition...
» Au contraire, la formation des vapeurs &
» d'un fluide élastique dans une liqueur est
» plus lente, plus difficile, plus reculée, elle
» exige une chaleur plus forte, une somme
» plus grande de parties ignées, à proportion

» que cette liqueur se trouve contenue sous
 » la pression d'un air plus dense ; cette pres-
 » sion soutient les parties, les empêche de de-
 » venir la proie du feu, d'être volatilisées,
 » & transformées en vapeurs au fond de la li-
 » queur & au milieu de sa masse.

» D'après ce principe bien connu, & dé-
 » montré par l'expérience, je dis donc qu'au
 » lieu de laisser ouvert le tube du matras ou
 » du thermometre dans l'épreuve de l'eau bouil-
 » lante, il faut au contraire commencer par le
 » sceller dans un moment où la liqueur assez
 » froide sera vers le bas du tube : par ce
 » moyen, nous y renfermerons une longue
 » colonne d'air : à mesure que la colonne d'es-
 » prit-de-vin, dilatée par l'eau bouillante, s'al-
 » longera, & montera par la force irrésistible
 » de la chaleur, la colonne d'air, dont le res-
 » sort est d'une souplesse parfaite, se raccour-
 » cira, & sera resserrée dans un espace plus
 » étroit au haut du tube scellé. Là, cet air,
 » plus dense & d'un ressort plus tendu, sou-
 » tiendra les parties de la liqueur contre l'ac-
 » tion extrême & destructive du feu ; il y
 » empêchera la formation des vapeurs que la
 » chaleur de l'eau bouillante y feroit naître,
 » si l'esprit-de-vin dans son état naturel n'y
 » étoit chargé que du poids de l'atmosphère.

» J'ai vu dans cette épreuve l'esprit-de-vin
 » du thermometre s'échauffer autant que l'eau
 » bouillante, sans bouillir, & capable de sup-
 » porter une chaleur encore bien supérieure.
 » Il jouit ici de cette vertu de l'eau qu'on ne

» se laſſe point d'admirer dans la marmite de
 » Papin , où contenue & preſſée ainſi , elle
 » eſt ſuſceptible , avant de bouillir , de rece-
 » voir une chaleur prodigieuſe , au point de
 » devenir ardente , de décompoſer des os , &
 » de fondre des lames d'étain & de plomb.
 » Voilà donc , pourſuit notre phyſicien , un
 » moyen auſſi ſûr que facile d'amener l'eſprit-
 » de-vin au terme fixe de la chaleur de l'eau
 » bouillante , d'en meſurer la dilatabilité , de le
 » réduire à tel degré précis que l'on voudra ,
 » & de régler les thermomètres faits de cette
 » liqueur par ce point fondamental , ainſi que
 » par celui de la glace fondante. Comme nous
 » avons obſervé que la chaleur de l'eau bouil-
 » lante varioit par les changemens du poids
 » de l'atmoſphère , nous devons remarquer
 » ici que cette épreuve doit être faite dans
 » un tems où le mercure ſoit dans le baro-
 » mètre à une hauteur convenue , telle que
 » celle de 28 pouces. «

Rien n'eſt bien prouvé en phyſique que par
 l'expérience. En voici une que l'auteur fit ,
 entr'autres , pour ſ'assurer que l'air renfermé
 dans le tube du thermomètre , empêche l'eſprit-
 de-vin d'entrer en ébullition dans l'eau bouil-
 lante. Il ſe procura de l'eſprit-de-vin le plus
 ſemblable qu'il fut poſſible à celui de M. de
 Réaumur , & procéda de la manière ſuivante.
 » Ayant pris , dit-il , des tubes d'un calibre
 » uniforme dans toute leur longueur , & d'un
 » diamètre plus gros dans les uns que dans
 » les autres , j'y ſoufflai des boules propor-

» tionnées ; ensuite je jaugeai ces vases de
 » thermometre par milliemes avec de petites
 » mesures de verre ; je ne les remplis pas
 » d'eau , comme M. de Réaumur le pratiquoit ,
 » mais de mercure. L'eau mouille les mesures
 » & ne se vuide pas parfaitement ; d'où il ré-
 » sulte des mécomptes que je n'ai point éprou-
 » vés avec le mercure , qui se vuide jusqu'à
 » la moindre parcelle sensible.

» Je choisís d'abord le plus gros de ces
 » thermometres tous jaugés & gradués avant
 » d'y avoir mis ma liqueur. La boule avoit 16
 » à 18 lignes de diametre intérieur , & celui
 » du tube étoit d'une ligne environ. Je l'em-
 » plis jusqu'au fil qui représentoit 1000 par-
 » ties , avec l'esprit-de-vin que je voulois es-
 » sayer , en le tenant dans de la glace fon-
 » dante une heure environ. Je le transportai
 » ensuite dans l'eau bouillante , & le tube ou-
 » vert suivant la pratique de M. de Réaumur.
 » J'avois choisi un jour où le barometre étoit
 » à 28 pouces. L'esprit-de-vin , échauffé par
 » l'eau , & dilaté de 77 degrés ou milliemes ,
 » commença à être soulevé irrégulièrement ,
 » par quelques bulles d'air & de vapeurs , qui
 » se développèrent , & qui m'obligerent à reti-
 » rer aussi-tôt de ce bain trop chaud la boule
 » du thermometre. C'est une sorte de petite
 » tempête qu'il faut laisser naître , & savoir
 » éviter , ce qui rend l'opération extrêmement
 » difficile ! Le calme revenu , & la bulle d'air
 » qui s'étoit formée dans la liqueur & arrêtée
 » au collet de la boule , étant montée au haut

168 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» du tube; je remis le thermometre à l'eau
 » bouillante, à diverses reprises. L'esprit-de-vin
 » s'échauffoit, se dilatoit tantôt plus, tantôt
 » moins, à chaque bouillonnement; cependant
 » je gagnois toujours plus que je ne perdois,
 » & j'amenai la liqueur à une dilatation de 82
 » milliemes & demi. J'aurois pu vraisemblable-
 » ment aller plus loin; mais aussi j'aurois pu
 » avec moins de constance m'arrêter à une
 » dilatation inférieure, par exemple, à celle
 » de 1080, qui parut plusieurs fois, & que
 » M. de Réaumur & M. l'abbé Nollet pre-
 » noient pour dernier terme du thermometre,
 » & que j'ai plusieurs fois éprouvé n'être point
 » fixe. Mais l'expérience présente ne se bor-
 » noit pas là. Je scellai le même thermometre
 » suivant la méthode que j'ai proposée & ex-
 » pliquée. Ensuite je le plongeai dans l'eau
 » bouillante. L'esprit-de-vin s'y éleva à 103 &
 » demi, sans y bouillir, & il y resta fixe
 » pendant un long tems, après lequel je le
 » retirai, parce que l'esprit-de-vin commençoit
 » à y distiller un peu, & à baisser d'autant.

» J'ai répété l'épreuve de l'esprit-de-vin dans
 » les autres thermometres jaugés. J'ai remar-
 » qué que l'esprit-de-vin s'échauffoit & se dila-
 » toit davantage avant d'entrer en ébullition,
 » dans ceux qui étoient plus petits, & dont
 » le tube plus étroit opposoit une résistance
 » plus grande à la solution de continuité qui
 » arrive dans la liqueur au moment qu'il s'y
 » forme des bouillons; ce qui fait voir com-
 » bien il peut y avoir de variété dans la pra-
 » tique

» rique de M. de Réaumur , qui régloit son
 » esprit-de-vin par l'ébullition. Au contraire ,
 » en scellant le tube , le même esprit-de-vin
 » se dilata également dans tous mes thermome-
 » tres jaugés , que j'essayai à la vraie chaleur
 » de l'eau bouillante , & il n'y varia pas d'une
 » unité entiere de degré , s'y élevant à 103 &
 » demi environ. «

Tels sont les principaux objets de ce mémoire , enrichi de nombreuses notes destinées à développer davantage les vues de l'auteur ; à éclaircir divers points de physique relatifs à son sujet , à comparer les procédés , les opinions des savans entr'eux & avec les siens. Il est suivi d'une piece contenant des avis particuliers sur la construction du thermometre , & qui mérite d'être regardée comme l'instruction la plus détaillée que puissent consulter les artistes qui construisent ces instrumens. Leur réformateur suit pied-à-pied toutes les opérations thermométriques , & ne laisse rien à desirer pour les conduire à la plus grande perfection possible.

Dans un second mémoire , où il s'agit encore de la réforme des thermometres , & où l'auteur entre dans un plus grand détail sur ses expériences , il répond aux objections qu'on pourroit lui faire , mais en s'attachant aux questions les plus intéressantes.

(*Journal encyclopédique ; Mercure de France.*)

MELANGES tirés d'une grande bibliothèque. Recueil

Q. De la lecture des livres françois. Quatrieme suite de la Ve. partie, Romans du XVIe. siecle. Section IX & X. In-8vo. 2 parties, 384 pages.

MÉLANGES tirés d'une grande bibliothèque. Recueil R. De la lecture des livres françois, IXe. partie. Livres de politique du XVIe. siecle. In-8vo. de 396 pages. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

LES sections IX & X du recueil Q peuvent être regardées comme formant un seul & même ouvrage. La premiere contient un extrait fait avec beaucoup de goût de l'*Histoire du très-fameux & très-redouté Palmerin d'Olive*, & la seconde celui de l'*Histoire de Primaleon de Grece*, qui en est une continuation. Ce roman doit être mis au nombre des plus intéressans qui aient été imprimés dans le 16e. siecle. C'est un superbe roman de chevalerie, digne d'être comparé avec celui d'*Amadis*, peut-être même préférable à certains égards, & d'autant plus intéressant sous la plume de M. le marquis de P**. que la premiere traduction, du castillan en françois, en est due à l'un de ses

ancêtres, messire Jean de Voyer, vicomte de Paulmy, seigneur d'Argenson, &c. chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de la chambre, bailli & gouverneur de Touraine, mort en 1571.

Nous nous contentons d'indiquer ces deux sections pour passer à celles qui forment le volume R des mélanges, sans contredit, l'un des plus instructifs & des plus curieux, on peut même ajouter, l'un des plus amusans qui aient paru jusqu'à présent.

» Avant que je commence ce volume, dit
 » M. le marquis de P**., il faut que je me
 » justifie de l'avoir entrepris. Le genre de lec-
 » teurs dont je desiré le plus me concilier les
 » suffrages, sera peut-être effrayé en me
 » voyant annoncer l'extrait des livres de poli-
 » tique de tout un siècle; ils peuvent regarder
 » cette matière comme l'objet d'une étude beau-
 » coup trop sérieuse. Mon projet n'est pas de
 » leur proposer cette étude; mais je crois l'a-
 » voir déjà dit, & peut-être l'ai-je déjà prouvé,
 » quelque difficile & abstraite que soit une
 » science, son histoire est toujours agréable,
 » lorsqu'elle n'est pas trop étendue, & qu'a-
 » près quelques notions générales de ce qui
 » fait l'objet de cette science, l'historien se
 » borne à un certain nombre d'anecdotes sur
 » ceux qui se sont distingués dans ce genre,
 » & sur ce genre en lui-même. En se propo-
 » sant un pareil plan, il n'y a aucune matière
 » sur laquelle on ne puisse écrire sans craindre
 » de rebuter & d'ennuyer. «

On ne s'attendoit fans doute pas que l'auteur des volumes précédens de cette histoire littéraire , qui a rassemblé avec tant de goût tout ce qu'on doit savoir sur la théologie & la jurisprudence du 16^e. siècle , qui a su amuser & intéresser ses lecteurs , en s'occupant des matieres les plus abstraites & les plus propres à ennuyer le grand nombre , on ne s'attendoit pas , disons-nous , qu'il crût nécessaire de se justifier d'avoir entrepris ce volume sur la politique. Le nom de cette science est bien moins fait qu'il ne le pense pour effrayer les gens du monde ; ils savent bien qu'un livre politique traite de choses sérieuses , mais ils savent en même-tems qu'il peut contenir de quoi satisfaire leur curiosité , sur-tout lorsqu'il est écrit par un homme aussi instruit & aussi éclairé dans cette partie que M. de P^{re}. Nous avouons qu'il ne falloit pas moins que ses lumieres pour s'engager dans une carrière aussi épineuse , & qu'il ne suffisoit pas de connoître la politique par sa théorie , il étoit nécessaire d'y joindre l'expérience.

La politique doit être considérée comme une partie de la morale. C'est l'art de régir & de gouverner les grandes sociétés , comme l'économique , celui de conduire les familles , & la morale personnelle , celui de se conduire soi-même. » A Dieu ne plaise , dit M. de P^{re}. , » que nous croyions , comme se l'imaginait un » bon prélat mal instruit , que la politique est » autant l'art de tromper les hommes , que » celui de les gouverner. Il faut bien se garder

» de confondre l'abus de la science, avec la
 » science même. S'il y a une politique fausse
 » & traïtresse, nous ne devons la connoître
 » que pour nous en garantir, & jamais pour
 » l'employer. «

Le premier de tous les écrivains politiques est Platon. On fait que les loix qu'il a voulu prescrire aux hommes dans sa *République*, sont impraticables; mais enfin, il nous a montré à quel point de perfection on peut tendre, s'il n'est pas possible d'y parvenir. Xénophon lui succède; sa *Cyropédie*, imprimée dès 1547, & traduite par Jacques de Vintimille, conseiller au parlement de Dijon, est une fiction politique, aussi instructive, moins ennuyeuse, & plus vraisemblable que celle de Platon. Aristote & Cicéron sont aussi placés au nombre des anciens auteurs politiques. » Quant aux historiens Grecs & Latins, dit M. de P**, on ne les place » aujourd'hui parmi ceux-ci, qu'à cause des » commentaires politiques qui ont été faits sur » leurs histoires. Mais ce n'est qu'au 17e. & » 18e. siècles qu'on a ainsi commenté Polybe, » Tite-Live, Salluste, Tacite & Plutarque.

Les siècles d'ignorance ont aussi produit quelques ouvrages politiques. Tels sont ceux des empereurs Grecs Manuel Paléologue II & Constantin VII; tels sont les traités latins d'Alcuin, Smaragdus, Hincmar, S. Bernard, &c. Enfin, sous Philippe-le Bel parut l'ouvrage de Gilles de Rome, du *Gouvernement des princes*, dont M. de P** a parlé avec étendue & avec éloge dans la première partie de la *Lecture des livres françois*. Il fait con-

noître dans le volume que nous annonçons tous les auteurs qui ont écrit sur la politique au 16e. siècle, du moins ceux qui en valent la peine, qui ont établi quelques systèmes ou quelques principes dignes d'attention, & dont les ouvrages sont remplis d'exemples, ou de traits frappans & intéressans. Il divise tous ces ouvrages en deux classes; il met dans la première tous ceux qui ont traité de la politique en général, des différentes espèces de gouvernement, de ce que l'on appelle aujourd'hui droit naturel, droit des gens, droit public général de l'Europe & intérêts des princes; il place dans la seconde ceux qui traitent du gouvernement de la France en particulier, de ses intérêts, des différentes parties de son administration, de ses finances & de son commerce.

» Si tous ces objets, dit-il, ne sont pas complètement approfondis dans les livres dont je vais parler, c'est que l'art de la politique & celui de l'administration n'étoient encore que naissans dans ce siècle-là. S'ils ne sont pas tout-à-fait applicables aux circonstances du tems où nous vivons, songeons qu'il y a au moins 200 ans qu'ils sont écrits. «

Le premier livre de politique françois du 16e. siècle, est l'*Institution du prince* par Guillaume Budée, né à Paris en 1467, & mort dans la même ville en 1540. C'est à lui qu'on dut le rétablissement de l'étude de la langue grecque, l'usage de l'éloquence latine & de la jurisprudence romaine.

» Il fut, dit M. le marquis de P^{***}, secré-

» taire & bibliothécaire du roi François Ier.,
 » & eut la plus grande part à l'établissement
 » du college royal, fondé & protégé par ce
 » monarque, qui honora Budée du titre de
 » son ambassadeur à Rome, & le gratifia d'une
 » charge de maître des requêtes, dans le tems
 » qu'elles commençoient à être vénales & qu'el-
 » les se payoient déjà fort cher.

» Budée étoit marié à une femme qu'il ai-
 » moit beaucoup, & en qui il avoit toute
 » confiance pour ses affaires domestiques, au
 » point qu'un valet l'ayant un jour averti que
 » le feu étoit à sa maison : *Allez-le dire à Ma-*
 » *dame*, répondit-il; *vous savez que je ne me*
 » *mêle pas des affaires du ménage.* Du reste, il
 » disoit qu'il avoit deux femmes : la sienne qui
 » lui donnoit des enfans, & la philosophie qui
 » le mettoit en état de faire des livres. *Mais,*
 » ajoutoit-il, *cette dernière sera plus long-tems fé-*
 » *conde que l'autre.* « M. de P * *. possède un
 » manuscrit original du livre de l'*Institution du*
 » prince, dont il donne ici un extrait, & il est
 » même probable que c'est le même qui fut pré-
 » senté à François Ier. par l'auteur.

Dans le même tems que Budée publioit son
 livre, on traduisoit en françois deux ouvrages
 de politique, de deux auteurs Italiens, *Mam-*
brino Roscio & François Patricci. Le premier,
 connu par quelques autres ouvrages historiques
 écrits en italien, avoit publié, dans cette même
 langue, vers le commencement du 16e. siècle,
 l'*Institution du prince chrétien*, qui fut traduite
 en françois en 1549, sous le titre de *Paran-*

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

gon de vertu , pour l'instruction des potentats , &c. L'ouvrage de Patricci parut dès la fin du 16e. siècle. Gilles d'Aurigny , avocat au parlement de Paris, en fit imprimer un abrégé latin en 1519 & 1521, & cet abrégé fut traduit en françois en 1544, sous le titre de *Livre de police humaine*, &c. Le fond de ces deux livres est peu intéressant : cependant ils renferment quelques citations que M. de P **. a cru dignes d'être recueillies. Nous nous bornerons à rapporter les suivantes.

» La plupart des hommes se gâtent en mon-
 » tant sur le trône ; nous avons cependant un
 » exemple contraire , c'est celui de Vespasien ,
 » qui , suivant Tacite , avoit de grands défauts
 » quand il n'étoit que simple particulier , &
 » qui s'en corrigea quand il fut empereur. Il
 » eut assez de raison pour sentir que les vi-
 » ces des princes sont des maux publics , au-
 » lieu que ceux des personnes privées ne sont
 » que des accidens dans la société. «

» Caton , voulant faire l'éloge de la vie
 » active , comparoit l'homme à une barre de
 » fer. Si on l'emploie & qu'on la fasse servir ,
 » elle s'use & peut se rompre , mais du moins
 » elle se polit & peut devenir bonne à quel-
 » que chose ; mais si on la néglige & qu'on la
 » laisse sans en faire aucun usage , la rouille la
 » salit , & finit par la ronger & la dévorer. «

» La méfiance des tyrans , que l'on honore
 » quelquefois du titre de politique , a des ef-
 » fets terribles & des suites bien barbares. Le
 » vieux Denis , tyran de Syracuse , se dispo-

» fant un jour à jouer au palet avec un de
 » ses favoris, quitta son épée & une espee de
 » plastron ou cuirasse, qu'il portoit toujours,
 » & le confia à un enfant pour le garder. Le
 » favori du tyran lui dit alors qu'il mettoit sa
 » vie entre les mains de ce jeune homme. Ce-
 » lui-ci se mit à rire, & Denis, qui le re-
 » marqua, ayant réfléchi que l'un avoit en-
 » seigné le moyen de le tuer, & que l'autre
 » avoit semblé l'approuver, les fit mourir tous
 » deux. «

L'*Utopie* du célèbre chancelier d'Angleterre,
 Thomas Morus, décapité en 1535, fut tra-
 duite en françois par Aneau en 1550. C'est une
 fable également ingénieuse & instructive, qu'on
 peut appeller le *songe d'un bon politique*, com-
 me on a défini les projets de l'abbé de S. Pier-
 re, les *Réveries d'un homme de bien*. Postel, dont
 il a déjà été question plus d'une fois dans cette
 histoire littéraire, figure encore parmi les po-
 litiques de son siècle, sur-tout à cause du li-
 vre intitulé : *Les raisons de la monarchie, & quels*
moyens sont nécessaires pour y parvenir. Il y sou-
 tient que la monarchie a toujours été en usage
 dans les Gaules & chez les Francs, & entr'au-
 tres grandes vérités, il y établit très-bien que
 » les prêtres, les évêques & le pape n'ont au-
 » cun titre pour disposer des couronnes; ils ne
 » font que bénir la disposition qui en est faite
 » par le droit d'hérédité établi de toute ancien-
 » neté. «

Un autre ouvrage, aussi rare que celui de
 Postel, est l'*Histoire de Chelidonius Tigurinus*;

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sur l'institution des princes chrétiens & l'origine des royaumes, traduit en françois en 1559, par Pierre Boistuan, dit *Launai*. Le long prologue du traducteur devoit au moins nous apprendre quel est ce *Chelidonium*, & si ce livre a été écrit en latin ; mais il n'en dit pas un mot, & n'a d'autre objet que de prouver l'importance dont il est aux princes de chercher les regles de leur conduite dans les livres. » Il dit, » observe M. de P*. que les livres sont des » juges sans passion ; sur quoi je ne peux m'em- » pêcher de faire une réflexion : cela pourroit » être si les livres se faisoient tout seuls ; mais » comme ils ont des auteurs, & que les au- » teurs ont des passions & des préjugés, on » ne peut pas plus se fier aux livres qu'aux » hommes. «

Louis Leroi, dit *Regius*, professeur au college royal, mort à Paris en 1579, est le premier traducteur François de Platon ; s'il n'est pas le premier d'Aristote, au moins est-ce le meilleur de ceux qui étoient connus de son tems. Son style est plus pur, plus poli & plus élégant, que celui de tous ses contemporains, sans en excepter Amyot. Il est auteur de six ouvrages politiques, dont trois ne sont que des projets superbes. Le premier intitulé : *Prolégomenes politiques*, est divisé en dix grands articles, dans lesquels les principes de la politique devoient être méthodiquement exposés ; le second, sous le titre de *Monarchiques*, devoit avoir vingt-deux livres. L'auteur, après avoir exposé quelles sont les différentes formes du

gouvernement, & les avoir balancées les unes avec les autres, ce qu'il n'a fait que fort succinctement dans de courts sommaires, devoit entrer dans les détails de chaque pays du monde connu, en examiner l'administration, les forces, les finances, le commerce, & en tirer des conclusions applicables à la France. Le troisieme des projets de Leroi regardoit uniquement la France.

Les trois ouvrages de cet auteur, qui sont exécutés, sont : 1^o. *De l'excellence du gouvernement royal*, imprimé à Paris en 1575 ; 2^o. *Avertissement aux François sur les maux advenans aux Peuples par séditions & guerres civiles* ; 3^o. *De la vicissitude & variété des choses en l'Univers*, &c. Les deux premiers, imprimés la même année, ont été composés dans un temps, où les troubles, les guerres civiles & les intrigues des Guises faisoient craindre qu'on ne voulût changer la forme du gouvernement françois. Aussi furent-ils imprimés avec un privilege du roi honorable.

Après avoir dit un mot de François de Ro-fieres, auteur d'un livre où il prétendoit faire descendre les princes de la maison de Lorraine, de Charlemagne, M. le marquis de P ** passe à *la République* par Jean Bodin, qui, à la fin du 16e. siecle avoit déjà six éditions françoises, trois latines, & une traduction angloise. L'analyse de cet excellent livre est un chef-d'œuvre qu'il faut lire en entier, & dont il est impossible de donner une idée dans un extrait. M. le marquis de P. ** a un

180 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

art tout particulier pour rendre les idées des auteurs de ce temps-là , il y entremêle souvent ses propres réflexions, mais toujours avec tant d'adresse, que quelquefois on ne s'en aperçoit pas. D'autres fois elles ajoutent un prix infini au texte qu'elles accompagnent , soit en redressant les erreurs commises par les auteurs originaux , soit en établissant des comparaisons instructives. Par exemple :

» Bodin nous dit que le chancelier Poyet ,
» entr'autres bonnes & sages loix , dont il fut
» l'auteur , en avoit fait une pour obliger les
» curés à tenir registre des baptêmes , maria-
» ges & enterremens , ce qui étoit le moyen
» de connoître la population de la France , mais
» que malheureusement on ne veilloit pas assez
» à la tenue de ces registres , & à l'exécution
» d'une si bonne ordonnance. Bodin trouve
» aussi que ce seroit un moyen juste & facile
» d'égaliser les impôts , que de connoître l'é-
» tendue des possessions & des revenus d'un
» chacun. Enfin , il voudroit qu'il y eût des
» magistrats chargés de veiller sur les mœurs ,
» & de les réformer. »

» Si Bodin vivoit de nos jours , observe M.
» le M. de P ** , il trouveroit , en quelque
» façon , tous ses vœux accomplis ; mais il ne
» seroit peut-être pas tout-à-fait satisfait de la
» manière dont ils le sont. Il verroit avec plai-
» sir l'ordonnance du chancelier Poyet en vi-
» gueur , les registres parfaitement bien tenus
» dans tout le royaume , & la population par
» conséquent très-aisée à connoître ; il trouve-

» roit également les fortunes des particuliers
 » bien examinées , bien connues , estimées tout
 » ce qu'elles valent pour le moins : mais hé-
 » las ! dans quelles vues apprendroit-il que tout
 » cela a été fait ? Ce n'a point été dans celle
 » d'augmenter la population , le commerce &
 » l'aisance des habitans , mais dans des vues pu-
 » rement fiscales. Il en a moins résulté d'égalité
 » dans les impositions que d'excès dans les
 » charges ; le dénombrement a été fait pour la
 » capitation ; l'estimation des biens-fonds pour
 » la taille , tarifée , & les vingtièmes ; la ré-
 » gularité des actes pour les droits de con-
 » trôle & autres , que l'on appelle domaniaux ;
 » la connoissance des consommations & des
 » denrées , pour les droits d'aides & d'en-
 » trées , &c. &c. &c.

Bodin , après avoir balancé le mérite des
 différens gouvernemens , conclut en faveur du
 gouvernement royal. Il recommande toujours
 aux rois cette justice qu'il appelle *distributive* ;
 il veut qu'elle soit de plus *harmonique* , c'est à-
 dire , graduellement utile aux différens ordres
 de l'état , qu'il considère comme autant de cor-
 des d'un même instrument. » La corde du
 » clergé est , selon lui , la plus délicate à tou-
 » cher , & celle du tiers-état , ou du pauvre peu-
 » ple est celle sur laquelle on appuie l'archet ,
 » & que l'on pince le plus fortement. «

Nous allons rapporter quelques-uns des traits
 historiques curieux , épars dans la *République*
de Bodin.

» La petite république de Cumes en Italie

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» avoit un roi, mais qui reconnoissoit l'auto-
 » rité du sénat qui lui étoit supérieur. Pour
 » constater cette autorité, tous les ans le fé-
 » nat ordonnoit à un officier, qu'on appelloit
 » le phylacte, d'aller prendre le roi & de le
 » mettre en prison ; cela s'exécutoit, le phy-
 » lacte en venoit rendre compte au sénat, &
 » demandoit ses ordres ultérieurs : on ordon-
 » noit aussi-tôt que le roi fût relâché ; car ce
 » n'étoit qu'une pure formalité. «

» Dès le milieu du 16e. siècle, il y avoit
 » en France des charges & des offices assez ri-
 » dicules, que l'on avoit cependant honorés
 » du titre de conseillers du roi. Les registres
 » du parlement de l'an 1544, font mention
 » des offices de *conseillers - langueyeurs de pour-*
 » *ceaux*, dont l'exercice consistoit à examiner
 » les langues des cochons, pour vérifier s'ils
 » n'étoient point ladres.

» Sous le regne de Charles V, en France ;
 » il y eut à Montpellier une révolte des an-
 » ciens Languedociens, qui parloient la langue
 » d'*Oc*, contre les François qui parloient la
 » langue d'*Oui*, & que le roi avoit envoyés
 » pour gouverner la province. Les rebelles
 » voulant reconnoître les François pour les mas-
 » sacrer, les arrêtoient à la porte de la ville,
 » & leur montroient des fèves, en leur de-
 » mandant comment cela s'appelloit. Les Fran-
 » çois répondoient que c'étoient des fèves, &
 » aussi-tôt ils étoient tués ; les Languedociens
 » disoient que c'étoient des *hâves*, & ils étoient
 » épargnés. «

» Les rentes constituées ont long-tems passé
 » pour une usure ; ce n'est que depuis le pon-
 » tificat de Martin V , qu'elles sont permises ;
 » du moins on a cherché depuis à en fixer
 » le denier , & l'on a toujours déclaré qu'elles
 » étoient usuraires à un denier plus fort que
 » celui réglé par la loi. En général , observe
 » M. de P** , les rentes ont de grands incon-
 » vénients , en ce qu'elles font des oisifs , un
 » rentier n'ayant besoin ni de travail ni d'in-
 » dustrie pour conserver son bien. «

» Il est de règle qu'un juge ne peut pas pro-
 » noncer d'après ce qu'il a vu lui-même , quand
 » il l'a vu seul , parce qu'il faut deux témoins
 » pour constater un fait ; il est aussi de règle
 » que l'on ne peut être témoin & juge dans
 » la même affaire. Henri II étant à Melun ,
 » fit arrêter un Italien , qu'il prétendoit avoir
 » surpris commettant un crime digne de mort ,
 » & le renvoya au parlement , en lui ordon-
 » nant de le juger. Le parlement ne voyant
 » que le témoignage du roi seul , n'osa con-
 » damner le coupable. Le même roi , dans un
 » procès civil , où il s'agissoit de la succession du
 » fameux cardinal Georges d'Amboise , rendit
 » un témoignage , & prétendit que sa déclara-
 » tion devoit suffire ; mais on lui répondit
 » qu'il ne tenoit lieu que d'un seul témoin. «

Autant Bodin est un auteur sage & prudent ,
 autant ceux dont parle ensuite M. le marquis
 de P** sont dangereux dans leurs principes.
 Mais , remarque-t-il très-bien , il faut peut-être
 attribuer les mauvaises maximes qu'ils ont dé-

bitées, à l'humeur, & même au défefpoir où les avoient jettés les défordres du temps où ils vivoient. On compte parmi eux un certain *Hubert Languet*, auteur d'un livre intitulé : *De la puiffance légitime du prince fur le peuple, & du peuple fur le prince*. Ce Languet étoit de Bourgogne, d'une famille de Gentilshommes de cette province, qui, de nos jours, a produit des préfidents à mortier du parlement de Dijon, un ambaffadeur, un archevêque de Sens, & un fameux curé de la paroiffe de St. Sulpice de Paris.

Le livre d'Erienne de la Boëtie, qui a pour titre : *De la fervitude volontaire, ou le Contre-un*, ne contient pas des maximes moins pernicieufes. Montaigne, fon ami, qui fut l'éditeur du refte de fes Œuvres, n'ofa faire imprimer cet ouvrage. On lira avec plaifir, l'extrait des *Discours* de la Noue, de Juft-Lipse, d'Antoine de Guevara & de Guichardin, mais nous fommes perfuadés que l'on s'arrêtera à l'article de *Machiavel*. » De nos jours, dit M. » le marquis de P**, le livre de Machiavel » (le prince) eft devenu plus intéreffant, puif- » qu'un grand roi a daigné le réfuter. Il y a qua- » rante ans que l'on a imprimé cette réfutation, » qui a été le préfage du regne le plus bril- » lant de ce fiecle. Si Machiavel n'eût pas » été un grand génie & un grand écrivain, il » n'eût pas mérité un pareil adverfaire. «

Et dans un autre endroit, » ce malheureux » Machiavel s'avife de confeiller à fon prince » de fuir les flatteurs. Mais qui eft-ce qui

» eût pu flatter des tyrans & des usurpateurs
 » comme son prince, sinon d'aussi méchans
 » hommes que lui? Quant aux princes justes
 » & bons, la flatterie, ou, pour mieux dire, la
 » louange leur fait autant de bien que de mal;
 » car ceux qui sont insensibles à la gloire & à
 » leur réputation, ne sont que des indolens;
 » l'honneur que les belles actions procurent
 » aux rois, est la seule récompense qu'ils puif-
 » sent espérer; & en y réfléchissant un peu,
 » il leur sera aisé de se rendre justice, & de
 » voir s'ils méritent les éloges qu'on leur pro-
 » digne. «

Nous nous ferions un devoir de passer en revue les articles de *Paul Paruta*, *Botero*, *Sanfovino*, le tableau des intérêts des princes de l'Europe, tels qu'ils étoient à la fin du 16^e. siècle, les livres sur la politique intérieure de la France, de *Pasquier*, du *Hailan*, *l'Alouette*, &c. si nous ne voulions nous hâter de parler du morceau le plus précieux & le plus intéressant de ce volume, morceau que l'on doit entièrement à M. le marquis de P^{xx}. C'est un tableau du commerce de la France au 16^e. siècle.

Dans ce tems-là, on ignoroit la valeur des termes d'importation & d'exportation; le commerce extérieur étoit ruineux pour la France, parce qu'elle ne portoit presque rien au-dehors, & qu'elle étoit obligée de payer tous les objets de luxe que les pays étrangers lui fournissoient. Au commencement de ce siècle, c'étoient les Vénitiens qui nous apportoit toutes

les productions des Indes & de l'Orient : quoique les vaisseaux de notre nation fréquentassent le port de Constantinople , & que le nom François y fut même très-respecté, à peine cependant entroit-il quelques marchandises du Levant en France par Marseille. Vers le milieu du siècle, les Portugais ayant découvert le cap de Bonne-Espérance, trouverent moyen de fournir l'Europe des marchandises des Indes, bien plus facilement & à meilleur compte que les Vénitiens; la France profita de ce bon marché comme les autres pays; mais ce commerce étoit toujours ruineux pour le royaume, puisque ceux avec qui nous le faisions ne prenoient que notre argent, & nullement nos denrées.

L'Amérique, continue M. de P**., n'étoit encore le centre d'aucun commerce, au moins pour la France : ainsi notre navigation fructueuse se réduisoit à ce qu'on appelle aujourd'hui le cabotage ou commerce de port en port, qui n'a pour objet que le transport de quelques denrées d'une côte à l'autre. Nous étions bien loin de connoître ces grandes compagnies de commerce, telle qu'une compagnie des Indes. Nous n'avions pas même de riches commerçans, & *Jacques Cœur*, qui vivoit sous Charles VII, est le seul dont l'histoire fasse mention jusqu'au 17^e. siècle. Ce grand principe, qu'il ne faut laisser passer à l'étranger que le superflu des productions du royaume, n'étoit pas connu, ou s'il l'étoit, il étoit bien mal-entendu. Nous vendions à assez bon marché des matieres qui

n'étoient ni ouvrées ni manufacturées, à des étrangers, qui, quelque-tems après, nous les rapportoient travaillées, & nous les reven-
doient quatre fois davantage ; cependant, si c'étoient des objets qui nous fussent nécessaires ou très-utiles, il falloit bien les acheter, à quelque prix que ce fût. Le roi mettoit quelquefois des taxes sur ces marchandises à leur rentrée dans le royaume, mais elles ne servoient qu'à faire obtenir au monarque quelque portion du profit que les étrangers faisoient sur nous.

Le commerce intérieur (ce sont toujours les termes de M. de P**.) se faisoit également sans principes, & sans que l'administration y donnât aucune attention. Le besoin ou l'abondance du moment déterminoient les provinces à se secourir les unes les autres ; on ne prenoit aucunes précautions pour prévenir les monopoles, même sur les denrées les plus nécessaires à la vie. C'est pourtant ce commerce intérieur qui est le plus essentiel à la France. Elle est si étendue & si fertile, que l'on peut s'assurer qu'en veillant à ce que l'une des provinces aide l'autre, aucune ne doit manquer, parce que toutes n'éprouvent pas à la fois la disette, suite des mauvaises années. En rendant les communications aisées, on a rendu ces secours réciproques faciles ; & en établissant des manufactures de toute espece dans les provinces qui possèdent les matieres premieres, la France peut suffire elle seule aux besoins & même au luxe de ses habitans, & faire encore

188 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de son superflu un commerce avantageux avec l'étranger. Mais pendant presque tout le cours du 16^e. siècle, on n'imaginait rien de semblable aux idées que je viens de présenter ; l'exécution en eût même été impossible dans ces tems de troubles & de guerres civiles. Les guerres étrangères nuisoient aussi aux vues que l'on eût pu avoir sur notre commerce extérieur.

Le grand-chancelier de l'Hôpital avoit fait de sages loix, & de belles ordonnances pour les tems heureux où il deviendroit possible de les mettre en vigueur ; mais personne n'avoit songé à faire des plans de commerce, sentant bien qu'on ne pourroit de long tems les exécuter. La France étoit un corps trop malade, pour qu'on pût prévoir ce dont il seroit capable après son rétablissement. Mais enfin le 16^e. siècle n'étoit pas encore expiré, lorsque l'on entrevit du moins l'aurore d'un si beau jour. Henri IV conquit & pacifia son royaume, & il mit à la tête de ses finances le sage & vertueux Sully. Celui-ci s'occupa aussi tôt, non-seulement à rétablir l'ordre, mais à faire fleurir le commerce, sur-tout dans l'intérieur de la France, ce qui étoit le meilleur moyen de réparer ses pertes. Il ne pouvoit pas se flatter de voir ses vues remplies, pendant le tems de sa vie & de son ministère : mais les grands hommes se contentent de semer, dans l'espérance que quelque jour on recueillera le fruit de leurs grandes idées. » Je suis sûr, continue » M. de P^{*.*}, que dès avant 1600, il avoit

» été établi au palais une chambre ou bureau
 » de commerce , chargée de former les plans
 » & les projets les plus propres à le faire fleu-
 » rir dans le royaume. Un nommé *Laffemas*
 » étoit contrôleur ou secrétaire de ce bureau.
 » Je possède en manuscrit un mémoire des dif-
 » férentes propositions qui y furent faites. Il
 » y en a eu en 1604 un extrait imprimé. En
 » joignant le résultat de ce mémoire à quel-
 » ques observations tirées de ceux de Sully
 » même , on verra ce que l'on imaginoit, il
 » y a cent quatre-vingts ans , pour rendre le
 » royaume florissant , & on reconnoîtra avec
 » satisfaction que la plupart de ces objets sont
 » remplis. «

Ici M. le marquis de P^{xx} , après avoir défini
 le commerce , la communication réciproque des
 productions de divers pays , ou tout-à-fait
 séparés , ou formant différentes provinces d'un
 grand état , adopte la division qui en a été
 faite en sept branches ; 1^o. l'agriculture ; 2^o. la
 pêche ; 3^o. les manufactures ; 4^o. les arts libé-
 raux ; 5^o. la navigation ; 6^o. les colonies ;
 7^o. le change ou la banque. Il examine suc-
 cessivement dans quel état chacune de ces bran-
 ches de commerce étoit en France au 16^e. sie-
 cle , & parle des progrès qu'elles ont fait
 depuis.

L'agriculture a toujours été regardée avec
 raison , comme la principale & la véritable
 source des trésors de la France. Cependant on
 a agi long-tems avec les agriculteurs , comme
 si on n'eût pas connu le prix important de

leurs travaux. D'un côté on les a accablés de tailles, on les a rançonnés, &c. de l'autre, ils ont été les plus vexés dans les guerres étrangères & civiles. M. de Sully qui sentoît l'importance de l'agriculture en France, ne cessa de solliciter son maître de s'occuper des moyens de la rétablir & de l'encourager. Il lui donnoit la préférence sur toutes les autres branches de commerce : mais, observe très-bien M. de P**, pour bien comprendre l'importance de ce principe de Sully, il faut donner au mot d'agriculture une extension un peu plus grande que celle qu'on lui donne ordinairement. Ainsi, non-seulement le bled, mais les fruits, les pâturages, & par suite la nourriture des bestiaux, le vin & les autres boissons, peuvent être considérés comme autant d'objets d'agriculture, & doivent se conduire en général par les mêmes principes.

Nos mariniers font au-dehors trois especes de pêches qu'on connoissoit à peine au commencement du 16e. siecle, & dont on a commencé à sentir l'importance pendant son cours : ce sont celles de la baleine, de la morue & du hareng. Les matelots Basques pratiquoient déjà les deux premières au nord & sur le grand banc de Terre-Neuve. Quant aux harengs, ils viennent par troupes se rendre d'eux-mêmes, dans certaine saison, assez près de nos côtes. Tout ce qu'on desiroit du tems de Sully, c'étoit que le produit de ces pêches fût suffisant pour la consommation du royaume.

Les manufactures forment la branche la plus

étendue du commerce , & font d'une ressource infinie pour un pays comme la France. Cependant jusqu'à la fin du 16e. siecle , elle en avoit fort peu , sur-tout de celles qui n'ont pour objet que l'entretien du luxe , & la somptuosité des habits & des ameublemens. Sous le ministère de Sully , on donna beaucoup d'attention à la fabrique des étoffes de laine , & sur-tout à celle des draps. Les fabriques de draps fins de Languedoc & de Normandie commencerent à avoir de la réputation , mais on tiroit les matieres premières d'Espagne & d'Angleterre. On ne pensoit pas alors à fabriquer en France des camelots & des toiles de coton ; tous les tapis & les tapisseries nous venoient du dehors , du moins on n'estimoit que les tapisseries de Flandres & d'Italie. Il paroît cependant que ce fut sous M. de Sully , qu'on établit près de Paris des manufactures de cuirs dorés & drapés , mais qui ne servoient , comme à présent , que pour les anti-chambres & les salles à manger. Les Flamands & les Hollandois avoient un grand avantage sur nous par rapport aux toiles. Sous M. de Sully , on commença à s'occuper sérieusement de cet objet , mais on n'atteignit la perfection que long-tems après. Quant à la soie , dès le 15e. siecle , il y avoit en France des manufactures. On fabriquoit dès-lors des damas à Tours & à Lyon ; mais ce n'est que sous le regne d'Henri IV , que l'on a imaginé de se procurer la matiere première de ces fabriques , en faisant naître la soie en France. Un objet dont Sully s'occupa sérieuse-

ment, & qui importe au commerce en général, c'est de rendre les rivières navigables, de creuser des canaux de communication, & de rendre les grands chemins plus praticables. Il étoit question dès-lors d'un canal de communication de l'Océan à la Méditerranée, par Narbonne, Toulouse & Bordeaux. On en avoit projeté un second qui devoit joindre la Seine à la Loire; un troisième & un quatrième, dont l'un suivroit le cours de la rivière d'Oise, depuis Guise jusqu'à la Seine, & l'autre arroseroit la Picardie, & se joindroit aussi à l'Oise en passant par Beauvais; un cinquième enfin devoit faciliter la communication d'une partie de la Bourgogne avec la capitale, en y joignant la petite rivière d'Armançon à la Seine. On voit que, dès ce tems-là, Sully songea à employer les mendiants valides du royaume, aux travaux des grands chemins, & les autres, aussi-bien que des femmes & des enfans, à filer dans les manufactures. » En voilà assez, dit » M. le marquis de P^{re}, pour prouver que, » dès la fin du 16^e. siècle, & aussi-tôt que » la tranquillité fut rétablie en France, Henri » IV, le meilleur de nos rois, & Sully, un » de nos plus grands ministres, s'occupèrent » sérieusement du commerce & des manufactures. Ils ont jeté le germe de ce qui a été » fait depuis à cet égard, & le tems seul leur » a manqué pour en exécuter la plus grande » partie. «

Les arts libéraux, c'est-à-dire, ceux qui produisent ces ouvrages de goût, dont tout le mérite

rite consiste dans la maniere dont ils sont exécutés, ont fait des progrès immenses & rapporté des richesses considérables au royaume, depuis cent cinquante ans; mais on n'en recueilloit pas encore les fruits sous le regne d'Henri IV.

La navigation est devenue très-importante; depuis que le commerce extérieur s'étend plus loin, & elle est bien plus sûre & plus aisée, depuis l'invention de la boussole, qui ne remonte qu'aux premières années du 15e. siècle. Les nouvelles découvertes qui furent faites ensuite de différentes parties de l'Afrique & des Indes-Orientales, & enfin celle de l'Amérique, engagerent encore à perfectionner l'art de naviguer, & à agrandir le commerce qui résulte des longues navigations. Mais la France, plus tardive à cet égard que quelques autres nations, n'avoit encore à la fin du 16e. siècle, qu'une assez foible marine marchande, & presque aucune militaire. Elle ne s'est réellement élevée à cet égard, que sous le glorieux regne de Louis XIV, & le brillant ministère de Colbert.

Les colonies, qui forment la sixième branche du commerce, n'étoient presque pas encore connues en France sous le regne d'Henri IV. Les premiers établissemens du Canada ou de la Nouvelle France, se firent sous le ministère de Sully, qui y fut assez opposé. Il étoit fondé sur les plus sages raisons, car il est de fait que les deux Indes ont apporté à la France plus de nouveaux besoins à satisfaire, que

de richesses réelles. » Si nous voyons jamais
 » le Nouveau-Monde, dit M. le marquis de
 » P^{re}. éprouver une révolution que l'on com-
 » mence à prévoir, mais qui est peut-être
 » encore bien éloignée, aucune nation n'en
 » souffrira moins que la France, elle n'en fera
 » pas même fournie moins abondamment de
 » ces productions du Nouveau-Monde, dont
 » nous ne pouvons plus nous passer. Elle a
 » tant de choses à donner en échange, qu'elle
 » les obtiendra aisément par le commerce,
 » quand même elle perdrait sur quelques-uns
 » des pays qui les produisent, le droit de
 » propriété. «

Enfin, la septième & dernière branche de commerce est restée presque nulle jusqu'au siècle dernier. Les lettres de change étoient connues au 16^e. siècle, mais ce n'étoient que de simples mandats d'un commerçant sur un autre; affaire de pure confiance réciproque, & qui n'étoit point sujette aux variations, cours des changes, à ce que l'on a appelé depuis *agiot* & *agiotage*. On ne connoissoit point les grandes compagnies de commerce; celle des Indes établie en Hollande, leur a servi de modèle, & elle ne date que du 17^e. siècle. On ignoroit également les noms d'*actions* & d'*es-compte*. La banque de Venise est la plus ancienne de toutes; elle existoit sous Henri IV, & c'étoit la seule qui fût sous la protection & la garantie d'un état souverain. Celle d'Amsterdam est un peu moins ancienne, mais plus riche; celles de Gênes & de Hambourg sont

S E P T E M B R E , 1781. 195

à-peu-près du même tems ; celle d'Angleterre, qui n'est que de la fin du 17e. siècle , a pris promptement le plus haut vol, & depuis chaque grand pays s'est établi un crédit national. Telle est la substance des détails intéressans sur le commerce de la France , que l'on trouvera dans ce volume des *Mélanges*, dont la lecture fera desirer de voir promptement la suite.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts ; Journal de Paris.*)

VINDICLÆ Flavianæ : or , a Vindication of the testimony given by Josephus , concerning our saviour Jesus Christ , &c. *Défense du passage de FLAVIUS JOSEPHÉ concernant J. C. par JACOB BRYANT écuyer. In 8vo. A Londres, chez Cadell. 1780.*

LE passage dont il est ici question a donné lieu à bien des disputes. Plusieurs savans qui y trouvoient une preuve en faveur du christianisme , l'ont défendu avec beaucoup de chaleur ; d'autres l'ont combattu avec une animosité pour le moins égale , & ne l'ont regardé que comme une interpolation forgée par les copistes. Ceux qui les premiers éleverent des doutes sur son authenticité , furent Gifanius & Osiandre dans le seizième siècle ; leur sentiment fut adopté ensuite par des gens d'une érudition pro-

fonde, en particulier par Jacques Salien , Daniël Heinfius , les deux Capel , Boxhorn, Saumaïse , Gronovius , Vorstius , Freinshemius & Le Fèvre ; ce dernier sur-tout n'hésite point à dire que le passage est une falsification dont Eusebe est l'auteur.

Le savant & judicieux auteur du traité que nous annonçons, s'efforce d'y démontrer l'authenticité de ce passage, & de répondre aux objections les plus spécieuses qui ont été faites par les critiques. Si cet ouvrage n'est pas pleinement satisfaisant, au moins ne peut-on nier que ce soit le meilleur qui ait encore paru à ce sujet.

Flavius Joseph, né à Jérusalem l'an 37 de l'ère chrétienne, étoit de la race sacerdotale ; mais comme il avoit demeuré long-tems en Galilée, il devoit, observe M. Bryant, avoir entendu parler des miracles qu'opéroient les premiers ministres de l'évangile ; & quant aux œuvres merveilleuses de J. C. il pouvoit en avoir été informé par des témoins oculaires. A l'âge de quinze ans, il entra dans la secte des Esséniens, sous la direction de Banus, homme austere & qui menoit une vie retirée ; trois ans après, il embrassa celle des Pharisiens ; car, comme il le dit lui-même, il avoit résolu d'essayer de chaque secte, & de s'attacher à celle que par expérience il jugeroit préférable aux autres.

» Dans de pareilles dispositions, dit M.
 » Bryant, un homme devoit nécessairement faire
 » des recherches sur le christianisme & ses dog-
 » mes. Le nombre de ceux qui professoient
 » cette religion s'étoit extrêmement multiplié ;

» la vérité des miracles de Jesus & de ses apô-
 » tres étoit assez généralement reconnue ,
 » même par des personnes qui ne croyoient
 » pas que le Christ fût le messie , & Jofephe
 » étoit fans doute de ce nombre. Il y a en
 » effet une grande différence entre admettre
 » des faits , & en tirer les mêmes conféquen-
 » ces que les chrétiens. C'est à quoi n'ont
 » pas assez réfléchi ceux qui ont révoqué en
 » doute l'authenticité du passage de Jofephe ;
 » s'ils avoient mûrement pesé cette considéra-
 » tion , le préjugé ne les auroit pas aveuglés
 » à ce point. «

Après avoir exposé plusieurs autres circon-
 stances relatives à cette controverse , M. Bryant
 transcrit le passage , fait un examen de la ma-
 niere dont il est amené , & de sa liaison avec ce
 qui précède , & donne les raisons pour lesquelles
 il en croit Jofephe lui-même le véritable au-
 teur. Nous choifirons parmi ces objets ce qui
 nous en a paru le plus intéressant , en suivant
 la marche de l'auteur.

» Dans ce tems parut Jesus , homme sage , si
 » cependant il ne faut en parler que comme d'un
 » homme.

» Je ne vois rien d'extraordinaire dans cet
 » aveu , dit M. Bryant ; les plus cruels enne-
 » mis de Jesus , qui attribuoient ses œuvres
 » merveilleuses au prince des ténèbres , lui ont
 » néanmoins rendu témoignage ; ils ont con-
 » fessé qu'un pouvoir plus qu'humain résidoit en
 » lui : ainsi Jofephe , qui vivoit dans un tems
 » où l'aversion des Juifs pour le législateur

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» des chrétiens , avoit en partie perdu de sa
 » force , pouvoit , selon moi , peindre le sauveur
 » sous ces traits , sans pour cela renoncer à
 » sa religion. «

Le Fèvre a trouvé à redire à ces expressions : *Si cependant il faut n'en parler que comme d'un homme* , parce que , dit-il , il faudroit supposer que l'historien reconnoissoit la divinité de J. C. » Mais , observe M. Bryant , c'est
 » vouloir soumettre les expressions à des loix
 » trop précises & trop sévères. Il y a dans
 » toutes les langues des idiômes & des locu-
 » tions , qui ne doivent jamais être pris dans
 » le sens ordinaire. Si un amant appelle sa
 » maîtresse une divinité , nous ne supposons
 » pas qu'il la croit immortelle , & qu'il lui offre
 » un véritable encens. Le sauveur a dit de
 » Jean-Baptiste , que c'étoit un prophète &
 » même plus qu'un prophète ; cependant qui a
 » jamais pensé qu'il fût un ange ou un dieu ?
 » Ces expressions ne signifient rien autre chose ,
 » sinon qu'il étoit supérieur à tous les prophètes
 » qui l'avoient précédé.

» *Car il faisoit des œuvres merveilleuses.* C'étoit
 » un fait auquel les plus terribles ennemis de
 » Jésus eussent été forcés de rendre témoi-
 » gnage. Ni Julien , ni Celse , ni Porphyre ,
 » n'ont jamais contesté les miracles faits par
 » le sauveur ; Joseph pouvoit donc aussi en
 » reconnoître la vérité. «

Il instruisoit ceux qui aimoient à entendre la vérité. Cet endroit est celui qui a essuyé le plus de critiques. Voici comme M. Bryant s'est es-

forcé d'y répondre. » Le mot *vérité*, qui a la
 » même signification que le *vrai*, se trouve sou-
 » vent dans les écrits des apôtres. Le sauveur
 » lui-même s'en sert fréquemment, puisqu'il
 » est souvent employé pour exprimer la doc-
 » trine de l'évangile. On peut donc supposer
 » que Josphe, en l'employant, n'a fait que
 » ce qu'auroit pu faire un historien de la Grece,
 » qui eût parlé de Zénon, le fondateur de la
 » secte stoïcienne, & qui eût peint ce philo-
 » sophe, comme l'instituteur de ceux qui ai-
 » moient à entendre des discours sur le *beau* &
 » la *convenance*. Et dans ce cas, il eût fait al-
 » lusion à des termes particuliers à la secte
 » qu'il auroit eu dessein de faire connoître. «

Si l'on suppose que Josphe parle ici le lan-
 gage des apôtres, ne peut-on pas croire de
 même qu'il parle celui du tems où il vivoit ?
 Le mot *vérité* n'étoit-il point un mot usité chez
 les Juifs, pour signifier religion ou morale ?
 Dans le tems où vivoient les apôtres & Josphe,
 la version des septante étoit d'un usage géné-
 ral parmi les Juifs, & notre historien l'a sou-
 vent copiée. Dans cette version, le mot *vérité*
 veut dire sagesse, justice, saine doctrine, mo-
 rale, &c. Nous ne devons donc pas penser
 que Josphe, dans l'application qu'il en a fait,
 ait adopté une expression qui ne quadroit ni
 avec son caractère ni avec son état. Si l'on y
 trouve quelque chose de favorable à la per-
 sonne dont il parle, il n'y a aucune raison
 d'en être surpris, quoiqu'il ne fût pas chré-
 tien. Les soldats qu'on avoit envoyés pour se

faisir de Jesus , revinrent pleins d'admiration pour sa sagesse ; certainement , dirent-ils , *cet homme parle , comme jamais un homme n'a parlé ;* cependant on ne voit pas qu'ils se fussent convertis. Il n'y a donc rien d'extraordinaire en ce que Josephe parle de Jesus comme d'un prophete , & du précepteur de ceux qui aimoient la religion & la vertu.

» *C'étoit le Christ.* » Par ces mots , dit M. Bryant, l'auteur n'a pas prétendu dire qu'il regardoit Jesus comme le messie , mais seulement comme celui qu'on appelloit *Christ*. Beaucoup de critiques ont pensé que cette expression ne pouvoit avoir été employée que par un chrétien , mais ils auroient dû considérer que le nom de *Christus* , étoit celui sous lequel le sauveur étoit connu même chez les Gentils. Tacite a dit : *Auctor ejus nominis Christus , Tiberio imperitante , per procuratorem Pontium Pilatum , supplicio affectus erat.* Comme Josephe s'étoit déjà servi du nom de Jesus , il ne pouvoit s'empêcher de l'appeller ensuite de celui de Christ , afin de le distinguer de plusieurs Juifs qui avoient aussi porté le même nom.

Origene dit que Josephe ne croyoit pas que Jesus fût le Christ. » Mais , observe M. Bryant , » Origene ne parle pas du nom , mais du caractère divin du Christ. Il ne dit rien d'ailleurs dont on puisse inférer que Josephe ne croyoit pas qu'il y eût une personne nommée le Christ , mais seulement qu'il ne le regardoit pas comme le messie. L'historien Juif pouvoit bien dire de Jesus qu'il étoit

» celui qu'on appelloit le Christ, mais sans
 » croire à sa divinité, ni à sa mission divine.
 » Ainsi quand Le Fèvre insiste sur ce que dit
 » Origene pour prouver que le passage en
 » question n'étoit point dans le manuscrit que
 » ce pere avoit des écrits de Joseph, il argu-
 » mente sur un principe peu solide, & il ne
 » tire qu'une conséquence hasardée.

Origene dit encore : *Joseph attribue la destruction de Jerusalem à la conduite des Juifs à l'égard de Jacques le Juste*, puis il ajoute : *Avec combien plus de raison ne l'auroit-il pas pu attribuer à la mort de Jesus-Christ !* Voici la remarque que fait M. Bryant à ce sujet. » Nous
 » pouvons être assurés que Joseph avoit don-
 » né l'histoire de ce divin personnage, &
 » qu'Origene l'avoit certainement lue ; autre-
 » ment, il n'eût pas reproché à l'historien de
 » n'avoir point parlé de Jesus comme de ce-
 » lui dont la mort avoit causé la ruine de Je-
 » rusalem, mais de n'en avoir point parlé
 » du tout. En effet, c'eût été une omission
 » impardonnable. «

» Et lorsque sur l'accusation des principaux
 » d'entre les Juifs, Pilate l'eut condamné à être
 » crucifié, ceux qui dès le commencement s'étoient
 » attachés à lui, persisterent toujours dans leur
 » affection. Tout cela s'accorde exactement avec
 » l'histoire du sauveur, & l'on n'y voit rien
 » que Joseph n'ait pu dire. «

» Car il leur apparut trois jours après sa ré-
 » surrection, selon la parole des prophetes sacrés
 » qui avoient prédit de lui cette circonstance &

202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» plusieurs autres. Et jusqu'à ce jour, il a sub-
 » sisté une secte qui tire son nom de lui.

Ce témoignage en faveur de la résurrection de Jesus, & de son apparition à ses disciples, a paru extrêmement suspect à bien des lecteurs.
 » J'avoue moi-même, dit M. Bryant, que j'ai
 » été long-tems sans pouvoir croire qu'il fût
 » de Josesph, & par conséquent je le regardois
 » comme une interpolation, ne pouvant con-
 » cevoir qu'un Juif se fût exprimé ainsi. En y
 » réfléchissant plus mûrement, j'ai changé d'o-
 » pinion, & j'ai vu que ma prévention venoit
 » de ce que je considérois le passage en par-
 » ticulier, tel qu'il a été quelquefois cité,
 » sans prendre garde à la situation de l'histo-
 » rien, ni au tems où il écrivoit, ni au ca-
 » ractere du peuple, pour qui il écrivoit; cir-
 » constances qui méritent une attention par-
 » ticulière. « En conséquence, l'auteur s'ou-
 » vre à lui-même un champ plus vaste, & com-
 » pare le passage de Josesph avec plusieurs en-
 » droits de l'histoire sacrée & profane, dans la
 » vue d'en tirer des preuves suffisantes pour éclair-
 » cir la question.

L'objection principale que les critiques ont faites sur la fin du passage que nous venons de citer, est que Josesph n'a pu rendre un pareil témoignage en faveur de Jesus, à moins qu'il n'ait été chrétien; & l'on a de bonnes preuves qu'il ne l'étoit pas.

» Je suis persuadé, répond M. Bryant, que
 » beaucoup d'autres auroient tenu le même lan-
 » gage, quoique nullement attachés à la reli-

„ gion chrétienne , si on les eût pris à témoin.
 „ Car tout ce que l'historien dit ici , c'est que
 „ Jesus étoit un personnage extraordinaire ,
 „ doué de talens merveilleux , & élevé au-
 „ dessus du reste des hommes par le privilege
 „ d'avoir été rendu à la vie trois jours après
 „ sa mort. Je ne doute point que la plupart
 „ des prêtres ne le crussent ; certainement les
 „ soldats qui gardoient le tombeau le croyoient ;
 „ néanmoins on ne voit pas qu'ils soient de-
 „ venus des prosélytes. Ils attestèrent ce grand
 „ événement , & il se trouva sans doute beau-
 „ coup de personnes qui ajouterent foi à leur
 „ rapport ; & pourquoi Joseph n'auroit-il point
 „ été de ce nombre ? Quant Hérode le Tétrar-
 „ que entendit parler de Jesus , il dit : c'est
 „ Jean-Baptiste ressuscité d'entre les morts , &
 „ voilà pourquoi il fait tant de prodiges. On
 „ voit que ce prince croyoit aux miracles de
 „ Jesus , & à la possibilité de sa résurrection avant
 „ qu'elle arrivât : pourquoi ne l'auroit-il pas
 „ crue après l'événement ? Hérode paroît ne
 „ point douter de la vérité de ces choses , &
 „ cependant il n'étoit pas plus témoin oculaire
 „ que Joseph. En général , tous les Juifs
 „ étoient de ce sentiment , & d'ailleurs ils
 „ voyoient que la plupart des prophéties avoient
 „ été accomplies dans Jesus : ceux qui avoient
 „ été présens au miracle de la multiplication
 „ des pains & des poissons dirent : *Voilà cer-*
 „ *tainement le prophete qui doit venir dans le*
 „ *monde.* Cet exemple & plusieurs autres prou-
 „ vent la conviction où le peuple Juif étoit

204 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» que le Christ avoit accompli plusieurs prophéties. Jofephe admettoit l'autorité des prophètes, puisqu'il dit de lui-même, qu'il avoit acquis nécessairement la connoissance des prophéties répandues dans les saintes écritures, étant prêtre lui-même, & de la race sacerdotale.»

En faisant attention au tems où le sauveur parut, & aux miracles qu'il opéra, l'historien Juif devoit être persuadé que ses concitoyens avoient vu dans lui un homme extraordinaire, semblable à Jean-Baptiste qui l'avoit précédé. Il ne pouvoit sans doute prendre sur lui de croire qu'il étoit le messie, le roi des Juifs, car c'étoit-là la pierre de scandale contre laquelle tous échouoient. Mais il pouvoit toujours dire que l'écriture annonçoit un personnage tel que Jesus paroissoit être, quoiqu'il ne fit aucune attention aux passages qui désignoient son caractère royal. Quant à ces termes *mille autres prodiges*, on ne les doit regarder que comme une hyperbole grecque, adaptée au goût de ceux pour qui l'historien écrivoit.

Nous devons considérer Jofephe comme un homme réduit à un état de doute & d'incertitude, & qui partageoit l'embarras où étoient les Juifs. Il étoit très-versé dans l'étude des écritures, il connoissoit le but des prophéties, & l'objet de l'attente des nations. Mais dans le même tems que lui & les chefs de la nation espéroient un libérateur, ils virent leur temple consumé par les flammes, leur pays ravagé par la guerre, & soumis à une puissance étrangère, & le gouvernement juif anéanti. Ils

savoient que le sceptre resteroit dans Juda jusqu'au tems où le Shiloh viendrait ; le sceptre étoit brisé, & de quelque côté qu'ils portassent les yeux, ils ne voyoient ni ce Shiloh ni aucun libérateur. Les chrétiens, il est vrai, disoient qu'ils l'avoient trouvé tel que les prophètes l'avoient prédit, & celui dont ils parloient étoit certainement un homme étonnant, si cependant on ne devoit en parler que comme d'un homme. Mais il étoit mort sur une croix ; & quoiqu'il fût ressuscité d'entre les morts, il n'avoit ni sauvé leur ville, ni délivré leur nation de l'esclavage ; ils ne pouvoient donc concevoir qu'il fût le messie.

Il étoit doux & humble ; son extérieur n'avoit rien de brillant ; il disoit que son royaume n'étoit pas de ce monde ; circonstances qui tendoient moins à diminuer qu'à augmenter leurs préjugés. Aussi la plupart des Juifs avoient-ils conçu contre lui une haine égale à l'affection que lui portoient ses disciples. Ennemis déclarés de sa doctrine, ils tenterent de le surprendre dans ses paroles ; enfin, ils lui firent souffrir une mort cruelle & ignominieuse. Mais il y avoit entre ces extrêmes un troisième parti composé du plus grand nombre ; ces derniers reconnoissoient la sainteté de ses mœurs, la sublimité de sa doctrine, & la grandeur de ses miracles, & quoiqu'ils ne pussent le regarder comme celui qui devoit être envoyé, néanmoins ils l'estimoient comme un personnage supérieur au reste des hommes.

Plusieurs d'entre les Juifs s'étoient imaginé

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que les livres saints annonçoient deux personnes différentes , l'une qui devoit être un grand prophete , un thaumaturge , un apôtre de la vérité ; l'autre un prince puissant , qui , par la force de ses armes , devoit délivrer la nation juive de l'esclavage où les Romains l'avoient réduite , & étendre sa domination sur toute la terre. Ils pensoient que le premier caractère pouvoit être appliqué au sauveur , quoiqu'ils fussent arrêtés par diverses circonstances qu'il leur étoit impossible de concilier avec l'opinion qu'ils en avoient conçue. Dans ce nombre étoient sans doute Nicodème , Joseph d'Arimathie & Gamaliel , & ceux des disciples qui abandonnerent leur maître pour un tems. Plusieurs même de ceux qui se convertirent après sa mort , s'étoient trouvés auparavant dans le même état de perplexité. On pourroit donc mettre l'historien Juif parmi cette classe d'hommes ; il voyoit la vérité , mais de loin , peut-être , parce qu'il n'avoit pas l'occasion favorable de s'instruire davantage.

Joseph avoit vécu long-tems absent de son pays ; durant le siege de Jerusalem , il étoit resté dans le camp des Romains , & l'on voit par ses écrits ce qu'il pensoit de la folie , de l'obstination & de la méchanceté des Juifs ; il dit plusieurs fois que la main de dieu s'étoit appesantie sur eux. Il est possible que cette idée eût diminué en lui le préjugé national , & l'eût disposé à publier bien des faits sur lesquels il eût autrement gardé le silence.

Si l'on compare le témoignage de Joseph

avec le portrait que font du Christ les deux disciples qui alloient avec lui à Emmaüs , on trouvera quelque différence dans la maniere de narrer , mais les faits seront toujours les mêmes. Ils déclarent qu'ils ont été étonnés , embarrassés , & qu'ils sont restés dans un état d'incertitude. C'étoit-là à-peu-près la situation de Jofephe & de mille autres Juifs. Les yeux des disciples avoient été , il est vrai , défilés par un miracle , tandis que les autres étoient encore dans les ténèbres. Plusieurs d'entre-eux étoient dans un état mitoyen , & guidés par une foible lueur ; aussi , quoiqu'elle leur fût suffisante pour les aider à découvrir quelques vérités , cependant ils n'étoient pas assez éclairés pour en pénétrer le sens. Telle pouvoit être en particulier la situation de notre historien qui étoit bien en état d'attester plusieurs faits servant d'appui aux prédictions de l'écriture ; mais en même-tems qu'il rendoit un témoignage en faveur de Jesus , il ignoroit qu'il fût le Dieu puissant , le conseiller éternel , & le prince de la paix.

C'est donc se tromper que de croire qu'un homme qui en favoit tant , a dû en savoir davantage , & que son récit est une preuve trop convaincante pour ne pas en adopter toutes les conséquences. Jofephe a pu écrire tout ce que nous avons cité , sans être chrétien pour cela.

Une autre objection contre l'authenticité du passage est le silence des premiers auteurs chrétiens. Origene n'en parle point , mais M. Bryant

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

croit qu'il y fait manifestement allusion. On ne la trouve pas dans Photius ; mais si l'omission de Photius est admise comme preuve , il faudra donc aussi nier l'authenticité du traité de Josphe contre Appion ; car Photius n'en parle pas non plus.

Une pareille objection est tirée du silence de Justin martyr , & de Clément d'Alexandrie ; mais elle n'est d'aucun poids. On ne considère pas que ces écrivains , & sur-tout le premier , ont vécu trop tôt pour croire le témoignage de Josphe important au point qu'il fût d'une nécessité indispensable de le citer ; il a pu se faire que Justin n'ait pas voulu prendre la peine de prouver , en citant un seul auteur , des faits regardés généralement comme authentiques par un grand nombre de ses contemporains.

Les premiers chrétiens avoient les commentaires d'Hérodote , & les ouvrages de Molon , de Mnaseas & de Nicolas de Damas , ouvrages dont ils pouvoient tirer des preuves en faveur de leur religion ; cependant les premiers apologistes chrétiens n'en font jamais mention ; pourquoi donc s'étonner de ce qu'ils n'ont pas cité Flavius-Josphe ?

Ce qui a de plus prévenu les critiques contre l'authenticité du passage en question , c'est la manière dont il est amené ; il ne sert , ont-ils dit , qu'à interrompre le fil de l'histoire. Cela est vrai , dit M. Bryant. Mais faudra-t-il regarder comme suspect tout endroit d'un livre qui n'est point précisément à la place où il

devoit être ? Joseph est certainement un écrivain estimable ; mais on ne doit pas s'attendre à trouver chez lui , cette même régularité , ce même ordre , ni cette même élégance qui distinguent Thucydide & les autres célèbres historiens de la Grèce. Son histoire est remplie de traits épisodiques , & on en voit encore un exemple dans le chapitre suivant , où il raconte une scène scandaleuse arrivée dans le temple d'Isis.

Joseph paroît n'avoir mis son histoire de J. C. dans l'endroit où elle est insérée , que parce qu'il venoit de parler de Pilate ; c'étoit la meilleure occasion de lier ce passage avec les matières précédentes. Une chose qui mérite d'être observée , c'est que l'historien , en parlant de Jésus , commence par ces mots : *Dans ce tems* , voulant dire que Jésus parut en public dans le tems que Pilate étoit gouverneur de la Judée , mais l'histoire suivante commence par ceux-ci : *& vers ces tems*. Par-là , il fait à la fois allusion & au tems de Pilate & à celui du sauveur dont il vient de rapporter succinctement la vie. Si vraiment il n'y avoit point eu dans l'original quelque chose de placé entre les récits des deux séditions , l'auteur auroit mis , comme par-tout ailleurs , le mot *tems* au singulier. Je conclus de tout cela , ajoute M. Bryant , que le sommaire de la vie de Jésus , tel que nous l'avons aujourd'hui dans Joseph , a été vraiment composé par cet historien.

Le but que s'est proposé Joseph , en écrivant ses antiquités , étoit de justifier les Juifs

de diverses imputations qui lui avoient été faites, & de donner une véritable idée de leur caractère; c'est pour cela qu'il écrivit aussi son traité contre Appion, qui les avoit calomniés. Ces deux ouvrages faisoient un honneur infini à la nation, & cependant jamais auteur ne fut autant que Jofephe détesté par les Juifs. Quelle a pu être la cause de leur haine, dit M. Bryant, sinon son témoignage en faveur du Dieu des chrétiens, qui fut regardé comme une tache à ses écrits? Nous trouvons donc dans la haine des Juifs envers l'historien, une nouvelle preuve de ce qui a été avancé, que le passage en question a été vraiment écrit par Jofephe.

Nous avons tâché d'analyser avec autant d'exactitude & de précision que nous avons pu, l'excellent traité de M. Bryant; mais quoique nous puissions nous flatter d'avoir fait une exposition fidelle de ses preuves, nous avouons qu'il n'est guere possible d'en faire sentir toute la force dans un extrait; aussi sommes-nous obligés de renvoyer à l'ouvrage même ceux de nos lecteurs, que ces sortes de discussions peuvent intéresser.

(*Critical Review; Gentleman's Magazine.*)

M É L A N G E S.

LA MORT D'ARTHO,

POÈME, traduit de l'anglois ().*

ARGUMENT.

ARDAR, pleurant la mort de son fils Calmar, apprend qu'Artho son autre fils, qui étoit à la guerre, & dont il attendoit le retour avec impatience, a péri dans un combat. Farno, qui lui vient apporter cette triste nouvelle, tâche de le consoler, en lui faisant l'éloge du jeune guerrier, & lui apprend sa passion pour Colval, qui avoit été aimée d'Artho. Mort de Colval, désespoir de Farno. Le poème est terminé par des réflexions que fait Ardar sur le sort de tous ces infortunés, & sur sa propre situation.

» **O** combien sont désolantes les réflexions qui m'agitent dans la solitude ! O Calmar, chef

(*) Ce morceau est tiré du recueil des nouveaux poèmes galloques, traduits en anglois par M. Smith, &

212 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

des héros, ton souvenir pénètre mon ame de tristesse ! Dans la paix , tu étois pour tes amis comme un rayon du soleil , & dans la guerre , comme le feu de l'éclair pour tes ennemis. Mon fils voloît aux combats avec la rapidité des vents. Combien de jeunes chênes n'a-t-il pas renversés dans sa course impétueuse ! Quand il revenoit couvert de gloire , il étoit comme le soleil levant ; il ranimoit la joie dans le cœur de la vieillesse ; je bénissois ce héros qui triomphoit au milieu des batailles.

Mais hélas , tu ne vis plus , ô Calmar ! & le soleil qui brilloit dans la maison de ton pere , est descendu à son couchant. Euardo fut le nuage orageux qui enveloppa ce soleil , & qui , en un seul matin , éteignit tous ses rayons. Depuis ce jour , d'épaisses ténèbres ont couvrent les champs d'Ardlia ; car Artho n'est qu'une foible étoile , comparé à l'éclat de son frere. Cependant , ô mon fils , tu es aussi rempli de courage. Mais hélas ! dans ce premier de tes exploits , la foiblesse de ton bras peut ne pas seconder ta valeur , & ton pere est hors d'état de te défendre. Je veux lever ma lance , & je tombe , dès qu'elle ne me sert point d'appui ; je veux m'armer d'un bouclier , & mes genoux tremblent sous son poids. Oh , puissai-je bientôt voir mon fils revenir vainqueur !

que nous avons annoncé dans notre journal de septembre 1780 , pag. 77. Voyez aussi celui d'avril 1781 , pag. 202.

Mais, qui s'avance vers moi, orné de toutes les graces de la jeunesse, & majestueux comme le chêne de la colline ? Sa belle chevelure flotte sur ses épaules — C'est le fils d'Arman qui revient sans doute du combat. Salut, jeune guerrier. D'où viens-tu ? Est-ce des lieux où nos héros ont tiré l'épée contre leurs ennemis ? Parle, Artho vit-il ? Reviendra-t-il dans les bras de son vieux pere ? Mais pourquoi te fais-je ces questions ? Tes regards où la tristesse est peinte, ne m'annoncent que trop qu'il n'est plus. O mon fils, ce coup si subit & si funeste, redouble encore l'horreur des ténèbres qui m'environnent. Artho, je ne te verrai plus jamais ! J'ai perdu Calmar, Artho m'est ravi ; ah, que ne suis je descendu avec eux dans le tombeau ! Au soir de ma vie, il ne me reste aucun de mes enfans. Je suis comme le chêne solitaire, que la foudre a seul épargné sur le sommet du Malmor. Le zéphir soufflera sur les montagnes, mais j'en ne produirai aucune feuille. Le printems répandra ses douces pluies sur la terre, & mes rameaux ne donneront plus de fleurs. Le vent siffle autour de ma tête chenue, il me dit : toi-même, tu tomberas bientôt. Il ne me reste plus qu'une consolation ; fils d'Arman, dis-moi comment est mort mon fils ?

Ton fils est mort avec gloire, & les braves ont été surpris, en voyant avec quelle rapidité il voloît à travers les rangs de nos ennemis ; épouvantés à son aspect, ils fuioient, ilsomboient. La mort conduite par Artho, rugissoit derriere eux ; il étoit semblable au ro-

cher , qui , en tombant de la cime du Malmor ; renverse & brise les foibles arbrisseaux. Tels ont été tes exploits , enfant de la Renommée ! Mais le trait de la mort est venu , & le peuple gémit , en voyant le héros étendu sur la pous-sière.

Fils d'Arman que ton récit me flatte ! il est comme les premiers rayons qui dissipent les ré-nebres de la nuit. O Artho ! tu as combattu dans ton printemps avec toute la valeur de tes ancêtres , & ton nom sera comme le leur célé-bré dans les chants des Bardes. Lorsqu'un vail-lant guerrier périt , la gloire qu'il laisse après lui est comme un sillon de lumière , ses amis en voient l'éclat , & ils se réjouissent ; mais les foibles meurent , & leurs noms avec eux. Leurs amis ne font vus qu'avec dédain par les braves ; ils errent seuls au milieu des vallées silencieuses , ils évitent les regards des héros.

Mais ô fils d'Arman , pourquoi ces soupirs ? Pourquoi ces yeux égarés ? Aurois-tu perdu un frere que tu aimais , ou ton cœur s'attendrit-il sur la mort d'une épouse chérie ?

Non , je n'ai point perdu de frere , & je n'ai point d'épouse qui soupire après mon retour du combat. Mes soupirs sont pour la beauté de Carnmore ; c'est elle que cherchent mes yeux errans ; c'est-elle qui pendant le jour est l'objet de mes pensées ; c'est elle dont l'image vient durant les nuits m'occuper de songes agréables : mais son cœur étoit épris d'Artho. Dès qu'elle vit le jeune héros partir pour le combat , son ame fut troublée ; elle vint sur

cette montagne & le suivit des yeux. Ses joues étoient trempées de larmes , & les ruisseaux du désert étoient témoins de ses soupirs. » Je » reterai assise sur ce rocher , dit-elle , jusqu'à » ce que mon amant revienne. « Je suis venu pour voir le soleil de mon ame , le rocher est couvert de ténèbres ; aucun rayon de lumière ne luit auprès. Sans Colval le rocher n'est qu'un objet de tristesse , mais mon ame est encore bien plus triste , car je ne vois point les pas de l'objet de mon amour. Je ne vois point celle qui étoit plus belle que le gazon de la colline , ou la neige nouvellement tombée sur les arbres Mais qui descend aussi du haut du Malmor , le trouble dans les yeux ! C'est - elle c'est mon amante. Hélas , combien elle est changée ! Ses joues sont pâles & ses yeux égarés ; elle aura appris que son bien-aimé ne vit plus ; écoute , elle parle.

C O L V A L.

Qui peut t'arrêter , ô Artho ? Tu m'avois promis de revenir bientôt. Mille pensées sinistres agitent mon ame ; si tu mourais , ô mon bien-aimé , pourrais-je te survivre , & errer seule sur les montagnes ? Non ; arrache le lierre du chêne , arrache à l'aigle sa proie , arrache un enfant aux embrassemens de sa mere , mais ne sépare pas mon ame d'Artho que vois-je ? Est-ce mon amant de retour du combat ? Hélas , non. C'est le fils d'Arman. Ne m'importune pas , Farno , je ne puis t'aimer. Qu'as-tu fait d'Artho ? Ne reverrai-je plus mon

216 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

amant ? Est-il mort dans le combat ? Oui, il est mort, je vois son ombre voltiger à travers cette vapeur légère. Ne me fuis pas, ô Artho, ne fuis pas ton amante, elle va te rejoindre, & monter sur ton nuage. La vue des collines & des ruisseaux ne peut plus inspirer de joie à Colval, puisque tu es mort. Je viens, ô Artho ! Mon bien aimé, ne me fuis pas.

F A R N O.

Elle tombe, elle se pâme, elle expire : : :
Tu n'es donc plus, ô la plus belle de toutes les femmes ! Toi seule étois l'objet de mon ardeur, quoique tu eusses donné ton cœur à Artho. Tu n'es plus ; quels charmes la vie pourroit-elle maintenant avoir pour moi ? O adieu délices de ma jeunesse ! adieu collines de Carnmore, adieu superbes tours d'Ardlia ! (*) Colval est morte, il n'y a plus de plaisir pour moi ; je vais retourner au champ de bataille, & voler au-devant de l'ennemi, dont le fer percera mon cœur ; alors je pourrai revoir Colval.

(*) Les anciens Calédoniens étoient si attachés aux montagnes de leur pays, qui leur fournissoient une nourriture abondante, que nous les voyons souvent, étant prêts de mourir, leur dire un adieu solennel, & s'imaginer qu'une partie de leur bonheur futur consistera à voir & à parcourir encore ces lieux qui leur avoient procuré tant de plaisir pendant la vie.

ARDAR.

A R D A R.

Enfans de la jeunesse, puisse le bonheur vous accompagner dans le séjour des ombres. Vous étiez aimables ; ah pourquoi avez-vous été si-tôt privés du jour ! Heureux le jeune homme qui meurt dans les jours de sa joie ! il ne gémit point sous le fardeau des années ; il ne voit point les jours d'affliction, ces jours où le soleil ne se montre sur les montagnes qu'à travers les nuages épais, & où la vieillesse s'avance à pas lents vers la demeure du malheureux. O mes ancêtres, que la marche du tems est lente pour moi ! Pourquoi suis-je encore errant dans les plaines d'Ardlia, lorsque mes enfans m'ont été ravis ? Ancêtres d'Ardar, venez, menez-moi dans les lieux où reposent mes enfans. Est-ce votre voix que j'entends dans le zéphir ? Oui, & je vais à votre rencontre ; guidé par le bruit de vos pas, je vais entrer dans votre demeure aérienne ; là je reverrai Artho & Calmar ; là je ne serai plus triste & solitaire.

(*Universal Magazine.*)



*LETTRE aux auteurs du Journal de Paris, sur
un défaut très-commun dans la société.*

M E S S I E U R S ,

JE vous prie de me faire justice au moins une fois, d'un homme qui me met tous les jours & plusieurs fois par jour à la torture. C'est un ami qui a des mœurs, de la probité, mais qui gâte presque tout cela par un défaut des plus fatigans, c'est une fureur de mentir qui ne le quitte jamais. Sans considérer ici ce défaut du côté moral, sans parler de ces mensonges criminels qui deviennent calomnie, trahison, fausseté, je ne connois rien de plus repoussant & de plus ennuyeux que l'habitude du mensonge même innocent. Qu'un voleur interrogé par la justice sur son délit, le désavoue pour en éviter le châtement, cela est dans la nature; qu'un homme aime encore mieux mentir que d'avouer une action qui le déshonore, cela se conçoit aisément; mais mentir sur les choses les plus indifférentes; choisir par préférence le mensonge, quand on gagne tout autant à dire la vérité; voilà de ces habitudes dont je ne conçois nullement la volupté, & qui ne peuvent procurer que le stérile plaisir de faire une dupe.

Si, comme dit le bon Montaigne, un menteur ne cessoit jamais de mentir, du moins en prenant *non* pour *oui*, *oui* pour *non*, on sau-

roit toujours à quoi s'en tenir ; mais malheureusement , ces Messieurs-là , malgré leur bonne volonté , sont forcés quelquefois de dire vrai ; il en résulte qu'on ne fait jamais où l'on en est avec eux. Or je vous avoue que converser habituellement avec quelqu'un , & avoir sans cesse à douter de ce qu'on entend , me paroît extrêmement pénible à moi qui suis naturellement paresseux. J'aime à croire ce qu'on me dit , parce que cela est plutôt fait ; & le soin d'examiner sans cesse le degré de vraisemblance de chaque assertion , me gâte tout le plaisir de causer ; en un mot , une pareille conversation est un travail.

Telle est , Messieurs , la position où je me trouve avec l'ami dont je me plains ; il me fait sans cesse éprouver , ou l'humiliation d'avoir été dupe , ou le travail fatigant de la défiance ; de façon qu'il compromet à chaque instant ou mon amour propre , ou ma paresse. Aidez-moi , Messieurs , par votre journal , à composer au moins avec lui : on peut s'arranger. Puisque mentir est un besoin pour lui , je veux bien qu'il le satisfasse ; il faut , tant qu'on peut , concourir à faire des heureux. Quand il se sentira pressé de jouir , qu'il prenne une heure , deux heures , un jour entier , deux jours , huitaine , s'il le veut , pour bien mentir , & qu'il m'avertisse , dès-lors je m'arrangerai pour ne le jamais contredire ; mais au moins qu'il me donne par jour , par mois , quelque tems , (ne fût-ce qu'une heure) pendant lequel je puisse croire avec sécurité ce qu'il me dira ; j'aurai au moins

par-là une heure de plaisir qui ne sera pas empoisonnée par la crainte d'être la dupe, ou par le travail de douter toujours. Je sens combien il va souffrir dans l'intervalle de cette heure-là; mais on doit quelques sacrifices à l'amitié. D'ailleurs, Messieurs, je crois que je me montre raisonnable, & j'espère qu'il voudra bien en venir aussi à un effort de raison; j'espère sur-tout qu'il voudra bien ne pas faire un mensonge, même en me promettant de ne pas mentir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE aux mêmes, sur deux modes nouvellement introduites dans la société.

M E S S I E U R S ,

RIEN de plus amusant ni de plus utile en même-tems que les lettres que vous insérez par fois dans votre journal; elles renferment souvent de sages critiques: les unes frondent les ridicules plus ou moins accrédités, les autres tendent à réformer d'anciens ou de nouveaux abus. Je voudrois que quelqu'un aimant la société se livrât tout entier à la réforme des travers qui lui nuisent; il auroit bien de quoi vous donner une lettre chaque semaine. Votre journal n'y perdrait rien, & le public pourroit y gagner.

En attendant que mon souhait s'accomplisse ;

permettez-moi deux esquisses de critique, l'une sur le nombre infini de chiens que l'on voit, l'autre sur les bâtons d'épines dont la mode s'introduit.

J'en demande bien humblement pardon aux dames, je les aime & les respecte infiniment : mais en vérité je ne puis souffrir cette meute de chiens que par-tout elles traînent avec des soins inconcevables, & dont elles se rendent & les gouvernantes & les esclaves. Il n'y a pas jusqu'à la plus petite grisette qui n'ait son *Jupiter*, sa *Junon*, son *Vulcain*, sa *Vénus*, son *Azor*, sa *Zelmire*, &c. Par-tout je me trouve entouré de ces divinités chéries; si sans faire attention à rien, je m'assieds, c'est un dieu que j'écrase; je suis innocent, sans doute, n'importe, l'on jette sur moi feu & flamme, on me traite de balourd, d'homme qui ne fait pas vivre : suis-je en promenade au Luxembourg, aux Thuilleries, je ne saurois y faire deux pas que l'on ne me crie : *Prenez garde à mon chien.*

J'y entends de toutes parts appeller la cour céleste; jamais les dieux de la fable ne furent tant honorés. Mais ce qui me déplaît, je crois, encore plus souverainement, c'est de voir de grands nigauds d'hommes, pour faire leur cour à la maîtresse du chien, le porter majestueusement sous leur bras ou dans leur poche. Que cela est donc bête & niais? & comment des femmes méprisent-elles assez ces hommes-là pour exiger d'eux, ou leur permettre une aussi sottise complaisance? Ce n'est-là sans doute

222 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'un ridicule ; mais ce qui tire à plus de conséquence, c'est la manière dont on nourrit ces dieux pénates. Les mets les plus exquis, les poulets les plus gras leur sont servis avec profusion. Je l'ai vue, cette même femme qui régaloit ainsi sa divinité, je l'ai vue refuser deux sols à l'humanité souffrante. Ah ! si j'en avois le pouvoir , quelle belle imposition je vous mettrois sur tous ces chiens déifiés, & alors en auroit qui voudroit.

Je passe à ces bâtons qu'on porte avec leurs épines, & dont je vois la mode s'introduire. Ces épines ne me paroissent-êtré d'aucune utilité à ceux qui portent les bâtons, & rien n'est pourtant plus dangereux pour ceux qui passent à côté. Le petit-maître vous en donne par les jambes, & croit avoir réparé le mal en vous demandant excuse : mais ces épines aux bâtons sont encore plus désagréables pour les dames, elles accrochent & déchirent leurs robes ; j'en ai été l'autre jour le témoin, mais le petit fat ne fut pas gourmandé comme je l'avois été pour le chien écrasé.

J'ai l'honneur d'être, &c. *Un abonné.*



*OBSERVATIONS sur deux lettres imprimées dans
l'Esprit des Journaux , concernant les Anna-
les poétiques.*

PERMETTEZ-moi, Messieurs, quelques observations sur les deux lettres de M. de Villenfa-gne, insérées dans vos volumes de mai & juin derniers : ces deux lettres ont pour objet la perfection des *Annales poétiques*, auxquelles je m'intéresse aussi fortement que M. de V.... Ainsi, loin de craindre que mes notes lui déplaisent, j'espère qu'elles pourront fixer un moment son attention : je suivrai l'ordre des pages de vos volumes, en commençant par celui de mai.

Page 249. A l'occasion de la fameuse épi-gramme de Jacques Bouju, président au parle-ment de Bretagne, mort en 1578, on pouvoit renvoyer à son éloge dans ceux de Scevole de Ste. Marthe, liv. 2, pag. 145, édit. de 1602, in-4to. ainsi qu'au Menagiana de la Monnoye, tome 3, pag. 312. J'ai vu chez M. le baron de Heiss une traduction françoise du 2e. liv. de la premiere décade de Tite-Live par Jacques Bouju, Mst. in-fol. sur velin, qui est l'original même présenté à notre roi Henri II, par le traducteur.

Page 253. Ce n'est pas Dreux du Radier qui a instruit le public du talent qu'avoit Jeanne d'Albret, mere de Henri IV, pour la poésie. Bien avant lui, du Verdier nous avoit appris ce fait dans sa Bibliothèque françoise, où il dit même expressément qu'outre ses vers imprimés

224 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

avec les œuvres de Joachim du Bellay , Jeanne *en a fait une infinité d'autres qui ne sont imprimés*. Je ne suis pas éloigné de l'avis de M. de Villenfagne , qui qualifie de livre *plein de recherches* les Récréations historiques de ce M. du Radier ; mais il faut convenir aussi que ce livre manque souvent d'exactitude : que le compilateur copie des ouvrages sans les citer , qu'il est quelquefois infidèle dans ses citations , &c. C'est ce que l'on peut voir dans une lettre fort curieuse de feu M. Foncemagne , publiée dans le Journal des savans , juin 1767 , pag. 1329 à 1356 , de l'édition in-12.

Page 254. » Claude Paradin , auteur des Quatrains historiques de la bible , est tout-à-fait » ignoré. Guillaume Paradin , dont parle Goujet , étoit probablement de la même famille » que Claude. « Ce Claude n'est pas *tout-à-fait* ignoré : on peut voir son article dans les Bibliothèques françoises de la Croix du Maine & de du Verdier : il étoit frère de Guillaume , chanoine de Beaujeu comme lui , dont Nicéron & l'abbé Papillon ont donné la notice , l'un tome 32 de ses Mémoires , l'autre dans sa Bibliothèque des auteurs de Bourgogne. A l'égard des quatrains de Claude , ils parurent à Lyon , chez de Tournes , dès 1553 , puis en 1558 , en 1560 & même en 1579 , in-8vo. mais peut-être n'est-ce qu'une seule ou tout au plus deux éditions , dont on a renouvelé la date. Les figures en bois qui , aux yeux des amateurs , donnent du prix à ces quatrains , sont les mêmes que l'on voit dans la Bible latine publiée par Jean de Tournes en 1556 , (*) & dans les

(*) Biblia sacra , latine , vulgata editionis , accedunt

fixains flamands de Guillaume Borluyt sur le nouveau testament, imprimés chez le même de Tournes en 1557, in-8vo. Je les crois de Bernard Salomon, graveur habile, connu sous le nom du *Petit Bernard*, qui, selon le Dict. des graveurs par F. Basan, *travailla beaucoup pour les libraires de Lyon de Tournes & Rouille*. J'ai vu des figures pour les Métamorphoses d'Ovide, avec des huitains flamands de Borluyt, qui parurent à Lyon chez Jean de Tournes en 1557, in-8vo. figures que je crois aussi du petit Bernard.

Page 262. *Hemery d'Amboise*. C'est probablement le même que François d'Amboise, seigneur d'Hemery, Malnoue, &c. successivement conseiller au parlement de Bretagne & maître des requêtes de l'hôtel; frere aîné d'Adrien d'Amboise, grand-maitre du college de Navarre, curé de St. André à Paris, & enfin évêque de Tréguier : tous deux fils de Jean d'Amboise, valet-de-chambre & chirurgien de nos rois Charles IX & Henri III. Ces deux freres Adrien & François, ont leur article dans les Bibliothèques françoises de la Croix du Maine & de du Verdier : & l'on y apprend que *François* avoit publié diverses poésies françoises, d'où le

Hebraicorum, Chaldaeorum Græcorumque nominum interpretationes, cum indicibus copiosissimis. *Lugduni apud Johannem Tornæsium*. M. D. LVI. in-folio. L'exemplaire de cette belle Bible, qui est dans la bibliothèque de la ville à Paris, a appartenu ou du moins a été présenté à notre Roi Henri II, dont on voit cinq fois la tête en médaillon, sur chaque côté du volume. --- Barthelemi Honorati donna en 1582, à Lyon, les figures de la Bible déclarées par stances, par Gabriel Chapuis, Tourangeau. Ces figures sont, en partie, de mauvaises copies de celles du petit Bernard.

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

compilateur du *Temple d'Apollon*, a sans doute emprunté les deux pieces rapportées ici. Ces deux d'*Amboise* n'étoient pas parens de Michel d'*Amboise*, qui, dans ses ouvrages a pris le surnom de l'*Esclave Fortuné*, & dont la Croix du Maine & du Verdier donnent aussi l'article.

Page 266. Le sonnet de Catherine de Navarre, sœur de Henri IV, se trouve aussi pag. 287 du *Cabinet des Muses*, imprimé à Rouen en 1619, in-12. de 943 pages sans la table : recueil qui contient des pieces de *du Perron*, de *Bertaut*, de *Malherbe*, de *Porcheres*, de *Lingendes*, de *Regnier*, de *Motin*, de *Des-Yveteaux*, d'*A. de Vermeil*, de *du Maurier*, & autres. J'y ai vu aussi (page 286) le sonnet *Amour & ma maîtresse* d'*Hemery* d'*Amboise*. (Pag. 288 & 289) deux sonnets du Sr. d'*Infrainville* sur la chute de la reine & de la princesse de Conty, & sur la voix d'une demoiselle; (pag. 418 & s.) les bergeries de *Pierre Pyard*, Sr. de la Mirande; (pag. 840 & s.) les trois pieces de *Nicolas Renouard*, citées page 272 de votre journal, &c.

Page 267. » On a laissé dans l'obscurité M. de Beaumont, sans doute de l'illustre famille » de ce nom, dont on a une ode, &c. « L'illustre famille dont veut parler M. de Villenfagne est celle de Beaumont en Dauphiné : or, je ne crains pas d'affirmer que le poëte Beaumont n'en étoit point : je l'ai inutilement cherché dans l'*Histoire généalogique* de cette maison par M. l'abbé Brizard, imprimée à Paris en 1779, in-fol. 2 vol. : ouvrage savant & curieux, dont la publication, retardée jusqu'ici par des circonstances particulieres, aura, dit-on, bientôt lieu. Or M. Brizard n'auroit sûrement pas omis de parler de ce poëte, s'il eût été de

cette maison là. Le nom de *Beaumont* est très-commun dans la robe, dans la finance, même dans la bourgeoisie. Le poëte François le portoit comme tant d'autres qui n'appartiennent en aucune maniere à la maison de *Beaumont en Dauphiné*, à laquelle les vertus éminentes de M. l'archevêque de Paris donnent un nouveau lustre.

Page 273. Les éditeurs des *Annales poétiques* disent que Guillaume Aubert n'a composé que deux pieces, & que *selon du Verdier*, elles n'ont point été imprimées. Si ces éditeurs disent cela, ils se trompent : du Verdier cite l'élegie sur la mort de du Bellay comme imprimée à Paris par Frédéric Morel en 1560, & il fait imprimer lui-même un long fragment, de l'autre piece qui est l'hymne sur le retour de Henri III en France. Voyez la Bibliothèque françoise, tom. 2, pages 62 & 63 de l'édition in-4to.

Page 274. » Antoinette de Loines, touchant
» laquelle je n'ai pu rencontrer aucune parti-
» cularité. « Elle étoit mere de Camille, Lu-
crece, & Diane de Morel, filles célèbres par
leurs talens ; & ses poésies furent imprimées à
Paris en 1551, in-8vo. avec le tombeau de Mar-
guerite de Valois, reine de Navarre. Voyez son
article dans la Croix du Maine, tome Ier.
page 55.

Je passe, Messieurs, à la seconde lettre de
M. de Villenfagne, publiée dans votre journal
de juin.

Page 249. Marie Stuart est-elle auteur de la
chanson qui lui est attribuée dans l'anthologie ?
Feu M. de Querlon m'a assuré l'avoir faite
lui-même ; cette assertion d'un homme qui étoit
vrai, tranche la question, & me persuade que
cette princesse ne fit jamais de vers. Ceux que

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'on rapporte , d'après Brantôme , sont probablement de quelqu'un de ces poètes qu'elle aimoit , & qui pour rendre sa piece plus touchante , l'a mise dans la bouche de cette princesse infortunée.

Page 252. Pierre Doré , de Bure , & Osmont son copiste , n'ont indiqué que trois ouvrages de ce religieux , & du Verdier , à son article , en cite plus de trente , non compris ses écrits latins. Si l'on concluoit delà que les 27 autres ouvrages françois de Doré sont rares & plus rares que les trois cités par de Bure , on se tromperoit certainement. Au surplus , son *arbre de vie* est indiqué par du Verdier. Quoi qu'en dise la Monnoye sur la Croix du Maine , Pierre Doré étoit incontestablement d'Orléans : c'est ce qu'il nous apprend lui-même dans plusieurs de ses écrits ; ajoutant qu'il étoit religieux du couvent de son ordre à Blois.

Page 256. » Jean de Cartheny , Carme Flamand ; *plus connu peut-être comme Romancier que comme poète.* » Il convenoit , à mon avis , de dire , ce religieux plus connu par ses écrits ou *Romans mystiques* que par ses poésies. L'épithete de romancier sans modification ne convient pas à Cartheny. Son *Voyage du chevalier errant* parut d'abord à Anvers , chez Jean Beliere en 1557 , in-8vo. édition citée par du Verdier , & qui est ici chez le roi , Y. 2. N°. 767. Ce même Carme publia chez le même libraire d'Anvers en 1573 , un livre des quatre fins de l'homme , in-16. réimprimé en 1588 , à Paris , chez Nicolas Bonfons , aussi in-16. dans lequel on trouve (pag. 269 , éd. de Paris ,) la *querelle & dispute de l'ame damnée avec son corps* , piece qui est aussi en vers.

Page 257. » François Gruget , auteur du li-

» vre ignoré le *Plaisant jeu du Dodéchedron*,
 » imprimé à Paris en 1577, in-8vo. Gruget
 » dit que c'est Jean de Meun qui lui a fourni
 » l'idée de ce jeu.... J'ignore si François Gru-
 » get étoit parent de Claude Gruget, son con-
 » temporain, éditeur des contes de la reine
 » de Navarre. « J'observe d'abord que François
 étoit cousin de Claude : celui-ci nous l'apprend
 lui-même dans l'épître dédicatoire de sa tra-
 duction des diverses leçons de P. Messie, im-
 prim. à Paris en 1554, in-8vo. & souvent de-
 puis : & il ajoute que François l'a aidé dans
 cette traduction. Ainsi du Verdier s'est trompé
 (tom. 1. pag. 654, de sa Bibliothèque fran-
 çoise) en donnant ce François pour frère de
 Claude. Ce Claude a fait plusieurs ouvrages
 dont on peut voir la liste dans la Croix du Mai-
 ne & dans du Verdier, ainsi que dans les Mém.
 de Nicéron, tom. 41, page 151.

A l'égard de François, qui étoit référendaire
 du roi en sa chancellerie du palais à Paris, on
 a de lui ; 1°. un recueil de prophéties & révé-
 lations de S. Cyrille, Ste. Brigitte & autres,
 traduites du latin. Paris, 1561, in-8vo. 2°. Une
 description de Loches en Touraine, citée, se-
 lon la Croix du Maine, par Belleforest, tome
 2 de sa Cosmographie, qui n'a jamais été im-
 primée, & qui probablement est perdue : on
 ne la cite point dans la nouvelle édition du P.
 Lelong. Tels sont les écrits que lui donnent la
 Croix du Maine & du Verdier, qui ne lui attri-
 buent, ni l'un ni l'autre, le *jeu du Dodéchedron*,
 jeu qu'au contraire tous deux donnent à Jean
 de Meun auteur du roman de la Rose. (*) Cet

(*) L'abbé Goujet, tome 9, pag. 38, dit expressé-

230 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

accord des deux bibliothécaires François me persuade que François Gruget n'est point l'auteur de ce jeu, & qu'il n'a fait que le publier, sauf les changemens qu'il a jugé convenables. J'ai sous les yeux l'édition de Paris pour Vincent Sertenas, 1560, in-4to. qui porte au frontispice, *Renouvelé & changé de sa premiere édition*. Dans l'avertissement, Gruget ne se dit nulle part *auteur* de ce jeu, il atteste au contraire que Jean de Meun *le composa jadis*. En outre dans son sonnet, dont M. de Villenfagne rapporte les deux premiers vers, il dit formellement :

A Jean de Meun pour cette invention
On donne los d'éternelle mémoire
Mais le Lochois n'est moins digne de gloire
Qui nous en *faït avoir fruition*.

Le tems vieillard, en son antre reclus
L'avoit caché tant qu'on n'en parloit plus :
Mais malgré lui l'avons *mis en lumiere*.

Gruget nous a donc fait *jouir* du Dodéchedron, en le mettant en ordre & le publiant; ce qui ne signifie pas qu'il en soit l'auteur. Au bas de ce sonnet, on lit un sixain que voici, adressé à François Rasse des Neuds, & qui vient à l'appui de mon idée :

Moindre n'est la vertu, mais égale & commune

ment que la continuation du roman de la Rose, est le seul ouvrage de Jean de Meun, avec son *Codicile* & son *Testament*, qui ait triomphé du tems. Il semble n'avoir seulement pas lu l'article de cet auteur, dans du Verdier.

Garder le bien acquis, ou d'autre en acquérir :

Conserver la santé ou l'infirmes guérir.

Aussi l'honneur t'est deu sans controverse aucune

De ce qu'en bien gardant, tu n'as laissé périr

Les antiques fragmens de ce jeu de fortune.

Ce François Rasse des Neuds, chirurgien de Paris, est connu pour avoir eu une bibliothèque très-nombreuse composée de vieux romans gothiques : (voyez le *Traité des bibliothèques* du P. Jacob, page 596 : & le *Ducatianna*, part. 1ere. page 121, où on le nomme *Rance*, au lieu de Rasse.) Il possédoit probablement le *Dodéchedron* de Jean de Meun : il en communiqua le manuscrit à François Gruget, qui le mit en ordre, y ajouta un avis au lecteur & le publia. C'est à mon avis toute la part qu'il y eut ; & je ne vois que ce moyen d'expliquer pourquoi la Croix du Maine & du Verdier s'accordent à donner l'ouvrage à Jean de Meun & non point à Gruget.

Cette seconde édition du *Dodéchedron de fortune*, de Paris 1560, présente une singularité remarquable. Au revers du frontispice, on trouve le privilege du roi en huit vers françois, comme il suit.

Sommaire du privilege.

Par privilege exprès le feu roy a permis

A Vincent Sertenas, ses facteurs & commis

D'imprimer ce livret jusqu'à dix ans entiers,

Sans que pendant ce temps (ainsi l'a défendu)

Par nul autre puisse être imprimé ne vendu

Soit à Paris, Lyon, à Tholose ou Poitiers,

Ou en quelque autre lieu dessous sa dition

Sur peine de l'amende & confiscation.

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Donné à Paris, le deuxieme jour de décembre l'an mil cinq cent cinquante-six.

Depuis ledit privilege lui a été confirmé, & de nouvel octroyé pour six ans par le roi François, à présent regnant, le neuvieme jour de septembre M. D. LIX.

La premiere date porte à croire que ce livre parut pour la premiere fois en 1557 : l'édition de Paris, 1577, n'est donc au plus que la quatrième, puisqu'il y en eut une à Lyon en 1574.

Puisque je viens de parler de François Rasse des Neuds, j'observe, 1^o. que j'ai vu chez M. le baron de Heiss un recueil in-4to. de différentes poésies françoises, & qu'au bas du frontispice de chacune, on lit ces mots : *François Rasse des Neuds, chirurgien à Paris, 1559.* 2^o. Qu'il a signé avec deux autres chirurgiens l'approbation datée du 15 avril 1561, après pâques, qui est en tête du *Traité des Hernies*, par Pierre Franco, imprimé à Lyon chez Thibaut Payen, 1561, in-8vo. de près de 600 pages; traité fort curieux, quant à ce que dit l'auteur de la pierre & de son extraction de la vessie, pour laquelle il donne la gravure d'un instrument qu'il avoit imaginé, & qui ressemble, à peu de chose près, au lithotôme caché du Frere Côme, que l'humanité vient de perdre.

J'aurois bien encore quelques notes à faire sur les deux lettres de M. de Villenfagne, mais la mienne étant déjà trop longue, je les supprime. C'est une bonne collection que ces *Annales poétiques*, j'en conviens très-volontiers avec M. de V.....; mais peut-être les éditeurs se sont-ils trop pressés de donner des volumes : leurs émissions sont sans nombre : ils copient souvent

du Verdier , Goujet & autres , sans paroître avoir vu eux-même les livres dont ils parlent ; quelquefois même sans indiquer les sources où ils ont puisé : aussi leur échappe-t-il fréquemment des méprises très-singulieres. Je n'en donnerai que deux ou trois exemples que me fournira leur tome 3e. imprimé en 1778, le seul que j'aie sous la main.

Page 219 , les éditeurs disent que les *Tarantara* sont des vers féminins de dix syllabes ; dont le repos se trouve après la 5e. Cette erreur est copiée de Goujet (tom. 12 , pag. 94) qui renvoie à du Verdier. Si les éditeurs eussent pris la peine d'ouvrir ce du Verdier (tom. 1er , page 320 , éd. in-4to. article CHRIST. DE BARSOUSO) ils y auroient vu que ces tarantara ont réellement onze & non pas dix syllabes.

Pages 235 , 237 & 238 , à propos du *Tuteur d'amour* , de Gilles d'Aurigny , les éditeurs croient faire un riche présent à leurs lecteurs : ils sont tous fiers de la découverte de ce poëme : selon eux le nom même de son auteur est parfaitement inconnu aujourd'hui , ainsi que son ouvrage , &c. Que penser d'une annonce aussi emphatique , quand on voit le *Tuteur d'amour* indiqué par la Croix du Maine & par du Verdier ? Quand on fait que la seule bibliothèque du roi possède deux éditions de ce poëme (Paris 1546 , & Lyon 1547 , in-8vo.) & sur-tout lorsque dans le tome XI de l'abbé Goujet , on trouve , pages 167--174 , une analyse de ce même poëme , dont Goujet cite encore deux autres éditions. Assurément les éditeurs des *Annales poétiques* connoissent l'ouvrage de Goujet , ils le citent & copient assez fréquemment.

Page 291. » Borderie paroît avoir été effectivement à Constantinople en 1537. « Il paroît

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

y être allé ! Mais peut-on douter de ce voyage ; quand on a lu l'extrait étendu qu'en donne Goujet, tome XI, pp. 156 --- 164. Pourquoi n'avoir pas renvoyé à cet extrait ? Pourquoi ne pas dire que ce voyage a été imprimé à Lyon, chez Jean de Tournes, en 1547, in-8vo. & chez Thibault Payen, en 1549, in-16. comme en avertit Goujet, tome 12, page 428 ?

Les observations précédentes, qu'il seroit aisé de multiplier, prouvent que les *Annales poétiques* mériteroient un examen sérieux ; les éditeurs sont très-capables de le faire eux-mêmes, s'ils veulent en prendre la peine : alors cette collection deviendrait réellement précieuse dans une nouvelle édition qui l'emporteroit de beaucoup sur la 1^{re}. par les additions & les corrections essentielles dont celle-ci est susceptible.

J'ai l'honneur d'être,

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble serviteur ;

D.---

De Paris, le 16 de juillet 1781.

LA promenade de SCH A-ABAS, roi de Perse. Conte oriental.

SCH A-ABAS, fatigué de l'uniformité des plaisirs de sa cour, ennuyé d'entendre dire tous les jours qu'il étoit grand, le seul des rois de la terre qui méritât d'être décoré de ce nom imposant, voulut enfin juger par lui-même si la voix du peuple confirmeroit celle de ses courtisans. Un jour que toute la cour étoit

rassemblée chez le grand-visir , pour délibérer sur la maniere de pouvoir persuader au peuple qu'il étoit le plus heureux peuple de la terre , parce qu'un bourgeois d'Ispahan ne payoit que dix romans d'imposition , tandis qu'un Arménien en payoit quinze ; le Sophi , qu'on croyoit occupé des plaisirs de son ferrail , sortit du palais dépouillé de ces ornemens , qui ne sont que trop souvent la seule supériorité que le grand a sur l'esclave qui le sert. Il traverse tout Ispahan , sans que ses oreilles soient frappées des cris de joie , dont le peuple faisoit retentir les airs quand il avoit le bonheur d'apercevoir la face sacrée du roi des rois. Il a peine à s'accoutumer à ce silence , & à rester confondu avec cette populace , qui , la veille , avoit baisé la poussière de ses pieds.

C'est un assez bon prince que Scha-Abas ; disoit à son camarade un vieux soldat qui passoit à côté de lui , mais mon aga , avec lequel je suis mal , je ne fais pas pourquoi , & qui est bien avec le visir , je fais bien pourquoi. -- Camarade , n'est-ce pas pour lui avoir fait présent de cette jeune Circassienne , qu'il a prise dans la dernière campagne ? — Justement. L'aga , dis-je , est cause que je n'ai encore pu obtenir la double paie que doivent recevoir ceux qui ont versé leur sang pour la patrie. J'ai déjà voulu m'en plaindre au sophi , qui aime les bons soldats , mais je fus repoussé par les gardes , qui prétendoient qu'un chien comme moi n'étoit pas fait pour parler à un aussi grand prince que Scha-Abas.

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Abas alloit l'interrompre ; mais il en fut détourné par un grand bruit qui s'éleva tout-à-coup , c'étoit une femme qui s'arrachoit les cheveux , & vomissoit mille imprécations contre le cadi Abdoul , qu'elle venoit de quitter. — Le malheureux ! je fais bien que si je lui avois vendu cette petite piece de terre qui borne la vue de son jardin , je n'aurois jamais perdu mon procès , & ce misérable *Nassit* ne riroit pas de ma ruine , dont sa cupidité est la cause ; ah , Abas , Abas ! si tu favois comment la justice est administrée dans ta ville d'Ispahan. — Abas demanda qui étoit cette femme. — C'est la veuve de l'*Iman Marmouth* , ce bon derviche , qui édifioit toute la Perse. Il y a deux lunes qu'il est mort , en laissant six enfans avec le peu de bien que sa veuve vient de perdre. Je ne fais si ses plaintes sont fondées , car je ne me mêle plus des affaires depuis que l'honnête *Ogul* a été exilé. — *Ogul* ! quoi... Que dis-tu ? mais l'homme s'étoit déjà confondu dans la foule. — *Ogul* étoit un sage ; ses vertus lui avoient donné la place de visir , & la confiance de son maître ; mais ce furent ces mêmes vertus qui lui firent perdre l'une & l'autre ! Les courtisans indignés de ce qu'on disoit toujours *Ogul* le sage , le sage *Ogul* , avoient juré de le perdre , ils réussirent , car il n'est pas difficile de perdre un sage qui , à la calomnie , à l'imposture , ne fait opposer que ses vertus.

Abas devint rêveur ; on le deviendroit à moins , sur-tout quand on est sensible : ce prince l'étoit , & à cette qualité , présent heureux de

la nature, il joignoit le desir le plus vif & le plus ardent pour le bonheur de ses sujets; il en auroit vu l'accomplissement, s'il eût eu plus de prudence & moins de condescendance pour ses ministres. Triste & inquiet de ce qu'il venoit d'entendre, il sort de la ville, se promene le long du fleuve Zenderouth, qui en baigne les murs. Tout en marchant il faisoit des retours sur lui-même... lorsqu'il vit un guebre (*) assis sur le rivage.

Guebre, je te salue, dit Abas en s'approchant de lui. — O serviteur d'Ali, dit le Guebre en se levant, que le feu sacré éclaire toutes tes démarches : si tu n'as rien d'important à me communiquer, laisse-moi, je te prie; car l'astre brillant qui nous éclaire va disparoître & nous refuser sa lumiere divine. Il faut que je parle encore avant la nuit à Scha-Abas, pour qu'il me fasse rendre une maison & un petit champ que j'avois près de ce bois, & que le fils du visir vient de m'enlever pour en faire un lieu de repos après la chasse ! C'est le seul bien que m'ait laissé mon pere, je n'en ambitionnois pas d'autre, & je me consolerois même de cette perte, si un vertueux vieillard qu'un revers a précipité dans l'infortune, ne se voyoit, par cet accident, sans asyle & sans ressource; adieu ! puisses-tu long-tems encore jouir de la vue de l'astre qui anime & féconde

(*) Reste des anciens Parfis qui suivoient la doctrine de Zoroastre, & adoroient le feu.

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

la nature. — Guebre , encore un mot ; je pourrai peut-être te servir auprès du prince. — Tu es donc un courtisan , un ami du vifir ; en ce cas-là je ne veux pas être servi par toi. — Je suis le capiraine de la garde du fophi. — Eh pourquoi ne lui dis-tu pas ce qui se passe , puisque tu approches de sa personne sacrée ? Pourquoi ne mets-tu pas au jour les exactions & les crimes des vils flatteurs qui l'entourent , & l'empêchent de faire tout le bien qu'il voudroit ? Pourquoi éloignes-tu de son trône la veuve & l'orphelin.... ? Saches qu'il ne suffit pas de ne point faire de mal , qu'il faut aussi empêcher que les autres n'en fassent. Généreux Ogul , tout est bien changé depuis que tu ne gouvernes plus la Perse ! — Ne crains-tu pas la colere du fophi , si tes discours viennent à ses oreilles. — Malheur à lui s'il puniffoit l'homme qui oseroit lui dire une vérité utile ! — Mais cet Ogul n'a-t-il pas trahi le fophi ? — Le traître est celui qui l'en accuse ; demande-le au peuple qu'Ogul a rendu heureux. — Abas fut frappé ; il se ressouvint dans ce moment des conseils pleins de sagesse que lui donnoit autrefois le prudent & judicieux Ogul , il ouvrit les yeux , il vit la légèreté des prétextes sur lesquels il l'avoit condamné. Son cœur se ferra de douleur , & des larmes ameres coulerent le long de ses joues. — Tu pleures , lui dit le Guebre , aurois-tu contribué à la disgrâce d'Ogul ? Viens avec moi voir l'homme extraordinaire qui partage ma solitude. Schabab le suivit sans rien dire , maudissant le mo-

ment où il avoit éloigné Ogul de sa présence, & où il avoit donné sa confiance à un traître... Ils s'enfoncent dans le bois ; le Guebre le quitte, & reparoit bientôt, conduisant par la main son hôte. — Que vois-je, dit Abas, c'est Ogul ! — Guebre, s'écrie celui-ci, Guebre, prosterne-toi, c'est notre auguste souverain ! & déjà ils sont à ses pieds. — Levez-vous, mes amis, dit d'une voix douce ce prince réellement grand dans ce moment, je suis coupable envers vous, & vous êtes à mes pieds.... Ogul..... mon cher Ogul, me pardonneras-tu le mal que je t'ai fait ? Ah ! j'en suis assez puni. — Prince trop généreux ! eh ! de quoi es-tu coupable envers tes sujets ? Toute la Perse ne connoît-elle pas la bonté de ton cœur ? Ne te chérit-elle pas comme son père ? ne verseroit-elle pas tout son sang pour conserver un seul de tes jours ? Ah ! s'il y a des malheureux dans tes vastes états, ce n'est pas par toi qu'ils le sont, c'est.... Arrête Ogul, je sais ce qui s'est passé, il est vrai que je n'ai point eu de part aux injustices qui se sont commises, mais elles se *sont commises*, & c'est-là mon crime ; je le réparerai, mon ami ; dès ce moment tu es vifir, suis-moi. — Magnanime Abas ! s'écrie Ogul, je te prie de ne pas m'exposer une seconde fois à de nouveaux orages : je vis tranquille, content de mon sort, je n'ai plus d'ambition ; tu trouveras assez de fideles serviteurs qui s'empresseront à concourir avec toi au bonheur de tes sujets. — Ogul, je te l'ordonne. — J'obéis, Abas, & te suis. Ils pren-

240 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nent ensemble la route d'Ispahan, ils entrent : Perses, s'écrie tout-à-coup Abas, Ogul est votre visir. Un cri général se fait entendre, on se prosterne ; les Persans transportés d'une joie unanime, élèvent le 'sophi & le nouveau visir sur leurs mains, & les portent en triomphe dans le palais des rois.

Le visir entend les cris d'alégresse que jette le peuple : il accourt, le nom d'Ogul frappe ses oreilles, il frémit ; il l'apperçoit, il pâlit... Qu'on le saisisse, s'écrie Abas, qu'on le mène au supplice. Le visir alloit périr, mais Ogul, le généreux Ogul intercede pour lui. O Abas ; qu'il ne soit pas dit que la première action qui s'est faite à ma rentrée dans Ispahan, soit le supplice d'un homme : Dieu me préserve d'occuper une place souillée du sang de ce malheureux. Pardonne-lui, magnanime Abas, ses remords nous vengeront. Abas lui pardonna, mais il n'échappa pas à la vengeance du peuple qui le mit en pièces. Le soldat, la veuve & le Guebre eurent justice. Ogul fut toujours ce qu'il avoit été, un homme vertueux ; il fit le bonheur du peuple, & mérita à son maître le surnom de grand, & l'amour de ses sujets.

Par M. l'abbé K... de Strasbourg.

(Journal de Nancy.)

*ANÉCDOTES à l'occasion de Tite-Live &
de Salluste.*

PARMI les historiens de l'antiquité, il n'y en a aucun à qui l'on ait rendu des honneurs plus distingués qu'à Tite-Live. Pline raconte dans une de ses lettres, qu'un habitant de Cadix, plein d'admiration pour cet écrivain, dont il venoit de lire les ouvrages, fit exprès le voyage de Rome afin de le voir, & s'en retourna immédiatement après l'avoir vu; sa curiosité étoit satisfaite; elle ne lui fit pas chercher à voir autre chose que Tite-Live. Alphonse, roi de Naples, montra pour ce grand homme une vénération aussi extraordinaire. En 1451, il envoya une ambassade à Venise, où l'on venoit de découvrir les ossemens de cet historien, pour prier le sénat de lui faire présent d'une relique de ce grand homme. Panormita, qui fut chargé de cette ambassade, lui rapporta un os du bras, qu'il fit proprement enchâsser. On sait qu'il nous manque une grande partie & la plus intéressante de l'histoire de Tite-Live; il y a des savans qui se flattent encore qu'on la retrouvera; ils prétendent qu'il en existe une traduction complete en Arabe, qui pourroit dédommager de l'original, dont on dit qu'il y avoit encore une copie à Magdebourg en 1631, où elle fut perdue dans le sac de cette ville.

Salluste a aussi obtenu des honneurs ; mais ils sont d'un autre genre. Il a eu sur-tout l'avantage rare d'être traduit deux fois par des mains royales. La reine d'Angleterre Elisabeth, s'il faut en croire Camden, entreprit & finit la première cet ouvrage. De nos jours, l'infant d'Espagne l'a aussi traduit ; & sa version , imprimée in-folio , est un des plus beaux morceaux sortis des presses , non-seulement d'Espagne , mais du monde entier , depuis l'invention de l'imprimerie. L'irrégularité de la vie de Salluste , & la beauté de ses écrits l'ont fait appeler en Angleterre le *Bolingbroke de Rome*. On fait la haine qu'il avoit contre Cicéron ; peut-être a-t-elle influé sur sa manière d'écrire. Il ne seroit pas étonnant que son animosité lui eût fait rechercher un style aussi éloigné du style abondant & nourri de l'orateur Romain , dont il épousa la femme Terentia , après leur divorce. Cette femme extraordinaire passa pour avoir vécu 103 ans ; après Salluste , elle épousa Messala , qui fut son troisième mari ; elle en eut encore un quatrième , qui fut Vibius Rufus. Ce dernier se vantoit avec toute la joie d'un antiquaire , de posséder deux choses très précieuses à ses yeux : l'une étoit cette même Terentia , qui avoit été femme de Cicéron , & l'autre la chaire dans laquelle étoit César , lorsqu'il fut assassiné.

(*Journal encyclopédique.*)

LETTRE aux auteurs du Journal de Paris.

J'Ai l'honneur de vous adresser, Messieurs; la copie d'une lettre écrite par Jean-Jacques Rousseau à Mme. la présidente de Verna, de Grenoble, qui, sur ce qu'elle avoit appris qu'il étoit venu herboriser en Dauphiné, l'avoit invité à prendre un gîte dans son château. L'original de cette lettre est entre les mains de Mme. la marquise de Ruffieux, fille de Mme. la présidente de Verna. Comme ce n'est qu'avec la permission de cette Dame que j'en ai tiré copie pour la rendre publique, j'espère que vous vous ferez un plaisir de l'insérer dans votre journal. Ce nouveau témoignage de la singulière tournure d'esprit de ce grand homme ne peut que faire plaisir au public, & les éditeurs de ses œuvres seront sûrement bien-aîsés d'en avoir connoissance.

J'ai l'honneur d'être, &c. L. C. D. L.

A Bourgoin, le 2 décembre 1768.

» Laissons à part, Madame je vous supplie;
 » les livres & leurs auteurs. Je suis si sensible
 » à votre obligeante invitation, que si ma santé
 » me permettoit de faire en cette saison des
 » voyages de plaisir, j'en ferois un bien vo-
 » lontiers pour aller vous remercier. Ce que
 » vous avez la bonté de me dire, Madame,
 » des étangs & des montagnes de votre con-

244 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» trée, ajouteroit à mon empressement, mais
 » n'en feroit pas la première cause. On dit que
 » la grotte de la Balme est de vos côtés, c'est
 » encore un objet de promenade & même d'ha-
 » bitation, si je pouvois m'en pratiquer une dont
 » les fourbes & les chauves-souris n'approchaf-
 » sent pas. A l'égard de l'étude des plantes,
 » permettez, Madame, que je la fasse en
 » naturaliste, & non pas en apothicaire : car
 » outre que je n'ai qu'une foi très-médiocre
 » à la médecine, je connois l'organisation des
 » plantes sur la foi de la nature qui ne ment
 » point, & je ne connois leurs vertus mé-
 » dicinales que sur la foi des hommes qui
 » sont menteurs. Je ne suis pas d'humeur à
 » les croire sur leur parole ni à portée de
 » la vérifier. Ainsi, quant à moi, j'aime cent
 » fois mieux voir dans l'émail des prés des
 » guirlandes pour les bergeres que des her-
 » bes pour les lavemens. Puis-je, Madame,
 » aussi-tôt que le printems ramenera la ver-
 » dure, aller faire dans vos cantons des her-
 » borisations qui ne pourront qu'être abon-
 » dantes & brillantes, si je juge par les fleurs
 » que répand votre plume de celles qui doi-
 » vent naître autour de vous. Agréez, Mada-
 » me, & faites agréer à M. le président, je
 » vous supplie, les assurances de tout mon res-
 » pect. « Signé, R E N O U. (*)

(*) Les connoissances & les amis de M. J. J. Rouf-
 seau, n'ignorent pas que c'étoit le nom qu'il prit dans
 sa retraite en Dauphiné.

NOTICES historiques sur MICHEL DE
CERVANTES.

IL doit sans doute paroître étonnant à la plupart de ceux qui ont lu les ouvrages de Cervantes, qu'on ait tardé si long-tems à faire des recherches sur la vie de cet écrivain célèbre, & que pendant près de deux siècles, on ait même ignoré le tems & le lieu de sa naissance. Lorsqu'à la priere du feu lord Granville, Don Gregorio Mayans y Siscar entreprit de recueillir des matériaux pour composer l'histoire de Cervantes, il lui fut impossible de se procurer le moindre éclaircissement à ce sujet. La seule conjecture qu'il put faire, fut que l'auteur de Don Quichotte étoit né à Madrid; encore se trompa-t-il en cela. Depuis peu un savant Espagnol, Don Juan Antonio Pellicer y Saforcada, est parvenu par ses soins à découvrir diverses particularités de la vie de Cervantes, qu'il a fait connoître dans un ouvrage imprimé à Madrid, & intitulé: *Ensayo de una bibliotheca de traductores Españoles. Preceden varias noticias literarias.* Celle des notices qui concerne l'auteur de Don Quichotte ayant été communiquée à M. Bowles; dans le tems que l'ouvrage étoit sous presse, il en fit un extrait dont nous donnons ici la traduction.

» MICHEL DE CERVANTES SAAVEDRA, naquit à *Alcala de Henares*, l'an 1547, de *Rodrigue*

246 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Cervantes & de Dona Léonore de Cortinas ;
 & l'on voit par les registres de la paroisse de *Sainte-Marie Majeure* de cette ville, qu'il y fut baptisé le 9 octobre de la même année. Plusieurs indices ont concouru à faire découvrir cette particularité , quoique Séville , Madrid , Esquivias , Toledé , Lucena & Alcazar se soient disputé l'honneur de lui avoir donné la naissance. En cela sa gloire ressemble à celle d'Homere.

Les parens de Cervantes le destinerent de bonne-heure à l'étude des belles-lettres ; & quoiqu'il eût l'avantage de pouvoir étudier dans une université sans s'éloigner de sa famille , ils l'envoyerent à Madrid pour y commencer ses humanités. Dans la suite il revint dans cette ville en 1568 , pour s'y établir , & deux ans après il passa à Rome au service du cardinal Aquaviva en qualité de chambellan. En 1571 , le pape Pie V , Philippe II , & la république de Venise ayant conclu un traité d'alliance contre le sultan Sélim , Cervantes , aussi habile à manier l'épée que la plume , & d'ailleurs ennuyé de la vie sédentaire & obscure qu'il avoit menée jusqu'alors , embrassa le parti des armes. Marc - Antoine Colonne devoit commander les galeres du pape : Cervantes le suivit , & se trouva à la fameuse bataille de Lépante , où il fut tellement blessé à la main gauche par un boulet de canon , qu'il en perdit entièrement l'usage. Cependant fier de sa blessure on l'entendit dire par la suite qu'il préféreroit l'honneur de s'être trouvé à cette glorieuse ex-

pédition à l'avantage d'avoir tous ses membres. Colonne revint à Rome vers la fin de l'année 1572, & il est probable que Cervantes étoit avec lui, puisqu'il dit lui-même qu'il suivit encore pendant quelques années *ses drapeaux victorieux*. Malgré la perte de sa main, il reçut ordre de joindre son régiment qui étoit à Naples. Dans son *Voyage du Parnasse*, il dit, qu'il demeura plus d'un an dans cette ville. Don Antonio Pellicer suppose qu'il y employa ce tems à se perfectionner dans l'étude de la langue italienne, & à lire les meilleurs écrivains Italiens.

En 1575, Cervantes qui desiroit revoir sa patrie, étant parti de Naples sur la galere le *Soleil*, le 26 septembre, il eut le malheur de tomber entre les mains de quelques corsaires barbaresques, qui l'emmenèrent captif à Alger. On trouve dans les écrits d'un auteur contemporain, une peinture des maux qu'il eut à souffrir pendant cinq ans d'esclavage; & quoiqu'on ne puisse lui appliquer les événemens dont il est parlé dans la nouvelle du Captif, qu'on lit dans la première partie de Don Quichotte, néanmoins le style tendre & pathétique, dont cette nouvelle est écrite, prouve assez qu'elle a du avoir pour auteur un homme qui avoit lui-même été témoin de tout ce qu'il raconte. Ses compagnons d'esclavage & lui, firent divers efforts pour se mettre en liberté; mais ils ne purent l'obtenir qu'à force d'argent. La mere & la sœur de Cervantes payerent pour sa rançon 300 ducats, & il fut délivré le 19 septembre, 1580.

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Cervantes étant revenu en Espagne au printems de l'année suivante, il alla fixer sa demeure à Madrid, où vivoient sa mere & sa sœur ; ce fut alors que, libre de se livrer à son goût pour l'étude, il s'appliqua entièrement à la lecture des meilleurs auteurs Italiens, Latins & Espagnols, par le secours desquels il acquit cette fleur d'érudition qui distingue la plupart de ses ouvrages. La première production de son génie, fut la *Galatée*, qu'il publia en 1584. Le 12 décembre de la même année, il épousa à *Esquivias*, *Dona Catalina de Salazar y Palacios*, mais Madrid fut encore le lieu de sa résidence pendant les années 1585, 1586, & 1587. Ce fut alors qu'il tourna ses vues du côté du théâtre, & qu'il composa différentes pièces dramatiques, dont la plupart n'ont point encore été publiées. En 1596, Cervantes, qui demouroit à Seville, composa un sonnet satyrique sur l'entrée triomphante du duc de Medina dans Cadix, que le comte d'Essex venoit d'abandonner après l'avoir pillée. En 1598, il étoit encore à Seville, où il composa sur le mausolée de Philippe II, un sonnet qu'il regardoit comme un de ses meilleurs ouvrages.

Ici se trouve un vuide dans son histoire, & il faut passer à l'année 1604, pour trouver de nouveaux faits. Quelques personnes ont jugé à propos de remplir cette lacune, en supposant que Cervantes ayant été envoyé au Toboso, pour y remplir une charge, les habitans du lieu lui intenterent un procès, & le firent mettre en prison, & que c'est pour se ven-

ger de cet outrage , qu'il a fait Don Quichotte & Dulcinée Manchegues. Il est certain qu'en voyant l'exactitude avec laquelle il a décrit la topographie de la province, & le tableau fidele qu'il a fait des mœurs, des usages, & du costume de ses habitans, on est aisément porté à croire qu'il fit un long séjour dans la Manche ; mais le reste n'est qu'une conjecture sans fondement. Ce qu'on fait de certain, c'est qu'au commencement du dix-septieme siecle, il étoit déreçu en prison, pour une faute qui n'avoit rien de déshonorant, ainsi qu'il le dit lui-même.

Ce fut vers ce tems que Cervantes composa son histoire de Don Quichotte, dont il publia la premiere partie à Madrid en 1605. Trois ans après, il en parut une seconde édition, corrigée & augmentée. Don Pellicer n'en parle point, quoiqu'il fasse mention d'une autre donnée à Valence en 1605. Il y en a aussi une de Lisbonne de la même année, & qui n'est curieuse que par les retranchemens qui y ont été faits.

En 1606, Cervantes revint de Valladolid à Madrid, où il passa les dix dernieres années de sa vie. En 1610, son second patron, Don Pedre Fernandez de Castro, comte de Lemos, fut fait vice-roi de Naples, & lui continua sa protection & sa libéralité. D'un autre côté, le cardinal Don Bernard de Sandoval y Rojas, archevêque de Toledé, suivant l'exemple du comte son cousin, assigna à Cervantes une pension, pour lui faire supporter plus aisément les infir-

250 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mités de la vieillesse. Quoique Madrid fût encore le lieu de sa résidence , il passa quelque tems à Esquivias , pour donner quelques soins aux affaires de sa femme , & en même-tems , pour jouir à la campagne d'une tranquillité qui lui étoit devenue nécessaire. Il devenoit vieux , & il se hâta de publier la plus grande partie de ses ouvrages.

Il fit imprimer ses *Nouvelles* en 1613 ; son *Voyage du Parnasse* en 1614 ; ses *Comédies* & ses *Interludes* en 1615 , & la même année , la *seconde partie de Don Quichotte*. Il mit aussi la dernière main à son histoire de *Perfiles & Sigismonde* , qui ne parut qu'après sa mort.

Cervantes mourut d'une hydropisie le 23 avril 1616 , dans la soixante-neuvième année de son âge , & fut inhumé dans l'église des religieuses Trinitaires de Madrid. «

(*Gentleman's Magazine.*)



POÉSIES FUGITIVES.

DIANE ET ENDYMION.

A Travers les forêts , à travers les campagnes,
 Le javelot en main , le carquois sur le dos ,
 Diane & ses chastes compagnes
 Fuyoient l'Amour & le repos.
 Mille amans soupiroient ; mille : Ovide l'assure :
 Mais Diane avec eux le prenoit sur un ton
 Qui du téméraire Adôn
 Ne rappelloit que trop la fatale aventure.
 Il fallut donc (c'est un pénible soin)
 Etouffer ses soupirs , ou soupirer de loin.
 L'Amour est un enfant colere :
 Tant de rigueur l'irrite ; il jure par sa mere
 Que bientôt on verra l'austere déité,
 Plus docile qu'une bergere ,
 Au pied de ses autels déposer sa fierté ,
 Et s'enrôler sous sa bannière.
 Si l'Amour promettoit de ne jamais changer ,
 La rétractation seroit chose possible ;
 Mais il jure de se venger ;
 Un tel serment est infailible.
 Vous savez que le dieu du jour
 Parrage avec sa sœur son brillant ministère.
 Darde-t-il ses rayons sur un autre hémisphère ?
 Sur le nôtre à l'instant elle brille à son tour.
 Cent fois , en parcourant sa paisible carrière ,
 Elle a vu des amans voler au rendez-vous ,
 Et sur le gazon , la fougere ,

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Confier leurs plaisirs à sa douce lumière :
Cent fois un tel spectacle excita son courroux.
Mais ce qui nous irrite, à la fin peut nous plaire :
L'Amour l'avoit prévu : que ne prévoyoit-il pas ?
Diane hésite encore , & détourne la vue ;
Mais son cœur est touché , mais son ame est émue.
Que sert à la vertu de livrer ces combats ?
Le seul Amour en réglera l'issue.
Nouveau regard lancé du haut des cieux :
Nouvel objet qui frappe la déesse.
Ce n'est plus un couple amoureux
En proie à sa brûlante ivresse ;
C'est un berger au teint vif & vermeil ,
Aux cheveux blonds , épars , à la peau douce & fine ,
Qui d'un gazon fait sa courtine ,
Et se livre aux langueurs d'un paisible sommeil.
On dit que sa mante légère
Voltigeoit au gré du zéphyr ,
Et qu'on vit la déesse austère
Regarder en lorgnant , soupirer & rougir.
Rougir sans se fâcher est , dit-on , chez les belles
Un signal dont l'amour peut faire son profit.
Ovide quelque part l'a dit :
J'aimerois mieux le tenir d'elles.
Quoi qu'il en soit , Diane , en hésitant ,
Fait arrêter son char , malgré les destinées ,
Dont l'ordre est toujours si pressant ,
Et pour qui des siècles d'années
Sont ce qu'est pour nous un instant.
Diane raisonnoit encore
Malgré le trouble de son cœur.
Hé quoi ! n'a-t-on pas vu l'Aurore ,
Dit-elle , pour Tithon sentir la même ardeur ?
Le jour en vint plus tard , le monde étoit en peine ;
Mais le ciel n'en fit aucun bruit.
Jupiter , à son tour , près de la belle Alcène ,
De trois mortelles nuits allongea la semaine ;

S E P T E M B R E , 1781. 253

Je puis bien d'un instant allonger cette nuit,
 Elle dit ; & bientôt appelant un nuage,
 Elle en couvre son char, & voile sa clarté
 Aux curieux du voisinage,
 Ne réservant pour son utilité
 Qu'une foible lueur nécessaire en voyage.
 Au pied du mont Ladmus dormoit Endymion ;
 C'est-là que de Phébé le char plonge & s'arrête ;
 Elle contemple avec émotion
 Ce beau dormeur, qui, sans intention ,
 Sans même s'en douter, acheve sa conquête.
 S'il s'en doutoit, dormiroit-il ? Oh ! non.
 Un songe heureux, dans cet instant propice ;
 A coloré son teint, ranimé tous ses sens,
 D'un réveil très-prochain très-favorable auspice.
 Diane en compte les instans ;
 L'Amour les compte aussi : car sans peine on peut croire
 Qu'il contemploit d'un œil malin
 Ces augures de sa victoire :
 Son pouvoir est vengé, son triomphe est certain.
 Déjà Diane, impatiente ,
 Sur la main du berger porte une main tremblante :
 Eveille-toi , dit-elle , & connoit ton bonheur !
 On dit même qu'alors, pour mieux se faire entendre,
 Elle appuya ce discours si flatteur
 D'un baiser mille fois plus tendre ;
 A ce baiser, à ce doux bruit,
 Endymion s'éveille, & regarde & s'enfuit.
 Arrête ! lui crioit la déesse étonnée ;
 Regarde mieux , tu verras mes attraits ;
 Je suis jeune & déesse, & vierge, qui plus est.
 Je pourrois sur ta destinée
 Répandre. . . . Discours superflus !
 Endymion déjà ne l'entend plus.
 Il fuyoit, & bientôt il atteint son asyle,
 Antre vaste & profond, séjour sombre & tranquille,
 Dans les flancs d'un rocher pratiqué par le tems,

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Séjour propre , au mystère & fait pour les amans ;
C'est-là qu'Endymion , jeune & novice encore ,
Epreuve les besoins d'un bonheur qu'il ignore :
Hélas ! dit-il , peut-être on venoit me l'offrir ,
 Peut-être je viens de le faire ,
 Ce bonheur qui m'est nécessaire ;
 Je suis un sot , la chose est claire.
Diane , à part , en jugeoit comme lui ;
 Mais autrefois , comme aujourd'hui ,
Le plus sot en amour , j'en atteste l'usage ,
N'a vu que rarement dédaigner son hommage :
 D'ailleurs , on fait qu'en pareil cas ,
 Disoit à part soi la déesse ,
Il nous faut des humains encourager l'espèce :
 Autrement , avec elle on ne finiroit pas.
 Tout en parlant , elle s'approche ,
Et trouve Endymion retranché dans sa roche :
 Il ne peut fuir , il n'en est plus tenté.
 Rassure-toi , berger timide ,
Lui dit en souriant la jeune déité.
 Le sourire de la beauté
Fait d'un amant trembleur un héros intrépide.
 Endymion le deviendra ;
Déjà Diane en voit le doux présage ;
On ne dit point ce qu'il fit par-delà ;
Mais si la fable est un sûr témoignage ,
 La nuit fut longue ce jour-là.

Par M. DE LA DIXMERIE.



LE COUCOU ET L'ALOUETTE,

Fable imitée de l'Allemand de M. HAGEDORN.

L'ALOUETTE au coucou tint un jour ce langage :
 Ami, dis-moi pourquoi parcourant l'univers,
 La cicogne, après maint voyage
 Parmi tant de climats divers,
 N'en fait pas plus que nous? --- Il n'est pas difficile,
 Répondit le coucou, d'en savoir la raison.
 Un sot voyage en vain, & change d'horison,
 Il n'en revient pas plus habile.
Par M. le chevalier DE LA CROIX LABEIGNE.

CHACUN SA BESOGNE,

C O N T E.

DE sa moitié le bonhomme Martin
 Eut trois garçons, l'un d'eux, nommé Grégoire,
 Au cabaret s'en alloit le matin,
 Et n'en sortoit jamais qu'à la nuit noire.
 Son pere un jour, ennuyé de ce train,
 Lui proposoit l'exemple de ses freres ;
 Paul & Vincent gagnent déjà leur pain,
 Lui disoit-il, toi tu me désesperes.
 Mon cher papa, répond notre buveur
 A demi-gris, eh! morbleu, pas d'humeur,
 Laissons chacun, faire en paix sa besogne.
 Mon frere aîné, qui n'aime que l'honneur,
 Pour être Suisse a quitté la Bourgogne,

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Paul, mon cadet, qui n'a pas tant de cœur,
Aime l'argent, & s'est fait procureur;
J'aime le vin, moi, je me fais ivrogne.

Par M. . .

*TRADUCTION de l'ode d'Horace : Solvitur acris
hyems, &c. (Ode IV. Liv. I.)*

LA douce haleine des zéphyres
Ramene la saison des ris ;
Borée fuit, & les navires
Rentrent dans le sein de Thétis.

Les champs reprennent leur verdure,
La neige s'écoule en ruisseaux,
Tout rajeunit dans la nature,
Tout brille de charmes nouveaux.

Déjà le laboureur avide
Trace ses pénibles sillons ;
Et la brebis, loin de son guide,
Paît au hasard dans les vallons.

Déjà les graces demi-nues,
Vénus & l'amant de Pŷché
Forment des danses ingénues
Aux pâles rayons de Phébé.

Tandis qu'au centre de la terre,
De sa forge atifant les feux,
Vulcain fabrique le tonnerre
Pour le puissant maître des dieux,

Des fleurs formons-nous des couronnes ;
Ceignons-nous de mythes fleurs,

S E P T E M B R E , 1781. 257.

Au fond des bois allons aux faunes
Immoler la tendre brebis.

Sextius, l'inflexible Parque,
Confond les états & les rangs,
Et le sujet & le monarque
N'ont point de destins différens.

Le court espace de la vie
Traverse l'homme en ses desirs,
Et tel qu'on croit digne d'envie,
Touche au terme de ses plaisirs.

Du fort cruel qu'aucun n'évite,
Bientôt tu subiras la loi;
Bientôt sur les bords du Cocyte
Tu seras jetté malgré toi.

Là tu ne seras plus à table,
Entouré de joyeux amis,
Et dans un nectar délectable
Tu ne noieras plus tes soucis.

*Par M. R***. de Marseille.*

É P I G R A M M E.

CERTAIN rimeur, connu par maint & maint affront,
En lisant mes écrits les tronque & les altère.
Pour me venger de lui je ferai le contraire;
Je lirai les siens tels qu'ils sont.

*Par M. L*****.*

LE BALLET DES DINDONNEAUX ,

C O N T E .

UN savant machiniste , un grand physicien ,
 Opticien ,
 Mécanicien ,
 Très-consommé dans l'art pyrique ,
 Possédant à fond l'hydraulique ,
 Etoit cité dans plus d'un entretien ,
 Comme l'honneur de la gent italique.
 Rome étoit son pays , & son nom , Dominique.
 Sa réputation ne resta pas toujours
 Dans les murs romains enfermée ;
 La vigilante Renommée
 La sema dans toutes les cours.
 Toute l'Europe en fut vite informée :
 On l'admiroit par-tout , & non pas sans raison ;
 Car son talent valoit bien son renom.

MAIS du sort telle est l'injustice ,
 Qu'un grand homme vit pauvre au pays des Césars,
 Le talent pour y naître y trouve un ciel propice ,
 Non la fortune. En un mot des beaux-arts
 Rome est souvent la mere & jamais la nourrice.
 On lui persuade à la fin
 Qu'en France , lieu chéri des filles de mémoire ,
 Il pourra recueillir ensemble à pleine main ,
 Et les richesses & la gloire.
 L'espérance d'un double prix
 Le détermine ; il part ; il arrive à Paris.

A ses frais le grand Dominique

Dresse un vaste théâtre où les arts, à sa voix
 Soumettant leur pouvoir magique,
 Doivent charmer tous les sens à la fois.
 Sa renommée, en arrivant en France,
 Avoit apprivoisé le dieu de la finance.
 Chez bien des gens l'espoir flatteur
 De voir merveilles sur merveilles,
 Avoit ouvert en sa faveur
 Et les bouches & les oreilles.
 Il débuta; grands applaudissemens;
 Les connoisseurs prononcent la sentence;
 On trouva les détails charmans;
 On loua le dessin, le choix & l'ordonnance.
 Essai nouveau, nouveau succès.
 Mais las! malgré le charme & la magnificence
 D'un spectacle amusant & neuf pour les François,
 On vit de jour en jour décroître l'affluence.
 Si bien qu'ayant long tems souffert
 Par la recette un vide immense,
 Il vit, contre son espérance,
 Son talent très-vanté, son théâtre désert.
 Pour fruit de ce talent que le goût idolâtre,
 Le malheureux n'eût que de vains lauriers
 Et de très-rudes créanciers,
 Tant, qu'il fut obligé de fermer son théâtre.

APRÈS ce coup, Dominique, dit-on,
 Tout étourdi de son naufrage,
 Faillit en perdre la raison;
 Mais il rappelle enfin ses sens & son courage.
 De ses débris qu'il rassembla soudain,
 Il bâtit en un tour de main
 Une salle sans frais; il affiche, & s'empresse
 D'annoncer des acteurs nouveaux
 Et des plaisirs d'une nouvelle espece:
 LE GRAND BALLET DES DINDONNEAUX.
 Ce n'étoit pas une fausse promesse.

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Dominique a pris en deux mots,
Pour offrir au public une nouvelle danse,
Un régiment de ces oiseaux
Qui doivent danser en cadence.
Quoi ! danser ? danser , oui , vraiment.
Et je vais vous dire comment.
Au lieu de planches , Dominique
Avait arrangé de ses mains
Des rôles qu'embrasoient des poêles fourerrains.
Quand tout fut enflammé , si-tôt que la musique
Se fit entendre , en un moment
On lâche la gent Dindonnique ,
Qui marche d'abord gravement ;
Puis la chaleur l'éveille , elle s'agite ;
Puis d'aller , de venir plus vite ;
Et puis de s'élever , & par bonds & par sauts.
Quand chaque patte eut senti la brûlure ,
Il falloit voir à l'aventure
Troter , courir ces pauvres Dindonneaux.
Chacun vers la coulisse alloit en diligence ;
Mais , le fouet à la main , des maîtres de ballets
Etoient-là postés tout exprès ,
Et les faisoient rentrer en danse.
O comme nos danseurs se démenotent grand train !
A peine retombés , ils s'élançoient soudain.
La mesure en souffroit , s'il faut être sincère ;
Mais je gage que l'opéra
N'a jamais eu , jamais n'aura
Ballet plus chaud , ni danse plus légère.

DE ce nouveau spectacle on parut enchanté ;
Et les *bravo* de tout côté
Voloient & remplissoient la scène.
On y revint avec avidité ;
Chaque jour la salle fut pleine.
Bref , Dominique heureux & riche immensément ,
Revint au sein de sa patrie ;

S E P T E M B R E , 1781. 261

Et la bêtise ainsi regagna promptement
Ce qu'avoit perdu le génie.

V E R S

*A Madame de * * * , en lui offrant des fleurs le
jour de sa fête.*

C'EST l'amitié qui fit naître ces fleurs,
Souvenez-vous de leur noble origine;
Le sentiment nuança leurs couleurs.
De l'amitié la rose est sans épine;
Auprès de vous, je le sens chaque jour;
Dans son éclat, fraîche & toujours nouvelle,
Elle survit aux roses de l'amour,
Et l'hiver même est un printems pour elle.

Par M. MAYEUR.

C O U P L E T

*A M. B** D* G*** , ci-devant mousquetaire
du roi , pour le jour de sa fête , le 25 août ;
1781.*

A I R des trois fermiers : Faut attendre avec patience.

Tu le fais, je t'offris l'hommage
De mon cœur tendre & de ma foi,
Sûr qu'un heureux mariage
T'uniroit pour jamais à moi.
Tu me juras que sans partage

Je régnerois toujours sur toi ;

LOUIS , que ce bouquet t'engage

A t'en faire une douce loi. (bis.)

LE CHOIX D'UN JEAN.

A M. DE SURENE, le 23 juin , veille de
sa fête.

D ES noms inscrits dans la légende
Jean fut toujours le plus cité ;
Les rois , les papes l'ont porté ;
Au Paraguay , dans la Hollande ,
Aux confins de l'*Estotilande* ;
En tous lieux il est adopté.
Dans cette multiplicité,
Il est une variété
D'acceptions de contrebande
Par qui je me vois dégotté.
En vain j'en cherche l'origine ,
Et j'ouvre les fastes des tems :
Mais loin que mon esprit devine ,
Pourquoi nous avons tant de Jean
Qu'on vénère , & dont on badine ,
J'y perds ma peine & mes instans.
Là c'est le fils de Zacharie ,
Prophète & martyr à la fois ,
Ici c'est un Jean-de-la-Croix ,

.

Ailleurs Jean-Logne , Jean-Doucet ,
Jean-Farine , Jean-tout-à-droit ,
Jean-des-Vignes , Jean-de-Nivelle ;
Jean-de-Vert , & Jean-qui-fait-tout ;

Et pour soutenir jusqu'au bout
Des *Jeans* la longue kirielle,
Outre ce que j'en ai décrit,
Un *Jean qui pleure*, un *Jean qui rit*,
Enfilent la même venelle.
Eh! le moyen de ce chaos
De noms dignes de nos hommages
Et de noms plaisans, jeux de mots,
De percer les sombres nuages;
Auquel enfin donner le prix?
Qu'un autre balance indécis,
Certes, je le croirai sans peine;
Mais si j'avois à faire un choix,
A prendre un *Jean* pour mon *Mécène*,
Pourrais-je mieux donner ma voix,
Qu'à l'aimable JEAN DE SURENE?

Par M. D***.

ÉPIGRAMME.

O H! le grand avocat que maître de *Cuffieres*!
Il surpasse *Cujas*, *Alcias*, *Livonieres*:
Mais on dit qu'il est cher, & que pour cent louis
Il ne donneroit pas un salutaire avis.

Par M. LECAT, procureur à Abbeville.



A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

L'ACADÉMIE royale des sciences de Paris.

DES personnes qui ne se sont point fait connoître, ont écrit au secrétaire de l'académie pour lui demander, *si la théorie des assurances maritimes proposée par cette compagnie pour sujet du prix de 1783, doit être envisagée sous l'un ou l'autre des deux points de vue suivans: ou en considérant les assurances, en elles-mêmes, c'est-à dire, en donnant les regles qui peuvent déterminer pour l'assureur les conditions les plus favorables, ou en considérant les assurances comme un objet d'administration.*

La réponse du secrétaire est que l'académie, en conséquence de ses réglemens, s'occupant uniquement des objets de mathématiques & de physique, & s'étant toujours abstenue de discuter ni de juger les matieres relatives à l'administration,

niftration, c'est uniquement sous le premier point de vue, c'est-à-dire, sous celui de la théorie mathématique des assurances, que la question doit être traitée.

(*Mercur de France.*)

I I.

ACADÉMIE françoise.

Une personne publique & connue a remis à l'académie le mémoire suivant, dont l'auteur ne s'est point nommé.

A Messieurs de l'académie françoise.

M E S S I E U R S ,

» Un citoyen qui aime les lettres, & qui
 » les croit utiles à l'humanité, desire fonder
 » un prix en faveur de l'ouvrage de littérature
 » dont il pourra résulter un plus grand bien
 » pour la société; sermon, piece de théâtre,
 » roman, prose, vers, histoire, traité de jurisprudence, réflexions morales, dissertation politique, mémoire sur les sciences ou sur les arts, recherches érudites, aucun genre n'est exclu.

» Ce prix sera obtenu sans être demandé;
 » & adjugé sans examen; c'est-à-dire, qu'il suffira que les juges déclarent quel est, parmi les livres qui auront paru dans l'année précédente, & dont ils auront eu connoissance,

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» celui qui leur paroît devoir contribuer le
 » plus au bonheur..... de l'humanité. L'acadé-
 » mie décidera si les ouvrages de ses membres
 » doivent concourir.

» Le citoyen qui a conçu cette idée , sup-
 » plie l'académie d'agréer l'hommage qu'il rend
 » aux lettres , & d'être juge du prix. Une som-
 » me de douze mille livres est déposée , pour
 » être employée en une rente viagere sur la
 » tête du roi ; & du revenu annuel , il sera
 » acheté une médaille d'or qui formera le prix.

Motifs de cette disposition.

» Un géometre méprisoit une piece de théa-
 » tre applaudie , parce qu'elle ne prouvoit rien ;
 » ce géometre avoit tort : mais un citoyen aura
 » raison , si pour régler l'estime & l'intérêt que
 » mérite un livre ; il demande , quel bien en
 » résulte-t-il ? Je fais aujourd'hui cette question ,
 » & c'est à l'academie qu'il appartient de ré-
 » pondre. On a représenté les lettres & les con-
 » noissances humaines comme un fleau ajouté
 » à tous ceux qui désolent le monde : ainsi sou-
 » vent on a calomnié notre religion , nos loix
 » & les institutions les plus sages ; & si le sort
 » de l'univers avoit changé suivant nos opi-
 » nions , l'imprudence de nos vœux auroit aug-
 » menté la masse de nos maux. Les lettres n'ont
 » pas besoin d'apologie ; mais les hommes qui
 » les cultivent peuvent , comme le laboureur
 » Romain , mettre leurs prétendus poisons sous
 » les yeux de leurs accusateurs.

» On prétend que notre nation est légère &
 » frivole. Je ne me permets point d'en être le
 » juge ni le censeur : mais je vois un peuple
 » oisif désertier les monumens du génie pour
 » courir aux farces du rempart : je vois se mul-
 » tiplier les éditions de romans médiocrement
 » intéressans & foiblement écrits ; un livre fé-
 » rieux & profond est estimé, mais n'est pas
 » lu : je vois les auteurs d'ouvrages qui doi-
 » vent passer aux générations suivantes, n'être
 » connus, recherchés, fêlés dans la société,
 » que pour quelques débauches d'esprit qui doi-
 » vent les faire rougir de leurs succès. Aussi,
 » tandis que la presse gémit pour une foule de
 » brochures plaisantes, épigrammatiques, licen-
 » cieuses, il nous manque une histoire de France
 » complète & lisible, un corps de droit pu-
 » blic François, un recueil d'expériences sur
 » la nature de notre climat & sur ses influen-
 » ces. Nous n'avons point de description du sol
 » de nos provinces & des richesses qu'il renfer-
 » me ; richesses que chaque siècle découvre suc-
 » cessivement, & qui n'ont échappé aux sie-
 » cles précédens que faute de recherches, &c.
 » Dans ce désordre, il faut que les chefs de la
 » littérature disent à quiconque est entré dans
 » cette carrière : *En voilà le but ; & à la na-*
 » *tion : Voilà dans la classe des gens de lettres,*
 » *ceux à qui vous devez le plus.*
 » Sans doute on objectera que ces vues sont
 » trop grandes pour une si petite disposition ;
 » car jamais on n'épargna un reproche à une
 » action louable : mais vous ne penserez pas

268 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ainsi, vous Messieurs, qui, dans toutes cho-
» ses, considérez le motif & les conséquences,
» & qui savez qu'un fait peu important peut
» être l'origine d'un grand bien. Que le foible
» exemple que je donne soit suivi! que rous
» ceux de mes concitoyens qui jouissent d'une
» fortune supérieure à la mienne, fassent un sa-
» crifice égal au mien; & les lettres, les scien-
» ces & les arts trouveront des secours im-
» menfes! «

L'académie a reçu cette proposition avec toute la reconnoissance & l'estime que mérite le donateur; mais elle n'a pu, relativement à son institution & à ses loix, se permettre d'accepter la donation, qu'aux conditions suivantes:

1°. Que parmi les ouvrages, *utiles au bien de l'humanité*, qui auront paru dans le courant de chaque année, elle donnera la préférence à celui qu'elle jugera *le mieux fait & le mieux écrit*. Ce mérite devant procurer à l'ouvrage un plus grand nombre de lecteurs, n'en remplira que mieux l'objet d'*utilité* que le donateur a principalement en vue.

2°. Que la compagnie ne portera aucun jugement sur les ouvrages qui auront pour objet des matieres de théologie ou de jurisprudence locale & contentieuse, ou celles dont s'occupe l'académie des sciences (*), ou enfin les matie-

(*) Le même citoyen a donné à l'académie des sciences une pareille somme de douze mille livres pour des objets d'utilité publique, relatifs aux sciences & aux arts. Voy. le Journal de juillet, pag. 255 & suiv.

res d'administration & de politique dont la discussion ne seroit pas permise par le gouvernement.

3°. Qu'elle ne jugera que des ouvrages écrits en langue françoise, l'auteur pouvant être d'ailleurs ou François, ou étranger.

4°. Qu'elle pourra, suivant que les circonstances lui paroîtront l'exiger, ou remettre le prix, ou le partager entre deux ou plusieurs ouvrages, ou le donner double.

5°. Qu'elle exclura ses membres du concours.

Le donateur ayant approuvé ces conditions, l'académie a, d'une voix unanime, & de l'aveu du roi son auguste protecteur, accepté la donation proposée.

Elle annonce donc aux gens-de-lettres, qu'à la fin de décembre 1782, elle adjugera le prix dont il s'agit, à celui qui aura donné au public *l'ouvrage le plus utile*, en se conformant d'ailleurs aux conditions exposées ci-dessus.

Ce prix sera une médaille d'or, de la valeur de douze cents livres.

Le concours sera ouvert, à commencer du premier janvier de la présente année 1781.

Toutes personnes, excepté les quarante de l'académie, seront admises à concourir.

Quand l'académie aura décerné ce premier prix, elle en donnera tous les ans un semblable, qui sera annoncé par un semblable programme.

Elle auroit bien désiré de faire connoître le citoyen à qui les lettres & l'humanité sont res-

270 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

devables de cette donation ; mais il a constamment persisté à garder l'anonyme.

(*Journal de Paris.*)

III.

SOCIÉTÉ royale de médecine de Paris.

Avis sur l'électricité médicale, par M. MAUDUYT.

Depuis long-tems une partie des physiciens regardoit l'électricité comme un remède puissant ; une autre partie nioit qu'elle fût utile en médecine. C'étoit à l'expérience seule qu'il appartenoit de prononcer entre deux opinions si opposées , & l'on ne pouvoit avoir de sentiment à cet égard , ni fixer ses idées qu'après des observations nombreuses , entreprises & suivies avec soin , sans partialité , sans prévention. L'objet étoit en lui-même important ; il intéresse le bien général : la société royale de médecine projeta en 1778 de s'en occuper , & me nomma pour être spécialement chargé , sous son inspection , de cette partie de ses travaux : elle informa M. le directeur-général des finances de son dessein , il voulut bien en rendre compte au roi ; & sa majesté , sur le rapport qui lui fut fait , m'accorda une gratification annuelle pendant trois ans , pour subvenir aux frais indispensables dans le travail dont j'étois chargé.

Au commencement de 1780 , j'ai lu , dans les séances de la société , un mémoire qui con-

tenoit l'histoire du traitement électrique administré, depuis deux ans, à quatre-vingt deux malades : la compagnie, après en avoir entendu la lecture, a chargé trois de ses membres, MM. Geoffroy, Lorry & Andry, de l'examiner en particulier, & de lui en rendre compte ; sur le rapport qu'ils lui ont fait, elle a conclu :

1°. Que j'avois administré l'électricité à un assez grand nombre de paralytiques, qu'ils en avoient éprouvé des effets assez marqués & assez permanens, pour qu'il fût avéré que l'électricité est un moyen de soulager & de guérir de la paralysie, & que, par conséquent elle doit être comptée au nombre des remèdes propres à la combattre.

2°. Que d'après l'application que j'avois faite de l'électricité à des maladies différentes de la paralysie, il étoit probable que l'électricité pouvoit être employée avec avantage dans leur traitement ; qu'elle pourroit soulager & guérir ceux qui en étoient attaqués, mais que les faits étoient encore trop peu nombreux, qu'ils ne présentent que des espérances, sans qu'il fût possible d'en tirer une conclusion sage & bien établie ; que je serois chargé en conséquence de continuer à administrer l'électricité, & que je m'attacherois sur-tout à l'appliquer dans les cas où son utilité, quoique fort probable, n'étoit pas suffisamment démontrée.

Au commencement de cette année, j'ai rendu compte à la société du traitement fait à trente-

272 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

deux malades électrisés, dans le cours de l'année 1780, & différens de ceux dont j'avois donné l'histoire dans mon premier mémoire. La société a persisté dans ses conclusions portées l'année précédente, savoir, 1^o. sur l'utilité démontrée de l'électricité dans le traitement de la paralysie : 2^o. sur la probabilité des avantages qu'on a lieu d'en attendre dans celui de plusieurs autres maladies ; elle a désiré que je continuasse à employer l'électricité ; que j'en prévinsse le public, que je lui fisse connoître les maux différens de la paralysie, dans le traitement desquels l'électricité a déjà réussi souvent, & pour lesquels on a lieu d'en attendre du succès. Cette conclusion n'a pas eu mon travail pour seul fondement, elle a encore été déterminée par le compte que plusieurs associés & correspondans de la société, soit regnicoles, soit étrangers, lui ont rendu de leurs essais dans le même genre. La compagnie a en conséquence chargé son secrétaire de rendre compte de sa délibération à M. le directeur-général des finances : c'est d'après une lettre que ce ministre m'a fait l'honneur de m'adresser, & par laquelle il m'apprend que sa majesté, sur son rapport, veut bien me continuer pendant quatre ans encore la même gratification qui m'avoit été accordée antérieurement pour trois, que je publie cet avis.

Je continuerai pendant quatre ans à recevoir ; & à traiter gratuitement les malades qui se présenteront dans des cas où l'électricité pourra leur être utile.

Je n'admettrai aucun malade sans avoir pris l'avis de son médecin ordinaire, s'il en a un, ou sans avoir consulté à son sujet avec un de mes confreres ; dont il aura lui-même fait choix, & je n'administrerai l'électricité qu'autant que ce sera l'avis du médecin avec lequel j'aurai consulté, ainsi que ce sera le mien.

Je ne recevrai de paralytiques qu'autant que la place me le permettra dans le lieu où je fais mes traitemens.

Les maladies dans le traitement desquelles l'électricité a réussi, & pour lesquelles on a lieu d'en attendre du succès d'après la guérison, dans des cas pareils, sont :

1°. Le rhumatisme, soit simple, soit goutteux.
 2°. L'état de langueur & de foiblesse des enfans dont l'accroissement est retardé ou dans toute leur personne, ou dans quelqu'un de leurs membres, sans cause apparente ; qui, libres dans leurs mouvemens, ne les exercent qu'avec peine & sans force ; qui sont sujets par foiblesse à des chûtes fréquentes, ou dont les mains ne peuvent porter le poids le plus léger. Ce cas, assez commun, est un de ceux dans lesquels l'électricité a été suivie des succès les plus fréquens & les plus marqués.

3°. La perte, ou la gêne du mouvement, les douleurs occasionnées par les vices de l'humeur laiteuse & suites de la maladie, vulgairement appelée *lait épanché*. Deux dames entr'autres, dont une est veuve d'un de nos confreres, ont obtenu de l'électricité dans ce cas, les plus grands avantages.

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

4°. Les scrophules ou écrouelles. Les malades qui en seront attaqués, seront traités seuls, & l'on emploiera pour eux des instrumens qui ne serviront qu'à leur traitement.

5°. Plusieurs maladies des yeux, dépendantes de l'engorgement des membranes, la cataracte commençante, la goutte seréine récente.

6°. Les convulsions & les tremblemens occasionnés par les vapeurs du mercure. Je n'ai par moi-même été témoin d'aucun fait à cet égard : M. de Haen, qui étoit médecin d'un des hôpitaux de Vienne, dont l'habileté, & la probité sont généralement reconnues, assure dans ses ouvrages, d'une manière si positive, avoir guéri, par l'électricité, un grand nombre de doreurs rendus impotens par les vapeurs du mercure, qu'il ne paroît pas possible de refuser sa confiance à l'électricité dans ce cas, d'après ce qu'il en dit.

7°. La surdité. J'ai traité plusieurs sourds. Deux seulement ont eu un succès considérable & permanent. L'un des deux montrait les mathématiques; la surdité l'avoit obligé de quitter sa profession, il l'a reprise au bout de trois mois, & il la continue depuis vingt.

8°. Je n'ai encore employé l'électricité négative qu'une fois : elle n'a produit aucun effet : ce n'est pas une raison de croire qu'elle n'en puisse pas produire, & de nier les avantages, que des physiciens qui s'en sont servis, disent en avoir retiré. Les cas dans lesquels on l'annonce comme utile, sont le tremble-

ment, les convulsions, & en général les maux connus sous le nom de maladies des nerfs.

9°. L'électricité a plusieurs fois rappelé le cours des mois, & il paroît, d'après le témoignage de ceux qui l'ont employée, que c'est un des cas dans lesquels elle réussit le plus généralement.

J'observerai, en terminant cet avis, que depuis trois ans que j'électrise des malades, je n'en ai vu aucun auquel elle ait occasionné un mal réel, & que je crois, avec la plupart des physiciens, qu'elle n'en peut pas produire, étant sagement administrée.

Je prie les malades qui se trouveront dans les cas que j'ai désignés, de faire attention que je ne leur propose pas des expériences que j'ai envie de faire. Je fais que personne n'en a le droit; je n'annoncerois pas publiquement un projet, dont l'exécution me seroit sévèrement défendue, aussi-tôt qu'il seroit connu. Mais je propose d'employer, sous l'autorité du gouvernement, à ses frais, & d'après l'avis d'une compagnie de médecins, un remède dont l'utilité est avérée dans le traitement de la paralysie, dont il y a lieu, d'après des faits antérieurs, d'attendre un succès égal ou à-peu-près semblable dans celui des maladies que j'ai désignées, & qui, jusqu'à présent, n'a produit aucun mauvais effet dans ceux qui en ont fait usage. (*)

(*) La demeure de M. Mauduyt est rue neuve St. Etienne, fauxbourg St. Marcel.

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Je certifie que le présent avis a été lu dans la séance tenue au Louvre le 20 avril 1781, que la société royale l'a approuvé, & qu'elle a désiré qu'il soit rendu public.

VICQ D'AZIR, Sec. perp.

A Paris, ce 22 avril 1781.

*(Journal de littérature, des sciences
& des arts.)*

I V.

*ACADÉMIE des sciences, arts & belles-lettres
de Dijon.*

L'académie a tenu le 15 mai dernier, une séance publique, à laquelle Mgr. le prince de Condé a présidé.

M. Maret, secrétaire-perpétuel, a fait l'ouverture de la séance par un discours dans lequel il a exprimé la sensibilité de l'académie à l'honneur que lui faisoit S. A. S. & a proclamé le jugement des pieces envoyées pour concourir aux prix que cette société avoit proposés.

L'assemblée étoit considérable ; un grand nombre de MM. des trois ordres des états de la province, de Dames & de citoyens distingués la composoit. M. Maret attribue cette affluence à l'empressement de jouir du spectacle le plus capable d'élever l'ame, d'enflammer les cœurs du desir de se rendre utile ; à celui d'admirer un héros dont l'affabilité, les connoissances,

Péloquence majestueuse relevent l'éclat des talens dans le grand art de la guerre ; à celui enfin de se pénétrer de l'importance d'un établissement aux succès duquel S. A. S. veut bien s'intéresser.

Les sujets des prix proposés étoient l'éloge du maréchal de Vauban, & celui de Claude Saumaïse. Le secrétaire-perpétuel a annoncé que l'académie se voyoit obligée de remettre la distribution du premier de ces prix à l'année 1784, & qu'il consisteroit en deux médailles, chacune de la valeur de 300 liv. » Un seul » éloge de Vauban a paru (a-t-il dit) pouvoir » soutenir jusqu'à un certain point les regards » de la critique. Il est écrit sagement, mais » avec peu de chaleur ; l'ordonnance en est » peu régulière ; les détails qui doivent servir » de preuve, ne sont pas toujours exposés avec » cette entente philosophique qui les rend sail- » lants ; le style, quoiqu'en général très-bon & » assez pur, est souvent déparé par des expres- » sions peu claires, par des mots mal choisis » & peu nobles. L'académie s'est vue avec peine » obligée de refuser la couronne à l'auteur de » ce discours ; mais pour lui prouver son esti- » me, elle a voulu que l'on citât l'épigraphe » de son ouvrage : elle est tirée de l'*Eloge de* » *Vauban* par Fontenelle, & porte : *C'étoit un* » *Romain qu'il sembloit que notre siècle eût dérobé* » *aux plus heureux tems de la république.* »

Quelques panégyristes de ce grand homme le font naître en Nivernois, & enlèvent à la Bourgogne l'honneur d'avoir été son berceau.

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» C'est (a remarqué M. Maret) une erreur
» contre laquelle nous devons nous élever , &
» nous assurerons qu'il est né à St. Léger de
» Foucheret.

» Parmi les éloges de Saumaïse écrits dans
» le style historique, l'académie a distingué ce-
» lui qui porte pour devise : *Suum cuique*. L'au-
» teur joint à une grande connoissance de cet
» homme célèbre & de ses travaux, une cri-
» tique judicieuse qui garantit l'impartialité.

» On trouve avec peine dans son ouvrage
» des digressions hors-d'œuvre ; mais on y trouve
» aussi plusieurs morceaux très-éloquens , qui
» prouvent que l'auteur eût pu prendre avec
» succès un ton plus élevé, disposer ses maté-
» riaux dans un ordre plus favorable , & dis-
» puter peut-être avec avantage un prix auquel
» ses talens lui donnoient droit de prétendre.

» Celui qui a remporté le prix , a loué Sau-
» maïse en véritable orateur & avec une élo-
» quence faite pour l'obtenir. Ce n'est pas que
» son ouvrage ait atteint le degré de perfec-
» tion qui lui eût concilié tous les suffrages :
» quelquefois emporté par son feu, l'auteur
» s'est élevé trop haut ; il n'a pas mis assez
» de variété dans les figures dont son discours
» est animé. Son style n'a pas toujours la même
» noblesse , la même harmonie. On peut lui re-
» procher quelques expressions désavouées par
» le goût, quelques mots que l'usage n'admet
» point. Il a avancé certains principes qu'il ne
» seroit pas possible d'approuver dans un pays
» catholique ; mais ces défauts sont rachetés

» par une si belle ordonnance de preuves , par
 » des détails si savans , par des beautés si mâ-
 » les , par des réflexions d'une philosophie si
 » douce , que l'académie , guidée par le pré-
 » cepte d'Horace , n'a pas cru devoir le juger
 » à la rigueur. Ce discours est d'ailleurs le
 » meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été
 » envoyés au concours. Ce que l'auteur a fait ,
 » donne une grande idée de ce qu'il est en état
 » de faire , & doit persuader qu'il ne livrera
 » son ouvrage à l'impression qu'après l'avoir
 » retouché avec soin. L'académie se seroit re-
 » proché trop de sévérité dans une occasion
 » où il falloit réunir tant de qualités si rare-
 » ment associées , une imagination ardente &
 » bien réglée , une érudition sage & profonde.
 » Elle s'est applaudie de son indulgence à l'ou-
 » verture du billet qui renfermoit le nom de
 » l'auteur. C'est un étranger , c'est un ministre
 » de l'église protestante qui a élevé à la gloire
 » de notre illustre compatriote un monument
 » durable ; c'est M. Ancillon , pasteur de l'é-
 » glise françoise à Berlin. Est-il donc étonnant
 » qu'il n'ait pas écrit avec autant de pureté
 » qu'un François ? Est-il surprenant que parti-
 » san des erreurs dont Saumaïse n'avoit pu
 » se garantir , il ait laissé percer sa prédilection
 » pour une doctrine à laquelle il est attaché
 » par les préjugés ? Disons plus : la modération ,
 » les ménagemens avec lesquels il a excusé l'ab-
 » juration de Saumaïse , doivent lui concilier
 » l'estime des orthodoxes. Une notice & quel-
 » ques fragmens de son discours justifieront ce

280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» que nous avançons ; mais avant de l'enten-
 » dre , nous vous supplions , Monseigneur , de
 » vouloir bien remettre la médaille à M. le
 » chancelier de l'académie. L'éloignement de la
 » résidence de M. Ancillon , lui enleve l'hon-
 » neur de la recevoir des mains de V. A. S.
 » mais elle lui paroîtra bien plus précieuse ,
 » lorsqu'il saura qu'approuvant le jugement de
 » l'académie , applaudissant au triomphe de l'ora-
 » teur , vous avez daigné la distribuer. »

La lecture de ce discours a été suivie d'un
 extrait du même ouvrage.

» L'auteur s'attache à montrer dans Saumaïse ,
 » le double mérite d'un esprit vaste & d'un cœur
 » pur , le grand homme qui force l'admiration , &
 » l'homme de bien qui commande l'estime & le res-
 » pect , les talens qui embellissent les vertus & en
 » relevent l'éclat , & les vertus qui ennoblissent &
 » consacrent les talens.

» C'est dans deux parties distinctes qu'il pré-
 » sente Saumaïse sous ces divers points de vue.
 » Il prouve dans la première , qu'il fut un pro-
 » dige d'érudition à l'âge même où les hom-
 » mes ordinaires savent à peine lire ; que son
 » érudition fut solide & profonde dans ses sources ,
 » variée dans les connoissances vers lesquelles elle
 » se porta ; & grande dans sa manière.

» Il le représente successivement comme théo-
 » logien , jurisconsulte , physicien , politique ,
 » poète , moraliste , philosophe & critique ,
 » toujours supérieur à tous ceux qui l'ont de-
 » vancé.

» C'est à grands traits que l'orateur le peint

» sous ces divers aspects. Les détails qui au-
 » roient appesanti sa marche , sont rejetés dans
 » des notes qui sont des extraits lumineux des
 » différens ouvrages de Saumaïse.

» M. Ancillon se transporte au moment où
 » ce grand homme éclairoit l'univers ; il cite
 » en preuve des effets que produisirent l'uni-
 » versalité & l'importance de ses talens, les
 » témoignages d'estime , de vénération qu'il
 » reçut de la plupart de ses contemporains.

» Il ne dissimule point dans la seconde partie
 » de son discours les défauts de Saumaïse ; il
 » débute même par en faire un tableau effrayant,
 » sans se permettre d'affoiblir aucune des cou-
 » leurs dont l'ont chargé les ennemis de ce
 » grand homme ; mais il ne tarde pas à por-
 » ter sur ce tableau la lumière d'une critique
 » sage & impartiale, à faire voir , à démontrer
 » que ces défauts étoient ceux de son siècle.

» Une sensibilité exquise, compagne insépa-
 » rable d'un génie ardent, d'un esprit vif, ne
 » lui permit point de mépriser des contradic-
 » teurs, des ennemis qui le provoquoient avec
 » une fureur, avec une atrocité peut-être sans
 » exemple ; mais, même en repoussant l'injure,
 » il fut toujours plus modéré que tous ses ad-
 » versaires. Il ménageoit l'homme lorsqu'il at-
 » taquoit l'écrivain ; & s'il s'élevoit avec force
 » contre les erreurs, c'est que l'amour de la
 » vérité étoit le mobile de toutes ses actions.
 » La douceur & la générosité formoient le fond
 » de son caractère. M. Ancillon le démontre
 » par les détails de sa vie privée, par le sa-

» crifice qu'il fit dans ses derniers momens ,
 » d'un nombre considérable de réponses qu'il
 » avoit préparées contre les diatribes de ses
 » envieux.

» On voit sa patience exercée, comme celle
 » de Socrate , par une autre Xantipe ; on le
 » voir pere tendre , ami vrai , protecteur géné-
 » reux & délicat de tous les gens-de-lettres ,
 » de tous les savans , vivre en bon citoyen &
 » mourir en philosophe chrétien.

» Il étoit difficile de l'excuser d'avoir aban-
 » donné la religion de ses peres pour embrasser
 » le calvinisme. L'auteur s'en tire avec adresse ;
 » mais c'est ici qu'il pose des principes qui
 » pourroient donner lieu à des discussions que
 » l'académie réprouve. C'est sur la force impé-
 » rieuse du cri de la conscience qu'il s'appuie
 » pour disculper Saumaïse. «

Il sera facile de juger de sa maniere par l'apostrophe qui termine son discours.

L'orateur vient de peindre le moment où
 Saumaïse , pénétré de la vanité de la gloire, de
 la vérité des principes du christianisme , s'est
 élevé à la sublimité du pardon des ennemis , a
 livré aux flammes les ouvrages manuscrits qu'il
 avoit encore préparés pour sa défense , il ap-
 pelle à ce spectacle tous ses détracteurs , tous
 ses ennemis , & leur dit : » O vous ! qui ne
 » pensiez à lui que pour multiplier vos ou-
 » trages , tandis qu'il pensoit à vous pour vous
 » les pardonner , qui le maudissiez peut-être
 » tandis qu'il vous bénissoit , qui écriviez con-
 » tre lui tandis qu'il eût voulu n'avoir jamais

» écrit contre vous , qui prépariez l'opprobre
 » à sa mémoire tandis qu'il faisoit tout pour
 » ménager la vôtre , qu'il fauvoit à votre sen-
 » sibilité quelques fâcheux momens , qu'il pu-
 » nissoit ses talens des foiblesses qui s'y attrai-
 » cheroient , & ne vouloit plus être utile s'il
 » ne pouvoit l'être sans blesser ; ennemis trop
 » ardens , qu'il eut le malheur de faire ap-
 » procher de son lit de mort , voyez ces traits
 » où reposent le calme & la joie d'une belle
 » action. Voyez les restes fumans encore du
 » sacrifice consommé par sa charité ; & vous
 » regardant avec une surprise mêlée de respect ,
 » dites-vous les uns aux autres : Il nous par-
 » donna , il fut meilleur que nous.

» Et toi , juste & équitable postérité , si mes
 » foibles accens peuvent arriver jusqu'à toi ,
 » répète d'un siècle à l'autre ce haut aveu :
 » que le nom de Saumaïse rappelle à jamais
 » l'idée de la science qui relève le prix des
 » vertus , & des vertus qui font respecter &
 » aimer la science ; que sortant , à ma voix ,
 » de la nuit des tems , son ombre seule , er-
 » rante dans les sanctuaires de la science &
 » de la piété , y épouvante le faux esprit
 » qui méprise & décrie l'érudition , & le vice
 » qui la déshonore ; qu'elle remporte sur eux
 » d'éclatantes victoires. «

» Au milieu de ma carrière & au-delà ,
 » j'aurai assez vécu , si un jour ce foible éloge
 » à la main , & passant près du tombeau de
 » Saumaïse , quelque élève des muses s'arrête
 » & sent son cœur palpiter , ses yeux se rem-

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» plir de larmes, & prend en silence avec
» lui-même, avec son siecle, de sublimes en-
» gagemens. «

M. de Saint-Alphonse, lecteur de Mgr. le prince de Condé, & nommé academicien dans la séance précédente, a prononcé son discours de réception, auquel M. de Morveau, chancelier de l'académie a répondu. Ce discours & cette réponse viennent d'être imprimés.

M. le comte de la Touraille & M. de Saint-Alphonse ont lu, le premier, le *Précis de quelques réflexions morales & philosophiques*, dont nous rendrons compte dans notre prochain journal; le second, un poëme sur *les charmes du repos*, imité de l'anglois de Mme. de S***. Ce poëme est rempli de tableaux divers, tantôt gracieux & frais, tantôt imposans & majestueux. On y trouve des réflexions, des pensées ingénieuses, rendues avec élégance & avec force : il respire en général la plus douce & la plus saine philosophie.

M. de Morveau a commencé la lecture d'un mémoire intitulé : *Recherches pour perfectionner la préparation des couleurs employées dans la peinture*. La couleur dont il s'est occupé dans la partie de ces *Recherches* qu'il a lue, est le blanc. Celui qu'emploient les peintres est une chaux de plomb qui, eu égard à sa différente préparation, porte le nom de crémé en Autriche, de blanc de plomb en écailles, de blanc de céruse, de blanc de Bougival.

L'academicien fait d'abord observer que les différentes préparations de plomb exposent les

peintres & tous ceux qui respirent les émanations des couleurs où entrent ces préparations , à être attaqués d'une colique très-cruelle par ses symptômes , & souvent funeste par ses suites ; que cette considération seule devoit suffire pour engager à chercher un blanc dans lequel il n'entrât point de plomb , mais qu'on trouvoit un autre motif de se porter à cette recherche , dans la facilité avec laquelle la chaux de ce métal reprenoit le phlogistique ; qu'il en résulteroit une altération des tableaux , par l'action seule de l'air qui brunissoit tous les blancs en revivifiant à la longue le plomb qui entroit dans la composition des couleurs.

Ces divers motifs ont déterminé M. de Morveau à faire les essais dont il a rendu compte , & dont il a confirmé les résultats par des expériences qu'il a répétées sous les yeux de S. A. S.

Ces essais lui ont fait connoître que l'on pouvoit obtenir un blanc inaltérable en employant la chaux d'eau , celle de zinc & la chaux terreuse tartarifiée. Les deux premières de ces substances peuvent être traitées à l'huile , mais la troisième seulement à la détrempe.

L'académicien a présenté divers échantillons de toile peints avec le blanc de crems , qui est de tous les blancs de plomb celui qui résiste le plus à l'action de l'air , & avec les trois autres blancs dont on vient de parler : il a fait remarquer la différence frappante qu'avoit produite la vapeur phlogistique sur ces diverses couleurs. Pour rendre cette différence sen-

sible par une expérience, il a mis dans un bocal un peu élevé du foie de soufre en liqueur, & a versé dessus du vinaigre distillé. Ensuite il a placé sur la bouche du bocal un carton découpé, de manière que la vapeur qui s'élevoit pouvoit le traverser. Il a posé sur les découpures divers morceaux de toile peints en blanc, les a recouverts d'un autre carton, & a assujetti les cartons par un papier ficelé.

Un instant après, il a retiré les échantillons mis en expériences, & l'on a vu que celui qui étoit coloré par le blanc de crems, avoit bruni, tandis que les autres avoient conservé leur blancheur, preuve évidente de l'avantage qu'il y auroit à les substituer aux préparations de plomb. Cette découverte, de la plus grande importance pour la peinture, mérite d'être accueillie par les artistes. Elle doit aussi être approuvée des médecins & de tous ceux qui ont assez d'humanité pour desirer de voir diminuer le nombre des maladies auxquelles sont exposés les hommes.

M. Chauffier a rendu compte du succès qu'a eu l'épreuve qu'il a faite en présence de S. A. S. dans le jardin de M. de Montigny, pour prouver par le fait qu'il est possible de rendre les maisons incombustibles.

M. de Saint-Alphonse a lu un petit poëme imité de Virgile, intitulé : *Drusus*, & envoyé par M. Eustache. C'est un essai fait à l'âge de 17 ans, & qui donne les plus grandes espérances. Il contient l'horoscope de Drusus. Le poëte peint successivement tout ce que fera

son héros, & la gloire dont le couvrira le bonheur qu'il aura procuré à la terre.

La séance a été terminée par la lecture d'une épître en vers, adressée aux dames par M. Le-Roy de Flagis. Son but est de ramener les femmes à prendre une plus juste idée de leur pouvoir, à reconnoître qu'elles ne sont pas bornées à plaire, & qu'elles peuvent avoir beaucoup d'influence sur les mœurs des hommes.

Après avoir peint tous les avantages que la beauté, les graces assurent aux femmes; après avoir dit que les sages mêmes tombent à leurs pieds, que tous nos héros

Qu'avec raison préconise l'histoire,
Tous nos héros; plus ou moins amoureux,
Ont vu l'amour ternir un peu leur gloire,

il fait observer aux dames,

Que nos travers, nos mœurs sont leur ouvrage.
Eh! qui forma ces essaims d'Adonis
Rivalisant avec vous de parure,
Qui, du vieux Franc altérant la nature,
Changea la Gaule en molle Sybaris?
Belles, c'est vous, c'est votre insouciance
Pour les vertus dont vous étiez le prix
En ces beaux jours, en ces tems où la France
Dans les Bayards voyoit des Amadis.
Qu'espérez-vous de ces métamorphoses!
Vos froids flatteurs, malgré leurs tons altiers,
Que semblent-ils sous le myrte & les roses
Près du héros paré de ses lauriers?

Le poëte cite ensuite plusieurs faits tirés de

288 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

la fable & de l'histoire , pour prouver que les foibleſſes amoureuſes étoient excuſables par les droits que la valeur & l'héroïſme doivent avoir ſur les ames tendres.

Jadis du moins , dans ſes peines ſecretes ,
Quand la beauté ſe répandoit en pleurs ,
Pour adoucir ou voiler ſes déſaites ,
Il lui reſtoit la vertu des vainqueurs.

Les exemples de Phedre & de Didon viennent à l'appui de cette réflexion , & il invite les femmes à rétablir le culte du véritable amour.

Trifte jouet de nos modes frivoles ,
Cédant ſans ceſſe à mille vanités ,
Aſſez long-tems vous fûtes nos idoles ;
Oſez paroître enfin nos déités ;
Au monde éteint redonnez une autre ame ;
Par les plaiſirs ennobliffez nos cœurs ;
Portez par-tout une céleſte flamme ;
Récreez l'homme en lui donnant des mœurs.
(*Journal encyclopédique.*)

V.

SOCIÉTÉ provinciale des arts & des ſciences
d'Utrecht.

La ſociété aſſemblée le 26 avril dernier , a décidé que de toutes les réponſes qu'elle a reçues à la queſtion ſuivante , ſavoir :

» Eſt-il ſalutaire ou nuſible à la ſanté des
n hommes , de planter des arbres dans les vil-
n les

» les & aux environs ? Leurs exhalaisons épu-
 » rent-elles ou infectent-elles l'air, & quelles
 » sortes d'arbres font plus ou moins de bien ou
 » de mal ? «

La belle & savante dissertation, portant pour devise : *Observez la nature, & suivez la route qu'elle vous trace*, lui a paru, pour ce qui concerne le premier point, être de beaucoup la plus conforme à son but. Mais ayant désiré dans cette dissertation un plus grand nombre d'expériences, faites avec des arbres, & particulièrement celles dont on pourroit conjecturer avec quelque certitude, quels arbres soient les plus convenables pour améliorer l'air, puisque jusqu'à présent les plus grandes difficultés mentionnées par l'auteur ne leur paroissent pas satisfaisantes; la société propose de nouveau la même question pour être répondue avant le premier décembre 1782, avec offre du double prix. La décision s'en fera dans le courant du mois d'avril 1783, & durant ce temps-là les réponses déjà parvenues à la société demeureront intactes, avec leurs billets, afin de fournir occasion aux auteurs de faire les expériences requises, & aux autres de concourir de nouveau au prix.

Au reste, MM. les directeurs & membres ont arrêté de proposer la question suivante, pour être répondue le premier décembre 1782 : en voici le contenu.

» Quelles sont les causes naturelles, & celles qui proviennent de la manière de vivre,
 » de la multiplication journalière des ma-

» ladies des nerfs dans notre pays ? Quels en
 » sont les signes, & quelle est la meilleure mé-
 » thode de les prévenir & de les guérir ? «

Le prix pour cette question sera adjugé au mois d'avril 1783. La société n'attend pas une dissertation prolixie de la foiblesse des nerfs en général, mais elle desiré seulement qu'on se borne aux causes de l'augmentation de cette maladie dans notre pays, & de ses véritables indices, afin de la pouvoir distinguer des autres maladies avec lesquelles on la confond souvent.

» La société se propose de couronner la
 » meilleure dissertation, & la plus intelligible
 » pour toute sorte de lecteurs, tant négocians
 » qu'armateurs & teneurs de livres, que pour
 » ceux de nos marins les moins instruits, pour
 » expliquer facilement la méthode de détermi-
 » ner les longitudes en mer, en mesurant la
 » distance des étoiles ou de la lune par un oc-
 » tant ou sextant, pourvu que l'on démontre
 » par des preuves & des expériences que cette
 » méthode de déterminer les longitudes soit
 » aussi praticable par les marins des Provin-
 » ces-Unies des Pays-Bas. «

Le prix destiné pour cette question sera adjugé en avril 1782, & les discours envoyés avant le premier décembre 1781.

Toutes les réponses à chacune desdites questions ne devront pas être signées du nom de leur auteur, mais d'une devise, & on y joindra un billet cacheté, sur lequel sera la même devise, & qui contiendra le nom & l'adresse de l'auteur, le tout lisiblement écrit. Elles seront

envoyées, *franches de port*, avant ou au tems fixé, & écrites lisiblement, mais non de la main de l'auteur même, en hollandois, françois ou latin, au sieur & Mre. Jean Van Haefst, secrétaire de ladite société : les mémoires qui seront envoyés après le tems fixe, ne seront pas admis au concours.

Le prix pour celui qui aura le mieux répondu à chacune desdites questions, suivant ladite condition, fera une somme de 30 ducats d'or, ou une médaille d'or de la même valeur, à son choix : le billet de la réponse couronnée fera seul ouvert, tous les autres seront brûlés sans être décachetés.

*(Nouvelles de la république des lettres
& des arts.)*



S P E C T A C L E S.

P A R I S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE vendredi 6 juillet, on a donné la première représentation de *Richard III*, tragédie en cinq actes, par M. de Rozoy, citoyen de Toulouse.

Après la mort d'Edouard IV, usurpateur du trône de Henri VI, Richard, duc de Gloucester, frere du premier, se fit proposer la couronne par ses partisans, aidés du duc de Buckingham. Il feignit d'abord de la refuser; mais enfin, il parut céder à leurs instances, & se fit couronner. Déjà fouillé de crimes affreux, il ne craignit pas d'immoler à son ambition ses deux neveux, dont l'un étoit Edouard V, qui fut pendant deux mois & demi un fantôme de roi, & Richard, duc d'Yorck, son frere. Le desir d'affermir son autorité, l'engagea à rechercher la main de sa niece Elisabeth, fille aînée d'Edouard IV, mais il n'en éprouva que des mépris. Enfin, ses cruautés révolterent tous les cœurs; Buckingham même s'éleva contre celui dont il avoit été le complice, & paya de sa

tête sa double trahison. Mais Henri, comte de Richemont, qui prétendoit avoir au trône des droits plus puissans que ceux du duc de Gloucester, profita de la haine que celui-ci avoit inspirée aux Anglois, & secondé par le lord Stanley, qui avoit épousé en secondes noces la comtesse de Richemont sa mere, aidé des François, qui lui donnerent deux mille hommes, quelques vaisseaux & une somme d'argent, il débarqua au port de Milfort. Le 22 août 1485, les armées de Richard & de Henri se trouverent en présence à Bosworth; après un combat sanglant, pendant lequel le lord Stanley abandonna Richard, dont jusqu'alors il avoit feint d'épouser les intérêts, Henri demeura vainqueur, & le corps du tyran fut trouvé sur le champ de bataille percé de coups, & entouré de morts & de mourans. Le comte de Richemont fut proclamé roi par son armée sous le nom de Henri VII; il épousa quelque tems après la princesse Elisabeth, que son aversion pour la maison d'Yorck l'engagea à traiter avec une dédaigneuse indifférence.

Tel est le trait historique sur lequel M. de Rozoy a bâti le système de l'ouvrage qu'il vient de faire représenter. Il seroit difficile de trouver un ouvrage dont la conduite fût plus mal entendue, dont le style fût plus négligé, pour ne pas employer d'autre expression.

L'auteur a fait Richard amoureux de sa niece, sœur des deux princes sacrifiés à l'ambition. Richemont est aussi par les sentimens du cœur le rival du tyran & rival préféré. La

294 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

premiere partie du premier acte a été applaudie ; mais la fin de cet acte & les deux qui le suivent ont excité beaucoup de murmures. En effet ils ne présentent aucune action ; ils sont, pour ainsi dire , entièrement étrangers au sujet qu'a voulu traiter l'auteur : c'est un *imbroglio* continuel , rempli de mots communs ou d'expressions boursoufflées , de pensées fausses , de récits épisodiques & oiseux ; mais au quatrieme acte , commence un intérêt réel. Richemont , sa mere & sa maîtresse , sont au pouvoir du tyran , & à chaque instant sur le point de perdre la vie. Quoique la situation de Richemont , dans cet acte soit précisément la même que celle que l'on applaudit dans *Gustave* , elle ne fait pas moins de plaisir , parce qu'elle est bien motivée. La premiere moitié du 5e. acte n'est pas moins digne d'éloges ; mais le dénouement est tout-à-fait invraisemblable. La princesse , que les soldats de Richard pouvoient faire périr , est amenée sur le théâtre uniquement pour être sauvée par Richemont , & produire un coup de théâtre qui est gauche & mal amené. Le tyran a déjà disparu sans que l'on sache ni où , ni pourquoi , ni comment il s'en est allé.

(*Mercur de France , Journal de Paris ; Journal de littérature , des sciences & des arts.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

Le samedi 7 juillet , on a donné , pour la premiere fois , *Léonore* ou *l'Heureuse Epreuve* ,

comédie en deux actes , mêlée d'ariettes , musique de M. Champein.

Angello , jeune débauché , connu & redouté par l'excès de son libertinage , s'est introduit chez le peintre Manelly sous le nom de Farelly , & y est devenu amoureux de Léonore ; mais il n'a osé se faire connoître sous son véritable nom , parce que ses erreurs l'ont rendu odieux à Léonore , que son pere lui destinoit pour épouse , & dont il a refusé la main. Manelly a découvert le secret de Farelly , l'amour que sa fille lui a inspiré , & celui qu'elle ressent elle-même. Avant d'en instruire Léonore , il s'assure de la sincérité du retour de Farelly , & cherche à l'éprouver. Réduit à s'entretenir avec le portrait de Léonore qu'il a fait dans ses momens de loisir , le jeune homme fait demander Léonore en mariage par le valet de son pere , & est refusé sous le nom d'Angello. Il se détermine à quitter la maison de Manelly , en demandant pour toute grace d'emporter avec lui un des tableaux du cabinet du peintre. Celui-ci y consent , en en exceptant le portrait seul de Léonore : c'est positivement celui que desire Farelly ; ce dernier refus le pénètre de douleur ; mais Léonore , que son pere a mise au fait du nom & de ses projets sur Angello , déclare à son pere qu'elle oublie ses erreurs en faveur de la sincérité de son repentir & de son amour , & elle lui donne la main.

Ce poëme est lent , triste & froid. L'action n'a rien d'intéressant , parce que l'auteur n'a

pas su tirer parti des situations qu'elle lui donnoit, & qu'il l'a ralentie par le grand nombre de morceaux de chant, avec lesquels il a coupé ses scènes & son dialogue. On n'a pas trop deviné de quelle nature est l'épreuve que Mannelly fait subir à Angello; on a trouvé que Léonore avoit souvent l'air de se jeter à la tête de son amant : enfin, on a pensé qu'un tel ouvrage n'annonçoit pas une connoissance bien étendue de la scène & de ses effets.

La musique, quoique fort applaudie, a éprouvé quelques critiques. On y a remarqué des réminiscences. On a reproché au compositeur de n'avoir pas un style assez suivi, d'étouffer la partie du chant par des accompagnemens trop chargés & trop bruyans, d'avoir enfin manqué quelquefois l'expression à force de la chercher; mais on y a trouvé du talent & des motifs d'espérance encore plus marqués que ceux que l'auteur a donnés jusqu'ici.

(*Mercur de France; Journal de Paris.*)



HISTOIRE-NATURELLE.

PHYSIQUE.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

OBSERVATIONS () sur les fleurs , extraites des Affiches , annonces , &c. de Toulouse & du Haut-Languedoc.*

Nous entrons dans la saison la plus agréable de l'année : les arbres reprennent leur verdure ; nos prairies & nos jardins vont se couvrir de fleurs. Les unes , artistement rangées , vont servir d'ornement à un sexe enchanteur ; les autres , répandues négligemment dans nos appartemens , vont les embaumer de leur odeur délicieuse.

C'est ce moment même du triomphe des

(*) Ces observations ont pour auteur un jeune Toulousain , dont les talens & l'application promettent beaucoup.

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fleurs que je dois choisir pour prévenir les Graces & la Beauté sur le danger dont les menace l'usage inconsideré d'une parure que la nature, toujours sage dans ses dispositions, n'étale que dans des lieux ouverts & aérés. Les expériences suivantes ne prouvent que trop combien il est funeste de renfermer des fleurs dans des chambres bien closes, & d'en respirer trop long-tems le parfum agréable, mais dangereux.

Les personnes qui pensent que les fables ne sont la plupart que des allégories ingénieuses & morales, ne verront vraisemblablement avec moi, dans celle de la mort d'Eurydice, que l'effet meurtrier de l'odeur des fleurs, trop long-tems respirée. Ce serpent dont la piquure la priva du jour, pourroit bien n'être que la vapeur méphitique que cette odeur recèle; ainsi, le basilic, monstre informe & fabuleux, que le peuple crédule plaçoit jadis au fond de certains puits, & qu'il croyoit donner la mort par son seul regard, n'est plus qu'un gas mortel, qu'un air corrompu, qui s'exhale des eaux croupissantes & inaccessibles à l'agitation des vents & à la chaleur vivifiante de la lumière.

Ces expériences sont tirées du livre du docteur Ingen-Houfz, sur les végétaux, & leur qualité de corrompre ou d'améliorer l'air. (*)

Perfuadé que l'être-suprême n'avoit rien créé

(*) Voyez le journal d'août, page 39 -- 55.

d'inutile , il soumit à ses essais les feuilles des arbres & des plantes , même celles que l'on qualifie gratuitement de mauvaises herbes. Son étonnement fut égal à sa joie , en reconnoissant dans ces feuilles les filtres dont la nature se sert pour purifier l'air. Il découvrit qu'exposées au soleil , elles absorboient l'air de l'atmosphère , le rendoient pur & déphlogistiqué , & versaient ensuite une pluie abondante de cet air vital , qui se mêlant dans la masse de l'atmosphère , la rend plus pure , & plus capable , par conséquent , d'entretenir la vie des animaux ; mais il reconnut aussi que ces mêmes plantes , renfermées à l'ombre ou dans une chambre , perdoient cette qualité bienfaisante , & gâtoient même l'air qui les environnoit.

Les végétaux n'ont donc pas été mieux traités que le reste des êtres ; ils ne sont , comme eux , qu'un mélange de bien & de mal. Une influence salutaire , & une émanation pernicieuse caractérisent à l'alternative leur existence ; mais les fleurs & les fruits , ces chefs-d'œuvre de la nature , sont sans doute mieux partagés que de simples plantes : l'odeur suave des unes , & le goût délicieux des autres , ne sont-ils pas un garant sûr que rien de nuisible n'en altère l'agrément ou la bonté ? Le docteur Ingen-Housz osa l'espérer ; mais quel fut son étonnement , quand il reconnut que les fleurs & les fruits exhaloient constamment un air mortel ; gâtoient l'air environnant , pendant le jour & pendant la nuit , à la lumière & à l'ombre , & répandoient un poison réel & des plus ter-

300 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ribles dans une masse considérable d'air où elles se trouvoient renfermées ! Cette émanation méphitique est cependant bien différente de celle qui est le véhicule de leur parfum ; celle-ci est aussi innocente que l'autre est nuisible.

Ses expériences lui apprirent que les fleurs & les fruits qu'il seroit le plus dangereux de conserver dans une chambre fermée , étoient précisément ceux dont nous faisons le plus d'usage , les violettes , les roses , les lis , le chevrefeuille , les pêches , les pommes , les poires , les prunes , &c. au point qu'il seroit aussi dangereux de coucher dans une serre , dans une fruiterie , ou dans une chambre fermée où il y auroit beaucoup de fleurs , que dans une chambre où il y auroit du charbon allumé.

Une assertion aussi révoltante pour les amateurs de fleurs , a besoin d'être appuyée des plus fortes expériences. Je n'en citerai que trois que j'ai moi-même vérifiées & répétées sur des fleurs & des fruits différens ; elles m'ont paru suffire pour l'objet que j'ai en vue. Il mit sous un bocal d'environ deux pintes , trente fleurs de chevrefeuille ; au bout de trois heures , l'air fut infecté , au point qu'une chandelle s'y éteignoit , & qu'un animal y auroit péri ; elles n'avoient rien perdu de leur odeur ; l'air qui les environnoit , en étoit imprégné & si empoisonné , qu'une personne qui auroit cédé à son goût pour ces fleurs , se seroit mise dans le plus grand danger de périr. Une pêche à l'ombre corrompt tellement une masse d'air , six fois plus grande que son volume , que cet air

devint mortel pour un animal qui le respira ; deux douzaines de haricots verts , placés sous un bocal de deux pintes , rendirent l'air si meurtrier , qu'un jeune poulet y périt en moins de 20 secondes.

Enfin les morts subites occasionnées par une quantité de fleurs renfermées dans une chambre close , ne sont pas malheureusement rares. Ces fleurs si séduisantes sont aussi la cause de la plupart des affections vaporeuses & spasmodiques , qu'on a presque toujours l'injustice d'attribuer à l'imagination , & quelquefois même au caprice.

A Londres , pendant l'été de 1779 , on trouva une femme morte dans son lit , qui étoit environné de fleurs de lys , & placé dans une chambre bien close.

Martinus Cromerus (*De rebus Polonorum* ; liv. 1) fait mention d'un évêque de Breslau , suffoqué par des roses. Triller , dans une savante dissertation sur le danger des fleurs , parle d'une jeune fille suffoquée par des violettes , & d'une comtesse de Salm , qui périt par le même accident. A Londres , en 1764 , une jeune Demoiselle , couchée avec sa servante dans une chambre où il y avoit beaucoup de fleurs , se réveilla dans une angoisse terrible , n'eut que la force d'éveiller sa compagne , qui n'étoit point dans un état si languissant. Celle-ci se leva , ouvrit les fenêtres ; mais elles ne recouvrèrent leur premier état de santé qu'au moment où les fleurs furent mises hors de la chambre.

J'ajouterai à ces exemples effrayans celui

302 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,
d'une jeune Dame de cette ville (Toulouse ,)
qui faillit, le printems dernier, dans les bras
du sommeil, devenir la victime de son goût
pour les fleurs de lilas. Sa chambre en étoit pa-
rée. L'air y fut bientôt gâté, au point qu'elle
n'eut que la force de sonner, se trouva mal,
& ne recouvra ses sens que lorsque sa femme-
de-chambre, accourue à son secours, eut ou-
vert les fenêtres, & jetté les fleurs hors de sa
chambre.

Voilà quelques-uns des faits frappans qui vien-
nent à l'appui de la belle théorie du docteur
Ingen-Houfz; puissent-ils retenir ceux que leur
passion pour les fleurs entraîne dans un dan-
ger d'autant plus inévitable qu'il est moins
prévu!

(*Journal encyclopédique.*)

*NOUVELLES observations qui démontrent le
danger de sonner les cloches pendant l'orage.*

I I.

M. le marquis de Casteja, seigneur de Tre-
verai, nous a fait passer la lettre suivante,
qui lui a été adressée par M. Goin, maître de
forges & procureur fiscal de la terre & pré-
vôté de Treverai, près Ligny en Barrois.

» Le jour de la Pentecôte dernière, nous
» avons eu en ce canton un orage terrible à
» l'heure des vêpres; les habitans du village
» de Longeville, près de Bar, y assistoient en
» assez grand nombre dans l'église du lieu; ils

» se mirent sur le champ , selon la louable cou-
 » tume des payfans , à mettre toutes leurs
 » cloches en branle ; le curé & le vicaire ,
 » gens raisonnables , leur représenterent que
 » cela étoit au moins inutile , peut-être même
 » dangereux , que d'ailleurs cela troubloit l'of-
 » fice divin , au point de les mettre dans l'im-
 » possibilité de le continuer ; qu'il seroit plus
 » sage & plus religieux de continuer à prier
 » le ciel , & de chercher à détourner par-là
 » les effets terribles de l'orage qui foudroioit sur
 » le village. Malgré leurs remontrances , on
 » voulut toujours sonner ; trois fois ils firent
 » cesser , trois fois les plus entêtés des brail-
 » lards qui conduisent ordinairement les com-
 » munautés villageoises , firent recommencer
 » avec un murmure presque général , appuyé
 » du syndic , qui se leva insolemment , dit au
 » vicaire que les cloches n'étoient pas à lui ,
 » qu'il vouloit qu'on sonnât , &c. A peine
 » exécutoit-on de nouveau cet ordre , que la
 » foudre tomba sur le clocher , entra dans l'é-
 » glise par un trou qu'elle fit à la voûte ;
 » passa entre les jambes de cent assistans à
 » l'office , sans d'abord faire de mal , remonta
 » le long du pilier , redescendit , & tua trois
 » personnes roides , & deux autres qui expire-
 » rent un instant après , en blessa au moins
 » soixante , dont vingt si dangereusement , qu'on
 » désespéra de les sauver ; plusieurs ont les jam-
 » bes & les cuisses brûlées & noires , leurs
 » bas & culottes restans intacts ; un des morts
 » laisse onze orphelins. Le syndic , cité à la

304 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» police de Bar, a été amendé & puni, mais
 » personne n'ose prendre sur lui d'interdire la
 » sonnerie quand l'orage est sur le clocher.
 » Nous étions aussi à vêpres à Treveray, où
 » on voulut également sonner; heureusement
 » voyant l'orage si près, & me rappelant les
 » exemples que vous m'aviez cités, & ceux
 » que j'avois lus dans les papiers publics, du
 » danger de sonner en pareil cas, je pris sur
 » moi, en ma qualité de procureur fiscal, le
 » juge étant absent, & comme votre représen-
 » tant, Monsieur, de le défendre & de l'em-
 » pêcher, même d'autorité, malgré le murmure
 » général qui s'éleva contre moi, les menaces,
 » injures, &c. réitérées après l'office & depuis.
 » On croiroit que l'événement de Longeville,
 » arrivé si près d'eux, auroit ouvert tous les
 » yeux. Point du tout, la majeure partie dé-
 » clame encore, & soutient qu'ils m'auroient
 » rendu responsable si le tonnerre étoit tombé;
 » que leurs cloches ont la vertu de les en pré-
 » server, &c. Voilà l'usage que le payfan
 » fait de cette liberté que les rhéteurs des villes
 » exaltent si fort, ignorant qu'elle est trop sou-
 » vent pour lui un moyen de se nuire à lui-
 » même par le mauvais usage que ses préju-
 » gés & sa déraison lui en font faire, & qu'il
 » feroit à souhaiter que les seigneurs, les ju-
 » ges & les pasteurs, naturellement intéressés
 » au bien de la chose, & plus éclairés, fussent
 » autorisés à les empêcher. Ne pourriez-vous
 » pas, Monsieur, faire à cet égard des repré-
 » sentations au gouvernement ou aux magistrats

» (car l'autorité seule peut obvier à ces abus)
 » ou au moins les mettre à portée , en pu-
 » bliant ce fait , de prendre des mesures rela-
 » tives. «

Le vœu que forme ici M. Goin , a été réa-
 lisé par le procureur-général du parlement de
 Nancy , qui a adressé sur ce sujet à ses sub-
 tituts du ressort , la lettre que nous avons fait
 connoître dans le journal de juillet , pag. 285.

(*Mercur de France.*)

I I I.

D E G R E N O B L E , le 27 juillet.

Pendant un orage qui s'est élevé le 8 de
 ce mois , environ à 6 heures du soir , sur la
 communauté de Puy-S.-Pierre , près de Brian-
 çon , 8 ou 10 jeunes gens s'étant avisé de son-
 ner les cloches de la paroisse , le tonnerre tom-
 ba sur le clocher , renversa la flèche , détacha
 une cloche qui manqua d'écraser les sonneurs ,
 & pénétrant ensuite dans l'église , renversa le
 curé , dont il brûla les cheveux , brisa toutes
 les décorations de l'autel , perça de part en part
 un des piliers de pierre , fillonna le pavé &
 la voûte , & sortit en faisant un trou au mur
 du côté du cimetière. Un particulier qui étoit
 auprès de la grille du chœur , en a été atteint
 d'une manière funeste. Il tenoit à la main un
 livre que la foudre embrâsa subitement : l'ac-
 tivité du feu se communiqua par le bras , à
 tout le reste du corps de cet homme , qui

306 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tomba évanoui, & qui en revenant à lui long-tems après, sentit dans tous ses membres, principalement aux orteils, où le feu s'étoit fixé, les douleurs les plus aiguës. Il les ressentoit encore à la date de la lettre d'où l'on a extrait ces détails; c'est-à-dire, au bout de 8 jours. (*Journal général de France.*)

I V.

P H É N O M È N E extraordinaire dans un œuf.

Vendredi, 18 mai, on fut témoin, chez M. l'avocat G***, grand'rue, à Besançon, d'un phénomène dont l'histoire-naturelle fournit peu d'exemples. On avoit fait cuire, pour le manger mollet, un œuf frais du jour, fruit d'une poule, unique dans la maison, que l'on y garde depuis trois ans, & qui s'y est rendue fort familière. A l'ouverture de cet œuf, on aperçut quelque chose d'un peu noir qui s'élevait d'environ deux lignes au-dessus du lait. On ne s'attendoit pas à trouver là quelque chose d'étranger, lorsqu'après avoir ainsi considéré ce que ce pouvoit être, on versa cet œuf sur une assiette, & on en vit sortir, avec le jaune, un ver de la grosseur d'un des fourchons d'une fourchette à quoi on le comparera alors, & de la longueur du doigt du milieu depuis son extrémité jusqu'à sa jointure avec la main. Les naturalistes peuvent rechercher comment il a été possible que ce ver se fût introduit dans l'œuf. On peut assurer que

la coque en étoit intacte & sans aucune ouverture par où il eût pu pénétrer depuis la ponte. D'ailleurs, il n'y auroit pas eu le tems suffisant pour que cet insecte, à supposer la chose possible, y eût fait une ouverture à s'y introduire, & l'œuf, en cuisant, n'eût pas manqué de se vuider par cet endroit. Il eût fallu aussi qu'un ver se fût trouvé-là bien à propos dans la chambre où la poule pond ordinairement. Quoi qu'il en soit, pour mettre les naturalistes au fait de tout ce qui regarde la poule en question, on dira qu'elle est assez souvent dans une basse-cour de la maison, où elle ne peut manquer de trouver quelque ver à manger. Restera toujours à examiner comment, des intestins de la poule, ce ver est descendu dans l'intérieur de l'œuf. On a depuis ouvert des œufs cruds de cette même poule, qui ne cesse, depuis trois ans, d'en faire un chaque jour, pour s'assurer si ce phénomène ne se répéteroit pas, & si un ver y seroit vivant, & pour cela on a résolu de n'en plus mettre cuire en coque venant de cette poule. Une chose qu'on a encore remarquée en ouvrant ses œufs, c'est qu'ils ont des germes comme ceux qui seroient fécondés, quoiqu'il n'y ait point de coq ni d'autre volaille qu'elle dans la maison. Le ver trouvé dans l'œuf en question se conserve dans de l'esprit-de-vin; dans le cabinet de curiosités naturelles de M. le M. D. S.

(*Journal de littérature, des sciences
& des arts.*)

M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

MÉMOIRE sur la méthode singulière de guérir plusieurs maladies par l'emphysème artificiel ; par M. GALLANDAT , de plusieurs académies , démonstrateur d'anatomie , de chirurgie & de l'art des accouchemens , à Flessingue.

IL seroit à souhaiter que les gens éclairés qui voyagent dans les pays étrangers, & sur-tout ceux qui y vont pour exercer l'art de guérir, fissent une attention particulière aux différens moyens que les gens du pays mettent en usage pour opérer la guérison des maladies qui regnent, & qu'après en avoir acquis une connoissance exacte, ils en fissent part au public. Ce seroit suivre le conseil du pere de la médecine, qui nous recommande de n'avoir aucune honte d'apprendre des gens du commun, des choses qui peuvent, quoique très-simples en apparence, donner lieu à faire des découvertes importantes dans l'art de guérir. L'inoculation de la petite-vérole, dont nous sommes redevables aux Circassiens, & l'usage du quinquina que nous avons appris des sauvages du Pérou, sont des preu-

ves bien frappantes de l'utilité du conseil que ce grand homme nous a laissé. En effet, la plupart des meilleurs remèdes ont été découverts par des gens qui ignoroient absolument les règles & la théorie de l'art. Il ne faut pas s'en étonner ; l'expérience a été & sera toujours chez tous les peuples le meilleur des maîtres. La vraie théorie de l'art de guérir n'est, dans bien des cas, qu'une conséquence de l'expérience ; & il est très-rare que la théorie, sans l'aide de quelque expérience antérieure, réponde à tous égards à la pratique.

Je me propose de faire voir dans ce mémoire, qu'il ne faut pas toujours rejeter la manière de guérir que des peuples, vivant dans la simplicité & la bassesse, mettent en usage. Parmi les peuples que l'on appelle Sauvages, les habitans de la Guinée sont généralement reconnus pour tels. Cependant la plupart des voyageurs qui ont eu occasion de les voir de près, attestent qu'ils possèdent plusieurs remèdes salutaires qui nous sont inconnus ; & le chevalier des Marchais nous apprend qu'ils ont parmi eux des médecins & des chirurgiens, qui, sans être lettrés ni gradués, opèrent par des remèdes fort simples, dont ils ont soin de garder le secret, des guérisons qui pourroient faire honneur à nos Esculapes d'Europe (*).

Ayant fait plusieurs voyages en Guinée en qualité de chirurgien-major de vaisseau, j'ai eu

(*) Dans ses *Voyages en Guinée*, publiés par le P. Labat, tome I, pag. 132. Bosmann *Beschryvinge van Guinée*, *Decl*, p. 7, est à-peu-près du même avis, & recommande fort la recherche de ces sortes de remèdes.

occasion d'y voir traiter plusieurs maladies par des remèdes qui nous sont inconnus. Celui que j'ai vu employer au cap *la Hou* en 1759, est certainement de ce nombre, & mérite peut-être autant par sa singularité que par sa nouveauté, l'attention des gens de l'art. Voici de quoi il s'agit. Dans les marasmes, hypocondries, rhumatismes, &c. quand les chirurgiens du cap *la Hou* voient que les remèdes ordinaires sont administrés sans succès, ils font pour guérir leurs malades, une opération que j'appelle insufflation, ou *emphyseme artificiel*. Elle mérite ce nom à juste titre, puisqu'ils font à une, & quelquefois aux deux jambes du malade, avec un instrument tranchant, une incision à la peau qui pénètre jusqu'au tissu cellulaire. Au moyen de cette ouverture, ils portent un tuyau dans le tissu cellulaire par lequel, en soufflant, ils insinuent autant d'air que le malade peut en supporter, ou autant qu'ils le jugent à-propos. L'air introduit de cette manière occasionne bientôt un emphyseme universel. Ensuite ils retirent le tuyau de la plaie, & ils la referment avec un emplâtre agglutinatif, composé de plusieurs gommess & résines, & un appareil convenable. Immédiatement après cette opération, ils donnent au malade une forte dose d'une potion composée de suc de plantes, de jus de limons, de poivre de Guinée & d'eau-de-vie ; après quoi ils font courir le malade autant qu'il peut, & quand il est extrêmement fatigué, ils le font mettre au lit, où il essuie une sueur copieuse. Ils continuent à lui donner trois ou quatre fois par jour une forte dose de la potion susdite, jusqu'à ce que l'enflure soit passée & que le malade se trouve guéri. L'enflure ou le gonflement occasionné par

l'air insinué dans le tissu cellulaire , commence ordinairement à diminuer le troisieme jour ; & elle est totalement dissipée vers le neuvieme , dixieme & onzieme jour. Quelquefois le chirurgien est obligé , pour obtenir la parfaite guérison du malade , de faire une seconde fois l'opération ; mais cela n'arrive que très-rarement.

Voilà ce qui m'a été communiqué au sujet de cette opération singuliere par un chirurgien negre , qui l'avoit souvent pratiquée avec beaucoup de succès : j'ai vu une negresse , le lendemain qu'il lui avoit fait cette opération , dont tout le corps (excepté la plante des pieds & la paume des mains) étoit encore gonflé par l'emphyseme universel : & lorsque j'en touchois quelque partie , j'entendois un bruit semblable à celui que fait un morceau de parchemin sec quand on le presse : j'ai parlé à plusieurs negres à qui l'on avoit fait depuis long-tems cette opération , & je n'en ai vu qu'un seul à qui on l'avoit faite pour la seconde fois.

Je crois que cette opération a été jusqu'à présent inconnue en Europe , ou du moins qu'elle n'y a jamais été pratiquée pour guérir ou pour prévenir quelque maladie. Ce traitement , après l'opération , a quelques rapports avec celui des Tartares , sur-tout la maniere de faire courir & fatiguer le malade. Lorsque les Tartares se trouvent incommodés , dit le chevalier de Polignac , on fait ouvrir la veine à un cheval , & on fait boire le sang tout chaud au malade : ensuite on fatigue beaucoup le malade , soit en le faisant courir autant qu'il est possible , ou bien en le faisant galopper à cheval. Lorsque Charles XII étoit à Bender , les Suédois de sa suite n'ayant point de chirurgiens pour les secourir dans leurs

maladies, firent usage de ce remède & s'en trouverent fort bien.

L'opération que les Scythes avoient coutume de faire aux jumens pour leur faire venir une plus grande quantité de lait, a beaucoup de rapport avec l'emphyseme artificiel des negres. Hérodote rapporte au commencement de son quatrième livre, intitulé : *Melpomene*, qu'ils prenoient des tuyaux, les introduisoient dans les parties génitales des jumens, & insinuoient l'air dans ces parties en soufflant avec la bouche. Cette insufflation, disent-ils, fait gonfler les veines des mammelles, & produit une sécrétion abondante de lait.

Qu'on puisse introduire de l'air de dehors en dedans, & enfler tout le tissu cellulaire, c'est ce qu'on n'ignore pas : bien des mendiens se font ainsi des maladies effrayantes par l'aspect, dans le dessein d'attirer les aumônes des passans. *Hildanus*, entr'autres, en rapporte un exemple singulier, cent. III, observ. 18. Les bouchers usent du même artifice pour donner à leurs viandes un coup-d'œil séduisant. Les payfans, au rapport de M. Mauchart, (*) se servent quelquefois du même moyen pour engraisser en peu de tems les bœufs qu'ils veulent vendre, ou pour tirer de leurs vaches une plus grande quantité de lait. Ils font, comme il l'a appris d'eux, une ouverture à la peau, & cette ouverture pénètre jusqu'au tissu cellulaire ; après y avoir insi-

(*) *Dissertatio medica de emphysemate quam præside Jo. Henr. Schultze PP. tuebatur Car. Christ. Pusch. Lignicensis. Haloe. mense septembri, anno 1773.* Elle se trouve dans Haller, *Collect. Thes. Med. Chirurg.* Tome II, & dans le même ouvrage rédigé en françois, Tom. I, p. 271.

nué un peu d'air, ils la re ferment ensuite. Les deux ou trois jours qui suivent cette opération, l'animal est triste & comme malade; mais la gaieté & l'appétit lui reviennent; en six semaines il engraisse prodigieusement; (*) la même opération faite à une vache lui fait donner une plus grande quantité de lait: il y a tout lieu de croire, dit M. Mauchart, que l'air insinué de cette façon, & déployant son ressort, excite & provoque les sécrétions.

Je conclus de ce que je viens d'alléguer; 1^o. Que quoique les auteurs ne fassent pas mention de l'emphysème artificiel, dans leurs traités des opérations chirurgicales, il n'est pourtant pas tout-à-fait inconnu: 2^o. Que cette opération n'est pas fort douloureuse, (**) ni dangereuse, puisqu'il n'est pas probable que les mendiens qui font usage de cet artifice, voulussent se soumettre à de grandes douleurs; & que si elle étoit dangereuse, les paysans n'y risqueroient pas leurs bestiaux; 3^o. Qu'elle est d'une grande utilité pour engraisser les bœufs & pour faire donner aux vaches une plus grande quantité de lait; 4^e. Que si cette opération est d'une grande utilité dans ces cas, parce que l'air insinué de cette

(*) Un de mes amis qui n'est ni médecin, ni chirurgien, m'a aussi assuré que cette même méthode d'engraisser les bœufs, se pratique dans quelques contrées du Danemarck.

(**) Elle est certainement bien moins douloureuse que la cautérisation & l'application du moxa, recommandé contre les douleurs anciennes & opiniâtres, contre la goutte, & auxquelles plusieurs personnes se sont soumises. M. Pouteau, dans un livre intitulé: *Mélanges de chirurgie*, a fort préconisé cette manière de brûler qu'il voudroit remettre en vogue: certainement l'emphysème artificiel n'en aura pas les inconvénients.

façon, en déployant son ressort, excite & provoque les sécrétions, on a tout lieu de croire qu'elle peut être utile dans plusieurs maladies qui attaquent le corps humain, & que par conséquent, elle mérite l'attention de ceux qui exercent l'art de guérir.

On m'objectera peut-être que, quoiqu'il soit très-aisé de concevoir la facilité que l'on a d'introduire l'air insufflé dans les plus petites parties du corps, à raison des cellules graisseuses qui répondent les unes aux autres, il sera toujours très-difficile d'expliquer comment cet air introduit procure la guérison, d'autant plus que les malades atteints d'emphysème universel, à l'occasion de quelque plaie au poulmon, en sont ordinairement morts. L'insufflation, au-lieu d'exciter & de faciliter les sécrétions, pourra au contraire les suspendre. L'air introduit dans toutes les petites cellules, est un corps étranger qui doit nécessairement faire diminuer toutes les sécrétions, ralentir la circulation, gêner toutes les fonctions, & par conséquent causer la mort, comme on peut le voir par des observations de M. Littré, insérées dans les Mémoires de l'académie royale des sciences de Paris; par celles de Bartholin, dans ses *Histoires Annat. rar.*, & de plusieurs auteurs célèbres.

Je réponds à cette objection spécieuse, que je n'ignore pas que les grandes plaies du poulmon sont absolument mortelles, quoique d'un autre côté on trouve aussi dans les auteurs, des observations qui montrent que des plaies au poulmon ont été guéries; mais elles étoient, ou légères, ou à portée d'être pansées par un chirurgien.

Dire que l'emphysème universel est la cause de la mort de ces malades, c'est, si je ne me

trompe , confondre l'effet avec la cause : car l'emphysème survenu en conséquence de quelques blessures au poumon , n'est qu'un symptôme occasionné par la lésion de cet organe. Si l'on veut se donner la peine de feuilleter les auteurs , on trouvera des cas de malades guéris d'un emphysème survenu en conséquence d'une plaie légère au poumon , & il y a peu de chirurgiens d'armée qui n'aient vu de pareilles guérisons : d'où il résulte que ces malades ne sont pas morts de l'emphysème , mais de la plaie au poumon. Aussi le savant M. Van-Swieten dit dans ses *Commentaires sur les aphorismes de Boerhaave* :
 » Lorsqu'à la suite d'une plaie à la poitrine ,
 » le malade meurt , & qu'après l'avoir ouvert ,
 » on trouve le poumon blessé , on a raison de
 » dire aux juges que cette plaie a été la cause
 » de sa mort , quoique des plaies au poumon
 » aient été quelquefois guéries. «

Que l'emphysème universel & artificiel , opéré suivant la méthode des Negres , ne soit pas mortel , c'est une chose dont chaque personne peut se convaincre par des expériences incontestables sur les animaux : je les ai répétées plus d'une fois en mon particulier , & en présence de plusieurs gens de l'art , & je ne suis pas le seul : un de mes amis (M. Negre , célèbre chirurgien & accoucheur à Middelbourg ,) qui n'étoit point du tout de mon opinion sur cette opération , en a aussi fait plusieurs expériences sur des chiens ; & ce n'est qu'après des faits bien constatés qu'il a changé d'avis. Voici ce qu'il me marque sur ce sujet.

» Je suis actuellement d'un autre sentiment
 » que je n'étois avant que je n'eusse fait les
 » deux expériences de l'insufflation ; comme mes
 » propres expériences m'ont convaincu , il faut

316 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» bien être du vôtre : cette opération pourra
 » devenir utile au genre humain ; mais elle exige
 » encore du tems avant que d'être en vogue.
 » Pour vous dire vrai, dans le commencement
 » je craignois fort pour la réussite ; mais actuel-
 » lement , si j'avois occasion de la mettre en
 » usage , je n'aurois pas peur de la proposer
 » le premier. « Et dans une autre lettre : » Je
 » viens de faire pour la troisième fois l'expé-
 » rience de l'insufflation sur les chiens , qui a
 » été le sujet d'une seconde expérience. J'ai
 » fait la plaie, comme à l'ordinaire , avec un
 » bistouri ; après quoi j'y ai introduit un souf-
 » flet , (parce que je n'avois pas assez d'air
 » dans mes poumons pour pousser l'insufflation
 » jusqu'au degré que je m'étois proposé ,) au
 » moyen duquel j'ai infnué l'air jusqu'au point
 » que l'animal étoit d'une énorme grosseur. Pen-
 » dant le tems de l'insufflation , le chien n'a
 » fait aucun mouvement pour s'échapper , & il
 » ne faisoit aucun cri. Le seul lien dont je me
 » suis servi étoit mon mouchoir autour de sa
 » tête pour lui couvrir les yeux ; ses pattes
 » étoient libres ; d'où il résulte que l'insufflation
 » n'est pas douloureuse ; car si elle l'étoit , l'ani-
 » mal auroit fait tout son possible pour s'échap-
 » per , & il auroit fait des cris affreux. Après
 » l'opération , j'ai laissé la plaie au soin de la
 » nature ; j'ôtai le mouchoir de ses yeux , &
 » je l'appellai ; il sauta de la table sur laquelle
 » je l'avois mis , avec une vivacité surprenante.
 » Il lecha la plaie , après quoi je lui donnai une
 » tranche de pain qu'il mangea dans l'instant ,
 » & ensuite une écuellée de lait qu'il a d'abord
 » avalée. Après tout cela , je l'ai fait aller dans
 » la rue , où il couroit , sans difficulté , après
 » les autres chiens , mais il se secouoit fort

» souvent : voilà , en abrégé , le résultat de
 » cette expérience : je serai charmé si elle peut
 » aider à justifier cette opération. «

Après le détail de cette expérience , il seroit superflu d'en rapporter d'autres. Il suffit de faire remarquer que dans toutes les épreuves que M. Negre & moi avons faites sur des chiens , le gonflement occasionné par la présence de l'air contenu dans le tissu cellulaire de tout le corps , a commencé à diminuer le troisième jour , & qu'il a été tout-à-fait dissipé le onzième jour après l'opération.

Quant à la difficulté d'expliquer comment l'air introduit par l'insufflation , suivant la méthode des Negres , produit la guérison , elle ne me paroît pas grande. Voici comme je conçois les bons offices de cette opération. *Hist.* 1772. L'air élastique insinué dans le tissu cellulaire comprimé , irrite & augmente la tension des vaisseaux , en partie comme corps étranger , & en partie parce qu'il se raréfie par la chaleur en déployant son ressort ; ce qui doit faire augmenter l'action diminuée des vaisseaux , & par conséquent accélérer la circulation ralentie du sang ; ce qui doit aussi provoquer les sécrétions & les rendre plus abondantes. Cette explication me paroît trop simple & trop plausible pour n'être pas la vraie. Aussi n'ai-je pas balancé , d'après ce raisonnement & les expériences ci-dessus mentionnées , de conseiller à plusieurs chirurgiens de vaisseaux qui vont en Afrique , d'en faire des épreuves sur des Negres lorsque l'occasion s'en présenteroit ; & j'ai eu la satisfaction d'apprendre que cette opération a été faite avec tout le succès possible à un Negre en 1763 , par M. Takkember , chirurgien-major du vaisseau le *Christophe* , à la rade de Malembo , sur la côte

318 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'Angola , en Afrique. Voici le précis de cette observation , qui est insérée dans les Mémoires de la société Hollandoise des sciences établie à Harlem , tome VIII , part. II.

Un jeune Negre , âgé d'environ dix ans , se plaignit le 16 avril 1763 d'un mal de tête accompagné de toux , fièvre , & d'une respiration gênée ; M. Takkemberg crut que le malade étoit attaqué , sinon d'une vraie , au moins d'une fausse pleurésie. Il le saigna deux fois , & lui administra les remèdes que l'art prescrit dans ces sortes de maladies , qui firent diminuer la fièvre , le mal de côté & l'embarras de la poitrine ; mais le malade se plaignit après , que les douleurs se répandoient par-tout le corps ; il lui fit faire usage des remèdes indiqués en pareils cas. Le malade fut attaqué le troisième jour d'un roidissement contre-nature , qui se répandit & se fixa par tout le corps & dans les extrémités. Les remèdes internes & externes furent administrés selon les règles de l'art ; les bains , les vésicatoires , les frictions & les linimens convenables ne furent pas oubliés , mais sans procurer le moindre soulagement ; au contraire , le roidissement prit tellement le dessus , & augmenta au point , que le malade ne pouvoit plus faire usage des remèdes internes ; à peine pouvoit-il sucer un peu d'eau entre les dents fermées ; tout son corps devenu rigide & inflexible , ressembloit à un cadavre gèle ; la parole devint inintelligible ; les lèvres se couvrirent d'une croûte brune , & ce qui découloit de sa bouche avoit une odeur cadavéreuse.

Tel étoit l'état de ce Negre , le 29 avril ; treizième jour de sa maladie ; on le crut perdu ; & le capitaine du vaisseau trouva fort ridicule

lorsque le chirurgien lui demanda la permission de faire l'épreuve de l'emphysème artificiel à ce mourant ; cependant , après lui avoir fait observer qu'il n'y avoit rien à risquer , & qu'il valoit mieux employer un remède incertain que de ne rien faire , sa demande lui fut accordée. En conséquence , il se fit d'abord faire un tuyau de cuivre armé d'une embouchure de bois à un bout , & rondelet à l'autre. Après avoir placé le malade (qui depuis cinq jours n'avoit rien pris qu'un peu d'eau) d'une manière convenable pour faire l'opération , il fit une incision proportionnée au calibre du tuyau , dans la partie moyenne & interne de la jambe ; & ayant introduit le tuyau environ deux travers de doigt sous la peau , dans le tissu cellulaire , il commença à souffler en serrant en même-tems les bords de la plaie , avec les doigts , pour empêcher l'air de ressortir. On voyoit l'air s'insinuer en faisant de petites bosses dans lesquelles on pouvoit sentir & remuer l'air insufflé. En continuant à souffler , il vint à bout de faire ; non-seulement que la jambe jusqu'aux orteils , mais aussi que tout le corps en fut enflé , de façon que l'emphysème étoit universel. Après avoir retiré le tuyau , il appliqua un plumageau avec un peu de baume de Pérou sur la plaie , & par-dessus un emplâtre , une compresse & une bande assez serrée pour empêcher l'air de sortir. Une heure après l'opération , le malade commença à revivre ; il demanda un fruit nommé *Banane* , qu'il suçâ entre ses dents , & le lendemain il se trouva en état d'ouvrir la bouche. Comme il se plaignoit d'une crudité de poitrine , on lui fit prendre plusieurs jours de suite un *linctus* ou *lohoc* pectoral ; l'appétit revint , la rigidité des membres diminua à me-

sûre que l'emphysème se dissipoit , & le malade reprit en même-tems , au grand étonnement des gens de l'équipage , sa santé & son embonpoint ; il a été vendu à Surinam en bon état & a bon prix. J'ai appris que ce Negre vivoit encore en 1769.

Voilà une expérience constatée d'un bon succès qui n'est pas équivoque. J'ai l'original de cette observation en main , il est signé par le capitaine du vaisseau & par le chirurgien qui en a fait l'opération ; de plus , j'ai parlé à plusieurs personnes de l'équipage qui ont été témoins oculaires.

Je fais aussi de bonne part , que cette opération a été faite depuis ce tems-là à deux Negres à bord du vaisseau qui est arrivé ici l'année 1771 , mais je n'en ai pu avoir le détail , attendu que le chirurgien qui l'a faite est mort quelque tems avant l'arrivée du vaisseau. Tout ce que j'en ai pu apprendre des gens de l'équipage , c'est qu'elle a très-bien réussi à un Negre attaqué de marasme , & que le sujet à qui on a fait l'autre opération étoit scorbutique , & qu'il est mort quelques jours après l'insufflation.

Ces faits , qui sont autant de preuves décisives qui établissent la possibilité de l'opération , ne doivent cependant être regardés que comme des matériaux encore bruts , ou comme des masses informes : des expériences multipliées pourront seules fixer nos doutes sur l'efficacité de cette nouvelle méthode ; ce n'est que du tems qu'elle peut attendre ce qui lui manque , comme par exemple de pouvoir déterminer la quantité d'air qu'il faut insinuer dans le tissu cellulaire , attendu qu'il y a toute apparence que cela doit varier suivant la maladie ,

l'état , le tempérament , l'âge & les forces du malade ; d'ailleurs , il est à présumer qu'une personne est plus facile à insuffler que l'autre ; que l'exercice , après l'opération , est d'une grande utilité , & que lorsqu'il ne peut pas avoir lieu , on pourroit peut-être y substituer les frictions chaudes , &c.

Malgré ces doutes , il me semble que l'on peut conclure de tout ce que je viens de dire dans ce mémoire , que l'emphysème artificiel est une opération chirurgicale qui mérite l'attention des gens de l'art. C'est une nouvelle ressource qu'on pourroit employer en Europe dans plusieurs maladies chroniques , & dans celles dont le tissu cellulaire est le siège. Son efficacité dans le marasme semble être prouvée , tant par l'engraissement des animaux à qui l'on a fait cette opération , que par le bon succès qu'elle a chez les Negres ; il y a tout lieu de croire qu'elle est très-propre à guérir les affections rhumatismales , en particulier dans la sciatique & dans les cas où l'humeur rhumatismale est fixée dans quelque endroit : quoique cette humeur soit un fluide d'une nature qui nous est encore inconnue , nous pouvons présumer , comme le remarque M. Pouteau , qu'elle est d'un caractère âcre , & même quelquefois caustique ; il n'est pas douteux qu'elle est hors des voies de la circulation , puisqu'elle reste fixée dans le même endroit ; elle n'est pas dans les vaisseaux , mais répandue dans le tissu cellulaire. Cette humeur devient plus âcre lorsqu'elle est fixée dans le même endroit , que quand elle est errante , tant par sa stagnation que parce qu'elle est rassemblée dans un moindre espace : alors , son impression acrimonieuse irrite les fibrilles nerveuses , & cause de cruelles douleurs ; cette

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

même impression sur les cellules que cette humeur occupe , en affoiblit la contexture & les met hors d'état de se débarrasser de ce fluide étranger. Or, dans ce cas, l'emphysème artificiel me paroît être un moyen efficace pour aider la nature à se débarrasser de ce fluide rhumatismal, en provoquant les sécrétions par les mécanismes que j'ai expliqués ci-devant ; & l'expérience faite par M. Takkemberg à ce Negre, à qui tous les autres remèdes que l'art prescrit ont été infructueux, semble prouver ce que j'avance.

Puissent de nouvelles expériences diriger nos doutes, & nous faire connoître toute l'efficacité de cette nouvelle méthode.

(*Journal de physique.*)

I I.

RELATION d'un noyé rappelé à la vie ; par M. MALNOST, lieutenant de M. le premier chirurgien du roi, & ancien échevin par élection de la ville d'Amboise.

Philippe Thémery, âgé de sept ans, tombe dans un bras de l'Amasse, ruisseau assez considérable au couchant de la ville. Des femmes arrivent ; il s'écoule vingt minutes avant de venir au secours de l'enfant. Les tentatives furent long-tems infructueuses ; il fallut fouiller long-tems, & l'enfant ne fut trouvé qu'à vingt pieds plus bas que le lieu de sa chute ; la face toute couverte de boue. Personne n'avoit osé se jeter à l'eau, arrêté peut-être par

une profondeur de huit à neuf pieds sur vingt-cinq de largeur , & par la qualité de l'eau sale & fangeuse , qui se vuide très-rarement , & qui est le réceptacle de tanneries , d'eaux de teinture , de lieux d'aïfances & d'amidonneries. M. Malnost arrive , voit cet infortuné qu'on tenoit la tête en bas & qu'on secouoit violemment par les pieds. Il arrêta ces procédés meurtriers , lui fit ôter col & boutons. On porta avec précaution l'asphyxique chez M. Cornille , receveur des cuirs ; on le posa sur un lit ; on le déshabilla ; on le mit sur le côté , la tête un peu élevée. On courut chercher la boîte fumigatoire. Le tems de l'absence du chirurgien s'employa utilement en administrant au petit noyé des frictions médiocrement chaudes. De retour , pendant qu'on allumoit le tabac , il lui souffla plusieurs fois dans la bouche & les narines , à l'aide d'un tuyau qui fait partie de ladite boîte. Le tabac allumé & la pipe montée , on introduisit la canule dans le fondement. Le soldat Fournier , fumeur de profession , s'y prêta de la meilleure grace. M. Malnost fit de nouvelles insufflations dans la bouche & le nez , & après demi-heure de ce travail au plus , l'asphyxique fit un bâillement. Le fumeur continuant d'un côté , & les frictions se donnant de l'autre , M. Malnost prit haleine. L'enfant rendit beaucoup d'eau sale & vomit l'instant d'après des alimens teints en rouge & beaucoup de liquide de même couleur : ce second vomissement le fit crier. Plus de 60 à 80 témoins marquerent par leurs acclama-

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

tions le plaisir qu'ils avoient de ce que l'enfant reverroit le jour. Le sentiment qu'éprouva alors M. Malnoft, le vengea bien d'un ris moqueur avec lequel on avoit regardé le commencement du travail sur cet infortuné.

Depuis cet instant, tout alla de mieux en mieux. On continua de fumer & de faire des frictions. On fit prendre à l'enfant de l'eau de Luce. Ses yeux se rouvrirent, & chercherent avec étonnement l'explication de cette catastrophe; mais on eut soin de le tranquilliser sur son sort.

Le lendemain l'enfant s'est porté à plus de 300 pas chez sa mere; encore qu'il se plaignît fortement de la tête, où il avoit été frappé pendant qu'on le cherchoit sous l'eau; car il avoit une excoriation au-dessus du sourcil droit; le lobe de l'oreille gauche déchiré & une contusion considérable sur la joue du même côté, qui n'est devenue douloureuse que quelques jours après.

(*Journal de littérature, des sciences
& des arts.*)

I I I.

Accidens causés par le méphitisme.

Le vendredi 8 du mois dernier (juin) a été marqué par des événemens malheureux. Un incendie effroyable réduisit en cendre une de nos salles de spectacles, & neuf infortunés y périssoient dans les flammes, tandis que plu;

seurs autres perdoient la vie dans l'embranchement de l'égoût de la porte St. Antoine , qui communique aux fossés de la Bastille.

Nous avons différé de rendre compte de cet événement , parce que nous voulions en même-tems indiquer les moyens physiques auxquels on auroit eu recours , & sur-tout les moyens curatifs qu'on auroit employés pour combattre les effets terribles de ce méphitisme , rendu infiniment plus actif dans cette circonstance , par le sang & les immondices des boucheries que reçoit cet embranchement , & qui proviennent de nombre de tueries voisines.

Sept ouvriers entrés dans cet égoût , vers les 3 heures de l'après-midi , ne tarderent pas à être saisis par le méphitisme qui y régnoit. L'un d'eux moins affecté accourt , gagne une des bouches de l'égoût , crie au secours , rentre , charge un de ses camarades sur ses épaules , revient , tombe asphixié sur le cadavre qu'il porte , & meurt quelques instans après. Ce trait de courage n'est pas le seul que fournisse cet événement. Les cinq restans furent promptement retirés. De ces sept infortunés , quatre perdirent la vie , malgré les secours qui leur furent prodigués , par des officiers de santé qui accoururent au bruit de l'accident , par le public , & sur-tout par la section de la garde de Paris , de poste au Boulevard , porte St. Antoine. Ce corps est , comme on fait , chargé de l'administration des secours établis en faveur des noyés , & la ville ne pouvoit pas les confier à des dépositaires doués de plus de zèle.

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

On ne peut pas sur-tout donner assez d'éloges au courage du sieur Mondoie , caporal de cette section , ainsi qu'à la nommée Rose , demeurant rue de Lappe , fauxbourg St. Antoine , qui , bravant tout danger , se sont exposés à l'impression de cette vapeur méphitique , & ont manqué de payer de la vie leur zele & leur dévouement.

En effet , le sieur Mondoie n'a pas tardé à être pris des accidens nerveux les plus cruels , de convulsions affreuses , de douleurs vives au diaphragme & à la tête. Les mêmes accidens , pour avoir été moins prompts à se déclarer chez la fille Rose , n'en ont pas été moins énergiques. Nous n'entrerons point dans le détail du traitement des cinq , qui ont été plus ou moins immédiatement exposés à l'impression de ces vapeurs. Nous nous bornerons à observer que ceux que l'on a saignés ont eu une convalescence longue , & pendant quelques tems incertaine , que ceux que l'on n'a pas saignés ont été beaucoup plutôt guéris , qu'enfin le rétablissement de ceux qui ont été mis au régime des acides , a été très-prompt.

M. Cadet de Vaux a été chargé par le corps municipal , en sa qualité de commissaire-général des voieries , & inspecteur des objets de salubrité , de rendre , s'il étoit possible , cet égoût praticable. On a tout disposé à cet effet , & l'expérience a été fixée au samedi 16 juin. M. le prévôt des marchands a voulu y assister. Ce magistrat avoit donné dans cette circonstance des preuves de sensibilité qui font

bien l'éloge de son ame. Il s'étoit transporté , avec M. le premier échevin , chez tous les malades à qui l'administration de la ville a fait donner des secours & des récompenses. Elle a accordé une pension au nommé Mondoie , qui a reçu en outre , des mains de M. le prévôt des marchands , la médaille que le corps municipal a fait frapper pour ceux qui rappelleroient un homme à la vie , & M. le chevalier Dubois , pour récompenser son courage , l'a nommé sergent. M. Bordenave , échevin , M. le Roy , tous deux de l'académie royale des sciences ; M. Mitouart , M. Moreau , &c. se rendirent à l'expérience. On avoit ajusté une porte brisée , du diametre de l'égoût , pour intercepter toute communication avec l'air des parties supérieures du même égoût. Un fourneau ventilateur , aspirant par son fond , fut placé sur le regard le plus prochain. Les ouvriers entrèrent par la bouche de l'égoût avec un autre fourneau porté sur une brouette , & dans le dôme duquel étoit un vaisseau contenant de l'eau en évaporation , faisant en outre l'office d'œolipile. Nous observons que ces hommes regardoient l'événement du 8 , comme un accident qui ne pouvoit pas se renouveler , & comme très-inutiles les moyens qu'on employoit ; car il est bien difficile de soumettre à des précautions d'aucun genre , le peuple livré à l'ignorance & aux préjugés , lequel met d'ailleurs une sorte d'amour-propre à ne pas croire aux dangers dont ses sens ne sont pas affectés. En conséquence , ces ouvriers agiterent trois toises

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de molanges , au lieu de quelques pieds seulement , comme on le leur avoit prescrit , & dégagerent à la fois plus de méphitisme que vingt fourneaux n'eussent pu en absorber. De cette imprudence & de l'excès qu'ils firent d'eau-de-vie & du tabac qu'ils fumerent pendant leur travail , il en est résulté que quatre hommes furent asphixiés , & il n'y eut d'épargné que l'inspecteur , qui étoit près du fourneau , & le chef d'atelier qui le conduisoit , ce qui prouve toute l'importance de ces moyens , & ce que la présence du feu peut opérer en pareil cas. M. Cadet de Vaux avoit lu précédemment à l'académie royale des sciences , un mémoire dans lequel il assigne à toute espece de méphitisme compliqué , d'un gaz animal cadavereux ou putride , un caractère particulier. En jettant du jour sur la nature de ce méphitisme , il en a jetté sur le traitement , & a prouvé que les acides étoient le seul moyen d'en combattre les terribles effets. Leur succès sur un des asphixiés du vendredi 8 juin , l'opinion de Mrs. Bordeneuve & le Roy , présens à l'expérience , devint une autorité de plus pour M. Cadet de Vaux , qui s'est fait un devoir de soumettre à l'académie royale des sciences , le résultat des travaux de ce genre.

En conséquence on eut recours aux ablutions du corps en entier. On inonda de vinaigre , le visage , le col & la poitrine des asphixiés ; l'asphixie dissipée , on leur fit prendre intérieurement & à grandes doses le vinaigre pur ; qui calma les convulsions comme par enchante-

ment. L'agitation , le mouvement joint à la continuité des aspersions d'eau froide les mirent bientôt hors de danger , & au bout de trois quarts-d'heure ils furent conduits dans une auberge, où M. le prévôt des marchands alla les visiter & donner des ordres pour que rien ne fût épargné. On plaça leur lit en face d'une croisée qui resta ouverte le jour & la nuit; ils furent seulement couverts d'un drap; des linges imbibés de vinaigre devoient être appliqués sur le front & l'estomac en cas d'accidens; une potion avec la liqueur d'Hoffmann, l'esprit de nitre dulcifié, le syrop de limon & l'eau de fleurs d'orange leur fut administré d'heure en heure, & on leur donna pour toute boisson de l'eau & du vinaigre édulcoré avec le sucre; au bout de trois jours ils retournerent chez eux, & dans la semaine ils reprirent le travail. Tandis que plusieurs de ceux qui ont été exposés à l'impression de cette vapeur, le vendredi 8 juin, ne sont pas encore, à cette époque-ci, (25 juillet) en pleine convalescence; aussi M. le prévôt des marchands, qui a suivi tous les détails de cet événement, a-t-il insisté sur la publicité du succès obtenu dans cette circonstance.

On a recommencé l'expérience le lundi 18 juin, & il n'en est résulté aucun accident, les ouvriers ayant été infiniment plus dociles; on ajouta aux moyens employés le samedi, l'usage du lait de chaux, & on augmenta le volume du feu, en substituant au fourneau intérieur une vaste poêle ajustée sur un cha-

330 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

riot à quatre roues remplie de charbon allumé.

Enfin, on a terminé le nettoyage de cet égoût fatal, le 11 de ce mois, avec le concours de moyens mécaniques, celui d'une herse qui en traversant l'égoût a facilité le délaïement & l'extraction de la molange.

(*Journal de Paris.*)



AGRICULTURE.

E C O N O M I E.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

OBSERVATIONS sur les moyens de rassurer le public en cas de l'événement du feu pendant le spectacle ; par M. PATTE, architecte du duc regnant de Deux-Ponts.

EN voyant les fréquens incendies auxquels les théâtres sont exposés, il n'y a sûrement personne qui ne doive desirer que l'on trouvât quelque expédient capable d'y obvier, ou du moins d'empêcher le public d'en devenir la victime en cas d'événement pendant le spectacle. Le vrai moyen d'y réussir seroit sans contredit de s'attacher à supprimer le bois de la construction de ces sortes d'édifices, ainsi qu'on en a déjà fait quelques essais en Italie. Le théâtre de Florence, dit la *Pergola*, & celui de Boulogne, ayant été incendiés il y a environ vingt ans, ont été rebâties l'un & l'autre sans char-

332 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pente ni menuiserie. Les loges, les corridors, l'avant-scène, ainsi que les escaliers, ont été exécutés partie en pierre, partie en brique, & tous les planchers ou plafonds ont été généralement voûtés. Ces édifices ne sont pas de peu d'étendue, comme on pourroit l'imaginer. La salle de Boulogne sur-tout est très spacieuse; elle contient dans son parquet ou parterre huit cent personnes assises, & est décorée de cinq rangs de loges élevés à-plomb l'un au-dessus de l'autre. Les loges des deux premiers sont cintrées en élévation par le haut; celles du troisième & quatrième sont fermées en plate-bande, & celles du cinquième forment des lunettes dans la voûte en anse de panier qui tient lieu de plafond : mais ces constructions, quelque favorables qu'elles soient à la sûreté publique, ne sont rien moins qu'avantageuses aux spectacles. La pierre & la brique n'ont ni l'élasticité ni la propriété du bois pour faire valoir les instrumens, pour répéter les sons avec mélodie, pour rendre la voix plus sonore, plus harmonieuse. Aussi observe-t-on que les deux salles en question sont sourdes, que leurs voûtes plafonnées produisent des espèces de redondances préjudiciables à la netteté du son, que les voix en général y paroissent maigres, sans agrément, & ne reçoivent pas à beaucoup près de leur réaction contre les entours en pierre ou en brique, autant de force que l'on en obtient communément de la grande construction en bois. C'est pourquoi les architectes qui ont bâti depuis des salles de comédie ou

d'opéra, n'ont point été tentés de les prendre pour modèles, & l'on paroît maintenant d'accord sur la nécessité de se servir de matières sonores & élastiques dans leur exécution.

Cependant je crois que, sans préjudicier aux avantages que les théâtres obtiennent des constructions en charpente & en menuiserie, il seroit plus aisé qu'on ne pense de les exécuter de manière à rassurer le public contre le danger du feu pendant le spectacle. Il ne s'agiroit pour cela que de voûter en brique tous les corridors, ce qui seroit facile en adossant directement aux loges un bon mur de maçonnerie à la place des cloisons de charpente qui sont d'usage, sauf à lambrisser en menuiserie ce mur en-dedans de la salle s'il le falloit. Alors si l'accident du feu survenoit, chacun se trouveroit hors de danger dès la sortie de sa loge (*): on auroit derrière soi une retraite sûre dans les corridors, d'où l'on pourroit ensuite, sans confusion, gagner les escaliers, qui devroient, par les mêmes raisons que ci-devant, être toujours bâtis en pierre. Ce que je propose au surplus n'est pas nouveau, & se trouve exécuté avec applaudissement au théâtre royal de Turin & à celui de Saint-Charles à Naples.

Quant au parterre, il n'y auroit qu'à dis-

(*) Bien entendu qu'on n'y seroit plus renfermé à l'ordinaire, comme en chartre privée, par les ouvreuses de loges, & qu'il seroit libre à tout moment d'en sortir, & de les ouvrir par dedans à volonté,

tribuer de part & d'autre des galeries (*) où il fût aisé de déboucher par de nombreuses issues; pour lors cet endroit si fréquenté seroit aussi évacué au besoin très-promptement; & de toutes ces précautions réunies, il résulteroit qu'on seroit délivré de toute inquiétude personnelle à l'égard du feu pendant le spectacle.

Il y auroit encore une réforme à desirer; selon moi, dans la maniere d'éclairer la scene, laquelle contribueroit beaucoup à diminuer les occasions du feu. La plupart de ceux qui fréquentent les spectacles, ont pu remarquer combien le mélange des portans de lumieres avec les chassis de décorations & les toiles suspendues en l'air pour former les ciels est sujet à inconvéniens, tant à cause du voisinage de ces matieres combustibles, que de leur mobilité presque continuelle. Aussi se passe-t-il peu de semaines sans qu'il arrive quelques brûlures particulieres à des parties de décorations, accidens que l'on regarde comme de peu de conséquence, & auxquels on remédie à la vérité aisément à l'aide de grosses éponges imbibées d'eau attachées à de longs bâtons; mais pourquoi faire dépendre sans cesse aussi légèrement la sûreté publique de la négligence ou de la

(*) Il y a bien quelques salles où l'on remarque de semblables galeries, & il y en avoit à notre opéra; mais comme elles ne sont pas de plain-pied avec le parterre, rarement ont-elles ensemble des communications, & ces galeries ne servent d'ordinaire qu'à faciliter l'entrée à couvert dans le spectacle.

mal-adresse d'un ouvrier ; & pourquoi ne s'attacheroit-on pas , si cela se peut , à prévenir ces petits événemens presque journaliers , en éloignant des décorations les portans de lumieres ? Depuis le grand usage des réverbères , qui ont le double avantage d'augmenter le volume de la lumiere , & de pouvoir la diriger au loin à volonté , il est étonnant qu'on ait négligé de les employer à éclairer la scene des théâtres : il ne faudroit pour cela que placer ces réverbères de droite & de gauche sur les murs du fond des coulisses , d'où , à l'aide d'un chaffis vertical porté sur pivot , on réussiroit à frapper de leur lumiere les décorations & les endroits de la scene que l'on jugeroit à propos , non-seulement sans aucun risque , mais encore de façon à opérer au besoin des effets piquans & bien plus intéressans que ceux qui résultent de la maniere monotone avec laquelle on a coutume d'illuminer les théâtres.

J'espère que ces observations ne sauroient ; sur-tout dans les circonstances actuelles , manquer de mériter l'attention de ceux qui pensent qu'on ne peut trop apporter de prévoyance dans tout ce qui intéresse la sûreté publique.

PATTE , *architecte du duc régnant de Deux-Ponts.*

(*Mercur de France.*)

I I.

MOULIN pour la fabrique des toiles peintes.

Le sieur de Graminville, demeurant à Lille en Flandres, place de l'Agneau, à la cour de Hollande, est inventeur d'une piece mécanique, qui peut être d'une grande utilité aux manufactures de toiles peintes, & à toutes celles où l'on imprime des étoffes quelconques. C'est un moulin très-simple qu'un seul homme fait mouvoir avec facilité, & qui peut imprimer au moins cent aunes de toile par heure. La couleur se met seule sur les planches; & les rapports des dessins, souvent si mal faits dans la maniere ordinaire d'imprimer, se font si parfaitement, qu'il est impossible d'y trouver jamais la moindre faute. Cette machine en opération, exige très-peu d'espace. Un terrain de huit pieds de large suffit; mais il faut qu'il soit assez long, pour que la toile imprimée avec une grande promptitude ait le tems de sécher. Les planches qui contiennent les dessins sont d'une nouvelle forme, & peuvent coûter environ une fois plus que celles dont on se sert ordinairement; mais elles fatiguent si peu, que la même servant dix ans sans interruption, n'éprouveroit aucune altération sensible.

Le sieur de Graminville établira ce moulin; prêt à travailler, & muni seulement de deux planches, à imprimer, & le garantira un an, pour la somme de 1500 livres, argent de France.

ce. Il assure que l'entretien de ce moulin ne coûtera pas 50 liv. par année. Ceux qui voudront en faire construire, auront la bonté de lui faire parvenir leurs lettres franches de port. Si quelque entrepreneur vouloit jouir seul de l'avantage de ce moulin, le sieur de Graminville pourroit s'arranger avec lui.

(Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.)

I I I.

RÉFLEXIONS sur le projet de découvrir une mine de charbon en Artois, avec des vues sur les moyens d'y réussir, présentées en 1779 à l'assemblée générale des états de cette province; par M. RETZ, docteur en médecine à Arras, à présent médecin ordinaire de la marine du roi à Rochefort, communiquées aux rédacteurs de l'Esprit des Journaux.

L'opinion de l'existence du charbon minéral en Artois, a donné lieu à des dépenses considérables de la part de quelques particuliers emportés par l'espoir d'une riche exploitation, & fondés sur des conjectures que l'événement n'a pas justifiées. L'administration des états, animée d'un zèle patriotique, par la rareté du bois & la cherté du charbon de terre, qu'on est obligé de tirer des provinces voisines, a proposé avec aussi peu de succès, 200,000 liv., & plusieurs autres objets d'encouragement d'un grand prix, à ceux qui auroient trouvé une veine de ce minéral

dans l'enceinte de l'Artois, & mis la mine en état d'être exploitée. Je ne déciderai pas si l'on doit s'attendre ou non à la découverte proposée; je rapprocherai seulement les résultats des recherches que j'ai eu occasion de faire sur la constitution intérieure du sol de l'Artois, afin de répandre du jour sur les routes qui peuvent y conduire.

Le grand nombre des ouvriers, un travail constant, infatigable, & les plus grandes dépenses ne suffisent pas pour la recherche des secrets que la nature tient cachés dans le sein de la terre; sans le flambeau de la physique, il est impossible de distinguer les chemins qui mènent à leur découverte, à moins d'un hasard singulier sur lequel il seroit absurde de faire le moindre fond.

Pour donner la plus grande clarté à ce que j'ai à dire sur les mines de charbon prétendues ou effectivement existantes sous le sol de cette province, je dois rapporter une hypothèse, d'abord avancée comme une conjecture, puis démontrée par des faits, & appuyée de l'autorité des *Buffon*, *Valmont de Bomarre*, &c. que *le monde habité a été successivement couvert par les eaux de la mer.*

Cette hypothèse appliquée au sol de l'Artois devient un principe certain, puisqu'on a des preuves que les navigateurs mouilloient autrefois à un promontoire qui n'étoit pas éloigné de l'endroit où est bâtie la ville de St. Omer, aujourd'hui distante de la mer de huit lieues, l'on assure même que ce fut-là qu'une flotte de Romains, mit à la voile après une de leurs expéditions dans les Gaules.

La connoissance des faits actuels sert à confirmer nos conjectures sur ceux qui sont éloi-

gnées & même hors de notre portée. La retraite gradative des eaux de dessus l'espace de huit lieues de terrain qui sépare aujourd'hui St. Omer de la mer , persuade qu'elles s'étoient retirées antérieurement de la même manière du centre & des extrémités élevées qui confinent avec la Picardie & le Hainaut.

D'après cette induction on doit concevoir qu'il se sera de même écoulé un tems considérable entre la retraite des eaux de dessus les lieux où sont à présent la Picardie & le Hainaut , & celle des eaux qui couvroient le sol de l'Artois , lequel est plus bas que ces provinces , & l'étoit sans doute bien davantage avant les effets des pluies , des torrens , des rivières , qui y exercent depuis plusieurs siècles , l'action d'entraîner les terres des lieux élevés dans ceux qui leur sont inférieurs.

La minéralisation des substances combinées dans le sein de la terre , se fait par des évaporations & des dépurations continuelles des parties aqueuses qu'elles contiennent ; les nuages qui s'élèvent dans l'atmosphère & les eaux minérales qui sourdent dans les entrailles de la terre , sont les effets de ces opérations , & elles ne peuvent avoir commencé qu'à l'époque de la retraite des eaux de dessus leur surface ; pour que la minéralisation soit achevée , il doit s'être écoulé , depuis cette époque , un tems suffisant pour l'entière dessiccation des matières.

C'est ici que les réflexions font un problème difficile , de la supposition du charbon minéral sous le sol de l'Artois ; il y a de ce charbon en Hainaut & en Picardie , provinces plus élevées que l'Artois , & par conséquent découvertes depuis plus long-tems par les eaux : mais y en a-t-il en Artois ? On ne peut en

douter. Les grands amas de coquillages rassemblés par les eaux de la mer , & qui ont formé selon M. de Buffon , les immenses carrières crétacées dont cette province est parsemée , ayant été nécessairement découverte. Les premières par la retraite des eaux , seront restées chargées d'un limon qui est toujours très-fertile dans cette circonstance en végétaux & en bois résineux ; cette hypothèse n'a rien de plus étrange par rapport à l'Artois que par rapport aux provinces voisines & à tous les endroits où la présence du charbon minéral l'a fait adopter des naturalistes.

Dans la suite, à mesure que ces végétaux ont grandi & se sont multipliés , les eaux venues des pluies , en se précipitant dans les lieux bas , y ont entraîné les terres supérieures , lesquelles en s'accumulant peu-à-peu le long des collines couvertes de plantes , ont formé , par la succession des tems , un mélange de limon , de végétaux & des bois enfouis disposés par couches alternatives , telles que la nature les exige pour la formation du charbon terrestre , & c'est ainsi que l'on a lieu d'être persuadé que la nature s'est occupée en Artois de la minéralisation du charbon. On ne conçoit pas comment cette province placée au centre des endroits où il y a du charbon minéral en abondance , pourroit avoir été exceptée dans l'ordre uniforme des opérations de la nature.

Mais le tems qui s'est écoulé depuis la retraite des eaux qui ont couvert la surface de l'Artois , a-t-il été suffisant pour la minéralisation du charbon ? Voilà la question qu'il s'agit de résoudre avant de chercher à découvrir la mine ; celui qui voudroit ouvrir la terre sans avoir éclairci ce point d'histoire-naturelle , seroit aussi

insensé qu'un capitaine qui, dans l'avidité de conquérir de nouvelles colonies, abandonneroit son vaisseau au gré des flots, sans consulter la boussole, & sans faire aucune des manœuvres propres à diriger sa route.

A juger de la perfection du charbon minéral qu'il y a en Artois par celles des pierres crétaées qui occupent une grande partie du sein de la terre dans cette province, la minéralisation de cette substance ne doit pas être achevée, à beaucoup près; ces pierres tendres & en quelque sorte argilleuses, ne sont certainement pas à leur degré de pétrification parfait; elles servent cependant à bâtir, mais elles sont si molles, qu'on les taille avec un instrument tranchant, & qu'il faut avoir soin de ne les placer qu'à une certaine hauteur, si l'on veut préserver les murs de la dissolution, qui en seroit très-promptement causée par les eaux qui séjournent sur la terre; en un mot, elles ont le caractère d'une production imparfaite, par la brièveté du tems depuis lequel la nature en a commencé l'opération. Le charbon sera-t-il plus avancé?

On n'a pas encore déterminé quel est le laps de tems nécessaire aux différentes minéralisations; mais si l'on considère que les amas de coquillages qui ont produit les carrières crétaées, étoient déjà une espèce de pierre, tandis que tout étoit pour ainsi dire mou & argilleux dans les substances destinées à se convertir en charbon, il est naturel de penser que la conversion des substances végétales & limoneuses combinées en charbon minéral, exige beaucoup plus de tems que la conversion des coquillages en craie.

D'où il résulte que les pierres crétaées qui

342 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

abondent en Artois, occupant la plupart des points élevés de cette province, & étant cependant encore molles & facilement dissolubles dans l'eau, la minéralisation du charbon, qui doit être placé plus bas, ayant été d'ailleurs commencé avec des substances plus tendres, paroît difficilement devoir être achevée.

En même-tems donc qu'on a lieu d'être persuadé qu'il y a du charbon terrestre en Artois, il s'élève des doutes sur la perfection de ce minéral, & ces doutes seroient propres à faire abandonner le projet de le découvrir, si, d'autre côté, l'on n'avoit pas des motifs plus puissans de le juger, sinon parfait, du moins aussi bon à brûler que celui des provinces voisines, qui auroit vraisemblablement eu besoin de quelques siècles de plus, pour acquérir le degré de dureté & de dessèchement qui manque, par exemple, à celui que l'on nomme en Artois, *charbon d'Anzin*.

Les principaux de ces motifs se tirent de ce que la nature du terrain dans les provinces de Hainaut & de Picardie, où il y a des mines de charbon à différens degrés de perfection, n'est pas différente de celle du terrain de l'Artois, que les pierres crétacées n'y sont pas plus dures, & qu'il se trouve également dans celle-ci, rarement, à la vérité, des montagnes de grais, c'est-à-dire, de pierres crétacées parvenues, (soit par l'élévation que nous leur connoissons, soit par leur élévation antérieure, à quelqu'affaïssement qu'elles auront éprouvé depuis la retraite des eaux de dessus leur cîme) à toute la dureté dont elles sont susceptibles.

On a donc des raisons d'être persuadé qu'il existe du charbon minéral sous le sol de l'Artois, & de croire qu'il est aussi parfait qu'en

Hainaut & en Picardie ; j'ai même pardevers moi plus que des conjectures sur certains endroits où l'on pourroit trouver la mine assez proche de l'atmosphère ; mais je dois me dispenser de m'ouvrir là-dessus , dans la crainte d'induire en des erreurs ruineuses , des personnes qui ajouteroient peut-être plus de foi à mes prédictions , que je n'en aurois eu moi-même.

Ce n'est que par le moyen de la tarriere & la pioche à la main , qu'il est possible de déterminer le degré de croyance que méritent mes conjectures ; de même l'administration des états , persuadée avec juste raison , de la nécessité des fouilles , y a encouragé par la proposition de 200,000 liv. somme exorbitamment supérieure aux dépenses nécessaires pour la découverte , si les opérations sont dirigées avec connoissance de cause ; somme , au contraire , proposée en pure perte , si l'on doit y concourir sans principes.

Car en applaudissant au zèle qui a dicté cette proposition , on ne peut se dissimuler qu'il n'est pas présumable qu'elle opère jamais le succès qu'on attend. L'inaction générale doit l'avoir déjà fait pressentir ; elle est en effet plus propre à rebuter qu'à servir de motif d'encouragement , & cela par des raisons dont on sera convaincu , pour peu qu'on veuille y faire attention.

Elle suppose d'abord de très-grandes dépenses à faire pour concourir , & elle ne donne aucune espérance de dédommagement à ceux qui les auroient faites sans succès ; par-là elle n'admet au concours que les personnes riches , & dans le cas de faire , sans remords , le sacrifice d'une partie de leur fortune , comme les célibataires ; & comme les personnes riches en général , sont rarement disposées à se priver de jouir & à se fatiguer par des recherches pour le bien de la

344 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

patrie, je ne crois rien hasarder, en disant qu'il y a tout à parier que les concurrens, à supposer qu'il s'en présentât, s'égareroient dans leurs routes, faute des notions préliminaires qui doivent présider à leur entreprise; plusieurs n'en ont-ils pas déjà fait la triste expérience? Elle en exclut les sujets éclairés, les observateurs de profession, qui sont rarement riches, & qui sont cependant seuls, capables de conduire un travail de cette nature à une heureuse fin. En un mot, cette proposition ne laisse aux riches, qui peuvent concourir, que la perspective de se ruiner sans succès, & aux gens instruits, dont la fortune est ordinairement trop médiocre pour une telle entreprise, celle de consommer leur tems en d'inutiles spéculations.

Ce n'est cependant que par les secours réunis des personnes riches & des personnes instruites; ce n'est qu'en employant l'argent & la science mutuellement combinés que l'on peut espérer de réussir; & quelles autres personnes que les administrateurs des états sont plus propres à concilier ces deux génies tutélaires, de toutes les découvertes utiles, & à les faire marcher ensemble au devant de celle qu'ils desiront.

En vain on dira : mais les concurrens sont à même d'employer tels gens instruits qu'il leur plaira; les 200,000 liv. proposées, les dédommageront amplement de leurs dépenses; mais s'ils ne trouvent rien, ils auront tout perdu. Cela entre dans ce que j'ai dit, on craint la dépense des fouilles, on craint celle des dédommagemens dûs aux propriétaires des terres qu'il faudroit ouvrir : on craindra bien plus d'y ajouter celle du traitement d'un naturaliste exercé, qui ne pourroit être que considérable, sans que le sujet fût un mercénaire. D'ailleurs, un tel

homme qui se plieroit peut-être en faveur de la patrie , à traiter directement pour son tems avec un corps d'administration , voudroit-il d'un emploi qui le rendroit dépendant d'un simple particulier ?

Enfin , quel est le particulier qui avant d'entreprendre la recherche de la mine , ne se dira pas à lui-même : mais si le corps de la nation craint d'exposer 200,000 liv. au point de ne proposer cette somme qu'à l'assurée ; pourquoi serois-je plus entreprenant , moi qui ai infiniment moins de ressources , moi qui ne suis doué que d'une très-petite partie du zele dont le tout réside dans ce corps.

Ces réflexions & plusieurs autres feront sans doute désirer que l'administration se mette elle-même à la tête des entreprises nécessaires pour la découverte à laquelle elle a voulu encourager , & qu'elle s'occupe d'en diriger les opérations ; si ces opérations exigent de grandes dépenses , & que ces dépenses doivent être sans succès , il n'est pas de sa gloire de souffrir que des particuliers travaillent en vain & se ruinent pour elle ; si au contraire les dépenses à faire exigent moins que les 200,000 liv. proposées , pourquoi dédaignerait-elle d'économiser une partie de cette somme pour d'autres besoins généraux ?

Il me reste à présenter les vues que j'ai promises sur les moyens de réussir dans la découverte désirée , ce sera doublement mériter de l'administration & de la patrie , par conséquent , puis qu'outre leur utilité particulière , elles pourront , étant publiées , exciter l'émulation des personnes instruites , & procurer dans la suite un corps d'idées suivies d'observations , d'expériences propres à éclairer totalement la carrière & à conduire droit au but.

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Les mines en général sont comme des noyaux de la terre, qui ne viennent , pour l'ordinaire , à notre connoissance , que quand la partie de terre , qui est à l'horizon , a été totalement ou presque totalement , entraînée par les eaux ; il s'agit de prévenir l'époque à laquelle la nature doit sans doute un jour mettre à découvert la superficie du charbon minéral qu'il y a sous le sol de la province d'Artois , d'anticiper en notre faveur la jouissance d'un bien qui étoit réservé pour les générations futures ; cela exige d'autant plus de connoissances & un travail d'autant plus considérable , que l'époque de la découverte naturelle de ces mines est plus éloignée , ou que leur surface est enveloppée d'une plus forte couche de terre. Si , comme il y a des raisons de le croire , cette couche n'est , en certains endroits , pas plus épaisse que celle qui couvroit les mines du Hainaut & de la Picardie à l'époque de leur découverte , le travail exige peu de dépenses & n'a besoin que d'être dirigé par un homme entendu.

Voici les regles générales qu'il doit suivre : j'ai dit pourquoi je me dispense d'en donner de particulieres ; rien n'auroit été capable de me les faire omettre , si elles eussent pu concourir évidemment au bien public , sans des recherches ultérieures.

Il faut , 1^o. projeter les fouilles dans d'autres endroits que ceux où les pierres crétacées sont en perfection du terrain ; il est certain que du charbon n'habitera pas pêle mêle avec des pétrifications d'une nature si différente , & qui ont commencé à se former d'une manière si dissimblable.

2^o. On évitera de même , pour ce travail , les lieux bas & absolument terreux dans tous

les environs ; d'abord , parce qu'ils sont censés avoir été découverts depuis moins de tems que les autres par les eaux , & ensuite parce qu'il faut se rappeler que les bois qui auront servi à la minéralisation , doivent avoir crû sur les colonies formées par les amas de coquillages , à présent converties en pierres.

3°. On s'abstiendra sur-tout d'ouvrir la terre que les habitans de cette province emploient à faire des tourbes ; cette terre est un mélange récent d'herbages , & de limon propre à la vérité à devenir combustible par la préparation qu'on lui donne ; mais elle ne participe nullement pour cela à la nature du charbon , qui ne peut être composé que de bois résineux combinés depuis très-long-tems.

4°. On s'arrêtera particulièrement aux endroits dans les environs desquels les pierres crétacées sont élevées : le voisinage du grais me paroît préférable à tout autre emplacement , après toutefois qu'on sera assuré des autres conditions de localité suivantes.

5°. On mesurera l'élévation des mines de charbon qui sont en Hainaut & en Picardie , & on s'attachera aux endroits dépourvus de pierres crétacées , qui sont à la même hauteur , ou à-peu-près ; plus haut , le charbon seroit infailiblement venu de lui-même à notre connoissance ; plus bas , il ne pourroit être qu'imparfait.

6°. Quand on aura fait un choix raisonné du terrain ; on examinera si la terre est noirâtre ou brune & friable , si elle contient des pierres chargées d'empreintes végétales , &c. On pourroit aussi rechercher d'abord de l'ardoise sous laquelle on trouve ordinairement le charbon minéral , selon les habiles naturalistes ; mais je ne crois pas

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'en Artois la terre ait eu jusqu'ici assez le tems de se dessécher depuis la retraite des eaux qui l'ont submergée, pour que les minéralisations de charbon qui se font dans son sein, soient couvertes d'ardoise.

7°. On fera plutôt plusieurs petites fosses que peu de fosses très-profondes, par les raisons de physique que j'ai rapportées. Le charbon minéral qu'il y a en Artois, est voisin de l'atmosphère, ou bien il n'y en a point de parfait.

8°. On doit ensuite s'assurer par la décomposition chymique des terres prises à différentes profondeurs de ces fosses, si elles contiennent du soufre, du bitume & de l'alun; si cela est, il y a nécessairement du charbon sous ces terres ou dans leur voisinage.

9°. On doit de même examiner les eaux qui se présentent dans les fosses. Pour dénoter la mine, elles doivent être sulphureuses, & déposer un sédiment noirâtre, ou une ocre jaune, qui, séchée & calcinée, ne soit point, ou soit peu attirable à l'aimant.

10°. Si tout ce que je viens d'indiquer s'étoit rencontré, & que parvenu aux hauteurs convenables, on n'eût cependant point trouvé de charbon, il seroit inutile de continuer les poursuites; au lieu d'une mine, on n'auroit découvert qu'une minéralisation en train, qui ne pourroit à la vérité être d'une grande utilité actuelle, mais au sujet de laquelle on pourroit exécuter le projet patriotique de l'indiquer à nos descendants, & de leur en assurer la jouissance.

Pour cela, au lieu de combler les fosses qu'on auroit pratiquées, on devroit seulement les fermer de manière à pouvoir être visitées de tems en tems; ensuite on attacheroit à la terre des marques élevées & capables de résister aux in-

jures du tems, & l'on tiendrait un registre authentique de l'état de la mine & des progrès de la minéralisation qui seroient remarqués à chaque visite. C'est toujours travailler pour la patrie que de concourir au bien-être de nos descendans ; nous leur assurerions, par ce moyen, la jouissance d'un bien essentiel caché dans le sein de la terre, qui auroit peut-être été perdu pour eux comme pour nous, sans cette précaution facile, peu coûteuse, & à laquelle nous avons lieu de faire à nos ayeux le reproche amer de n'avoir pas pensé.

11°. Mais aux premiers morceaux de charbon qu'on auroit trouvé, devoit-on crier succès ? Non sans doute ; c'est seulement alors qu'il faudroit redoubler d'étude & de combinaisons, pour éviter d'être séduits par l'appas de quelques petites ramifications de la mine, incapables de dédommager des frais que leur découverte auroit causés, & par lesquelles on pourroit être entraîné loin des gros troncs qu'il s'agit de se procurer pour remplir les intentions de l'administration. On fait que ce contre-tems a déjà ruiné les espérances de quelques particuliers ; c'est en effet le point le plus délicat de l'opération ; le défaut des connoissances physiques qui devoient servir de guide après la première découverte du charbon, si tant est qu'on en ait vraiment découvert, a fait creuser au hasard, & l'excès des dépenses inutiles a rebuté les entrepreneurs.

12°. On a supposé, pour excuser l'inutilité des tentatives qu'on a faites jusqu'à présent, que les propriétaires des mines situées dans les provinces voisines, pénétrés du tort que cette découverte alloit faire à leur exploitation, avoient gagné les directeurs des fouilles pour les leur faire continuer dans des directions opposées au

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

vrai sens de la veine ; cette fable , qui s'est accréditée parmi le vulgaire , est peut-être ce qu'il y a de plus nuisible au succès des travaux que la découverte exige ; en ce qu'elle invite à fouiller dans les mêmes endroits , & qu'elle écarte de l'entreprise tout principe fondé sur les connoissances préliminaires que j'ai indiquées , & sans lesquelles il n'y a rien à espérer que du hasard ; mais l'administration est trop éclairée pour y avoir ajouté foi ; une seule objection suffit pour détromper à ce sujet ceux que le préjugé auroit séduit , & leur faire voir qu'ils doivent porter leurs vues vers d'autres endroits : l'intérêt de ceux qu'on accuse résisteroit-il aujourd'hui au desir naturel à tous les hommes de rendre service à leur patrie , & à l'appât d'une récompense de 200,000 , pouvant la mériter , pour vendre , sans doute infiniment moins cher , leur silence à des étrangers ? Au reste si on pouvoit se persuader cet monopole odieux , ce ne seroit qu'un motif de plus à ajourer à ceux que j'ai déjà exposés , pour détourner l'administration de confier à d'autres qu'à elle-même ou à des gens à sa dévotion , la conduite d'une entreprise dont la province doit retirer des avantages si considérables.



I V.

LETTRE, avec des remarques, sur les connoissances que les anciens pouvoient avoir de l'Amérique, & sur la construction & la manœuvre des vaisseaux grecs & romains, pour servir de réponse à ce qu'un savant a dit sur le même sujet; par M. BLAKEY.

M E S S I E U R S ,

» Je viens de voir dans votre journal de juillet 1781, pag. 228, les observations d'un savant, qui veut faire voir que l'Amérique étoit connue des anciens. Afin de prouver ce qu'il avance, il dit : *le peu que les anciens auteurs nous apprennent touchant les voyages de long cours des Phéniciens, des Rhodiens, des Carthaginois, des Marseillois, & des Vannois, ne nous permet pas de douter qu'ils n'eussent des relations avec les habitans des côtes de l'Amérique.* Ce savant dit encore que César avoit conçu le dessein de réformer la marine romaine, sur le plan de celle des Vannois & Rhodiens.

» Quoique je croie facilement l'histoire, quand elle a un air de vérité, je ne puis regarder les deux assertions de M. l'abbé Carlier, que comme des hypothèses hasardées, d'autant plus que les marins les plus expérimentés ne peuvent donner aucune conjecture probable sur la première de ces hypothèses; ni sur la seconde, qui tend à faire connoître la construction & la manœuvre des navires, dont la plus remarquable

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

est celle de faire agir un si grand nombre de rames, comme faisoient les Grecs. Les marins les plus savans & les plus diserts, ont dit jusqu'à présent, qu'ils n'y concevoient rien; mais les plus hardis routiniers (*) assurent qu'ils ne croient pas seulement le fait.

» Mais, Messieurs, comme j'ai fait des recherches sur tout ce qui regarde la marine, depuis ma tendre jeunesse, que je connois la construction & les manœuvres en usage dans presque tous les pays connus, & ce qu'on a fait pour abrégér les voyages de long cours soit au nord, sud, est & l'ouest, j'ose faire quelques remarques sur les observations de M. l'abbé Carlier.

(*) » Ce ne sont pas sur ceux-là qu'il faut le plus compter, puisqu'il est facile à démontrer l'existence d'une pareille manœuvre, comme je l'ai fait il y a 20 ans, & après avoir essayé dans ma jeunesse des rames, comme fit le prince Rupert, du tems de Charles Ier. Aussi après avoir appliqué des roues à palettes : des rames à l'ordinaire : des instrumens en forme de queues de poissons de différentes figures, les uns avec des charnières & des ouvertures d'angles, pour fixer les déclinaisons nécessaires pour agir sur l'eau avec le plus d'avantage; d'autres étoient élastiques; il y en avoit de six pieds d'étendue. Tous ces différens moyens, je les ai mis encore avec des ressorts & de la mécanique; je les ai aussi fait agir avec la force du vent, & encore à bras d'hommes : la queue de poisson avoit l'avantage d'être toujours dans l'eau, où la vague ne la dérangeoit pas; mais j'ai tout abandonné, après avoir trouvé & essayé les moyens antiques de plusieurs manières, qui sont plus simples, & font moins perdre de tems en apprêts, sans faire perdre la moindre partie des forces motrices.

» C'est à l'occasion des nageoires avec des ouvertures d'angles, que M. Bouguer fit son observation de la perte des forces que les chûtes occasionnent, comme je l'ai dit ailleurs. »

» Je dirai donc, Messieurs, que les anciens ont bâti de grands navires ; mais les Grecs en ont fait du double de la longueur de nos vaisseaux de premier rang , puisque celui de Ptolomée avoit *quatre cent pieds de long sur 50 de large* , (Rolin) avec une hauteur proportionnée ; il avoit 4000 rameurs , 3000 soldats , & 200 matelots ; ce qui prouve que ce roi faisoit plus de cas des rames que des voiles , qui devoient être petites à proportion de celles de nos jours , où un vaisseau moitié moins long , a cinq fois plus de matelots. Voici un autre fait (Commerce des Egyptiens , page 83) » la marine militaire de » Ptolomée , étoit de deux vaisseaux de trente- » deux rangs de rames ; un à vingt rangs ; » quatre à treize rangs ; deux à douze rangs ; » quatorze à onze rangs ; trente-neuf à neuf » rangs ; trente-sept à sept rangs ; cinq à six » rangs ; dix-sept à cinq rangs ; avec un nombre double de quadrirèmes , & d'autres navires de moindre grandeur.

» Heron de Siracuse a fait bâtir un vaisseau d'une mesure merveilleuse , & avec des attributs extraordinaires ; mais pour parler de bâtimens plus à la portée des mesures de nos jours , & qui devoient être d'un usage plus facile pour les pays où ils ont été faits , que tout ce que les Gaulois ou les Bretons pouvoient faire , il ne faut que regarder les navires de Démétrius , au siège de Rhodes , & qui , suivant toutes les proportions que je puis voir , devoient contenir plus de *douze cens* hommes ; ce qui ne doit pas paroître extraordinaire , puisque nous avons des vaisseaux qui en peuvent contenir davantage ; mais pour venir au fait , voici ce qu'on voit dans Plutarque , du célèbre Amyot , en parlant de Démétrius.

» Mais spécialement étoit-il insatiable , quant
 » à bâtir & à construire magnifiquement navi-
 » vires & toutes sortes de machines & engins ,
 » de mesmement pour le plaisir qu'il prenoit
 » à inventer & diviser ; car ayant bon esprit , &
 » étant naturellement ingénieux à projetter &
 » imaginer tels ouvrages qui se font de l'enten-
 » dement & de la main ; il n'appliquoit point
 » son esprit à l'affectation qu'il avoit aux arts
 » mécaniques , à jeux , passe-tems inutiles ,
 » comme certains rois qui se sont amusés à
 » jouer de la flûte Mais sous Démé-
 » trius , les œuvres mécaniques sentoient in-
 » continent leur roi , & sa façon & maniere
 » de besogner , avoit en soi une certaine gran-
 » deur , laquelle parmi l'ingénieuse subtilité &
 » artifice des ouvrages , montrait la hauteſſe de
 » son courage & la magnanimité de l'ouvrier ,
 » tellement qu'ils apparoiſſoient dignes , non-
 » seulement d'un entendement & d'une opu-
 » lence royale , mais aussi d'avoir été bâtis de
 » la propre main d'un grand roi : car la gran-
 » deur étonnoit ses amis même , & la beauté
 » dilectoit jusqu'à ses ennemis : ce qui est en-
 » core plus véritable , qu'il n'est beau à dire ,
 » pour ce que ses ennemis s'esbahissoient grande-
 » ment , quand ils voyoient voguer le long de
 » , leurs côtes ses galeres à quinze & à seize rangs
 » de rames. “

M. Carlier nous dit que la mort empêcha la
 réforme que César méditoit dans la marine romaine ;
 qu'Antoine à la bataille d'Actium avoit en partie
 suivi les errements de César ; qu'il est connu qu'il
 auroit été vainqueur d'Auguste par la force de la
 manœuvre de ses gros vaisseaux , sans la fuite de
 Cléopatre.

» Après une assertion si décisive , je crois

pouvoir dire qu'un homme dans des guerres civiles, courant les Alpes, la Lombardie, l'Italie, la Grece, l'Asie, chez les Parthes, l'Egypte, dans des fêtes continuelles, pour ne pas dire la débauche, n'étoit guere propre à réfléchir sur des réformes à faire dans la marine qu'une expérience de plusieurs siècles avoit donnée, puisque nous voyons de nos jours qu'on a été plus de 50 ans, à tête reposée, pour seulement déterminer la longueur de nos canons. Au reste, comme je ne veux rien décider sur les intentions de J. César, ni d'Antoine, je vous laisse juges sur ce qu'Amyot dit dans la vie de ce guerrier.

Vie d'Antoine dans Plutarque.

» Quand tout fut prêt & qu'ils s'approcherent
 » pour combattre, il se trouva qu'Antonius
 » n'avoit pas moins de cinq cens vaisseaux de
 » guerre entre lesquels y avoient plusieurs ga-
 » leres à huit & à dix rangs de rames, qui étoient
 » parées & accoutrées superbement, & non moins
 » pour le combat que pour le triomphe.

» Quant à César il avoit des navirs de guerre
 » deux cens cinquante. Mais au contraires de cel-
 » les d'Antoine, point faites pompeusement en
 » grande hauteur pour ostention de magnifi-
 » cence, ains étoient légers & faciles à mou-
 » voir.

» Après donc qu'il fut tout conclu & arrêté
 » qu'on combattroit par mer, il fit bruler tous
 » les autres navirs fors que soixante égyptien-
 » nes, & ne retint que les meilleurs & les plus
 » grandes galeres, depuis trois rangs de rames
 » jusqu'à dix, sur lesquelles vingt-deux mille
 » combattans avec deux mille hommes de
 » traits.

356 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Antonius se faisoit mener à force de rames sur une frégate par toute son armée, allant prêchant de bien combattre, comme s'ils eussent le pied bien fiché en terre ferme, à cause de la fermeté & la pesanteur de ses vaisseaux, commandant aux pilotes & patrons des galères que sans bouger non plus que s'ils étoient à l'ancre ils soutinssent le premier choc des ennemis, & qu'ils n'abandonnâssent point le détroit du gouffre. «

„ Les gens d'Antonius impatients de si longue demeure & soit confiant à la grandeur & à la hauteur de leurs vaisseaux comme s'ils fussent totalement inexpugnables commencent à avancer la pointe senestre, ce que voyant César en fut fort joyeux & commença à filer en arrière & reculer de la pointe droite, voulant les attirer encore plus hors du détroit, à celle fin qu'il pût avec ses vaisseaux & bien garnis de forçaires tourner & environner les galères des ennemis lesquelles étoient unies & pesans tant par leur grande masse aussi pour ce qu'elles avoient faite de gens de rame.

„ Quand la mêlée commença & qu'ils fussent joins à combattre mains à mains, il n'y eut point de rencontre de grand heur, ni se choquerent point les vaisseaux impétueusement l'un l'autre comme il se fait ordinairement ès combats de mer, à cause d'un côté les navires d'Antonius pour leur pesanteur ne pouvoient avoir la roideur & la vitesse.

„ Il n'y a pas à douter que si Antoine avoit eu des rameurs à proportion de la masse de ses navires, que ceux d'Auguste auroient été coulé bas du premier choc; mais un homme en fêtes, livré à diverses passions dans l'isle de

Samos, n'étoit guere propre à réfléchir sur les proportions des forces qu'il falloit à ces vaisseaux à Actium , pour surpasser en manœuvre ceux de César ; & encore moins en état de penser à faire une réforme sur la marine.

„ Voyons maintenant ce que César dit de la marine gauloise sur les côtes d'Armonica, afin de nous mettre un peu en état de juger si les Gaulois pouvoient aller en Amérique.

Commentaires de César , livre III.

La flotte de César fut bâtie sur la Loire pour aller contre les Vannois , &c. , L'ennemi avoit
 „ encore un avantage par la maniere dont leurs
 „ vaisseaux étoient construits & équipés , ils
 „ ont le fond plus plat que les nôtres , & sont
 „ par conséquent moins incommodés des bas-
 „ fonds , & de la retraite du flot , la poupe &
 „ la proue en sont fort hautes & mieux pro-
 „ pres à la hauteur & à la violence des va-
 „ gues , (*) tous sont de bois de chêne , ainsi
 „ capables de supporter les plus rudes chocs :
 „ les poutres traversieres sont d'un pied d'é-
 „ paisseur , attachées avec des clous de la gros-
 „ seur d'un pouce , leurs ancres avec des chaî-
 „ nes de fer au lieu de cordes , leurs voiles
 „ sont de peaux bien apprêtées , soit fautes de
 „ lin , soit qu'ils ignorent l'art de faire de la
 „ toile , soit pour être plus à l'épreuve des vents
 „ impétueux de l'Océan , soit qu'ils ne les cruf-
 „ sent pas propre à faire mouvoir des machi-

(*) C'est une preuve que les vaisseaux de César étoient trop longs , & pas assez élevés pour l'Océan.

358 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

„ nes aussi pesantes que sont des navires, ce
 „ qui est plus vraisemblable; c'étoit contre de
 „ pareilles vaisseaux que notre flotte avoit à
 „ faire; ils étoient plus propres pour les mers
 „ vastes & les tempêtes, *mais* nous les sur-
 „ passions en agilité & en vitesse.

Il ne paroît pas que les Romains ont copié
 en rien la lourdeur de vaisseaux gaulois sans
 rames, même long-tems après César, puisque
 Apian dit dans la préface de son histoire ro-
 maine : „ Quant aux forces de mer ils ont des
 „ navires légers deux mille, & des *galeres qui*
 „ *ont cinq & six rangs de rames mille & cinq*
 „ *cens* : & d'appareil à proportion : & aussi
 „ ont huit cent naves grandes qu'ils appellent
 „ thalomigues, pour la pompe & pour porter
 „ les empereurs, lesquelles sont dorées & ri-
 „ chement travaillées de proue en poupe. ()

„ Ayant traité de ce qui est plus remarqua-
 ble dans la marine militaire des anciens, pour
 mieux fixer nos idées sur la construction & la
 manœuvre des Grecs, je pense que je puis
 dire que la marine marchande des Romains &c.
 étoit à proportion du tems & du local comme
 le commerce l'exige; ainsi comme la Méditer-
 ranée, ne donne pas occasion de construire si so-
 lidement que l'Océan, les vaisseaux marchands
 de cette première mer ne devoient pas être as-
 sez forts pour courir les mers du nord, & en-

(*) » L'expérience a fait voir aux Romains que des
 navires avec trop de rangs de rames étoient incom-
 modes pour le service, tant à cause que toutes les ra-
 mes ne pouvoient agir dans un tems de roulis, que parce
 que la grande quantité de rameurs exigeoient des vivres
 à proportion, outre l'inconvénient d'avoir tant d'hom-
 mes entassés dans un si petit espace.

core moins traverser la mer Atlantique ; delà il résulte que notre marine marchande (qui a 1900 ans d'expérience plus que celle du tems de César) doit être sur un meilleur pied pour aller à voile sur l'Océan que du tems de cet empereur , quoiqu'elle ait perdu l'avantage de se servir du secours que le marchand peut se procurer avec les rames , & ayant oublié les proportions de construction , pour telle ou telle marche , puisque nous travaillons à tâtons , sans pouvoir faire deux navires également bons voiliers pour surpasser en vitesse ce que les anciens faisoient. „ Des Palus Méotides , dit un auteur cité par Diodore de Sicile, où les Scythes „ habitent parmi les glaces , il est souvent venu „ en dix jours à Rhodes des navires poussés „ par un bon vent. Ayant ensuite fait le trajet delà à Alexandrie en espace de quatre „ jours ; il sont arrivés en Ethiopie au bout de „ dix jours , après avoir remonté le Nil. Ainsi „ en moins de vingt-cinq jours de navigation „ continue on peut passer des régions les plus „ froides au plus chaudes. (*Commerce d'Egypte* „ page 204.) “ Delà on voit que les architectes anciens savoient construire des navires pour aller des extrémités septentrionales de la Mer-Noire jusqu'en Egypte en quatorze jours. Je ne pense pas que nos vaisseaux en fissent davantage , malgré la bonne opinion que nos routiniers ont de leurs navires.

» Ces vaisseaux alexandrins ou grecs , ne suivoient pas les côtes , comme on peut le juger par le trajet qu'ils auroient été obligés de faire , & qui passeroit plus de quatre lieues à l'heure nuit & jour ; ainsi il faut supposer que ces vaisseaux étoient assez forts pour résister aux vagues dans la traversée de la Mer-Noir , & encore de

Rhodes, jusqu'à Alexandrie, par le grand espace entre l'isle de Chypre & celle de Candie. Enfin, il faut supposer que les anciens avoient un peu plus de talent en marine que nos gens de mer ne leur en donnent, & que, vraisemblablement les Grecs ni les Romains n'ont jamais pensé à changer des moyens si avantageux ; ni qu'un des plus grands génies du tems ait jamais eu intention de faire des navires lourds, & incapables d'action dans le besoin, puisqu'il dit : *mais nous les surpassions en agilité & en vitesse.*

» Trois ou quatre années après l'expédition de César contre les Vannois, il fit construire douze galeres à Arles, *elles furent faites & armées, conduites à Marseille dans l'espace de trente jours, à compter du jour où le bois fut coupé.* En faisant mention du combat sur mer devant cette ville, il dit de ces vaisseaux : *Nous étions assez embarrassés avec des navires pesans, qui avoient été fait en trop peu de tems avec du bois verd (*) ce qui les rendoit peu aisés à manœuvrer.* On voit que la légèreté dans la construction, étoit un point capital dans l'opinion de César ; ainsi on peut conclure qu'il n'a jamais adopté la maniere lourde des Vannois.

» Je conviens que les recherches de M. l'abbé Carlier sont curieuses ; mais sur le peu que les anciens ont dit, on ne peut presque rien déterminer en affaires si difficiles, qui est de courir les mers à un ou deux mille lieues avant de toucher terre : aussi j'oserai presque affirmer que les connoissances de nos peres, il y a 2000

(*) Ils n'avoient pas eu le tems de préparer leur bois comme les Grecs, en rendant ce bois plus dur, quoique verd, comme je l'ai éprouvé.

ans , étoient nulles sur l'Amérique. Il est vrai que j'ai entendu dire , il y a quarante ans , qu'un Irlandois , pris par les sauvages de l'Amérique , faisant ses plaintes en sa langue natale , les sauvages en furent si fort touchés , que ces hommes féroces le cachèrent. Voilà , Monsieur , de quoi faire beaucoup de conjectures , pour prouver la grammaire , les arts & les sciences , ainsi que l'analogie des connoissances hibernoises , avec l'expérience des Américains dans la minéralogie , le commerce & tous les beaux-arts des sauvages.

» Mais pour prouver encore mieux que les Gaulois , &c. ne pouvoient point faire de commerce avec les Américains , je dirai que le chemin le plus court avant de toucher à l'isle de Terre-Neuve , est de 30 degrés de longitude , après avoir essuyé des vents & des courans , ainsi que des vagues affreuses , pour engloutir dix millions de Gaulois , avec leurs bâtimens à *fond plat* , garnis de voiles faites de *peaux bien repassées* , & des ancres attachées à *des chaînes de fer* : en outre , il falloit avoir des bâtimens grecs pour ces mers orageuses & glaciales , encore il falloit connoître le chemin dans des brouillards obscurs , qui font trembler les marins les plus intrépides & les plus expérimentés de nos jours. Mais pour revenir de ces pays déserts , comment gouverner sans boussole , tant de nuit que dans les brouillards qui empêchent souvent de voir la moitié de la longueur du navire au milieu du jour.

» Mais une autre observation à faire sur le commerce des Américains avec les anciens : que pouvoient tirer les Grecs & les Romains , ou les Gaulois de ce continent lointain , pour ne pas dire sauvage , puisque nous ayons été obligés

d'y porter des métaux & les instrumens les plus nécessaires à la vie. Ainsi , Messieurs , sans vouloir prendre le ton d'un contrariant , j'ose encore dire que le *peu que les anciens ont écrit sur leurs voyages de long cours* , n'est pas capable de nous faire faire une seule conjecture pour imaginer que nos peres , il y a 2000 ans , ont eu du commerce avec les habitans de l'Amérique.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Messieurs ,

Votre très-humble &
& obéissant servi-
teur.

W. BLAKEY.

Liege , le 25 juillet 1781.

P. S. Ce qui me paroît surprenant , Messieurs , est de voir les grandes conséquences que les antiquaires tirent *du peu que les anciens leur ont appris* , & que les marins les plus expérimentés affirment qu'il n'y a pas un mot de vrai *dans le beaucoup* que les écrivains de la plus haute réputation ont dit sur la construction & la manœuvre des anciens navires , qui montoient les Dardanelles , le Nil , & alloient par-tout , comme les histoires les plus accréditées en font foi , aussi-bien que les Commentaires de César , sur-tout dans la guerre d'Alexandrie , où ce grand général fit brûler & prendre tant de vaisseaux à *trois , quatre & cinq rangs de rames*.

» Je ne prononcerai point sur ce qui peut être la cause de la variété entre des hommes de lettres & les marins ; mais je suis porté à croire que les idées des praticiens sont plus fondées sur des analyses d'une routine lourde , que sur la recherche des principes qui mènent à la perfection

de l'art , qui chez les modernes n'a pas encore su empêcher les vaisseaux d'aller à la dérive en tems calme , malgré leur haute mature , & de grandes voiles dont ils ont si souvent senti les effets funestes ; sans même vouloir penser comment y remédier ; tant la routine pesante obscurcit le génie qui peut surmonter tant de dangers qui se présentent chaque jour en mer. «



TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

DE VIENNE, le 8 juin.

PAR ordre de sa majesté l'empereur, il a été notifié à tous les tribunaux du royaume de Hongrie, qu'à l'avenir aucune puissance ni séculière, ni régulière, n'eût à infliger la moindre peine ni le moindre châtiment aux filles enceintes, à moins qu'il ne fût prouvé & certain qu'elles auroient cherché à faire avorter leur fruit : dans ce dernier cas, il sera procédé contre elles avec rigueur.

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.*)

II.

D'OSTENDE, le 17 juin.

» L'empereur ayant vu tout ce que cette
» ville & le port offrent de plus curieux, est

» parti d'ici. le 13 dans l'après-midi , empor-
 » tant les regrets de ses fideles sujets , dont
 » il s'est acquis les cœurs par son affabilité &
 » ses largeesses ; mais ce qui perpétuera à ja-
 » mais notre amour & notre respect pour un
 » prince si généreux , c'est la publication qui
 » s'est faite avant hier d'un placard , par lequel
 » sa majesté impériale déclare notre port un
 » port franc ; cette faveur répandit une joie si
 » générale parmi les habitans , que le même soir
 » tout la ville fut illuminée , &c. «

I I I.

DE NIEUPORT , le 18 juin.

Sa majesté impériale ne s'est pas contentée
 dans le voyage qu'elle a fait dans nos contrées ,
 de déclarer Ostende un port libre , elle vient
 d'accorder à notre ville des privileges qui nous
 donnent les plus grandes espérances pour l'a-
 vancement de notre commerce. Elle a supprimé
 les impositions qui se levoient par forme de
 péage sur tous les canaux aboutissans à notre
 port.

I V.

Parmi les réglemens que la bienfaisance &
 la sagesse ont dictés à sa majesté impériale ,
 depuis son avènement au trône , en voici un
 sur-tout qui mérite d'être remarqué.

» S. M. I. n'a pu voir sans surprise que
 » parmi les choses dites *faculté de dispenser* &

366 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» d'absoudre , accordées par le saint-siège aux
 » ordinaires , celle d'absoudre des cas réservés ,
 » exprimée dans la bulle *in cœna domini* , y
 » soit notamment mentionnée. Comme une
 » semblable faculté d'absoudre présuppose l'o-
 » bligation de la demander , comme si cette
 » bulle eût été reçue & acceptée dans tous
 » ses points ; S. M. I. , qui ne peut & ne veut
 » admettre une telle supposition , ordonne , de
 » la manière la plus précise , que les ordinaires
 » aient à considérer dorénavant comme nulle
 » celle d'absoudre , fondée sur une supposition
 » absolument fautive , & qu'ils aient immédiate-
 » ment à donner au clergé & à tous leurs dé-
 » pendans , les instructions nécessaires & rela-
 » tives , pour se conformer à cette volonté.
 » — La régence souveraine a eu ordre de
 » notifier aux ordinaires des états d'Autriche
 » cette résolution pour la faire observer. Il a
 » été de plus ordonné par un second décret ,
 » daté du 19 avril , de déchirer de tous les
 » rituels les feuillets qui contiennent tant la
 » bulle *in cœna domini* , que la bulle *unige-*
 » » *nitus*. «

(*Mercur*e de France.)

V.

Un officier étant venu trouver l'empereur
 pour lui demander sa retraite ; je suis fâché ,
 a-t-il dit , de me trouver incapable de rester
 plus long-tems au service de V. M. , ce n'est
 point le courage qui me manque , ce sont les

forces & ma santé affoiblies. — Combien y a-t-il donc de tems que vous êtes au service? — Quarante ans. — Et quel âge avez-vous? — Soixante-dix ans. — Soit : vous aurez pour pension vos appointemens ; je vous remercie de votre fidélité. — Oserai-je demander une seconde grace à V. M.? — Parlez. — Je desirois me retirer auprès de mon pere ; la pension qu'il plaît à V. M. de m'accorder , partagée avec lui , l'aideroit à vivre. — Vous avez encore votre pere , & quel âge a-t-il donc? — Cent dix ans ; il se porte encore assez bien , & me fait mander qu'il n'a d'autre desir que celui de me revoir & de mourir dans mes bras. — Accordé , lui a répondu l'empereur , allez vers ce vénérable pere , & saisissez-le de la part de Joseph II.

(*Journal de Paris.*)

V I.

M E S S I E U R S ,

Les traits de bienfaisance & d'humanité sont encore assez fréquens de nos jours ; on n'a pas perdu l'art de jouir des richesses , en les partageant avec des malheureux , à qui la fortune refuse ou enleve le nécessaire ; votre journal nous en offre assez souvent des exemples ; mais ce que l'on n'y voit point , ce que l'on n'entend presque jamais citer , ce sont des traits de ce désintéressement , & de cette délicatesse dans le choix des moyens d'acquérir de l'ar-

gent, qui caractérisent une ame au-dessus de la fortune. En voici un qui fait honneur à notre siècle, & je desire, Messieurs, que vous veuillez bien lui donner une place dans votre journal.

M. Blanchard du Reste étoit receveur général de la ville de Paris; en cette qualité, il distribuoit à tous les burialistes, les billets de la loterie de l'hôtel-de-ville, actuellement supprimée. Il étoit dans l'usage d'en réserver deux pour lui à chaque tirage, & il en remettoit exactement le montant dans sa caisse. Lors d'un tirage, dont je n'ai pas conservé la date, quelques-uns de ses amis avoient pris plusieurs billets, & voulurent l'engager à partager leurs chances. Il objecta d'abord qu'il avoit pris ses deux billets à l'ordinaire, mais sur leurs instances, il se détermina à s'associer avec eux pour leur valeur, en disant qu'il remettroit les siens en vente. Il oublie de le faire; la loterie se tire, le lot de 50,000 liv. échoit à l'un des deux. M. du Reste annonce que c'est la ville qui l'a gagné.

J'ajouterai à ce trait une courte notice historique sur M. du Reste. Il avoit eu par commission l'exercice de receveur de la ville de Paris; il l'a gardé environ vingt-ans, on fait quelles sommes prodigieuses d'argent lui ont passé par les mains pendant ce tems; il a vécu simplement & s'est retiré avec une fortune très-bornée; il a eu le courage de n'être dans ce siècle-ci, qu'un honnête homme, un bon mari, un bon ami. On ne fait point l'éloge de

S E P T E M B R E , 1781. 369

tels hommes, on les pleure. M. du Reste est mort au commencement du mois de mai dernier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

V I I.

Les curés du diocèse de Faenza ont travaillé avec la plus grande activité à constater les dommages causés dans ce diocèse, par un tremblement de terre, le 4 avril dernier, & ils ont eu la douleur de se convaincre qu'ils vont à plus de 200 mille écus romains. Touché de tant de pertes, & sur-tout de la triste situation des pauvres, l'évêque de Faenza s'est empressé de donner tout ce qu'il possédoit, afin de les soulager, & ensuite il a vendu sa croix pectorale pour le même objet.

(*Journal encyclopédique.*)

V I I I.

Un Espagnol de distinction, qui ne veut pas être nommé par modestie, a demandé à Charles III, avec instance, de vouloir bien accepter un billet de 320 mille réaux pour assister le gouvernement dans les dépenses qu'exige la guerre actuelle. Il a aussi offert à S. M. de faire moudre par ses moulins soixante mille sacs de froment, & de fouler 60000 aunes d'étoffe pour l'habillement de ses troupes de terre & de mer, le tout sans la moindre rétribution. Le roi, sans accepter ses offres, lui en a témoigné beaucoup de satisfaction.

A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

UN jeune poëte se vantoit d'avoir fait une tragédie, qui avoit les beautés de Corneille, sans ses défauts. *Nous vous tenons quitte de ses beautés, dit Madame de Sevigné, donnez-nous seulement ses défauts.*

I I.

Extrait d'une lettre du curé de S. Martin-de-Vicq, dans le Limosin, en date du 4 juillet.

» Le nommé Léonard Coudert, laboureur ;
 » natif & habitant de ma paroisse, se maria le
 » 19 janvier 1745, avec Léonarde Dumont ;
 » *veuve* de Jean Mouret, laquelle décéda le 3
 » février 1750. Il épousa en secondes noces,
 » le 3 avril de la même année, Marie Bayle,
 » *veuve* de Blaise Pauliat, morte le 2 février
 » 1763. Il se remaria pour la 3^e. fois, le 14
 » juin suiv. avec Jeanne Noaillet, *veuve* Ma-
 » lefond, décédée le 12 mai 1768. Il épousa
 » en quatriemes noces, le 6 février 1769,
 » Cath. Valade, *veuve* Pradeau, morte le 31

S E P T E M B R E , 1781. 371

» octobre 1771. Il se remaria le 1er. juillet
» 1773, avec Anne Barget, *veuve* Lajoie,
» décédée le 11 janvier 1777. Il épousa le 27
» mai suiv. Franç. Belarbre, *veuve* Albin, mor-
» te le 16 juillet 1779. Enfin, cet homme,
» actuellement âgé de 58 ans; s'est marié le
» 3 de ce mois, en septiemes noccs, avec
» Franç. Lapeyre, *veuve* de Léonard Faure. Ce
» relevé, qui fournit une preuve convaincante
» du fait, a été tiré des registres de ma pa-
» roisse. «

(Signé)

MARTIN, Curé.

I I I.

Ceux qui ont écrit la vie du célèbre ,
Thompson, se sont contentés de parler de ses
ouvrages, & de son caractère doux, honnête
& sensible, qui le rendit cher à tous ceux
qui le connurent : elle eût pu offrir quelques
particularités intéressantes ; celle-ci sur-tout
eût mérité de n'être pas oubliée. L'ame sensi-
ble de Thomson étoit faite pour l'amour : il
éprouva cette passion ; la belle Amanda, qu'il
peignit dans son poème des *Saisons*, en l'invitant
à l'accompagner dans ses promenades cham-
pêtres, existoit réellement ; le portrait qu'il
en traça, fait autant d'honneur au poète qu'à
l'amant. *Et toi que j'aime, orgueil de mes chants,*
formée par les graces, toi, la beauté même, viens,
avec ces yeux baissés, modestes & doux, & ces
regards mesurés, qui pénètrent l'ame profondément,
& où se peignent à la fois une aimable légèreté,

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

la sagesse , la raison , la vive imagination & un cœur sensible ; viens honorer le printems , qui passe couronné de roses. Cette belle Amanda répondit à la tendresse de Thomson ; mais elle avoit une mere qui ne pouvoit soutenir l'idée de l'avoir pour gendre , & qui s'écrioit souvent : *J'aimerois mieux noyer ma fille que de la marier à un poëte.* Cette dame n'étoit assurément pas sensible au génie , ni aux charmes des beaux vers. Elle s'opposa toujours au bonheur de Thomson , & l'on peut ajouter à celui de sa fille même. Un matin , pendant qu'elle étoit à déjeuner , elle reçut la visite d'un de ses amis , à qui elle demanda s'il n'avoit appris aucune nouvelle. On ne parle que de la mort de M. Thomson , répondit celui-ci. Quel Thomson , interrompit Amanda ? Le poëte , Mlle. , reprit l'étranger. A ce mot , la tasse de thé qu'elle tenoit à la main , échappa de ses doigts , & elle tomba évanouie sur le parquet. Sa mere vola à elle pour la secourir , effrayée de sa situation , & regrettant peut être en secret d'avoir trop écouté ses préjugés contre les poëtes. Cependant Amanda revint à elle ; le tems affoiblit sans doute la douleur de sa perte , puisqu'elle épousa peu de tems après un officier de marine , qui lui a survécu , & qui est actuellement retiré du service avec le grade d'amiral.

I V.

Sir Walter Strickland , dit M. Burne dans son histoire de Westmoreland , étoit affligé d'un

asthme dont il souffroit beaucoup ; pour s'affluer les secours dont il avoit besoin , il fit le traité suivant avec son médecin.

» Le 26 avril de la 18e. année du regne
 » de Henri VIII , nous soussignés, sir Walter
 » Strickland , chevalier , d'une part , & Alexan-
 » dre Kennet , docteur en médecine , d'autre
 » part , sommes convenus de ce qui suit. Moi ,
 » Alexandre , m'engage avec le secours & la
 » permission de Dieu , à rétablir la santé de
 » sir Walter Strickland , à le guérir de toutes
 » les infirmités qui attaquent sa personne en
 » général , & son estomac en particulier , qui
 » est la partie actuellement la plus souffrante
 » de son corps ; à lui administrer tous les re-
 » medes que la médecine & l'expérience peu-
 » vent fournir , & à apporter tous mes soins
 » à rendre sa cure la plus prompte qu'il soit
 » possible. Je promets en outre de ne point le
 » quitter sans sa permission , qu'il ne soit par-
 » faitement rétabli. Et moi , sir Walter Strick-
 » land , je promets , en reconnoissance des bons
 » soins d'Alexandre , de lui payer ou faire
 » payer 20 livres sterling en monnoie cou-
 » rante & bonne du pays , de la maniere qu'il
 » suit. Il sera donné cinq livres audit Alexandre
 » le 1 mai prochain , & le reste de la somme de
 » 20 sera payé par parties égales en différens
 » tems , à mon choix , pour défrayer les dé-
 » penfes que ledit Alexandre fera en remédès
 » pour me rendre la santé. Et moi Alexandre
 » déclare & reconnois que je serai content de
 » la somme entière desdites 20 livres pour la

» récompense de mes soins , & le paiement
 » de mes remedes. En foi de quoi nous avons
 » signé le présent acte , fait double & scellé
 » de nos sceaux respectifs les jour & an ci-
 » dessus. «

Les soins du médecin n'eurent pas le succès qu'il en attendoit. Sir Walter Strickland mourut le 9 janvier de l'année suivante ; le médecin n'avoit reçu que 7 liv. sterl. , & les héritiers de sir Walter lui refuserent le reste de la somme , parce que , selon l'acte , elle ne lui étoit due que lorsqu'il auroit guéri son malade.

V.

Quoiqu'en général l'état de comédien soit fort honoré en Allemagne , quoique la conduite des acteurs , sur-tout de ceux qui tiennent à des troupes célèbres , réponde à l'estime du public , il s'en faut de beaucoup que cet état y mette tous ceux qui s'y livrent à l'abri de l'indigence. On s'en apperçoit souvent par la misérable situation de leur garde-robe. Un acteur jouoit le principal rôle dans une tragédie ; au cinquieme acte il devoit se poignarder & tomber sur la scene. Il se tira à merveille de ce coup de théâtre , & tomba tout de son long , les pieds tournés du côté des spectateurs , qui , jusqu'alors avoient été attendris aux larmes. Malheureusement pour l'acteur & pour la piece , ses finances ne lui avoient pas permis d'avoir une chaussure élégante ou du moins neuve ; il s'étoit vu obligé

de mettre une carte pour boucher un trou qui étoit à la semelle d'un de ses brodequins. Le public s'en apperçut lorsqu'il tomba, & la vue du valet de pique sous le pied du prétendu mort, fit succéder un rire universel aux larmes qui avoient précédé. Le héros humilié se leve, ne fait qu'un saut, dispaçoit, & la piece n'est point finie.

V I.

Dans une comédie allemande, une actrice, qui faisoit le rôle de soubrette, avoit un soufflet à donner à un acteur. Elle s'y prit trop-tôt. *Il n'est pas encore tems*, lui dit tranquillement l'acteur. *Eh bien! tu en auras deux*, reprit la soubrette, assez haut pour être entendue des spectateurs, ce qui fit rire, & les égaya beaucoup. Ce fut l'époque de la réputation de l'actrice, qui fut de plus en plus goûtée du public.



BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.

I T A L I E.

VOLGARIZZAMENTI dal latino e dal greco, &c. *Poésies traduites du latin & du grec en italien ; par le marquis Hippolyte Pindemonte, & par Jérôme Pompei, gentilhommes Véronois, in-8vo. A Verone, chez les héritiers de Marc Moroni. 1781.*

CE recueil de poésies est dédié à M. Brunk, associé de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris, & connu par ses éditions de l'anthologie grecque, de plusieurs tragédies de Sophocle, d'Euripide, & d'Eschyle, & du poème d'Apollonius de Rhodes. La première partie, qui est l'ouvrage du marquis Pindemonte, contient une traduction de deux poèmes de Catulle, (*les noces de Thétis & de Pelée, & l'épithalame de Manlius*) d'une ode d'Horace, & de l'hymne de Sapho à Venus. La seconde composée par M. Pompei renferme le poème d'Héro & de Léandre, l'hymne de Cléante, & deux héroïdes d'Ovide, qui sont les lettres de Héro & de Léandre. Nous transcrivons ici l'hymne de Sapho, qui mettra ceux de nos lecteurs

qui entendent l'italien , à portée de juger du mérite de ces poésies.

Venere eterna, in variopinto foglio,
Di Giove figlia, artefice d'inganni,
O augusta, il cor deh tu mi ferba spoglio
Di noie, e affanni.

E traggi or quà, se mai pietosa un giorno,
Tutto a miei prieghi il favor tuo donato
Dal paterno venisti almo soggiorno,
Al cocchio aurato

Giugnendo il giogo. I passer lievi, belli
Tè guidavano intorno al fosco suolo
Battendo i vanni spessleggianti, snelli
Tra l'aria, e il polo.

Ma giunser ratti : tu di riso ornata
Poi la faccia immortal, qual soffra assalto
Di guai mi chiedi, e perche te, beata,
Chiami io dall' alto.

Qual cosa io voglio più che fatta sia
Al forsennato mio core, qual caggia
Novello amor ne' miei lacci : chi, o mia
Saffo, ti oltraggia :

S'ei fugge, ben ti seguirà tra poco,
Doni farà, s'egli or ricusa i tuoi,
E s'ei non t'ama, il vedrai tosto in foco
Se ancor nel vuoi.

Vienne pur ora, e sciogli a me la vita
D'ogni aspra cura, e quanto io ti domando
Che a me compiuto si compì, e m'aita
Meco pugnando.

(*Efemeridi letterarie.*)

ELEMENTI di storia generale , &c. *Elémens d'histoire générale de M. l'abbé Millot , de l'académie françoise , traduits en italien , & enrichis de l'introduction à l'étude de l'histoire de l'abbé de Condillac , de tables chronologiques , &c. Histoire ancienne.* Tom. VI, VII, VIII , & IX. (*) A Naples , chez la société littéraire & typographique. 1780.

La rapidité avec laquelle se succèdent les volumes de cette traduction , est une preuve suffisante en sa faveur. Les quatre nouveaux tomes que nous annonçons , & qui ne sont point inférieurs aux premiers , terminent l'histoire ancienne de M. l'abbé Millot , augmentée & perfectionnée sur le plan dont nous avons déjà parlé. Outre les réflexions philosophiques de l'abbé de Condillac , dont le traducteur a su enrichir son ouvrage , il a eu encore recours à d'autres sources. Telles sont en particulier les *Recherches historiques & critiques , sur l'administration publique & privée des terres chez les Romains , depuis le commencement de la république jusqu'au siècle de Jules César*. Ce morceau est tiré d'un discours de M. Dumont , couronné en 1776 , par l'académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris.

(*Efemeridi letterarie.*)

DISQUISITIONES critico-philosophicæ & historicæ
quas illustrissimo & reverendissimo Domino
Petro Speranza , Episcopo Alatrino Franciscus

(*) *Esprit des Journaux* , mai 1781 , pag. 398.

Ce petit ouvrage est recommandable par la profonde érudition & la clarté avec lesquelles les matieres y sont traitées. Il contient dix dissertations. Dans la premiere , l'auteur s'efforce de démontrer la supériorité de la philosophie moderne sur l'ancienne. Dans la seconde , il discute la vérité de ce qu'on appelle *principes* , & qui sont admis comme tels , par divers écrivains , & dans plusieurs écoles ; il fait voir qu'ils ne sont point des regles sûres pour le vrai philosophe. Dans la troisieme , il examine quelle doit être l'autorité des SS. Peres , dans les discussions purement philosophiques , & fait voir qu'elle doit être proportionnée à la force des preuves. Dans la quatrieme , il prouve par l'exemple des peres de l'église , & par plusieurs autres raisons , qu'il est utile d'employer l'argumentation philosophique dans les matieres de théologie. La cinquieme a pour objet l'utilité de la critique. Dans la sixieme , l'auteur examine quelle est la force des preuves négatives , dans quel cas elles sont admissibles , & jusqu'à quel point on peut en faire usage relativement à l'histoire. La septieme contient l'exposé de ce qu'on a écrit touchant les éditions dont les religieux de la congrégation de St. Maur ont enrichi la république des lettres. La huitieme est divisée en deux parties , dont l'une traite des martyrologes , & l'autre , des bréviaires , sur l'origine desquels l'auteur fait différentes recherches. Les deux dernieres roulent sur le symbole attribué à St Athanase , & sur les ouvrages de St. Denys l'Aréopagite.

(*Esmeridi letterarie.*)

VECCHIO testamento, &c. *L'ancien testament ; selon la vulgate , traduit en italien avec des notes.* Première édition faite à Florence. Tome VII. Partie Iere. contenant le I livre d'*Esdras*, celui de *Néhémias*, qui est le second d'*Esdras*, & ceux de *Tobie* & de *Judith*. In-8vo. A Florence, 1780, aux dépens de la société Philothée.

Tome VII. Partie IIe. contenant le livre d'*Ezéchiel* & celui de *Job*. 1781. (*)

ARCO trionfale eretto dalle muse, &c. *Arc de triomphe élevé par les muses, aux vertus de l'auguste impératrice Marie-Thérèse, reine de Hongrie & de Bohême, &c. &c. Poème par le docteur Aldobrando Paolini, académicien Apaliste.* A Florence, 1781.

Cet arc de triomphe que M. Paolini suppose être l'ouvrage des muses, & qui, sous différens emblèmes, réunit les événemens du regne de Marie-Thérèse, est situé dans le bois Delphique.

Mirasi qui ricco edificio alzato,
Che con maestra man le muse ordiro
Con scetti simulacri in arti nuove
Pieni di grand' idee degne di Giove.

La Force, la Justice, la Prudence & la Tempérance sont les soutiens de l'édifice.

Posano i quattro simulacri alteri
Su quattro basi in proporzion distinte;

(*) *Esprit des Journaux*, avril 1781, pag. 384.

Sembran giganti in maestà non feri
E le più illustri opre dell'arte an vinte.

Du côté opposé sont quatre autres bases sur lesquelles on voit s'élever la Charité, l'Espérance, la Foi & la Religion. Sur ces figures qui tiennent lieu de colonnes de marbre, est appuyé l'arc, orné de bas-reliefs où l'on voit représentés les traits les plus brillans de la vie de Marie-Thérèse.

In varie parti effigiati, e scolti
Trionfan quì di umanitate i segni;
Sacri doveri, che nel cuor sepolti
Tacquer talora agli arbitri de' regni
Di clemenza i trofei vedo raccolti,
Che disarmo il rigor dei ferì sdegni,
E Pallade mostrar le grand' imprese
Onde felice in pace il popol rese.

Au milieu de l'arc est assise l'impératrice; la Mort dépose à ses pieds l'épée sanglante, l'aigle de l'Empire est auprès d'elle,

E sembra dir, che di Giustizia amante
Nome più glorioso ed immortale
Seppe acquistar sotto la sua regina
Che nel servir la libertà latina.

Au sommet est la Gloire, qui, en posant sur la tête de la reine une couronne d'or, jette sur ses quatre fils, un regard qui semble les inviter à imiter les vertus de leur mere.

L'idée de ce petit poëme est assez ingénieuse, & l'exécution y répond assez; en général les vers de M. Paolini sont pleins de noblesse & d'élégance. On y retrouve quelquefois la maniere du Tasse.
(*Novelle letterarie.*)

DE sceptro Judæ ad messia tempora non defec-
turo dissertatio polemico-critica *Aloysii Bren-
næ*, philosophiæ professoris, equitis Latera-
nensis, &c. Ad Alphonsum Mariam Marfi-
lium, Patritium Senensem. Florentiæ. In-12.
de 116 pages.

Cette dissertation a pour objet la prophétie
de Jacob relative à l'avènement du messie : *Non
auferetur sceptrum de Juda, & dux de Femore
ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit
expectatio gentium.* Ce passage a donné lieu à une
infinité de discussions ; mais soit la difficulté de
l'entendre, soit que M. l'abbé Brenna n'ait pas
été plus habile que ceux qui l'ont précédé, nous
ne voyons pas qu'il ait beaucoup contribué à ré-
pandre du jour sur la matière.

(*Novelle letterarie.*)

L'ITALIANA in Londra, &c. *L'Italienne à Lon-
dres*, ou Marianne & Guelfyn, tragédie bour-
geoise ; par le cavalier Jean Creppi de Bologne.
In-8vo. A Florence, de l'imprimerie d'An-
toine Bennucci & compagnie, 1781.

Voici en peu de mots le sujet de ce mauvais
drame : Guelfyn que l'on suppose être le fils
d'un Anglois nommé Warthon, devient amou-
reux de Marianne, fille du comte de Belpog-
gio, Italien qui demeure à Londres. Cependant
Warthon lui-même conçoit pour elle une pas-
sion qui lui fait oublier son épouse Henriette &
toute sa famille. Le comte de Belpoggio pro-
pose à sa fille de la marier avec mylord Milk.
La jalousie rend celui-ci ennemi de Guelfyn, qui,
le soupçonnant d'être son rival, lui envoie un

S E P T E M B R E , 1781. 383

cartel. C'est alors qu'on découvre que mylord Milk est le pere de Guelfyn. En conséquence ils renoncent au dessein qu'ils avoient de se battre, & le pere cede Marianne à son fils. Cependant Warthon qui se flatte d'être aimé d'elle, fait empoisonner son épouse. Ensuite il attaque pendant la nuit Guelfyn sans le connoître; il est blessé, & meurt ainsi que son épouse.

(*Novelle letterarie.*)

A N G L E T E R R E .

THE history of lord North's administration, &c.
Histoire de l'administration du lord North, jusqu'à la dissolution du treizieme parlement de la Grande-Bretagne. In-8vo. A Londres, chez Wilkie. 1781.

Le tems n'est point encore venu où nous puissions nous flatter d'avoir une histoire fidelle de l'administration du lord North. Les esprits sont maintenant trop agités par l'espérance & la crainte, pour que l'on puisse porter un jugement impartial sur des faits aussi récents; au moins ce n'est pas de l'auteur de cette histoire qu'il faut l'attendre, & quoiqu'il soit assez fidele dans le récit des événemens, néanmoins, il paroît trop porté à les attribuer à d'autres motifs qu'aux véritables. Son ouvrage ne contient guere autre chose qu'un détail des argumens pour & contre, relatifs aux questions agitées dans le parlement sous le ministère du lord North. Il peut, il est vrai, servir à rappeler ces objets à la mémoire de ceux qui ne peuvent consulter les *registres annuels*, mais il est impossible qu'il mette le lecteur en état de se former une juste idée des mesures &

384 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de l'esprit de cette administration, dont l'auteur nous y promet l'histoire.

(*Monthly Review; Critical Review.*)

EXERCISES of elocution, &c. *Exercices d'élocution, ou Discours choisis de différens auteurs, & disposés par ordre de matières, destinés à servir de suite à l'ouvrage intitulé : l'Orateur; par William Enfield, professeur de belles-lettres à l'académie de Warrington. In-8vo. & in-12. A Londres, chez Johnson. 1780.*

Nous ne pouvons mieux faire connoître cet ouvrage qu'en transcrivant l'avertissement que le docteur Enfield a mis à la tête : » La compilation qui a été publiée sous le titre de l'Orateur ayant été favorablement reçue, l'éditeur a jugé à propos de faire un second recueil sur le même plan, dans la vue de fournir de nouveaux secours aux jeunes gens, & de leur faciliter l'habitude de bien lire & de bien parler. Son but, en donnant plus d'étendue à ces mélanges, a été aussi d'extraire des ouvrages les plus estimés, les endroits qui lui ont paru les plus propres à faire connoître les grands écrivains de l'Angleterre, & à former le goût de ses lecteurs. Un autre objet encore plus important, qu'il a eu en vue, a été de mêler l'instructif à l'agréable, afin de leur inspirer des sentimens d'honneur & de vertu; si l'effet qu'il attend de son travail répond jusqu'à un certain degré à son dessein, l'éditeur se croira suffisamment récompensé. «

Les talens connus du docteur Enfield, rendent superflus tous les éloges que l'on pourroit donner à cette compilation aussi utile qu'agréable.

(*Monthly Review.*)

MINIATURE

MINIATURE pictures , &c. *Les portraits en miniature , écrits (pourquoi l'auteur n'a-t-il pas dit : peints ?) par M. Gay , auteur de l'opéra des Gueux , & nouvellement adaptés aux personnes les plus connues de l'un & de l'autre sexes , actuellement vivantes. In-4to. A Londres , chez Stockdale. 1781.*

Comme les hommes sont toujours à-peu-près les mêmes , les vices & les travers d'un siècle se transmettent à ceux qui les suivent. Il n'est donc pas surprenant que les caractères & les mœurs , dont les anciens écrivains ont fait le tableau , ressemblent à ceux de notre tems. En conséquence de cette grande & importante découverte , la plupart des gazettiers Anglois ont cru faire des chefs-d'œuvres en farcisant leurs feuilles de phrases tirées de Shakespeare , de Fletcher , de Beaumont , &c. & en les appliquant à des personnes vivantes , & souvent aux événemens du jour. Tel est donc le plan qu'a adopté l'auteur des *Portraits en miniature*. Il s'est donné une grande peine pour extraire de l'*Opéra des Gueux* , les traits de satire , les couplets & les maximes , dans lesquels il a cru trouver des allusions au caractère & aux mœurs de plusieurs personnes de qualité très-connues. On doit sentir que la composition de semblables ouvrages n'exige pas un grand talent , & celui-ci est un des plus insipides que nous connoissons ; il faudroit bien aimer les satyres indécentes , les plates bouffonneries , les libelles diffamatoires , pour goûter une pareille lecture.

(*Monthly Review ; Critical Review.*)

REVERIES of the heart, &c. *Les rêveries du cœur, durant un voyage en Angleterre & en France.* 2 vol. in-8vo. A Londres, chez Johnson. 1781.

D'après le titre de ce livre, nous nous étions flattés d'y trouver de graves réflexions sur les hommes & leurs mœurs, ou quelque satyre amusante des vices & des folies du siècle; mais nous avons été bien surpris, en voyant que c'étoit un masque, sous lequel un bavard d'auteur se cachoit pour faire part aux lecteurs de ses sentimens politiques sur l'état actuel des affaires de la Grande-Bretagne. L'ouvrage renferme une suite de lettres écrites par un Anglois qui voyage dans les provinces septentrionales du royaume, à un de ses amis qui demeure à Londres. Les événemens dont il fait mention, ne sont nullement intéressans, & l'auteur interrompt à chaque instant sa narration, pour se répandre en invectives contre les lords North, Mansfield & Sandwich, & pour prodiguer les plus grands éloges à MM. Fox, Saville, &c. Tout homme sans doute a le droit de dire ce qu'il pense sur cette matiere, & lorsqu'il le fait avec la modération nécessaire, peu importé au fonds qu'il défende le pour ou le contre de la question; mais certainement chaque chose a son lieu & son tems, & des voyageurs peuvent toujours avoir en vue des objets beaucoup plus amusans que les fautes des ministres, & la guerre d'Amérique. Ainsi notre auteur auroit pu sans quitter sa maison, déployer tous les talens qu'il peut avoir pour traiter les matieres politiques, farcir les gazettes de ses discours contre les ministres, sous les noms de Scevola, de Junius

S E P T E M B R E , 1781. 387

Brutus, même de Caton, & remplir ses *Rêveries du cœur*, de sujets plus capables de plaire à la plus grande partie des lecteurs.

(*Critical Review.*)

THE protestant preacher, &c. *Le prédicateur protestant*, ou *collection choisie de sermons & de discours*, 2 vol. in-8vo. A Londres, chez Richardson & Urquhart. 1780.

Cette collection est faite avec beaucoup de goût & de discernement. L'éditeur en a exclu tout ce qui tient à des sujets de controverse & de spéculation, & n'y a inséré que des discours de morale. Les théologiens, dans les ouvrages desquels il a choisi, sont les plus célèbres qui aient paru en Angleterre; tels que Titlston, Butler, Sherlock, Atterbury, Blackhall, Leighton, Fleetwood, Clarke, Swift, Seed, Sterne, Leechman, Doddridge, Willis, Foster, Farquhar, Price & Sennings.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

SYMPATHY; a poem, &c. *La sympathie, poëme*, in-4to. A Londres, chez Cadell. 1781.

Il y a dans ce poëme plusieurs morceaux qui annoncent beaucoup de talent pour la poésie. Les traits d'histoire que l'auteur raconte, sont très-touchans, & l'élégance, la pureté & l'harmonie de la diction, leur donnent un nouvel intérêt.

(*Critical Review.*)

STRICTURES upon agriculture societies, &c. *Réflexions sur les sociétés d'agriculture, avec des*

directions pour en établir une sur un nouveau plan. In-8vo. A Londres, chez Ewans. 1780.

Le plan qui a été généralement adopté par les sociétés d'agriculture , dans la vue de faire fleurir ce premier de tous les arts , a été de proposer des prix en faveur de ceux qui inventeroient de nouveaux moyens d'en faciliter les travaux. Mais quelque raisonnable que ce plan puisse paroître , l'expérience n'a pas encore confirmé son utilité. Il arrive rarement que ceux qui ont obtenu un prix , continuent de s'occuper de ces objets , quand ils n'y sont point portés par l'espoir d'une récompense prochaine. La vérité est que la plupart des expériences d'agriculture exigent une augmentation de travail & de dépense , & outre cela , un soin & une exactitude , dont peu de personnes sont capables , & qui souvent peuvent les distraire d'objets plus importants pour elles. Avant que la perfection de l'économie champêtre puisse fixer l'attention générale , il faut que les avantages en soient évidens , qu'il soit facile de se les procurer , & sur-tout que l'espérance de recueillir le fruit de ses peines , ne soit pas éloignée. De là il faut conclure que ce n'est pas uniquement en exerçant la plume de ceux qui se bornent à la théorie de l'agriculture , qu'on peut se flatter de voir cet art faire de grands progrès parmi nous. Intimément convaincu de cette vérité , l'auteur voudroit que chaque société d'agriculture possédât deux fermes , dans l'une desquelles on s'occuperoit du labourage , & dans l'autre , de la nourriture des bestiaux , afin que ses travaux pussent être regardés non comme de simples expériences , mais comme une pratique bien fondée. Son plan est en général très-ingénieux ; la

S E P T E M B R E , 1781. 389

partie qui paroît la plus digne de fixer l'attention du gouvernement anglois , est celle où il recommande l'établissement d'une école vétérinaire. Il propose l'exemple de la France , & conjure ses compatriotes de ne pas se borner à adopter les modes frivoles de leurs voisins , mais de les imiter dans ce qu'ils ont de vraiment utile.

(*Monthly Review.*)

A L L E M A G N E.

DIE neueste religions verfassungen und religions streitigkeiten der reformirten. *L'état le plus nouveau de la religion des réformés , & les contrariétés qu'ils éprouvent , le tout tiré des sources authentiques.* A Leipzig , chez Weigand , 1781. In-8vo. de 448 pag.

Ce livre , en forme de lettres , paroît destiné uniquement à faire connoître les griefs de religion des protestans du Palatinat. Il est de M. Ulrich , pasteur à Berlin. Après avoir rapporté les loix sous la sauve-garde desquelles il prétend qu'ils devroient jouir de divers droits , il avance qu'ils sont privés de la plupart , qu'on a ôté aux pasteurs leurs assemblées & leur considération , aux autres membres leur concours aux charges & honneurs , aux soldats mêmes leurs prédicateurs , aux églises & aux écoles les fonds nécessaires pour leurs réparations. Ces changemens ont été commis depuis le premier électeur catholique , Philippe Guillaume , jusqu'à présent , sans égard à la déclaration de l'électeur , Jean Guillaume , de 1705. Cette déclaration accorde aux catholiques les deux septiemes des biens ecclésiastiques , outre le bailliage de

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Germersheim, & aux protestans les cinq autres septiemes; mais cette proportion est supposée avoir été détruite au préjudice des derniers, dont la caisse est dans un état déplorable aussi par un effet de leur anarchie & de leur défaut d'économie, il en faut convenir. Le college de Heidelberg n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut autrefois. On porte l'oubli des regles en certains lieux jusqu'à rebaptiser les réformés qui passent à la religion catholique. Les luthériens, nombreux dans les villes, sont réduits à s'entretenir eux-mêmes. L'auteur avertit que tout ceci arrive à l'insu de l'électeur, qui n'est point encore informé des vraies circonstances de ces affaires. Le conseil ecclésiastique des réformés Palatins s'est adressé depuis 1779 à la cour de Prusse, & a obtenu son intercession, mais elle n'a point encore eu d'effet. Cependant l'électeur vient de nommer une commission pour lui rendre compte de ces griefs, & parvenir à leur redressement. La 23e. & la 24e. lettre sont un résumé, dans lequel l'auteur manifeste son opinion sur la tolérance ecclésiastique & civile.

LITTERATUR des Teutschen staatsrechts, &c.
Littérature du droit public d'Allemagne; par
M. Putter. *Seconde partie.* A Goettingen,
chez Vandenhoeck, 1781. 1 alphabet 10
feuill.

Cette partie fait d'abord connoître en quoi les savans maîtres de l'université de Goettingen, & les étrangers qui y ont étudié, ont depuis 1746 contribué au progrès de l'étude du droit public d'Allemagne, & quel a été aussi dans le même genre le mérite des écrivains tant catholiques que protestans des autres universi-

tés. On trouve une liste de 61 écrivains qui ont étudié à Goettingen, & ont depuis 1746 traité quelque matiere de droit public d'Allemagne. Dans le même intervalle on compte 21 ouvrages sur le même droit publiés ailleurs qu'à Goettingen. Les autres universités des deux religions sont citées par ordre alphabétique, avec les noms de leurs auteurs diplomatiques, & on n'oublie point en même-tems ceux qui ont vécu hors des universités. On donne ensuite la notice des divers écrits ou collections d'écrits sous quatre divisions ou époques, savoir : pendant la paix, depuis 1746 jusqu'en 1756, de-là pendant la guerre jusqu'en 1763, puis encore pendant la paix jusqu'en 1778, & enfin depuis la mort de l'électeur de Baviere jusqu'à présent. Plusieurs verront avec plaisir la liste des écrits touchant la guerre de sept ans, la vísitation de la chambre impériale, la suppression des jésuites, & la succession de Baviere. Le catalogue systématique des livres qui suit l'histoire des savans, embrasse non-seulement ceux qui traitent du droit public en général, mais aussi 141 écrits sur différentes matieres, avec des questions particulieres, & la réponse à ces questions. Il reste de la matiere pour un 3e. vol.

JOHANN Winkelmann, briefe an einen seiner vertrauesten freunde, &c. *Lettres de Winkelmann à un de ses plus intimes amis ; écrites depuis 1756 jusqu'en 1768.* A Berlin, chez Nicolai, 1781. Deux parties grand in-8vo.

On a déjà annoncé plusieurs recueils de lettres de Winkelmann, un de M. Dastdorf, un autre de M. Ussler. Celui-ci n'est pas moins intéressant. Il peint fidèlement le caractère de

392 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'antiquaire , dont les foiblesses paroissent à découvert à la satisfaction du commun des hommes , qui aiment à se débarrasser du poids de l'estime & du respect , en observant combien peu ceux que leur savoir élève , different d'ailleurs des autres. Une addition offre des lettres adressées à diverses personnes.

MUSEI Franciani descriptio. *Description du cabinet de M. de France. Iere. partie, contenant les médailles.* A Leipzig, chez Saalbach, 1781. Grand in-8vo. de 430 pag.

Ce cabinet précieux est maintenant possédé par M. de Hest, conseiller impérial, à qui ses emplois ne permettent guere d'en faire usage. Il seroit à souhaiter qu'un prince ou quelque riche particulier en fit l'acquisition pour empêcher qu'il ne s'éparpille. La Iere. partie contient aussi les pierres gravées avec les médailles. Les idôles, les bustes, les têtes, les vases, les meubles, &c. sont réservés pour une seconde partie. Le savant M. Eckhel a rédigé ce catalogue pour ce qui touche les médailles, & M. le professeur Reitz pour les pierres gravées, dont il a fait une étude particulière à Vienne. Le nombre des médailles monte à 1688, dont il y en a 695 d'or, & 679 d'argent. Le nombre des pierres est de 1683, & de 819 camées.

SYSTEMATISCHES verzeichniß derienigen auf-
laendischen . . . baume und gestrauche, &c.
Catalogue systématique des arbres & arbustes étrangers, la plupart d'Amérique, qui se voient à la terre de Mde. la comtesse de Hohenheim, dans son jardin américain, & qui y supportent l'hiver en plein air, accompagné d'une traduc-

S E P T E M B R E , 1781. 393

tion françoise. A Stuttgart, chez Cotta, 1780.

In-16. de 253 pages.

L'utilité de ce catalogue n'est pas purement locale. Comme il est rédigé systématiquement, & que les noms des plantes y sont rapportés en latin, en allemand & en françois, il est très-propre à en faciliter la connoissance parmi les personnes que les noms latins seuls auroient pu rebuter. La commodité du petit format, en le rendant portatif, engagera les Dames à s'en pourvoir, pour en faire usage à la promenade. Ce catalogue suffiroit pour attester le goût exquis de Mde. la comtesse de Hohenheim, si l'on ne favoit d'ailleurs combien elle est avancée dans l'étude & la pratique de la botanique. L'ordre & les noms sont dans ce manuel comme dans Linné, & chaque classe est précédée d'une explication. On compte ici 850 plantes dont plusieurs sont sans nom. Quelques-unes ne supportent pas le plein air de notre climat : telles que les deux thés, la *munchhausia*, la *gingko biloba*.

NACHRICHTEN aus Sardinien, &c. *Mémoires sur l'état présent de la Sardaigne* A Leipzig, chez Crusius, 1780. *In-8vo.* de 352 pages.

Ce sont 13 lettres d'un officier au service de S. M. Sarde, écrites en 1773. Il y regne une abondante & agréable variété, l'auteur rapportant non-seulement ce qu'il a vu, mais aussi quelquefois ce qu'il a lu de ses antiquités, de son état ecclésiastique, politique & littéraire, de son commerce, ses productions, son climat & ses mœurs. Toute l'isle ne contenoit que 326,445 habitans en 1758. On en comptoit 376,000 en 1773, dont il y en a 25 à 26000 à Cagliari.

R 5.

ALLGEMEINES schwedifisches gelehrſamkeit archiv unter Guſtavs des dritten regierung. *Mémoires touchant la littérature ſuédoife ſous le regne de Guſtave III, composés par divers ſavans, & publiés par M. Ludeke, docteur en théologie, & premier pasteur de l'église allemande de Stockholm.* Iere. partie pour l'année 1772. A Leipzig, chez Junius, 1781. In-8vo. de 285 pag.

Voici le commencement d'un ouvrage destiné à remplir un vuide conſidérable dans la littérature moderne. Cette partie ne contient encore que la première année du regne de Guſtave III ; les autres doivent ſe ſuivre promptement, juſqu'à ce qu'on ait atteint l'année préſente. On y trouve des extraits étendus des meilleurs écrits, des annonces de livres, & des mélanges de littérature, composés par des auteurs Suédois, ou réſidans en Suede, ou qui ont rapport à la Suede ; la liſte des académies & des ſociétés ſavantes dont on promet une deſcription plus ample, l'état de l'imprimerie, l'abrégé de l'hiſtoire de la poéſie ſuédoife juſqu'en 1772, le programme des leçons données dans l'univerſité d'Abo depuis 1772 juſqu'en 1774, en promettant de donner auſſi ceux d'Upſal & de Lund, le nombre des étudians à Abo depuis 1771 juſqu'en 1778 ; la ſituation des ſciences, en Finlande, des nouvelles de la ſociété d'éducation de Stockholm, &c.

DESCRIPTION de quelques machines & remedes qu'on pourroit eſſayer pour détruire à peu de frais les fourmis nuſifibles de la Martinique en Amérique, ainſi que d'autres infeſtes ; par

S E P T E M B R E , 1781. 395

M. le baron de Hupfch , membre de l'académie impériale d'Augsbourg , de l'académie royale de la Rochelle, de l'académie électorale de Munich, de la société d'antiquités de Cassel, de la société physique de Berlin, & de plusieurs sociétés littéraires. Iere. partie avec figures. A Cologne, chez Simonis, 1780. In-8vo, de 27 pag.

M. le baron de Hupfch a publié en 1777, en allemand & en françois, la description d'une machine propre à détruire infailliblement & à peu de frais les fourmis, ainsi que certains autres insectes nuisibles. Comme son zele pour le bien public s'étend fort loin, il desire d'être utile en ce moment aux habitans des isles dont les plantations sont dévastées par des fourmis d'une espece particuliere à ces climats. Il leur propose d'essayer l'un après l'autre l'effet de la chaux vive, du vitriol, de l'alun ou d'autres productions minérales peu coûteuses, qu'il faudroit dissoudre dans l'eau. Il y a dans le regne minéral des pyrites très-vénimeuses, dont on pourroit faire usage.

Peut-être qu'une décoction de la belladonna, de fleurs de napel, de jusquiame noire, de doronic, de noix vomiques, d'écorce fraîche du toxicodendron, auroit l'effet désiré. On édulcore la décoction avec du miel ou du sucre, qui attirent les insectes.

Plusieurs insectes ne peuvent souffrir l'odeur de l'huile ou de l'esprit de térébenthine. Il faudroit faire un mélange de soufre & de térébenthine, & y mettre le feu sous une cloche, où l'on auroit attiré les fourmis.

Tous les naturalistes connoissent la docilité des quadrupèdes & des oiseaux. Quels avanta-

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ges ne pourrions-nous pas en tirer , si nous savions en profiter. M. de Hupfch raconte que dans sa jeunesse , il s'avisa de former des poulets à faire la chasse aux insectes. Dans cette vue, il en enferma une couple de jeunes , & eut soin de mêler tous les jours certains insectes dans leur nourriture. Lorsqu'ils furent plus grands , & qu'ils eurent la liberté de se promener dans la campagne , on leur jetta des insectes vivans & morts , qu'ils mangèrent avec avidité. Ils y prirent tant de goût , qu'ils ne paroissent plus chercher autre chose , & montoient sur les buissons pour en trouver.

Il existe des oiseaux sauvages , qui ne vivent absolument que d'insectes , ou en font leur principale nourriture. Il en faudroit faire passer dans les isles , & les y multiplier. Le torcol vit des fourmis , & n'endommage ni les grains , ni les fruits. On transporterait les torcols dans des cages , & on accoutumerait les petits , en les élevant , aux fourmis de ces pays. Il y a des espèces de grimperaux & de pics qui vivent aussi de fourmis.

A l'égard des machines simples & peu dispendieuses , que M. le baron de Hupfch propose , il faut en voir la figure gravée dans son écrit , digne de l'attention de tout économiste.

M. Heyne a distribué à Goettingen , un programme de *Romanorum prudentiâ in coloniis regendis* , de la prudence des Romains dans le gouvernement de leurs colonies : sujet piquant dans les conjonctures. Le hasard a pour ainsi dire fondé les colonies européennes d'Amérique. Il n'en a pas été de même de l'établissement des colonies romaines en divers climats. Elles furent une suite du droit de la guerre. Quand

un pays avoit été pillé , que tous les habitans en avoient été tués ou faits esclaves , il fallut naturellement y transporter de nouveaux habitans. Quelques voisines que fussent de Rome les nouvelles colonies , il étoit toujours incommode pour les nouveaux colons , de se transporter continuellement à Rome , & ils regarderent comme une faveur , de n'être pas contrainsts d'y assister aux comices. Cette cessation eut pour eux des suites funestes , qu'ils n'avoient pas prévues. L'expérience auroit cependant dû les éclairer sur leurs intérêts ; car toute l'Italie étoit pleine de colonies. Albe la Longue en avoit fourni trente , dont Rome même étoit une. Ainsi , il pouvoit être dès-lors sensible que plus une colonie devient florissante & puissante , plus elle met la mere-patrie en danger. Rome ne fut pas un siecle à secouer le joug. Quand il sortit des colonies de son propre sein , elle les laissa jouir de toute la considération extérieure , qui pouvoit les décorer ; mais elle se réserva la force , & voulut être le principal ressort de tous leurs mouvemens. Le droit de se défendre par les armes leur fut interdit. S'il s'élevoit quelque mouvement , la force & la crainte faisoient promptement rentrer les esprits remuans dans la soumission. Dans l'usage de la force , Rome se soucioit peu que leurs droits en fussent blessés , pourvu que les siens demeurassent inviolables. La résistance étoit qualifiée de haute trahison , & quelquefois punie par la destruction & l'entier anéantissement de la colonie. Ainsi le monde , dont Rome étoit la maîtresse , n'offroit en plusieurs lieux qu'un désert ou un peuple souffrant. Aussi ses colonies prospérèrent peu. De 153 , il ne lui en restoit plus que 30 au milieu de la seconde guerre punique : encore étoient-elles si

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

épuisées, qu'elles ne pouvoient fournir leur contingent d'hommes & d'argent.

Le prince-évêque d'Osnabruc a daigné honorer l'université de Goettingen d'une visite, le dix du mois de juin. Son altesse royale y arriva de Wehnde avant midi, & permit que les professeurs & les comtes qui étudient dans cette université, lui fussent présentés à la bibliothèque. Après y avoir observé ce qu'elle contient de plus curieux, il eut la complaisance de s'inscrire lui-même de sa propre main dans la matricule de l'université. De la bibliothèque il passa au *Museum* académique, dont il vit les raretés, & se rendit ensuite à l'observatoire, à la salle d'armes, au manège. Plusieurs professeurs eurent l'honneur d'être invités à dîner, à souper & au bal donnés par S. A. R. qui s'est acquis tous les cœurs.

M. Kaestner continue sa version des *Mémoires de l'académie royale de Suede*. A Leipzig, chez Hensius, in-8vo. avec fig.

M. Weber, médecin de la cour à Walsrode, vient de continuer dans une cinquieme lettre qui se débite à Hannovre chez Schmidt, de rendre compte de la situation, de l'histoire, de la nature, de l'usage & des effets de la source minérale de Rehbourg. Le gouvernement de Hannovre y a fait construire des bains voûtés & ornés de porcelaine. M. Weber a pris soin qu'on y pratiquât sous sa direction des bains de vapeur, suivant les principes de M. Marcard, & M. le greffier de Graevemeyer en a augmenté & embelli les promenades. Ces bains sont efficaces particulièrement dans les paralysies, les contractions de nerfs, les épanchemens de lait. On

S E P T E M B R E , 1781. 399

compte encore 20 cas de maladies , dans lesquels ils ont réuffi , ce qui fait 114. Cette lettre a auffi trouvé place dans le *Magasin* de Hannovre en allemand.

M. Ackermann docteur en médecine vient de publier à Francfort , in-4to. le 3e. vol. des *Opuscula medica* de Richter.

M. Schwan, confeiller & libraire de la cour de Manheim , continue de faire graver les portraits des ordres ecclésiastiques & laïques. Le dixieme cahier est composé des figures des divers franciscains & de celles des minimes & des minimeffes. L'hiftoire qui les accompagne est écrite avec clarté & précision.

M. Reinhold', à qui on est redevable d'une bonne carte de l'évêché d'Osnabruck , a fait imprimer à Munfter en 6 feuilles in-8vo. une réponse à la question : *Quels font les principes les plus avantageux à fuivre pour le partage des communautés ?* Il est auffi l'auteur d'un nouvel écrit de même en allemand , contenant les principes mathématiques & économiques pour & contre le partage des terres.

L I E G E.

INSTITUTS de droit , ou fommaire de jurisprudence canonique , civile , féodale & criminelle , &c. &c. pour les pays de Liege , Luxembourg , Namur & autres ; par M. Sohet , licencié ès loix , mayeur de Chooz. Cinq parties , en trois volumes. In-4to. 1770---1781. Prix 18 liv. 10 fols brochés , & cartonnés. Le troisieme volume féparement , pour ceux qui ont les deux premiers , 7 liv. 10 fols. A

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Liege, chez F. J. Defoer, imprimeur-libraire,
sur le Pont-d'Isle.

Cet ouvrage, dont les deux premiers volumes ont été reçus favorablement, est un sommaire ou précis des loix & coutumes, d'après ce qu'en ont écrit les plus habiles jurisconsultes. Il embrasse tous les objets essentiels de la jurisprudence canonique & civile, féodale & criminelle; il contient en abrégé; 1^o. le traité des personnes; 2^o. celui des choses, tant ecclésiastiques que séculières; 3^o. la manière d'obliger les personnes & d'acquérir les choses; 4^o. la manière de rendre la justice, 5^o. la manière de punir les injustices, c'est-à-dire, les matières criminelles, délits & quasi-délits, &c. Un traité aussi utile aux provinces pour lesquelles il est rédigé, devient nécessaire non-seulement aux ministres de la justice, mais aussi aux prélats, prêtres, chanoines, & à tous supérieurs & sujets, tant ecclésiastiques que séculiers.

E S P A G N E.

PLAN de una nueva impressiõ, &c. *Prospæctus d'une nouvelle édition de l'histoire d'Espagne de Jean de Mariana, avec la continuation du P. Fr. Joseph Manuel Minana, & avec divers éclaircissemens & ornemens. Proposée par souscription, par Benoît Monfort, imprimeur de Valence. In-fol.*

A juger de cette édition, par le *Prospæctus*, elle sera belle, élégante, & fera honneur à l'imprimeur, qui, déjà, a bien mérité de son art. On y suivra exactement le texte de l'édition de Madrid, 1608, corrigée par l'auteur,

& l'orthographe de l'académie royale d'Espagne. Les portraits des rois y paroîtront mieux gravés que dans l'édition latine de la Haye, 1739. Le P. Miñana continua, en latin, cette histoire depuis l'an 1516, où la termina Mariana, jusqu'en 1599; & comme la traduction de cette partie en espagnol, qui a été imprimée en 1756, ne mérite pas de reparoître, on en fera une nouvelle qu'on espere mériter les suffrages des lecteurs. Comme d'ailleurs des critiques ont remarqué des fautes dans l'ouvrage de Mariana, tant sur l'histoire que sur la géographie & la chronologie, on mettra dans chaque volume une *Dissertation chronologique*, où l'on fixera les époques de plusieurs événemens relativement à notre maniere de compter; de plus, la liste des consuls Romains tirée des meilleurs auteurs. Si les corrections & additions sont d'une médiocre étendue, elles seront placées au bas des pages, mais renvoyées à la fin du volume si elles sont trop amples: si même la matiere mérite de longues discussions, on en formera des dissertations particulieres. Outre une carte générale de l'Espagne, on donnera une description chorographique de cette contrée, par ordre alphabétique, où l'antique & le moderne seront comparés. On destine une carte particuliere à la Sardaigne, aux isles Baléares, & au royaume de Naples, qui ont appartenu autrefois à la couronne d'Arragon. Les personnes qui peuvent fournir des notes ou des éclaircissemens sont priées de les envoyer à l'imprimeur, à Valence, & on leur en fera honneur en les nommant, si elles le desirent. A la tête de l'ouvrage paroitra le portrait de Mariana, avec un précis historique de sa vie.

On ne peut pas assurer quel sera le nombre

402 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des volumes qui pourroit monter à huit ou dix ; mais chaque tome coûtera aux souscripteurs, 36 réaux de vellon en feuilles, & en souscrivant on payera le prix des six premiers, dont quittance sera délivrée. La livraison se fera par deux volumes, & le tems sera marqué dans les gazettes. En délivrant les tomes III & IV, on avertira quel sera le nombre des volumes, & alors chaque souscripteur continuera de payer les volumes qui suivront le sixieme, à raison de 36 réaux de billon chaque. Pour ceux qui n'auront pas souscrit, le prix de chaque tome sera de 50 réaux pareils, & on n'en distribuera qu'après l'ouvrage achevé. On indique, pour les lieux en Espagne où l'on souscrit, Madrid & Valence. Mais nous avertissons qu'on peut souscrire aussi à Paris, chez Fournier le jeune, libraire, rue des Mathurins.

ESTAFETA, &c. *Estafette de Londres, ou Lettres politiques dans lesquelles on expose l'état actuel de l'Angleterre, & les moyens les plus faciles qu'a l'Espagne pour abattre l'orgueil britannique, en profitant des richesses que le ciel a répandues sur le sol espagnol ; par D. François Mariano Nipho. 2 vol. in-8vo. A Madrid, chez Correa. 1781.*

NOTICIA, &c. *Notice historique & géographique de Pensacola, de St.-Augustin, de la presqu'isle de la Floride, & autres colonies angloises dans l'Amérique-septentrionale. A Madrid, chez Nicasio. 1781.*

HISTORIA, &c. *Histoire littéraire d'Espagne ; par les PP. Raphaël & Pierre Rodriguez Mohe-dano. Tomes 6e. & 7e. A Madrid, chez Baillo ; à Séville, à Grenade & à Cordoue, chez*

SEPTEMBRE, 1781. 403

les portiers des religieux du tiers-ordre de St. François. 1781.

PRINCIPIOS, &c. *Principes abrégés de médecine vétérinaire d'après la théorie & la pratique des auteurs les plus estimés pour cette partie; par D. Joseph Perez Zamora. A Madrid, chez Castillo. 1781.*

EL EMPERADOR, &c. *L'empereur Albert Ier. & Adeline, comédie nouvelle en vers; par D. Antoine Valladares de Sotomayor; représentée à Madrid. Dans cette ville, chez Ferrer & chez Lopez. 1781.*

ARNOLDI VINNI in quatuor libros institutionum imperialium commentarius academicus & forensis. Editio nova, in usum Hispanæ juventutis adornata, in quâ auctoris textus ad Batavicam edd. fidem exhibetur, græca latio donantur, patrii juris fontes, tum jus ipsum, & receptæ de eo in praxi DD. Hispanorum opiniones singulis quibusque §§ indicantur atque exponuntur. *A Valence, chez Caverro, & à Madrid, chez de Sotos. 1779.*

SOBRE un aceyte del reyno vegetal, &c. *Dissertation sur une huile du regne végétal, laquelle peut suppléer à l'huile ordinaire dans les pays trop froids pour la culture des oliviers; formant le N^o. 48 des Mémoires instructifs, utiles & curieux, sur l'agriculture, le commerce, l'industrie, l'économie, la chymie, la botanique, l'histoire-naturelle, &c., tirés des meilleurs ouvrages qu'ont publiés jusqu'ici différens auteurs étrangers, particulièrement les académies & les sociétés de France, d'Angleterre, d'Allemagne,*

404 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de Prusse & de Suede ; recueil très-important pour les sociétés du royaume , & pour toutes sortes d'artisans jaloux de s'instruire ; par Don Michel-Jérôme Suarez , archiviste de la junte royale & générale du commerce , de la monnoie & des mines , secrétaire de la société royale économique de Madrid pour la classe des arts & des métiers. A Madrid , chez Orcel. 1780.

OBRAS , &c. Œuvres en prose & en vers du curé de Fruime. Tome 6e. A Madrid , chez Martinez. 1780.

VIAGE , &c. Voyage du capitaine Byron autour du monde , fait par ordre de l'amirauté d'Angleterre ; dans lequel on donne une notice de diverses contrées , des mœurs de leurs habitans , des plantes & des animaux extraordinaires qu'elles produisent ; on y a joint une description très-détaillée du détroit de Magellan , & d'un peuple de géans appelés Patagons , avec une planche en taille-douce où ils sont représentés , &c. : traduit de l'anglois , enrichi de notes sur plusieurs points de géographie , de physique , de botanique , d'histoire-naturelle , de commerce , &c. , & d'une nouvelle carte du détroit de Magellan. Seconde édition. A Madrid , chez Orcel. 1780.

NUEVA descripción , &c. Nouvelle description géographique de l'empire de Russie , traduite du françois ; par Don Joseph-Thomas Vicente y Catala , avocat du college de Valence. 2. vol. in-4to. A Valence , chez Ferrers , & à Madrid , chez Esparza. 1780.

HISTORIA civil , &c. Histoire civile , ecclésiasti-

que , politique & législative de la ville de Vittoria , de ses privileges , exemptions , franchises & libertés ; par Don Joachim-Joseph de Landazuri y Romarate , citoyen de Bergara. A Vittoria , chez Don Blaise Martinez de Murga , rue de la Poste ; & à Madrid , chez Fernandez. 1780.

EL CRITICO , &c. *Le critique campagnard , ou le Philosophe de la nature : examen impartial des mœurs & des habillemens à la mode ; églogue ou chanson dialoguée ; par Don Joseph Garcia de Ségovie. A Madrid , chez de Sotos. 1780.*

OBSERVACIONES , &c. *Observations sur le préjudice que cause , dit-on , l'usage des vaisseaux de cuivre dans nos cuisines ; formant le N^o. 49 des Mémoires instructifs , utiles & curieux , sur l'agriculture , le commerce , l'industrie , l'économie , la chymie , la botanique , l'histoire-naturelle , &c. tirés des meilleurs ouvrages qu'ont publiés jusqu'ici différens auteurs étrangers , particulièrement les académies & les sociétés de France , d'Angleterre , d'Allemagne , de Prusse & de Suede ; recueil très-important pour les sociétés du royaume , & pour toutes sortes d'artisans jaloux de s'instruire ; par Don Michel-Jérôme Suarez , archiviste de la junte royale & générale du commerce , de la monnoie & des mines , secrétaire de la société royale économique de Madrid pour la classe des arts & des métiers. A Madrid , chez Orcel. 1780.*

DOCTRINA , &c. *Doctrine chrétienne , expliquée suivant les décrets du concile de Trente ; par*

406 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Don François-Pierre de Tapia , archevêque de Séville. A Madrid , chez Correa. 1781.

DISERTACION , &c. *Dissertation chirurgicale , dans laquelle on expose les inconvéniens de la castration ordinaire , telle qu'elle se pratique pour guérir les enfans attaqués de hernies , & où l'on démontre l'efficacité du bandage dans ces maladies ; par Don Augustin Arguello , chirurgien des armées de S. M. Cath. chirurgien titulaire de la ville de Palencia , &c. &c. A Madrid , chez la veuve Escribano. 1781.*

LA INFANCIA , &c. *L'enfance , ou Idées générales & définitions des choses dont les enfans doivent être instruits. ----- Elementos , &c. Elémens du droit public de la paix & de la guerre. A Madrid , chez Copin. 1781.*

REGLAS , &c. *Regles pour l'intelligence de l'histoire , avec un traité préliminaire destiné à l'instruction des commençans. A Madrid , chez la veuve Escribano. 1781.*

F R A N C E.

HISTOIRE *des droits anciens , & des prérogatives & franchises de la ville de Saint-Quentin , capitale du Vermandois , en Picardie , contenant l'histoire abrégée de cette ville ; de son état ancien , progressif & actuel ; de son illustration dans tous les tems & dans tous les genres , de ses comtes héréditaires ; de sa chartre de commune ; du siège qu'elle a soutenu contre les Espagnols , & par lequel elle a sauvé la France ; des savans qui lui ont fait honneur , &c. &c. avec l'analyse du procès sur*

le franc-aleu, jugé à son profit par l'arrêt de 1775. Ouvrage composé & présenté à MM. les officiers municipaux; par M. Louis Hordret, sieur de Flechin, avocat au parlement & honoraire aux conseils du roi. In-8vo. de plus de 500 pag. A Paris, chez Dessain junior, libraire, quai des Augustins; & à Saint-Quentin, chez F. T. Hautoy, imprimeur-libraire du roi. 1781.

Cet ouvrage présente une sorte de description sommaire de la Picardie, qui étoit l'ancienne Belgique domptée par César, avec les choses les plus remarquables de chacune des villes de cette province. L'histoire des comtes qui ont gouverné durant 400 ans le Vermandois en souverains. L'histoire particulière de la ville de St. Quentin, qui en est la capitale; son état ancien & actuel, soit relativement à la religion, soit sur le civil, son commerce, sa population, ses manufactures. Des recherches sur les communes des villes; sur leur origine dans le Xe. siècle; sur les chartres qui en contiennent les privilèges; sur la liberté primitive des personnes & des choses, qui en faisoit le fondement, & par suite sur le droit public ancien, relatif à cet objet. La chartre de commune de St. Quentin, avec des notes; & le récit d'un procès au conseil, avec l'arrêt de 1775, qui en a ordonné l'exécution & a maintenu cette ville dans l'exercice de son *franc-aleu*, qui est la franchise originaire de tous droits seigneuriaux quelconques. Le siège & la belle défense des citoyens de St. Quentin en 1557, par laquelle ils ont arrêté les armées Espagnoles après la bataille de St. Laurent, & ont sauvé la France. Les événemens glorieux arrivés à cette ville;

408 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ses diverses révolutions & sa splendeur dans tous les tems ; son gouvernement militaire & civil ; sa législation ; ses tribunaux ou juridictions ; son college & les progrès que les sciences ont faits dans cette ville , avec les noms des savans qui l'ont illustrée , aussi-bien que les autres villes de la Picardie.

DISCOURS public sur les langues, & sur la langue françoise en particulier, suivi de notes instructives, prononcé par M. de Villencour, professeur de langue françoise. A Paris, chez l'auteur, rue des Prouvaires, maison du teinturier, au premier ; la veuve Duchesne, rue St. Jacques ; Durand, neveu, rue Galande, & Cellot, rue Dauphine.

Le censeur de cet ouvrage en a fait un éloge, qui a été confirmé depuis par les gens de lettres. Il dit entr'autres choses que ce discours est *historique, philosophique & littéraire*. En effet ces trois objets y sont remplis avec art. L'auteur y débrouille l'origine des langues avec clarté ; il y expose les beautés de la nôtre avec goût. Les notes mêmes, qui suivent ce discours, vraiment oratoire, sont curieuses & intéressantes. Tant d'avantages réunis en doivent rendre la lecture aussi agréable qu'utile, non-seulement aux François, mais encore aux étrangers.

DISSERTATION sur les maladies de l'uretre ; avec des réflexions sur la méthode qu'ont employé jusqu'à présent quelques praticiens ; par M. Guérin, ancien chirurgien-major de marine, maître en chirurgie à Rouen, & membre du college de St. Côme de cette ville. A Paris, chez l'auteur, rue d'Argenteuil, maison du vitrier,

vitrier , butte St. Roch ; Durand , libraire ,
rue Galande , & Didot , quai des Augustins.

Deux parties composent cet ouvrage ; l'une traite des maladies de l'uretre , & indique les moyens de les guérir. L'autre traite de la gonorrhée , & aussi des moyens de la guérir par une nouvelle méthode , &c.

Rien dans ce traité n'annonce le charlatan , tout y montre le bon praticien , qui parle en homme de l'art ; qui offre les bougies ordinaires , & les siennes mêmes au public , & qui s'exprime avec une clarté peu ordinaire dans les ouvrages didactiques. Il est heureux de pouvoir enrichir un art , secourir l'humanité , & satisfaire toute espèce de lecteur.

G R A V U R E S.

*L*ES *Aventures de Télémaque* ; par M. de Fénelon , en IV volumes in-4to. avec figures de M. Cochin ; le texte gravé par Drouet.

Cette édition sera ornée de vingt-cinq grands sujets gravés par les plus habiles artistes de Paris , sur les dessins de M. Cochin.

La richesse du crayon de ce célèbre dessinateur est si universellement connue , qu'il suffit d'annoncer quelque-une de ses productions pour exciter l'empressement du public & des amateurs.

Il y aura une vignette en tête de chaque livre , & un cul-de-lampe à la fin , composés par M. le Barbier l'aîné , peintre du roi.

On n'épargne rien pour rendre cette édition

Tome IX.

S

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

magnifique. Elle réunira au fini des estampes ; la beauté & la correction de la gravure du texte Le caractère sera le même que celui du *Prospetus*, soutenu par-tout du même œil & de la même netteté.

L'impression en taille-douce sera soignée & point sujette à varier de ton ni de couleur. On n'emploiera que du papier choisi, afin de donner à l'ouvrage, toute la perfection dont il est susceptible.

L'exemplaire formera IV volumes petit in-4to. & coûtera.

S A V O I R.

En papier d'Hollande. 168 l.

En papier de France. 144 l.

Il se distribuera volume par volume, à des époques différentes qui seront annoncées par la voie des journaux.

Les amateurs qui voudront se procurer des premières épreuves, les auront fidèlement en se faisant inscrire, sans rien payer d'avance, chez le sieur Drouet graveur, rue & college des Cholets, près Ste. Genevieve, à Paris. On leur délivrera même, s'ils le desirent, dans le tems intermédiaire d'une livraison à une autre, les livres ou cahiers à mesure qu'ils se graveront ; & dès ce moment ils peuvent prendre ce qui est fait du 1er. volume : mais on les prévient qu'il ne sera détaché du texte, aucune collection d'estampes.

Le procès intenté par les libraires au sieur Drouet, sur la gravure du texte, vient d'être jugé en sa faveur par arrêt du conseil ; ainsi il n'y aura plus d'obstacle à la continuation de son entreprise, que ces difficultés l'avoient contraint de suspendre, & il usera de toute la di-

ligence possible , afin d'accélérer les livraisons : mais les efforts qu'on a faits pour empêcher une concurrence supérieure à tous égards , prouvent que si son édition n'avoit qu'un mérite ordinaire ou médiocre , on n'auroit pas cherché à l'étouffer dès sa naissance.

N. B. On trouvera des exemplaires chez les marchands d'estampes de la capitale & des principales villes de province & de l'étranger.

On prie d'affranchir les lettres & l'argent que l'on adressera par la poste.

F. J. Defoer , imprimeur-libraire , à Liege ; & aux eaux de Spa pendant la saison , vient de mettre en vente , avec approbation & privilege exclusif de S. A. *le Plan & les Vues de Spa & de ses principaux environs* , gravés en taille-douce , au nombre de seize ; *savoir* : le plan de Spa enluminé , $19\frac{1}{4}$ pouces de hauteur sur $25\frac{1}{2}$ de largeur , contenant les dimensions géométriques des rues , promenades , édifices publics , & de toutes les maisons à loger les étrangers. --- Le bourg de Spa vu de nord-ouest. --- La vue de Spa du côté de nord-est. --- Vue de la place --- Le jardin des capucins. --- La promenade de 7 heures. --- La fontaine de la Géronstere. --- Celles de la Sauveniere & de Groesbeeck. --- Les fontaines & bains du Tonnelet. --- Celle du Watroz. --- Le bourg de Theux & le château de Franchimont , à une lieue & demi de Spa. --- La carte du marquisat de Franchimont. --- La ville de Vervier , à deux lieues & demi de Spa. --- La cascade du Coo , à trois lieues de Spa. --- Les bains de Chaufontaine , à cinq lieues de Spa. --- La ville de Liege , à sept lieues de Spa. Toutes ces vues ont $8\frac{1}{2}$ pouces de hauteur sur 10 de largeur :

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Les vues de Liege & du bourg de Spa, sont plus longues de $3\frac{1}{2}$ pouces. -- Cette jolie collection rappellera avec plaisir un séjour délicieux aux personnes qui le fréquentent ordinairement, & en donnera une très-haute idée à ceux qui ne le connoissent que par sa juste renommée. Prix, avec le porte-feuille qui les renferme. 9 liv.

Les mêmes plan & vues encadrés, avec des glaces & une caisse faite pour le transport. 48 l.

Le plan de Spa séparément, enluminé. 2 l. 10 s.

La feinte résistance, estampe gravée d'après le dessin peint à gouache par M. Huet, peintre du roi. Prix, 1 livre 4 sols. — *Le serpent sous les fleurs*, faisant pendant à cette première, gravée d'après le dessin de M. Huet. Prix, 1 livre 4 sols. A Paris, chez Hemery, graveur, rue S. Jacques, entre la place de Cambrai & le college du Plessis, maison d'un tapissier. Ces deux estampes sont gravées avec soin par les fleurs Paras & Godefroy, dont les talens sont connus & estimés.

Antiquités d'Herculanum, troisieme cahier, contenant douze planches. Prix, 6 liv. in-8vo. & 9 liv. in-4to. franc de port partout le royaume où il y a bureau de poste. A Paris, chez David, graveur, rue des Noyers.

Note des éditeurs de cette collection.

» L'accueil que le public a fait aux deux
» premiers cahiers de cet ouvrage, nous a en-
» gagés à redoubler de zele & de soin pour
» mériter de plus en plus son suffrage : nous
» avertissons MM. les souscripteurs qu'à cette
» troisieme livraison ayant employé pour la

» partie typographique un papier plus analogue
 » à celui des gravures , ils recevront à la fin du
 » premier volume les deux premiers cahiers im-
 » primés sur le même papier , avec les fautes
 » corrigées. «

Diane au bain. Cette jolie estampe , gravée par M. Viel d'après le tableau de feu M. Mer-
 tay , peintre du roi , peut faire le pendant de
 celle de *Susanne au bain* , gravée par M. Por-
 porati. Prix , 6 liv.

Vénus & l'Amour , estampe très-bien gravée
 par M. Schuttze , pensionnaire de S. A. S. &
 Electorale de Saxe , d'après le tableau de Jules
 Romain ; elle peut aussi servir de pendant à
 celle de *Léda* , gravée par M. de Saint-Aubin ,
 d'après le tableau de Paul Véronèse , qui est
 au cabinet de Mgr. le duc d'Orléans. Prix , 4
 livres.

On trouve ces deux estampes à Paris , chez
 Chéreau , graveur , rue des Mathurins , près de
 la rue de Sorbonne.

G É O G R A P H I E.

CARTE générale du cours des fleuves , des ri-
 vières & des principaux ruisseaux de la France ,
 avec les canaux actuellement construits , à l'usa-
 ge de la navigation intérieure du royaume , dédiée
 à Mrs. les intendants du commerce , par M. Du-
 pain-Triel pere , géographe du roi , de mon-
 sieur & du département des mines. Prix , 5 l.

en deux feuilles grand-aigle. A Paris , cloître Notre-Dame , rue de la Maîtrise.

Depuis la carte des rivières de France , que le géographe Samson publia en 1641 , aucun autre , que l'on sache , n'a cherché à étendre ou à perfectionner son travail. Ce géographe n'a présenté d'ailleurs que le tableau totalement nud des courans d'eau qui parcourent ce royaume ; elle est sur une échelle trop petite pour y tracer sensiblement aucun projet. Aujourd'hui que l'on a sur la géographie de la France des détails plus exacts , on a cru pouvoir recommencer le travail de ce géographe , mais avec l'intention de le rendre utile au commerce en présentant l'ensemble sous un aspect plus considérable , en y marquant les villes & les bourgs riverains , avec les chemins de communication , en y indiquant les lieux où quelques rivières deviennent navigables & flottables , observant même presque tous leurs détours , afin d'avoir les distances respectives de l'un à l'autre point ; enfin , en y traçant les canaux construits jusqu'à présent , se réservant d'y faire graver ceux qui seront exécutés dans la suite. Cette carte paroît être d'une grande fidélité : on pourra la consulter avec confiance.



CATALOGUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

ABRÉGÉ chronologique de l'histoire universelle, depuis la création du monde, jusqu'à Jesus-Christ, & depuis Jesus-Christ, jusqu'au tems où nous vivons ; où sont expliqués la suite de la religion, & le changement des empires, depuis le commencement du monde, jusqu'à Cyrus ou les Juifs rétablis ; & depuis Cyrus, jusqu'à la naissance de Jesus-Christ ; par M. François Magnier, prêtre, curé au diocèse de Beauvais : tome II, troisième partie.

Rel. 2 l. 6 f.

Broc. 1 l. 16 f.

Beauvais, & se trouve à Paris, chez Guillot, L. rue de la Harpe, près le college de Bayeux.

Discours prononcés dans l'académie françoise ; le jeudi 19 juillet 1781, à la réception de M. de Chamfort, secrétaire des commandemens de S. A. S. Mgr. le prince de Condé : in-4to. de 43 pages. 1 l. 4 f.

Paris, chez Demonville, L.-Imp. rue Christine.

Hymnes nouvelles, pour la fête du bienheureux Pierre Fourier, curé de Mattaincourt en Lorraine, instituteur des chanoinesses régulières

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

res de la congrégation de Notre-Dame , réformateur & général des chanoines réguliers de la congrégation de notre sauveur ; par M. l'abbé Jannet : brochure de 15 pages.

Paris , chez Fournier , L. rue du Hurepoix.

Histoire-universelle , depuis le commencement du monde jusqu'à présent , composée en Anglois par une société de gens-de-lettres , nouvellement traduite en François par une société de gens-de-lettres ; enrichie de figures & de cartes : in - 8vo. Tomes XXVII , XXVIII & XXIX.

Paris , chez Moutard , L.-Imp. hôtel de Cluny , rue des Mathurins.

In obitum Augustissimæ Mariæ Theresiæ Austriacæ , Roman. Imperatricis Bohem. & Hungar. Reginae. Carmen funebre.

Poëme sur la mort de l'impératrice-reine Marie-Thérèse d'Autriche : in-4to. de 7 pages.
Paris , chez la veuve Thibout , L. place de Cambrai.

Mélanges tirés d'une grande bibliothèque ; de la lecture des livres françois , dixième partie , livres de grammaire & de rhétorique du seizième siècle : Tome XIX.

Paris , chez Moutard , Lib.-Impr. hôtel de Cluny , rue des Mathurins.

Traité des annuités , accompagné de plusieurs tables très-utiles ; ouvrage qui a pour objet les rentes à terme connu , & dans lequel on indique un moyen facile d'exécuter le projet d'amener à Paris la rivière d'Yvette , avec quelques réflexions sur l'établissement des pôm-

S E P T E M B R E , 1781. 417

pes à feu pour fournir de l'eau à cette ville ;
présenté au roi , par M. de Parcieux , vol.
in-4to. de 180 pages , dont 12 en taille dou-
ce , 1781.

Paris , rue de Bourbon , F. S. G. N^o. 36.

Le nouvel Anacréon François , ou les après-sou-
pers de Paphos , recueil de chansons , avec
les airs notés ; par M. G * * * in-8vo. br.
1 l. 10 f.

*Londres , & à Paris , chez les marchands de nou-
veautés.*

Legs d'un pere à ses filles ; par feu M. Gre-
gory , traduit de l'Anglois , sur la quatrième
édition : in-12. de 152 pages , br. 1 l. 10 f.
*Londres , & se trouve à Paris , chez Méricot le
jeune , L. quai des Augustins.*

Observations impartiales sur l'aménagement des
bois du roi , de ceux des gens de main-morte
& des particuliers ; ouvrage qui peut être utile
aux officiers d'eaux & forêts , & à tous pro-
priétaires de bois ; par un officier d'eaux &
forêts : in-8vo. br. 1 l. 16 f.

*Verdun , & à Paris , chez Delalain le jeune , L.
rue S. Jacques.*

Procès-verbal des séances de l'assemblée pro-
vinciale du Berry , tenue à Bourges dans les
mois de septembre & octobre 1780 : in-4to.
broché. 4 l. 10 f.

*Bourges , chez Cresto , Lib.-Impr. ; & à Paris ,
chez Nyon aîné , L. rue du Jardin.*

Tableau général de la cavalerie grecque , pré-
cédé d'un mémoire sur la guerre , considérée

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

comme science ; par M. Joly de Maizeroy ;
lieutenant-colonel d'infanterie, de l'académie
royale des inscriptions & belles-lettres : in-4to.
broché. 3 l.

*Paris, chez Moutard, Lib.-Impr. hôtel de Cluny,
rue des Mathurins.*

Théorie des loix de la nature, ou la science des
causes & des effets ; suivie d'une dissertation
sur les pyramides d'Egypte ; par M. Paulton :
in-8vo. rel. 6 l.

*Paris, chez la veuve Desaint, Lib. rue du Foin
S. Jacques.*

Du déplacement des mers ; par M. Ducarla : in-
8vo. br. 1 l. 16 f.

*Geneve, chez Du Villard fils & Nouffer, Lib.-
Impr. & se trouve à Paris, chez L. H. Pe-
risset, Lib. rue Pavée S. André-des-Arcs, au-
dessus du Menuisier.*

Observations sur les loix criminelles de France ;
par M. Boucher d'Argis, conseiller au Châ-
telet : in 12. de 195 pag. br. 1 l. 4 f.

*Amsterdam, & à Paris, chez Le Boucher, Lib.
quai des Gèvres, au coin de la traverse, près
le Pont Notre-Dame.*

Réflexions d'un militaire sur la profession d'avo-
cat, utiles au barreau & au public, &c. bro-
ché. 12 f.

*Londres, & se trouve à Paris, chez la veuve
Vallat, Lib. grand'salle du Palais ; & Mé-
quignon jeune, Lib. Perron de S. Barthelemy,
au Palais.*

Les effets surprenans de la sympathie, ou les

SEPTEMBRE, 1781. 419

Aventures de *** : 2 vol. in-12. br. 4 l.
Paris, chez la veuve Duchesne, Lib. rue S. Jacques, au Temple du Goût.

Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture & au jardinage; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner : in-12. br.

Paris, chez Laporte Lib. rue des Noyers.

Le page, comédie en un acte, traduit de l'Allemand de M. Engel; par M. Friedel, professeur des pages du roi, en survivance, in-8vo. de 56 pages. 1 l. 4 s.

Berlin, & se trouve, avec l'original Allemand, à Paris, au cabinet de littérature allemande, rue Saint Honoré, au coin de la rue de Richelieu; & à Versailles, chez Blazot, L. rue Satory.

Journée sainte, ou nouvelle méthode pour la sanctifier par la prière & les œuvres de piété; à l'usage des demoiselles pensionnaires des religieuses ursulines, & de toutes les personnes qui aspirent à la perfection : in-12. relié. 1 l.

Paris, chez Durand neveu, L. rue Galande.

Mémoire historique sur l'ancienne république d'Arles, pour servir à l'histoire-générale de Provence; par M. Anibert : 3 vol. in-12. relié. 9 l.

Paris, chez Durand neveu, L. rue Galande.

Mémoire sur les proportions musicales, le genre

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

enharmonique des Grecs & celui des modernes ; par l'auteur de l'essai sur la musique , avec les observations de M. Vandermonde , & des remarques de M. l'abbé Rouffier. Supplément à l'essai sur la musique : in-4to. de 70 pages.

Paris , chez Lamy , L. quai des Augustins.

On trouve à la même adresse l'essai sur la musique ancienne & moderne , 4 vol. in-4to.

Le nouveau monde , poëme ; par M. le Suire , de l'académie des sciences , belles-lettres & arts de Rouen , 2 vol. in-12. br. 3 l. 12 s.

Paris , chez Quillau l'aîné , rue Christine ; la veuve Duchesne , rue S. Jacques ; la veuve Tiliard , rue de la Harpe ; & Esprit , au Palais-Royal.

Pratiques des officialités , ou traité de la juridiction de toutes les cours ecclésiastiques , gracieuses & contentieuses , suivant les nouvelles loix du royaume ; par feu M. l'abbé de Bréfoles : 4 vol. in-4to.

Paris , chez Lamy , L. quai des Augustins.

Réflexions philosophiques sur l'origine de la civilisation , & sur les moyens de remédier aux abus qu'elle entraîne ; par M. de la Croix , avocat , N^o. 5. Le prix de chaque cahier est de 1 liv. pour Paris , & 1 liv. 4 sols pour la province , franc de port. On peut se faire inscrire pour six ou douze cahiers.

Paris , chez Belin , L. rue S. Jacques , près celle du Plâtre.

S E P T E M B R E , 1781. 421

Répertoire universel & raisonné de jurisprudence civile, criminelle, canonique & bénéficiale.

Ouvrage de plusieurs jurisconsultes ; mis en ordre & publié par M. Guyot, écuyer, ancien magistrat : tomes 39, 40, 41, 42, 43 & 44.
Paris, chez Dupuis, L. rue de la Harpe, près celle Serpente.

Traité des propriétés, usages & effets de la douce-amère dans le traitement de plusieurs maladies, & sur-tout des maladies dartreuses ; par M. Carrère, de la société royale de médecine, &c. in-8vo. br. 2 l. 8 f.

Paris, chez Cailleau, L.-Impr. rue S. Severin.

Nouveaux essais sur la noblesse, où, après avoir recherché l'origine & l'état civil de l'homme noble chez les peuples connus, on se propose de les guider dans les différens âges & emplois de la vie ; par M. Barthès, seigneur de Marmorieres, &c. tome premier : in-4to. br. 12 l.

*A Neufchâtel, & se trouve à Paris, chez Mé-
rigot le jeune, L. quai des Augustins*

Traité de l'élasticité de l'eau & d'autres fluides ; par M. Zimmermann : in-8vo. de 128 pages, 1780.

Amsterdam, chez Rey.

Lettres édifiantes & curieuses, écrites des missions étrangères : nouvelle édition, tomes X, XI & XII, br. 7 l. 16 f.

Reliés en basane. 9 l. 6 f.

& en veau. 9 l. 15 f.

Paris, chez Mérigot jeune, L. quai des Augustins.

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Panegyrique de Saint-Louis, roi de France, prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'académie françoise, le 25 août 1780; par M. l'abbé Hugues du Tems. 1 l. 4 f.

Paris, chez Demonville, Lib.-Impr. rue Christine.

Précis historique & expérimental des phénomènes électriques, depuis l'origine de cette découverte jusqu'à ce jour; par M. Sigaud de la Fond, professeur de physique expérimentale, &c. in-8vo. avec 9 planches en taille-douce, br. 6 l.

Paris, rue & hôtel Serpente.

Roland furieux, traduit de l'Arioste, par M. d'Uffieux, quatrième livraison, chant VII & VIII: in-8vo. & in-4to. ornés de fig.

Paris, chez Brunet, L. rue des Ecrivains.

Traité de la séduction, considérée dans l'ordre judiciaire; par M. Fournel, avocat au parlement, rel. 3 l.

Broché. 2 l. 10 f.

Paris, chez Demonville, Lib.-Impr. rue Christine.

Remarques sur la partie de la relation du voyage du capitaine Cook, qui concerne le détroit entre l'Asie & l'Amérique, &c. in-4to. avec une carte, br. 1 l. 16 f.

Geneve, & à Paris, chez Bastien, L. rue du Petit-Lyon, F. S. G.

Ariane abandonnée, mélo-drame imité de l'allemand, musique de M. George Benda; représenté pour la première fois, le 20 juillet 1781, par les comédiens italiens ordinaires du roi. 15 f.

SEPTEMBRE, 1781. 423

Paris, chez Brunet, L. rue Mauconseil, à côté
de la comédie italienne.

Petite bibliothèque amusante, ou recueil de
pièces choisies : deux parties in-16, br. 6 l.
Paris, chez Lamy, L. quai des Augustins.

Cours complet d'agriculture, théorique, prati-
que, économique & de médecine rurale &
vétérinaire, suivi d'une méthode pour étudier
l'agriculture par principes : ou dictionnaire
universel d'agriculture ; par une société d'a-
griculteurs, & rédigé par M. l'abbé Rozier,
prieur commendataire de Nanteuil-le-Hau-
douin, seigneur de Chevreuille, membre de
plusieurs académies, &c. (première livraison) ;
tome premier, in-4to. ; avec des planches.
Le prix de la souscription est de 12 liv. le
volume en feuilles ; il paroît un tous les six
mois.

On souscrit à Paris, rue & hôtel Serpente.

Journal du voyage de M. le marquis de Cour-
tanvaux, sur la frégate l'*Aurore*, pour
essayer, par l'ordre de l'académie, plusieurs
instrumens relatifs à la longitude, mis en or-
dre par M. Pingré, chanoine régulier de
Sainte-Genevieve, nommé pour coopérer à
la vérification desdits instrumens, de concert
avec M. Messier, astronome de la marine : 1
vol. in-4to. de 316 pages, avec figures,
rel. 9 l.

Paris, chez Mérigot jeune, L. quai des Augus-
tins.

Histoire de France ; commencée par Velly ;
& continuée par M. l'abbé Garnier, in-12.

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tom. 27 & 28.

6 l.

La même, in-4to. tom. 14.

10 l.

Paris, chez la veuve Desaint, L. rue du Foin
S. Jacques, & Nyon l'ainé, L. rue du Jardinet,
quartier Saint André-des-Arcs.

Almanach de la librairie pour 1781 : in-12 de
189 pag.

1 l. 16 f.

Paris, chez Moutard, L. - imprimeur, hôtel de
Cluny, rue des Mathurins.

Elémens de la langue françoise, par M. Fauleau :
in-8vo. de 285 pag.

Paris, chez l'auteur, rue du Hazard-Richelieu,
au coin de la rue Traversière ; Nyon jeune,
L. au collège des quatre Nations ; Colas,
place de Sorbonne ; & Esprit, au Palais royal.

Essai sur la chasse au fusil, contenant un détail
de la fabrication des canons ordinaires, tor-
dus, à ruban, &c. l'examen de plusieurs ques-
tions concernant leur portée, eu égard à la
longueur ; au calibre, &c. quelques notions
sommaires sur les autres parties du fusil de
chasse, & des regles & instructions pour par-
venir à bien tirer : in-8vo. de plus de 100
pages.

1 l. 16 f.

Paris, chez Barrois jeune, L. quai des Augus-
tins.

Mémoires de la cour d'Auguste, tirés de l'an-
glois du docteur Thomas Blackwell, & de
M. Jean Mills, écuyer, son continuateur ; par
M. Feutry, de la société philosophique de
Philadelphie, &c. seconde édition, revue &
corrigée, 3 vol. in-12. rel.

9 l.

Paris, chez L. Cellot, L. - Imp. rue Dauphine,

la deuxieme porte cochere à droite par le Pont-neuf.

De la pulmonie , de ses symptômes , de ses causes , de ses différences & de sa curation ; par M. Jeannet de Longrois , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris : 1 vol. in-12. de 208 pag.

Paris , chez Méquignon l'aîné , L. rue des Cordeliers.

Sophie de Brabant , pantomime en trois actes , représentée sur le théâtre des grands danseurs du roi , le 15 juin 1781. 12 f.

Paris , chez Brunet , L. rue Mauconseil.

Description de ce qu'il y a d'intéressant & de curieux dans la résidence de Manheim , & des villes principales du Palatinat : in-8vo. 1781.

Manheim , aux dépens de la nouvelle librairie de la cour & de l'académie.

Description de quelques tableaux appartenans à M. le chevalier de Paggiari , comte de Sarazone ; par M. Fratrel , peintre du cabinet de S. A. S. E. Palatine , & professeur de l'académie des beaux-arts de Dusseldorff : in-8vo. 1781.

Mannheim , de l'imprimerie de la cour & de l'académie.

Dictionnaire universel des sciences morale , économique , politique & diplomatique ; ou bibliothèque de l'homme d'état & du citoyen ; mis en ordre & publié par M. Robinet , censeur royal ; Tomes XVIII & XIX : chaque

426 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

volume in-4to. en feuilles. 10 l.

*Londres , & se trouve à Paris , chez l'auteur ,
rue de la Harpe , à l'ancien college de Bayeux.*

On vient de mettre en vente à la même adresse
le tome VI de la *Collection académique , partie françoise* , qui est le dix-neuvieme de toute
la collection.

L'art d'améliorer & conserver les vins ; avec la
meilleure maniere de les préparer , de pré-
venir & de remédier aux altérations aux-
quelles ils sont sujets , & de reconnoître ceux
qui sont frelatés , suivi d'un recueil de 105
secrets ou recettes nécessaires à ceux qui veu-
lent faire voyager ou garder long-tems tou-
tes sortes de vins , tant de France que d'Es-
pagne , de Canarie , &c. 1 vol. in-12. de 242
pages , br. 1 l. 10 s.
Rel. 2 l.

Paris , chez Lamy , L. quai des Augustins.

Le comte de Strafford , suite des nouvelles his-
toriques , par M. d'Arnaud. Tome second ,
troisieme nouvelle , in-8vo. de 120 pag. avec
des gravures.

*Paris , chez Delalain , L. rue S. Jacques , vis-
à-vis la rue du Plâtre.*

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans ce Volume.

V OYAGE sur les mers de l'Inde, fait par ordre du roi, à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 6 juin 1761, & le 3 du même mois 1769; par M. Le Gentil. Tome II.	Pag. 3
Précis historique & expérimental des phénomènes électriques, depuis l'origine de cette découverte jusqu'à ce jour; par M. Sigaud de Lafond.	40
Histoire ancienne du Mexique, tirée des meilleurs historiens Espagnols, des manuscrits, & des anciennes peintures des Indiens, &c. Par l'abbé Don François-Xavier Clavigero. Tome I & II.	55
Le génie de l'architecture, ou l'analogie de cet art avec nos sensations; par M. Le Camus de Mezieres.	60
Le guide de ceux qui veulent bâtir; ouvrage dans lequel on donne les enseignemens nécessaires pour réussir dans cet art, & prévenir les fautes	

qui pourroient s'y glisser, par le même.	60
<i>Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture & au jardinage; avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire, ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occasionner.</i>	76
<i>Les conversations d'Emilie.</i>	83
<i>Pensées sur la révolution de l'Amérique - Unie, extraites d'un ouvrage anglois, intitulé: Mémoire adressé aux souverains de l'Europe, sur l'état présent de l'ancien & du nouveau-monde.</i>	104
<i>L'art du fabricant de velours de coton; précédé d'une dissertation sur la nature, le choix & la préparation des matieres; & suivi d'un traité de la teinture & de l'impression des étoffes; par M. Roland de la Platiere.</i>	128
<i>Contes dévots, fables & romans anciens, pour servir de suite aux Fabliaux; par M. Le Grand.</i>	134
<i>Les Promenades de Chloë, ou les tableaux de la nature; par M. R. D. L.</i>	150
<i>Mémoires sur la réforme des thermometres, avec des avis particuliers, & des notes justificatives, critiques & instructives; par M. L. A. B.</i>	160
<i>Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. Recueil Q. De la lecture des livres françois. Quatrième suite de la Ve. partie, Romans du XVIIe. siecle. Section IX & X.</i>	170
<i>Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. Recueil R. De la lecture des livres françois; IXe. partie. Livres de politique du XVIIe. siecle.</i>	ibid.

DES MATIERES. 429

Défense du passage de Flavius Josephé concernant J. C. par Jacob Briant. 195

MÊLANGES.

La mort d'Artho, poëme traduit de l'anglois. 217

Lettre aux auteurs du Journal de Paris, sur un défaut très-commun dans la société. 218

Lettre aux mêmes, sur deux modes nouvellement introduites dans la société. 220

Observations sur deux lettres imprimées dans l'Esprit des Journaux, concernant les Annales poétiques; par M. D. 223

La promenade de Scha-Abas, roi de Perse. Conte oriental; par M. l'abbé K.... de Strasbourg. 234

Anecdotes à l'occasion de Tite-Live & de Saluste. 241

Lettre aux auteurs du Journal de Paris, contenant la copie d'une lettre écrite par Jean-Jacques Rousseau à Mde. la présidente de Verana, de Grenoble. 243

Notices historiques sur Michel de Cervantes. 245

POÉSIES FUGITIVES.

Diane & Endymion; par M. de la Dixmerie. 251

Le coucou & l'alouette, fable imitée de l'Allemand de M. Hagedorn; par M. le chevalier de la Croix-Labeigne. 255

Chacun a sa besogne, conte. ibid.

Traduction de l'ode d'Horace: Solvitur acris

hyems, &c. (Ode IV. Liv. I.) par M. R***, de Marseille.	256
Epigramme ; par M. L**.	257
Le ballet des Dindonneaux, conte.	258
Vers à Mde. de***, en lui offrant des fleurs le jour de sa fête ; par M. Mayeur.	261
Couplet à M. B** D* G***, ci-devant mous- quetaire du roi, pour le jour de sa fête, le 25 août, 1781.	ibid.
Le choix d'un Jean. A M. de Surene, le 23 juin, veille de sa fête ; par M. D***.	262
Epigramme ; par M. Lecar.	263

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. Académie royale des sciences de Paris.	264
II. Académie françoise.	265
III. Société royale de médecine de Paris.	270
IV. Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon.	276
V. Société provinciale des arts & des sciences d'Utrecht.	288

S P E C T A C L E S.

PARIS.	Comédie françoise.	292
	Comédie italienne.	294

HISTOIRE NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I. Observations sur les fleurs, extraites des	
---	--

DES MATIERES. 431

Affiches, annonces, &c. de Toulouse & du Haut-Languedoc. 297

II. III. *Nouvelles observations qui démontrent le danger de sonner les cloches pendant l'orage.* 302-305

IV. *Phénomene extraordinaire dans un œuf.* 306

MÉDECINE. CHIRURGIE.

I. *Mémoire sur la méthode singulière de guérir plusieurs maladies par l'emphysème artificiel ; par M. Gallandat.* 308

II. *Relation d'un noyé rappelé à la vie, par M. Malnoft.* 322

III. *Accidens causés par le méphitisme.* 324

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE : COMMERCE.

I. *Observations sur les moyens de rassurer le public en cas de l'événement du feu pendant le spectacle ; par M. Patte.* 331

II. *Moulin pour la fabrique des toiles peintes.* 336

III. *Réflexions sur le projet de découvrir une mine de charbon en Artois, avec des vues sur les moyens d'y réussir, présentées en 1779 à l'Assemblée générale des états de cette province ; par M. Retz.* 337

IV. *Lettre, avec des remarques, sur les connoissances que les anciens pouvoient avoir de l'Amérique, & sur la construction & la manœuvre des vaisseaux grecs & romains, pour*

*servir de réponse à ce qu'un savant a dit
sur le même sujet ; par M. Blackey.* 351

TRAITS DE BIENFAISANCE, DE PATRIOTISME, DE COURAGE, DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.	364
ANECDOTES. SINGULARITÉS.	370
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	376
ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	383
ALLEMAGNE.	389
LIEGE.	399
ESPAGNE.	400
FRANCE.	406
GRAVURES.	409
GÉOGRAPHIE.	413
CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.	415

